15.6.448

15 G. 6. 448

Digitized by Google

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.

Nouvelle Edition rectifiée & augmentée.

TOME V.

A LA HAYE,
Et se débite à GENEVE,
Chez les FR. CRAMER & CL. PHILIBERT.

M. DCC. XLIX.

LA
COMTESSE
DE
MORTANE,

Par Madame ***

Digitized by Google

P

P P a

c ti

LA COMTESSE DE MORTANE

NOUVELLE.

PREMIERE PARTI

PEndant un des derniers Voyag
que le Roi fit à Fontainebleau
la Comteſſe de Mortane, q
s'étoit diſpenſée d'en être, al
rendre un jour Madame de Marigue
our aller ſe promener à Ruel. Ces deu
mies ſont très-bien aſſorties.
La Comteſſe eſt belle, jeune; elle a u
harme inexplicable dans toutes ſes a
ions; ſes regards ont une tendreſſe, u

feu, & une modeſtie dont il eſt difficile de ſe défendre ; ſon eſprit a toutes les lumiéres naturelles & acquiſes : le reſte de ſa perſonne eſt tel, que ſi l'on avoit à choiſir un modéle, il faudroit le prendre ſur cette divine perſonne.

Madame de Marigue a paſſé la premiére jeuneſſe ; mais elle eſt encore parfaitement aimable ; les graces ſont nées avec elle, & ne la quitteront qu'au tombeau. Son eſprit eſt univerſel, ſon humeur eſt égale, ſa converſation agréable, ſon cœur tendre & ſolide ; & quoiqu'elle ſoit mal partagée des dons de la fortune pour une femme de qualité, il n'y a perſonne qui ne la cherche avec empreſſement.

Ces deux belles Dames firent le chemin de Paris à Ruel, ſans dire un ſeul mot ; la Comteſſe avoit des ſujets de rêverie qui l'occupoient ſi fortement, qu'elle ne ſongea point à rompre le ſilence. Madame de Marigue l'aimoit trop pour le trouver mauvais ; elle auroit même fait ſcrupule d'interrompre des penſées, où elle paroiſſoit être enſevelie : il y avoit du tems qu'elle la ſoupçonnoit d'avoir une paſſion forte & délicate dans le cœur ; mais elle ne vouloit point arracher ſa confiance ; & ce ne fut qu'en arrivant à Ruel, qu'elle lui

lui dit en ſouriant, que ſi les paroles in
tiles étoient criminelles, elles n'avoie
rien à ſe reprocher ce jour-là. Il n'eſt p
encore paſſé, répondit triſtement Mad
me de Mortane, croyez-vous que je n'a
rien à vous dire ? Je crois, reprit Mad
me de Marigue, que vous pourriez me
re bien des choſes, mais votre cœur
fermé à double tour. Ah ! mon Dieu, s'
cria la Comteſſe, ne ſçauriez-vous dev
ner ? ne pouvez-vous du moins me fai
des queſtions ? il en eſt qu'on ſe fait to
jours entre Amies. Pour moi, dit Mad
me de Marigue, je ne pénétre que lo
qu'on me fait quelque ouverture ſur u
matiére, juſques-là..... Ah ! interrom
Madame de Mortane, vous êtes trop ma
vaiſe, & vous ne connoiſſez que trop
ſujet dont il s'agit. Eh ! quel autre, ajo
ta-t-elle en levant les yeux au ciel, pe
intéreſſer comme celui-là ? Me voici do
au fait, dit Madame de Marigue ; c'eſt
ja quelque choſe, je m'en étois douté
mais cette vertu ſcrupuleuſe que vous pr
feſſez dérangeoit un peu mes préjugé
à ce que je vois, elle n'eſt pas invulne
ble ; mais quel eſt le Héros, le vainque
qui a operé ce grand œuvre ? Peut-on
méprendre, reprit la Comteſſe ? Parfai
ment bien, dit ſon Amie ; il faut ê

étrangement prévenue, pour ne trouver dans tout l'Univers qu'un ſeul homme digne d'être aimé. Mais pardon, belle Comteſſe, ajouta-t-elle, en voyant une honte cruelle dans ſes yeux : j'ai voulu vous embarraſſer un moment ; & je vai reparer ma faute, en vous parlant du Marquis de Rucille. En vérité, dit Madame de Mortane, vous aimez trop à me déconcerter : vous ne m'avez pas dit un mot qui ne ſoit propre à mettre la confuſion dans un eſprit. Il n'y en a pas trop mal dans votre cœur, reprit cette aimable Amie ; mais à préſent, que le ſaut eſt franchi, que je ſçai vos ſentimens, & que je connois qui les cauſe, achevez & me dites naturellement à quoi vous en êtes ; car du caractére dont je vous connois, une paſſion vous doit rendre plus malheureuſe qu'une autre.

Madame de Marigue avoit raiſon ; la Comteſſe accordoit tout à ſon cœur, aux dépens de ſes ſens ; & touchée de la plus vive & de la plus conſtante paſſion qui fut jamais, pour un homme parfaitement aimable, elle nourriſſoit ſes feux en fuyant celui qui les allumoit ; d'autant plus malheureuſe, que chériſſant également ſon amour & ſa gloire, haïſſant un mari haïſſable, avec qui elle vivoit parfaitement bien,

en, elle n'avoit encore ouvert ſon cœur perſonne, & languiſſoit ſans aucun ſou- agement : elle ſe trouva préciſément le our de la promenade de Ruel dans cette ituation, où l'on ne peut plus digérer ſeu- e ſes chagrins & ſes troubles ; abſente de le ſon Amant qui étoit à Fontainebleau, mportunée de ſon mari qui ne l'aban- lonnoit preſque point, elle regretoit un iomme qu'elle évitoit, & ne pouvoit plus endurer un époux dont elle ne ſe ſépa- oit cependant que le moins qu'il lui étoit oſſible : il étoit parti depuis deux jours our aller faire ſa cour, & cette petite ab- ence lui donnant quelque relâche, elle e put cette fois s'empêcher de confier on ſecret à une amie dont elle connoiſ- oit la diſcrétion. Hé bien, lui dit-elle, uiſque vous ne me donnez point de dé- ai, il faut vous ſatisfaire ; auſſi bien 'ai-je que trop gardé le ſilence dans n état où le conſeil m'eſt néceſſaire : à ces mots, elle rêva un moment, & eprit ainſi.

Vous ſçavez, ma chére, que Madame a Maréchale de *** ma mére, ne me fit ſortir du Couvent, que lors que j'eus quinze ans accomplis ; on me fit auſſi-tôt pprendre à la hâte à faire la revérence, à danſer, à n'être pas décontenancée ; &

lors que ma mére crut que je pouvois paroître à la Cour, elle fut nommée pour Marly, & j'y parus pour la premiére fois dans une de ces fêtes, où le Roi, pour ſatisfaire ſa magnificence, avoit imaginé ces ingénieuſes boutiques remplies de choſes magnifiques, rares, ou curieuſes. Ce brillant amas de tant d'objets à quoi je n'étois point accoutumée, & cette foule de gens qui environnent en ce pays-là les nouvelles venuës, ne me cauſérent, ni admiration, ni embarras; mon imagination avoit prévenu les uns, & je croyois mériter autant qu'une autre les regards du Courtiſan oiſif; les belles même ne me firent ſentir, ni ſurpriſe, ni envie. Madame la Princeſſe de Conti ſeule me parut comme une immortelle; mais les ſentimens qu'elle m'inſpira d'abord prévinrent l'émulation que ſa beauté m'auroit pû cauſer; elle me fit l'honneur de me trouver à ſon gré, & de le dire à ma mére avec cette grace qui lui eſt naturelle: & vous ſçavez que ſes bontés continuent pour moi.

Le Roi n'étoit point dans le Salon quand j'y arrivai, il parut bien-tôt après; j'eus la gloire d'être louée par ce Grand Monarque, & cette louange emporta celles de toute l'aſſemblée; il eſt vrai que dès

s ce tems je crus m'apercevoir que cel-
des Dames étoient un peu contrain-
. La rougeur, qui me monta au vi-
e lors que le Roi me parla, ne me
tta point le reſte du jour; & je puis di-
que les applaudiſſemens ſont un beau
l; car aſſurément je ne fus pas trop mal
r mon entrée dans le monde.

'avois lû tous les Romans dans le Cou-
t d'où je ſortois; on y fait avec beau-
p d'art la peinture des paſſions ſubi-
tout en eſt plein dans ces ſortes de
:s : je regardois tous les hommes les
près les autres, & je n'en voyois au-
qui me parût digne de lancer le coup
oudre dans mon cœur; cette réfle-
ne fut pas longue; le Marquis de
le, fils du Duc de ***, parut com-
: la faiſois : ſi je parlois devant une
nne à qui il fût inconnu, je ferois
tiers ſon portrait, mais vous l'avez
ille fois.

vous contraignez pas pour cela, in-
pit Madame de Marigue en ſou-
je ſçai le plaiſir qu'on goute à pein-
bjet aimé; ou pour mieux faire,
t-elle, je vai vous le repréſenter
l paroît à mes yeux; & s'il lui man-
elque trait, vous prendrez la pei-
'ajoûter. Rucille eſt grand, ſa tail-

le eſt admirable, ſon air noble & galant, ſa jambe belle ; il a des yeux qui diſent tout ce qu'il penſe, & cela lui eſt avantageux, car il a infiniment d'eſprit, mais de cet eſprit naturel, poli, badin, qui auroit même pû ſe paſſer des ſciences acquiſes, quoiqu'il en faſſe un très-bon uſage, & qu'elles contribuent encore aux charmes de ſa converſation ; tous les hommes de bon goût le cherchent avec empreſſement, & toutes les jolies femmes le ſouhaitent dans leurs parties ; il a l'ame belle ; il eſt brave comme ſon épée ; il en a donné des marques qui ſans doute ne vous ont pas été indifférentes ; il eſt diſcret & capable d'une paſſion forte & délicate, plus que le ſiécle ne ſemble le permettre. Revenons à ſa perſonne ; l'air de ſon viſage eſt grand, ſa bouche rouge, ſes dents merveilleuſes, ſon teint eſt brun, mais vif & uni ; ſon ſourire des plus gracieux ; ſes cheveux longs, épais, & bouclés : il eſt tel enfin, que, malheur à une pauvre femme, qui joint à la juſtice qu'on lui doit une tendreſſe qui y ajoute encore, & qui a comme vous un mari qu'il n'y auroit qu'à lui oppoſer pour faire le plus beau contraſte du monde.

Vous peignez à merveille, reprit la Comteſſe, il n'y a rien à y ajouter ; mais vous

vous

ous paſſeriez bien d'y mêler des traits
e plaiſanterie, dont je ſuis le but : il eſt
rai, continua-t-elle, que ſi vous étiez
uſſi triſte que moi, l'ennui pourroit
ous ſuffoquer ; écoutez le reſte de mon
iſtoire.

Je trouvai le Marquis, comme vous
enez de le repréſenter ; je ne rougis pas,
ar mon rouge étoit au plus haut point ;
ais il s'éleva un petit trouble dans mon
œur qui me plut, & qui me ſurprit ; l'a-
our-propre, & tout ce qu'on m'avoit dit
ur ma beauté, ne me laiſſérent pas dou-
er un moment qu'il ne vint du moins me
endre, les hommages qu'on doit à une
ouvelle venuë ; je vis que Monſieur le G.
'me montroit à lui, & qu'à peine m'avoit-
l regardée. Je crus que c'étoit diſtrac-
ion, ou manque de diſcernement, & je
e traduiſois déja en homme de peu de
oût, lors qu'il vint ſe placer auprès de
oi : mais hélas ! ma chére bonne, c'é-
oit pour regarder plus à ſon aiſe Made-
oiſelle de ***, maintenant Ducheſſe
le ***. Elle ſe laiſſoit lorgner très be-
ignement, & je la trouvai dans ce mo-
ent très-coquette, quoiqu'à ſa place
en euſſe peut-être fait autant. Que vous
irai-je, Madame ? je ſentis cette cruel-
e paſſion qu'on appelle jalouſie, avant

que de ſçavoir ſi j'avois de l'amour; je me levai pour m'aller regarder dans de grandes glaces, qui me préſentoient auſſi ma nouvelle rivale; & comparant mon viſage au ſien, Elle eſt belle, diſois-je, ſes yeux ſont plus grands que les miens, mais je les ai plus rians & plus doux: la ſorte de beauté que j'ai eſt plus délicate que la ſienne; elle a un panchant à devenir graſſe, qui rendra bien-tôt ſa taille deſagréable; au-lieu que la mienne eſt naturellement ſi fine, que la graiſſe ne la fera qu'embellir. Il y avoit quelque vérité à cet examen; mais que la juſtice que je me rendois me ſatisfaiſoit peu, ſéparée de l'approbation de Rucille! & que ma vanité eut de peine à me perſuader qu'elle ſeule méritoit ſes applaudiſſemens & ſes regards!

Je m'amuſe à de petites choſes qui vous paroîtront indifférentes; mais tout importe quand on aime; & ſi vous ſçaviez l'impreſſion que firent ces premiers mouvemens, vous me pardonneriez le ſouvenir que j'en ai.

On danſa le lendemain; je danſai deux fois avec le Marquis; il trouva que je danſois bien; j'en fus regardée aſſez favorablement: je crus même m'apercevoir que la belle Mademoiſelle de *** avoit

ıvoit changé une mouche de place : c'é-
oit juſtement dans le tems qu'on avoit
rouvé ce moyen de s'entendre au défaut
le la parole ; galanterie qui fut bien-tôt
›roſcrite, comme vous ſçavez ; il y a ap-
›arence que je ne me trompois pas : car
Lucille, auſſi-tôt qu'il eut vû la mouche
ı un certain endroit, ne m'approcha plus,
& ſe mit dans un coin à lorgner de tous
es yeux. Mon triomphe fut court ; & ma
nére me ramena le lendemain avec bien
noins de joie dans le cœur qu'elle ne m'a-
voit amenée. Que je ſuis malheureuſe,
liſois-je, lorſque toute occupée de ma
endreſſe & de mon dépit, je paſſois les
ıuits ſans fermer les yeux, Que je ſuis
nalheuſe d'éprouver à mes périls, que
es paſſions du premier coup d'œil ne ſont
›oint une chimére ! que je ſouffre cruel-
ement la peine d'avoir blâmé celles qui
ın pouvoient être capables ! Mais, repre-
ıois-je, eſt-il bien poſſible que je ſente
ıne paſſion ? devrois-je ſçavoir ce que
'eſt ? Quel fruit de l'éducation qu'on m'a
lonnée ! Mais, reprenois-je, il n'y a que
le l'innocence dans mon cœur, & l'in-
;rat qui le trouble ne ſçaura jamais ce qui
'y paſſe en ſa faveur. Je ne ſçai ſi tous
es Romans, que j'avois lûs à la dérobée,
n'avoient appris à parler ainſi ſeule, ou

ſi

ſi c'eſt une ſuite de l'amour ; mais il eſt certain que je faiſois ſouvent de ces ſoliloques.

Il n'étoit pas poſſible que je ne viſſe ſouvent Rucille, ma mére allant très-ſouvent à Verſailles, & lui étant obligé d'y être preſque toujours. Mademoiſelle de... me faiſoit des avances d'amitié, qui m'étoient inſupportables ; & le Marquis, qui étoit ſouvent témoin de ma froideur pour elle, & qui en ignoroit la cauſe, me trouvoit ſauvage & ridicule d'en uſer ainſi avec une perſonne qu'il trouvoit adorable. Vous êtes bien fiére, Mademoiſelle, me dit-il un jour, pour une charmante perſonne qui ſe jette à votre tête. Les Couvens inſpirent-ils le dégoût des choſes exquiſes ? Ce furent les premiéres paroles qu'il m'adreſſa ; & j'en fus tellement piquée, que je lui répondis très-dédaigneuſement, que je n'avois point du moins appris dans les Couvens à répondre aux queſtions inciviles. Cette réponſe, qui rebutoit Rucille, & qui ne devoit pas ſatisfaire Mademoiſelle de..., me défit pour un tems de l'un & de l'autre ; & ce ne fut que lorſqu'il revint à Madame la Maréchale de..., que ma froideur avoit été juſqu'à l'incivilité, que je me vis obligée par ſon ordre à lier une ſorte

ſorte de com
de...

Ce qui me
tion, c'eſt que
biens, n'étoi
ma rivale. L
dès ce tems-l
qu'elle n'aur
qu'après la m
minoit la Du
corder. Il m
ment du pére
loin de la Co
té, elle s'am
quis. Pour m
n'ai jamais e
pût condam
bilité que R
Mademoiſel
étoit conſid
tourner ſes
jectures ſe
de Mortar
Cette affai
& juſqu'au
fit complir
air glacé,
ſort me p
rois que
mon aiſe.

orte de commerce avec Mademoiſelle le...

Ce qui me donnoit quelque conſolation, c'eſt que le Marquis, qui a de grands biens, n'étoit pourtant point deſtiné à na rivale. Le Duc de... la ſouhaitoit lès ce tems-là pour femme; & ce rang, ju'elle n'auroit pû eſpérer avec Rucille ju'après la mort du Duc ſon pére, déterninoit la Ducheſſe ſa mére à la lui accorder. Il manquoit encore le conſentenent du pére du futur époux, qui vivoit oin de la Cour, & pour éviter l'oiſiveé, elle s'amuſoit de la paſſion du Marquis. Pour moi, qui, grace à la nature, n'ai jamais eu de ſentimens que la vertu pût condamner, j'eſpérois que l'impoſſibilité que Rucille trouveroit à épouſer Mademoiſelle de..., & mon bien qui étoit conſidérable, lui feroient peut-être ourner ſes vûes de mon côté. Mes conectures ſe trouvérent fauſſes. Monſieur le Mortane me demanda en mariage. Cette affaire fut ſçûe de toute la Cour; & juſqu'au Marquis, tout le monde m'en it compliment: je reçus les ſiens d'un ir glacé, dédaigneux, & fier; & mon ort me parut ſi cruel, que je ne déſiois que la ſolitude pour pleurer tout à non aiſe.

J'a-

J'avois alors plus de ſeize ans : on trouvoit ma beauté augmentée malgré ma douleur. Mademoiſelle de... fut mariée au Duc de... avant mes fatales nôces ; le Marquis parut affligé de voir paſſer ſa maîtreſſe entre les bras d'un autre ; mais l'étoile en avoit décidé, & il ſe conſola plutôt que je n'aurois cru. Mon mariage avoit été retardé par des difficultés que j'avois ménagées dans ma famille. Vous ſçavez que Monſieur de Mortane eſt un grand Seigneur, & qu'il a des biens & des établiſſemens conſidérables à eſpérer; mais j'avois perſuadé ſous main à quelques-uns de mes parens, que j'étois trop riche pour ne pas eſpérer une fortune faite, & qu'il ne falût point attendre. Toutes mes batteries furent détruites par ma mére, & je demeurai ſans eſpérance.

Quelques jours auparavant ce funeſte engagement, je me promenois dans les boſquets de Verſailles, à la ſuite de Madame la Princeſſe de Conti ; elle tourna ſa tête de mon côté pour me dire quelque choſe, j'étois dans ce moment aſſez loin d'elle : je voulus me hâter de m'aprocher, mon pied s'embarraſſa dans ma jupe, & je tombai aſſez rudement. Madame la Princeſſe de Conti s'approcha de moi avec une douceur & une grace qui m'au-

m'auroient conſ
celui que je m'é
douloureux qu'
che ; j'eſpérai
texte pour recu
Officiers ſe pr
mais Rucille,
accident, s'ap
ſement, & vo
ſervice : il m
il me regard
& plaintive.
moi-même,
tié mal plac
m'allez coû
qui ne dev
dans mon
ſoulever.
ſez moi,
difs ? Ces
de ſens da
ru fort en
garda att
cher dan
Que vou
ſelle, p
ſçavoir
n'avez
motif,
être ſa

l'auroient conſolée d'un plus grand mal ; elui que je m'étois fait cependant étoit ſi ouloureux qu'il ne me permit pas de mar- ıe ; j'eſpérai qu'il me fourniroit un pré- :xte pour reculer mon mariage. Pluſieurs)fficiers ſe préſentérent pour me porter ; ais Rucille, qui avoit été témoin de cet :cident, s'approcha avec aſſez d'empreſ- ment, & voulut aider à me rendre ce rvice : il me parut touché de mon état ; me regardoit d'une maniére touchante plaintive. Eſt-ce de ce mal, dis-je en oi-même, qu'il devoit être touché? Pi- é mal placée, continuai-je, que vous allez coûter de larmes ! Le Marquis, ıi ne devinoit point ce qui ſe paſſoit ns mon cœur, vint pour aider à me ulever. Eh ! ôtez-vous, lui dis-je, laiſ- r moi, ai-je affaire de vos ſoins tar- s ? Ces paroles, qui paroiſſoient ſi hors ſens dans une occaſion où il avoit pa- fort empreſſé, l'étonnérent : il me re- rda attentivement, comme pour cher- er dans mes yeux ce que je penſois. ıe vous ai-je fait, me dit-il, Mademoi- le, pour me traiter ainſi ? Je brûle de ıvoir le motif d'un diſcours que vous vez point jetté en l'air. Qu'importe du ıtif, repris-je impatiemment, il n'a peut- e ſa ſource que dans mon mal.

Vous

Vous jugez bien, Mâdame, qu'un homme aimable, & du rang de Rucille, ne pouvoit regarder que comme une faveur une choſe qui avoit tant d'air d'une brutalité; auſſi ne s'y méprit-il point : & ſoit qu'il m'eût trouvé plus de charmes dans la ſouffrance, ou que l'eſpérance le fit agir, il trouva le ſecret dès le même ſoir de faire ſéduire une de mes femmes, qui gliſſa ſous mon chevet un billet que je vous dirai dans un moment : j'y avois mis en me couchant des Vers qu'on m'avoit donnés à lire; & comme on me condamnoit à garder le lit quelques jours, je me fis apporter des bougies pour m'amuſer par cette lecture. Je cherchai les Vers; je trouvai une Lettre cachetée parmi ces papiers, elle étoit ſans ſuſcription; je l'ouvris étourdiment, & ce fut avec un trouble étrange que je lus ces paroles :

Vous m'avez preſque dit des injures, lorſque je voulus vous rendre un léger ſervice; il faut que je ſois, ou le plus infortuné, ou le plus heureux de tous les hommes. Pardonnez-moi cette alternative, Mademoiſelle : un peu de vanité m'eſt néceſſaire, pour ne pas me déſeſpérer. Comment, après tout, aurois-je mérité votre indignation? Je n'en imagine qu'une raiſon : qu'elle me ſeroit glorieu-

rieuſe, & que
pieds tout autre

Jamais une
en face, n'a
j'en ſentis à l
j'eus de hont
mon ſecret, c
douter! que
voir au poin
cœur digne
xions cruel
homme, q
loit triomp
timens!

Je ne fi
mes ſur ce
d'une gra
convenir
les moye
cauſe de
ſans dou
n'ai poi
vous co
te, plu
moi, pa
ce que
encore
mon

ieuſe, & que j'abjurerois bien-tôt à vos ieds tout autre culte que le votre!

Jamais une déclaration d'amour, faite n face, n'a donné plus d'agitation que en ſentis à la lecture de ce billet : que eus de honte de voir qu'on eût pénétré ion ſecret, que de frayeur qu'on en pût outer! que de ſenſibles plaiſirs de me oir au point tant déſiré de toucher un œur digne de moi ; mais que de réfle- ions cruelles, lorſque je penſois qu'un omme, que je ne pouvois aimer, al- oit triompher de mes plus tendres ſen- mens!

Je ne fis aucune queſtion à mes fem- ies ſur ce billet, & je me crus en cela 'une grande prudence. Il faut pourtant onvenir, que la crainte de m'exclure :s moyens d'en recevoir d'autres fut la auſe de mon ſilence ; vous me trouvez ins doute bien tendre & bien naïve. Je 'ai point d'actions moins innocentes à ous conter ; & plus ma paſſion eſt for- :, plus votre eſtime doit redoubler pour oi, par l'uſage que j'en ai toujours fait ; : que j'avois eſpéré arriva ; je trouvai ncore ce billet le ſoir ſous le chevet de ion lit.

Vous

Vous ne répondez rien, Mademoiſelle. Eſt-ce mépris? eſt-ce colére? N'y auroit-il point moyen de donner un ſens plus favorable à votre ſilence? La modeſtie, la vertu, ne le cauſent elles point? Il ſeroit aiſé de lever vos ſcrupules ſi vous en aviez: vous n'êtes point encore à celui qu'on vous deſtine. Je vous adore, mon amour croît à tous momens: permettez-moi de parler à Madame la Maréchale de..., & de vous arracher des bras de mon indigne rival: j'irai demain lire votre réponſe dans vos yeux.

Oui, je vous le permets, dis-je alors tout bas, comme ſi Rucille avoit pû m'entendre; je fais plus, je vous en prie. Quel changement dans ma deſtinée, ſi vous pouviez réuſſir! Lorſque j'étois dans ces tranſports, ma mére entra dans ma chambre; je remis en tremblant le billet que je tenois ſous mon chevet: je crus l'avoir bien caché; mais le trouble où j'étois ne me permit pas d'y regarder; & ma mére, qui vit le papier, le prit avec précipitation & le lut avec un étonnement & une fureur épouvantable. Vous ſçavez quelle ſévérité eſt la ſienne, & combien elle fait ſonner haut le pouvoir d'une mére. Où avez-vous appris, me dit-elle, à recevoir de ces billets? Qui eſt-

ſt-ce qui vous les écrit, & ſur qui dois-
e faire tomber ma colére ? C'eſt ſans
loute à vous, ajoûta-t-elle, que je fe-
ai ſentir ce que peut une mére outra-
ée ; mais votre complice, quel qu'il ſoit,
e doit pas demeurer impuni. A ces mots,
lle manda au Suiſſe de ne laiſſer entrer
erſonne de tout le jour ; elle fit enfer-
ıer mes femmes pour ſçavoir par des
ıenaces mon funeſte ſecret ; puis ſe tour-
ant vers moi : Vous épouſerez demain
: Comte de Mortane, me dit-elle : c'eſt
: premier ſupplice que je vous prépare,
ıiſque vous êtes aſſez aveugle pour ne
ıs voir les avantages de cette alliance.
ıſques-là, je n'avois fait que pleurer ſans
re un mot ; mais l'excès de la douleur
e fourniſſant du courage, Je croyois
ɔrter un aſſez bon nom, lui dis-je, pour
être pas honorée par l'alliance du Com-
de Mortane. Je l'épouſerai, Madame,
iſque vous m'y condamnez : mais la
ſolution que je fais de bien vivre avec
i, quoique je le haïſſe à l'égal de la
ɔrt, doit attirer votre compaſſion, s'il
us reſte un peu d'amitié pour une fille
ıs malheureuſe que coupable ; & vous
pouvez jamais mieux me faire expier
faute d'avoir reçu un billet dont je ne
nnois point l'auteur, qu'en m'impo-
ıt une telle punition. Ma

Ma mére fut étonnée de la fermeté avec laquelle je lui parlois, & ſortant de ma chambre d'un pas précipité, Apprêtez-vous, me dit-elle, à recevoir demain pour époux cet homme que vous haïſſez tant, & ſongez à lui donner votre main de bonne grace. Cet ordre tyrannique me mit dans un état déplorable; il m'échapa des diſcours entiers auſſi haut, que ſi je n'euſſe pas été ſeule. Je paſſai une nuit affreuſe. Mére barbare, diſois-je, tu ne me livres à l'objet de mon averſion, que par un rafinement de cruauté! Tu ſçais mes principes, & mes inclinations! tu n'ignores pas que je remplirai par de-là mes devoirs, avec l'indigne époux que tu me donnes: & ſi j'étois capable de ſuivre le panchant de mon cœur, tu te garderois bien de m'impoſer une punition que je pourrois adoucir! Mais après tout, reprenois-je, de quoi te plains-tu, mére impitoyable? j'ai reçu un billet: pouvois-je moins faire en faveur d'une inclination puiſſante, que je ſatisferai ſi peu d'ailleurs, & qui va me couter tant de ſoupirs?

Je verſois un ruiſſeau de larmes en faiſant ces réflexions. Une des femmes de Madame la Maréchale, qu'elle avoit miſe auprès de moi, crut d'abord que j'a-

j'avois la fiévre, &
lire à mes diſcours
moi, me tâta le p
l'avois parfaitemer
d'un coup ſon eff
noux devant mor
mes mains, elle
mon cœur; & e
en ſon pouvoir
zarderoit plutôt
rendre ſervice.
paſſion malheur
ce; je ne jugea
de lui dire me
mais je lui avc
vois pour le
ajoûtai-je, ce
vous pouvez
fixé, il faut
choſe ſeule
s'eſt aviſé d
écrit un b
quoi je n'
aujourd'hu
fermée cc
Maréchal
prit, ſça
elle s'en
ſacrifié.
Eh b

ıvois la fiévre, & qu'il y avoit du dére à mes diſcours : elle s'approcha de ıoi, me tâta le poux, & voyant que je ıvois parfaitement bon, la pitié fit tout un coup ſon effet ; elle ſe jetta à geoux devant mon lit & prenant une de ıes mains, elle me conjura de lui ouvrir ıon cœur ; & elle m'aſſura que s'il étoit ı ſon pouvoir de me ſoulager, elle haırderoit plutôt ſa vie que de ne me pas ɛndre ſervice. Son zéle me toucha, une aſſion malheureuſe donne de la confianɛ ; je ne jugeai pourtant point à propos e lui dire mes plus ſecrets ſentimens ; ıais je lui avouai l'éloignement que j'aois pour le Comte de Mortane. Mais joûtai-je, ce n'eſt pas ſur cet article que ous pouvez me ſervir. Mon deſtin eſt xé, il faut que je ſois infortunée ; une hoſe ſeulement m'embarraſſe. Rucille eſt aviſé de me vouloir du bien ; il m'a crit un billet que ma mére a vû, & à uoi je n'ai point répondu ; il ſera venu ujourd'hui à la porte, qui lui aura été ermée comme aux autres. Madame la Maréchale, qui a de la hauteur dans l'eſrit, ſçaura que c'eſt lui qui m'a écrit, lle s'en plaindra, & il croira que je l'ai acrifié.

Eh bien, Mademoiſelle, reprit cette fem-

femme, que faut-il faire pour vous ? Je ne ſçai, lui dis-je en rougiſſant ; mais je crois qu'il faut que je lui mande de ne ſe point obſtiner à une pourſuite vaine, & que j'épouſe demain le Comte de Mortane.

L'image de cette union me cauſa un tel redoublement d'affliction, que cette femme en ayant une vraye pitié, m'apporta de l'encre & du papier. Tenez, dit-elle, Mademoiſelle, écrivez ce qu'il vous plaira ; ne craignez point d'indiſcrétion : je jouë auſſi gros jeu que vous.

Vous ſerez peut-être étonnée, Madame, qu'à la veille de perdre pour jamais l'eſpérance d'être à Rucille, je m'aviſaſſe de lui faire une faveur telle que celle d'une Lettre : mais ne me ſoyez pas un Juge ſévère ; mettez-vous à ma place, &... Bon, interrompit Madame de Marigue, il eſt bien queſtion de vous juſtifier, tandis que vous me cauſez un ſerrement de cœur horrible, & que je voudrois aux dépens de ma vie vous tirer de ce pas : continuez, ajoûta-t-elle, je n'en puis plus ; ne vous arrêtez point dans de ſemblables endroits. La Comteſſe reprit ainſi.

Je ne vis pas ſi-tôt les inſtrumens de mon crime, car il y eut des momens où je

je crus en effet qu
vis, dis-je, pas p
me, que je balan
l'éxécution de m
perſuadai de l'in
n'auroit jamais a
ce billet.

Qu'ai-je affaire
vous l'ai déja dit
du plus funeſte e
qu'il eſt à propos
a vû vôtre derni
nir de l'avoir re
ſans délai. Ah !
tes-vous comme
que vous me vîte
penſé la même ch
ter ma vûe, j'é
en ſera difficile
mais on peut du
& c'eſt à quoi

Je relus cet
te; je la trouv
après elle me
cependant en
de qui cette fe
bien qu'elle
réponſe.

effet que c'en étoit un : je ne
e , pas plutôt le papier & la plu-
je balançai pluſieurs fois avant
on de mon deſſein ; mais je me
de l'innocence d'une choſe qui
jamais aucune ſuite, & j'écrivis

je affaire de vos ſoins tardifs ? je
déja dit une fois ; eſt-ce à la veille
funeſte engagement qui fut jamais,
à propos de ſe déclarer ? Ma mére
tre derniére Lettre , & pour me pu-
'avoir reçûe , elle me marie demain
ai. Ah ! Marquis , que ne penſa-
s comme vous faites , le premier jour
ts me vîtes? ou pourquoi ai-je toujours
même choſe pour vous ? Il faut évi-
vûe , j'éviterai la votre ; l'exécution
t difficile , habitant les mêmes lieux ;
n peut du moins ne ſe point parler ;
à quoi nous ſommes condamnés.

relus cette Lettre après l'avoir écri-
la trouvai trop douce ; un moment
elle me parut trop froide ; elle fut
ıdant envoyée. J'ai toujours ignoré
ıi cette femme ſe ſervit : mais je ſçai
qu'elle me rendit peu après cette
nſe.

Qui eſt-ce, Mademoiſelle, qui nous condamne à ne nous jamais parler ? Je puis le faire dès aujourd'hui ; j'en trouverai les moyens, ſi vous me permettez de les chercher ; nous prendrons des meſures pour rompre cette union mal-aſſortie ; & ſi les voies douces nous manquent, les autres ne me manqueront pas. Je ne verrai pas triompher impunément mon rival, & mon bras vous en délivrera, duſſai-je demeurer ſans récompenſe, ou le ſien me punira d'avoir porté d'autres chaînes que les votres.

Je penſai mourir de frayeur, en achevant de lire ce billet : Il veut, m'écriai-je, venir ici : il veut tout mettre à feu & à ſang ; que deviendra ma gloire & ma réputation ? Mandons-lui, ajoûtai-je, qu'il ſe garde bien d'exécuter ces terribles réſolutions ; j'écrivis auſſi-tôt ces mots.

Vous avez fait un étrange jugement de moi, ſi vous me croyez capable de vous voir myſtérieuſement ; & les voies que vous voulez prendre ſont d'étranges preuves d'amour & d'eſtime. En voici une que je vous demande, dont je vous tiendrai compte toute ma vie ; ce ſera votre ſeule récompenſe : demeurez demain tout le jour chez vous, plaignez-y nos communs malheurs ; je ſerai

rai encore plus à plain
vous conſolera, & r
ſoler. Mais encore un
demain : accordez-m
m'écrivez plus.

J'étois dans un
gitation de la nuit
changée, qu'à pei
ſable ; le mal de
ſenſible ; mon e
pour y faire atten
pas mon comman
fit tenter auprès
journée, tout
reux eſt capable
certain que ſi ſa
cable & ſon ex
parole, elle au
tions très-avant
part du Marqui
riée cette même
té. Je me laiſſ
me. Monſieur
fort triſte ; il
mauvaiſes plai
noiſſez, & il
chagrin.

Mes nôces
eut pas tout l

encore plus à plaindre que vous ; le tems us consolera, & rien ne pourra me con- r. Mais encore une fois, ne sortez point nain : accordez-moi cette grace, & ne crivez plus.

J'étois dans un état déplorable, & l'a- ation de la nuit m'avoit si cruellement ngée, qu'à peine étois-je reconnois- le ; le mal de pied m'étoit devenu in- sible ; mon esprit étoit trop occupé ur y faire attention. Rucille n'éxécuta mon commandement à la lettre. Il enter auprès de ma mére, dans cette rnée, tout ce qu'un homme amou- x est capable de s'imaginer : & il est ain que si sa colére n'eût été impla- e & son exactitude extrême sur la ole, elle auroit écouté des propos- s très-avantageuses qu'on lui fit de la du Marquis ; mais je devois être ma- cette même nuit, & cela fut exécu- Je me laissai parer comme une victi- Monsieur de Mortane me trouvoit triste ; il vouloit me réjouïr par ces vaises plaisanteries que vous lui con- lez, & il augmentoit encore mon rrin.

es nôces ayant été précipitées, il n'y pas tout l'apareil que Madame la Ma-

réchale eût déſiré ; cette nombreuſe & illuſtre aſſemblée, ſur laquelle elle avoit compté, fut réduite à la Maiſon de Mr. de Mortane & à la mienne ; il n'y eut qu'un concert pour tout divertiſſement. J'eus au moins la liberté pendant ce tems-là de rêver, & de me deſeſpérer en moi-même ; car enfin ce que je perdois m'étoit cher : le joug, qui me paroiſſoit ſi cruel, & qu'on m'alloit impoſer pour toute ma vie, m'auroit paru délicieux avec le Marquis ; il me falut toute ma raiſon & toute ma vertu, pour ne pas faire mille extravagances.

On me conduiſit aux pieds des Autels plus morte que vivé ; une certaine joie répandue dans tous les eſprits me cauſoit une douleur violente ; & comme j'étois d'une diſtraction effroyable pour la cérémonie, j'aperçus à travers un baluſtre qui environne l'Autel un homme enveloppé dans ſon manteau, qui me parut deſeſpéré : je ne ſçai comment il ne fut point aperçu de l'aſſemblée ; c'étoit le pauvre Rucille, qui, malgré les défenſes que je lui avois faites, étoit venu dans le lieu de notre ſupplice : ſa vûe me penſa cauſer un évanouïſſement ; mais la frayeur de paſſer pour une Héroïne de Roman me fit rappeller toutes mes forces. Je le regar-

gardai d'un œil ſév
je le vis partir, dès
cette parole fatale
mais ; je le vis parti
comme un furieu
qu'à mourir.

Il eſt certain, q
vois faits pour ne
au public avoient
ne pus réſiſter à ce
pâlis tout-à-coup
nie ; & prenant
qui me ſerroit tr
faire monter en
ner. Je ne vous d
leur que je ſentis
la pour me met
comprendre, po
capable de haine
dame, je la com
dame de Marig
le reſte de cett
s'il vous plait,
Mortane reprit
que ſi elle avoi
reux jour. Je r
lendemain, qu
un fou ; & qu
cour, qui eſt
pêché, il ſe ſe

rdai d'un œil ſévére & menaçant ; &
le vis partir, dès que j'eus prononcé
te parole fatale qui engage pour ja-
is ; je le vis partir, ma chére bonne,
nme un furieux qui ne cherche plus
à mourir.

l eſt certain, que les efforts que j'a-
s faits pour ne point donner de ſcéne
public avoient été ſi violens, que je
ous réſiſter à cette derniére attaque. Je
s tout-à-coup à la fin de la cérémo-
; & prenant le prétexte d'un corps
me ſerroit trop, on ſe hâta de me
e monter en carroſſe pour m'emme-

Je ne vous dirai point l'horrible dou-
que je ſentis lorſqu'on me deshabil-
our me mettre au lit ; vous la devez
prendre, pour peu que vous ſoyez
ble de haine & d'amour. Oui, Ma-
e, je la comprens, interrompit Ma-
e de Marigue : tirons le rideau ſur
ſte de cette avanture ; & continuez ;
ous plait, votre récit. Madame de
:ane reprit ainſi d'un ton auſſi affligé
i elle avoit été encore à ce malheu-
jour. Je ne ſçai comment j'appris le
:main, que Rucille avoit été comme
u ; & que ſi le Chevalier de Meli-
qui eſt fort ſon ami, ne l'eût em-
il ſe ſeroit porté à des extrémités

étranges. Je dis que je ne ſçai comment je l'appris ; car, en effet, je n'avois perſonne dans ma confidence : cette femme qui m'avoit ſervie dans les lettres dont je vous ai parlé, ne ſçavoit point ce qui ſe paſſoit dans mon cœur ; mais la renommée ne laiſſe point ignorer les choſes qui peuvent mettre le comble à l'affliction d'une perſonne dont le deſtin eſt malheureux.

On me mena à l'Opéra le lendemain. Monſieur de Mortane étoit plus amoureux de moi que la veille, & par conſéquent plus importun ; je recevois ſes tranſports d'amour ſans incivilité, parce que je prenois infiniment ſur moi, mais c'étoit avec une froideur qu'il prenoit pour modeſtie, & là-deſſus il me tenoit des diſcours qui augmentoient mon dégoût pour lui.

J'engageai ma mére à faire un voyage à une terre que vous ſçavez qu'elle a aſſez près de Paris ; elle étoit un peu revenue de ſon chagrin contre moi ; elle commençoit à voir que je n'avois pas eu grand tort de craindre l'engagement où elle m'avoit mis, & elle vouloit du moins adoucir ſa rigueur autant qu'il étoit alors en ſon pouvoir.

Il falut pourtant aller à Verſailles auparavant : j'y vis l
langueur qui augm
tis le lendemain
pendant quelques
rai avec bonne co
ſolation de ne pas
de Mortane, par
faire ſa Cour.

Un ſoir, que
me promener ſeu
aiſe, j'aperçus à
grande fille hab
un panier de pêc
doucement, &
re, elle me dit
tous côtés : Aur
me, que je vo
vos eſpaliers ?
l'allée où j'étoi
je fus frapée d'
noiſſois que t
ne à croire ce
lant quelques
répondis-je à c
ce petit homm
Quoi ! Madar
connoiſſez-vo
L'état affreux
peut-il du m
ſion ? & ne

avant : j'y vis Rucille dans un air de gueur qui augmenta la mienne. Je par- le lendemain pour la campagne, & dant quelques jours que j'y demeu- avec bonne compagnie, j'eus la con- ation de ne pas toujours voir Monſieur Mortane, parce qu'il faloit qu'il allat e ſa Cour.

Un ſoir, que je m'étois écartée pour promener ſeule, & pour rêver à mon , j'aperçus à quelques pas de moi une nde fille habillée en païſane qui tenoit panier de pêches; elle s'approcha tout cement, & mettant un genou à ter- elle me dit, après avoir regardé de s côtés : Aurez-vous agréable, Mada- , que je vous préſente des fruits de eſpaliers ? Le Soleil étoit couché, ée où j'étois étoit fort ſombre; mais us frapée d'une voix que je ne con- ſois que trop. J'eus cependant pei- a croire ce que j'imaginois, & recu- quelques pas, Eh ! qui êtes-vous, ondis-je à cette perſonne, & d'où vient etit hommage que vous me rendez ? oi ! Madame, me répondit-elle, mé- noiſſez-vous le malheureux Rucille ? at affreux où vous m'avez plongé ne -il du moins attirer votre compaſ- ? & ne vous verrai-je plus, ajoûta-

t-il, en voyant que je prenois un air sévère, ne vous verrai-je plus qu'armée de foudres & d'éclairs? Ah! Rucille, lui dis-je, que faites-vous? que venez-vous chercher? Laissez-moi vous oublier, vous m'avez perdue pour jamais. Quoi! Madame, repliqua le Marquis, vous suivez aveuglément le caprice de votre destinée! & parce qu'elle vous lie à un homme indigne de vous, vous voulez être malheureuse le reste de votre vie; au lieu de vous révolter contre cette injustice de l'Etoile... Taisez-vous, interrompis-je, Marquis, quelle Morale me prêchez-vous? N'ajoûtez rien au trouble de mon cœur, laissez-moi remplir mes tristes devoirs.

Je l'avois fait relever, & je continuois mon chemin dans une agitation qui ne me laissoit pas la liberté de sçavoir où j'allois. Il se trouva un berceau sur ma route, où je m'assis sans examiner ce que je faisois. Rucille se remit à mes pieds, me peignit son amour & ses souffrances avec des couleurs que je ne soupçonnai point de mensonge, parce que je sentois les mêmes choses. Sortez, lui disois-je toujours, ne m'exposez point à quelque dénouement cruel à ma réputation; quand j'éviterois cette sorte de malheur, il me resteroit toujours des remords: j'en sens

déja d'affreux de
long-tems. Mais,
j'ose me flatter q
tout-à-fait indiffé
Monsieur de Mo
vez l'aimer; ne
ser l'innocence,
consoler par q
gards? Hélas!
distraits ces reg
tre rencontrée
qui vous occup
moi, je vai ex
ne me dites u
sentimens. Eh
fin, s'il ne faut
que vous avou
m'arrêtai, hon
dire. Eh! Mad
en serrant une
lui permis jam
peur de me re
situation où
que j'achéve
servira de sç
cœur, puisq
ront à tous m
je point trop
il, en se lev
les yeux, v

ffreux de vous avoir ſouffert ſi
ns. Mais, Madame, repliqua-t-il,
: flatter que je ne vous ſuis point
ait indifférent : vous n'aimez point
ır de Mortane, & vous ne pou-
ner; ne pouvez-vous, ſans bleſ-
ıocence, me voir, m'écouter, me
: par quelques-uns de vos re-
Hélas! ajoûta-t-il, qu'ils ſont
ces regards; vous craignez d'ê-
:ontrée avec moi, c'eſt là le ſoin
s occupe; & moi, Madame, &
e vai expirer à vos pieds, ſi vous
dites un mot qui m'explique vos
ns. Eh bien! lui répondis-je en-
ne faut pour votre conſolation
us avouer..... A ces mots je
ai, honteuſe de ce que je voulois
h! Madame, achevez, me dit-il
ınt une de mes mains, que je ne
nis jamais de baiſer : avez-vous
: me rendre trop heureux dans la
n où je ſuis? Que voulez-vous
:héve, lui repliquai-je? que vous
de ſçavoir la foibleſſe de mon
puiſque mes actions la démenti-
tous momens? & ne vous en dis-
ıt trop? Oui, Madame, reprit-
ſe levant avec un dépit cruel dans
ux, vous en dites ſans doute trop,

& je dois toute ma vie avoir vos bontés gravées dans mon ame. Vous me condamnez au ſilence, vous voulez ne me voir jamais, & vous me refuſez un mot. Juſte Ciel, s'écria-t-il, quelle domination eſt la votre! & que cette vertu, que vous pouſſez juſqu'à la chimére, fera un jour un beau trait dans votre vie! A ces mots, il voulut tourner ſes pas vers une allée dans laquelle je vis bien du monde: il étoit ſi tranſporté, qu'il ne s'en apercevoit point. Arrêtez, lui dis-je, en le retenant par le bras; avez-vous perdu la raiſon? Paſſez par ce côté-là, ajoûtai-je, en lui montrant une autre allée; rien ne vous arrachera jamais de mon cœur: aimez moi toujours, ne me le dites jamais; adieu, mon cher Rucille.

Ces paroles, que la douleur & la tendreſſe me firent prononcer, lui cauſérent un tranſport ſi vif, qu'il penſa rentrer encore; mais ces mêmes gens que j'avois vûs étoient ſi proches, qu'il fut obligé de s'en aller; c'étoit juſtement Madame la Maréchale de... & le reſte de la compagnie; l'obſcurité leur cacha la feinte païſane: mais à peine Rucille fut-il à quelques pas, que M. de Mortane qui arrivoit de Verſailles, voyant cette grande perſonne qu'il ne connoiſſoit point, l'arrêta pour lui demander ſi elle ne ſça-

voit pas où j'étois
bruſquement Rucil
courtoiſe, reprit M
il faut que je vous
qui a l'audace de m
cille, craignant d'
à courir de toute
du Parc qui donn
par laquelle il éto
l'embarraſſérent,
ne l'eut bien-tôt
dant au viſage,
Rucille, lui dit-
ce déguiſement?
chante humeur
lui répondit d'u
importoit peu
qu'il ne ſe laiſſ
impunément, &
faiſoit aux autr

Monſieur de
ſçavez, Mada
vaiſes qualité
médiocres, &
en lui une d
Rucille l'inti
lui dit-il, je
que pour vo
poſſible: le
comme vou

où j'étois ? Non ; lui repliqua
ment Rucille. Vous êtes peu
ſe, reprit Monſieur de Mortane ;
lue je vous regarde pour ſçavoir
audace de me répondre ainſi. Ru-
raignant d'être découvert, ſe mit
r de toute ſa force vers une porte
: qui donnoit dans la campagne,
uelle il étoit entré ; mais ſes jupes
raſſérent, & Monſieur de Morta-
t bien-tôt atteint : alors le regar-
a viſage, il le reconnut. Ah ! ah !
e, lui dit-il, pour qui faites-vous
uiſement ? Rucille étoit en ſi mé-
humeur de cette avanture, qu'il
ondit d'un ton de mépris, qu'il lui
toit peu de ſatisfaire ſa curioſité,
ne ſe laiſſoit point faire de queſtions
ément, & que c'étoit lui qui en
aux autres.

nſieur de Mortane, comme vous
z, Madame, entre pluſieurs mau-
qualités en poſſéde fort peu de
ocres, & la valeur n'eſt pas même
i une de ces derniéres ; la fierté de
le l'intimida. Parbleu, mon ami,
t-il, je ne vous fais ces queſtions
our vous rendre ſervice, s'il m'eſt
ble : les déguiſemens d'un homme
ne vous ne ſe font d'ordinaire que

de concert avec quelque jolie perſonne; & ſans doute qu'une des Dames qui ſont ici a eu bien du plaiſir à vous voir dans cet habit qui vous ſied à merveille. Quand vous le prendrez ſur ce ton, repliqua le Marquis, on ne demandera pas mieux que de vous répondre. Oui, ajoûta-t-il, en baiſſant la voix, je ſuis ici pour une aimable fille qui eſt toujours fatiguée par d'importuns ſurveillans; on ne ſçait comment ſe parler: on cherche tous les biais du monde, & j'eſpére que vous ne me dénoncerez pas. A ces mots, il lui toucha dans la main, & la lui ſerra. Monſieur de Mortane n'eut pas ſi-tôt perdu le Marquis de vûe, qu'une certaine indiſcrétion qui lui eſt naturelle lui fit trouver plaiſant de jetter mille propos à la traverſe ſur une grande Païſane qui avoit fort bonne mine, & qui méritoit bien qu'une belle perſonne eût de la bonté pour elle. C'étoit une énigme pour tout le monde, excepté pour moi: je me déconcertai, je changeai vingt fois de couleur; mais Monſieur de Mortane n'y fit point d'attention, & pourſuivant ſa froide raillerie auprès de Mademoiſelle de Valdire, ſur qui tomboient ſes ſoupçons, & qui n'y entendoit rien, il la crut la plus hardie fille de France. Ma mére cependant, qui n'eſt pa

recueillit tout ce qu
Mortane; elle m'éxa
va embarraſſée, &
elle lui demanda e
vouloit dire? Il lui
me un fou, la renc
de Rucille; & ajo
ſervice, ou qu'il n
ble. Je ne ſçai, re
chale, qui eut l
pas dire tout ce q
roit un joli tour
monde d'être le c
viendroient courti
tre belle-mére, &
moi. Il faut, M
avoir un peu plus
caſions, ſur-tout l
me: je vous con
le, & de le prie
cher un autre ch
victoires amoure

Monſieur de
miſſion un peu
de l'exécuter. M
particulier; ell
femme plus ſa
dire en pareille
vement de qu

, qui n'eſt pas aiſée à tromper,
t tout ce que diſoit Monſieur de
e ; elle m'éxamina ; elle me trou-
ırraſſée, & s'approchant de lui,
demanda en particulier ce qu'il
dire ? Il lui conta, en riant com-
fou, la rencontre qu'il avoit faite
lle ; & ajoûta qu'il lui rendroit
, ou qu'il ne lui ſeroit pas poſſi-
ne ſçai, reprit Madame la Maré-
qui eut la prudence de ne lui
e tout ce qu'elle penſoit, ſi ce ſe-
joli tour à vous donner dans le
d'être le confident des gens qui
ient courtiſer les Dames chez vo-
e-mére, & une belle-mére comme
faut, Monſieur, ajoûta-t-elle,
n peu plus de retenue dans ces oc-
ſur-tout lorſqu'on a une belle fem-
vous conſeille de parler à Rucil-
de le prier ſans aigreur de cher-
ı autre champ de bataille pour ſes
es amoureuſes.

ıſieur de Mortane trouva la com-
un peu dure ; il promit pourtant
écuter. Ma mére me vit le ſoir en
lier ; elle me dit tout ce qu'une
plus ſage qu'une autre pouvoit
pareille occaſion. Je lui dis ſi naï-
t de quelle façon cela étoit arri-

vé,

vé, à la réſerve de mes ſentimens, & je peignis ſi bien mon innocence, que la vérité fit ſon effet, & qu'elle me laiſſa en repos.

Monſieur de Mortane repartoit le lendemain pour Verſailles : ma mére tira encore parole de lui de parler au Marquis. Il alla en effet chez lui, & lui dit qu'un peu de réflexion lui avoit fait comprendre, que la bienſéance étoit bleſſée dans le déguiſement qu'il avoit fait chez Madame la Maréchale de.....; qu'étant ſon gendre, il étoit obligé de prendre les intérêts de ſa Maiſon, & qu'il le prioit de n'y plus retourner.

Rucille étoit bien loin de ſonger à faire un ſecond voyage ; le ſoin de ma réputation lui étoit trop cher ; mais la vûe d'un rival incommode, & favoriſé quoique haï, le jetta dans une humeur ſombre, qui lui fit répondre aſſez peu poliment, que ce n'étoit pas à lui à régler ſes marches, que peut-être n'iroit-il plus chez Madame la Maréchale de.... mais que cela dépendoit de la ſituation où il ſe trouveroit. Monſieur de Mortane lui répondit, qu'il feroit tenir en embuſcade tous les domeſtiques de la maiſon pour lui fermer les paſſages. Ma foi, dit Rucille, mettez-vous encore à leur tête, vous

vous ne me ferez
Monſieur de Mortan
bre du Marquis, l
mots ; il feignit de
pour n'être pas dan
pondre & de s'en v
les trouva durs ; il
digérer, & ne le
admit ſon Ecuyer
c'eſt un garçon qui
truit du fait, ne ju
cela dût ſe paſſer ai
lui dit-il, tirer rai
fenſant ; chargez-
ler porter la paro
interrompit Monſi
défend ces ſortes
Monſieur, reprit
tâcher à faire pa
contre ; & au pi
faut-il point ach
Monſieur de
une prudence cr
Ecuyer ; mais
pris par lui-mê
tre Rucille & l
fit comprendre
un homme tel
affront. Oui,
de Mortane

e me ferez pas tous grand peur.
ar de Mortane ſortoit de la cham-
Marquis, lorſqu'il achevoit ces
l feignit de ne les pas entendre,
être pas dans l'obligation d'y ré-
& de s'en venger. Cependant il
va durs ; il alla chez lui pour les
, & ne le pouvant faire ſeul, il
on Ecuyer dans ſa confidence :
garçon qui a du cœur, qui inſ-
a fait, ne jugea pas à propos que
t ſe paſſer ainſi. Il faut, Monſieur,
il, tirer raiſon d'un diſcours of-
; chargez-moi du ſoin de lui al-
ter la parole de votre part. Mais,
mpit Monſieur de Mortane, le Roi
ces ſortes de combats. Je l'avoue,
eur, reprit l'Ecuyer ; mais il faut
à faire paſſer ceci pour une ren-
; & au pis aller, de quel prix ne
point acheter votre réputation ?
nſieur de Mortane combatit avec
udence craintive les raiſons de ſon
r ; mais un de ſes amis ayant ap-
ar lui-même ce qui s'étoit paſſé en-
cille & lui, lui offrit ſon épée, & lui
nprendre qu'il n'étoit pas permis à
mme tel que lui de ſouffrir un tel
t. Oui, mon ami, lui dit Monſieur
ortane en l'embraſſant, j'ai réſolu
de

de me ſervir de vous pour m'aider à venger cette offenſe ; allez parler à Rucille. Je vous laiſſe le maître des moyens de nous rencontrer, & du lieu où la ſcéne ſe paſſera.

Cet ami qui étoit fort brave homme, ne differa pas un moment ; il alla chez Rucille ; il lui parla de la part de Monſieur de Mortane ; le jour fut marqué, & ils convinrent de la maniére dont ſe devoit commencer la querelle, comme ſi c'eût été un cas fortuit. Le Marquis nomma le Chevalier de Melicour pour l'oppoſer à l'ami de ſon adverſaire, & jamais partie ne fut mieux concertée.

Lorſque Monſieur de Mortane vit la choſe ſi avancée, il recommença à ſe ſouvenir des ordres du Roi ; il tenoit une contenance qui ne plaiſoit point à ſon ami. Ne vous donnez point de ridicule, lui dit-il, gardez-vous bien de manquer à la parole que j'ai donnée, & ſongez qu'un homme ſans honneur eſt perdu pour le reſte de ſa vie. Non, reprit Monſieur de Mortane, je ne ſonge point à m'en dédire, on ne peut mourir qu'une fois.

Son ami le gardoit à vûë, crainte qu'il ne fit quelque fauſſe démarche: cependant, Rucille étoit au deſeſpoir ; il comprenoit bien qu'après une telle action je ne le verrois

rois jamais. L'air de re
rien dans cette occaſio
ce ne pouvoit permettr
un homme qui auroit
mon mari : c'étoit pourt
pour le Marquis, de ſe
ſieur de Mortane des
cauſoit, & de penſer
défaire d'un époux mé
dédommagement des
me faire ſçavoir l'état
fenſes expreſſes, que j
me donner de ſes nou
point lieu dans un pare
bien rêvé au biais qu'i
voulut ſe confier qu'à
miſſion ; il ſe déguiſa
avec un ſeul homme
ſa aſſez loin de ce
étions encore, & parla
niers à qui il fit un pr
il l'obligea de me do
ſans témoins le billet
promenois ſouvent ſe
pas difficile ; le Jardin
tendre fineſſe, qu'un h
né ce papier qu'il me
point de difficulté d'e
les étoient telles.

s jamais. L'air de rencontre ne ſauvoit
ı dans cette occaſion, & la bienſéan-
ne pouvoit permettre que je puſſe voir
homme qui auroit tiré l'épée contre
n mari : c'étoit pourtant une douce idée
ır le Marquis, de ſe venger ſur Mon-
ır de Mortane des malheurs qu'il lui
ſoit, & de penſer qu'il pourroit me
aire d'un époux mépriſable. C'étoit un
lommagement des ſuites, mais il faloit
faire ſçavoir l'état des choſes. Les def-
ſes expreſſes, que je lui avois faites de
donner de ſes nouvelles, n'avoient
ıt lieu dans un pareil cas : après avoir
ı rêvé au biais qu'il prendroit, il ne
lut ſe confier qu'à lui de cette com-
ion ; il ſe déguiſa, monta à cheval
: un ſeul homme à lui, qu'il laiſ-
ſſez loin de cette terre où nous
ıs encore, & parlant à un des Jardi-
; à qui il fit un préſent conſidérable,
›bligea de me donner à moi-même
témoins le billet que voici : je me
ıenois ſouvent ſeule, cela ne lui fut
ifficile ; le Jardinier me dit ſans y en-
:e fineſſe, qu'un homme lui avoit don-
: papier qu'il me préſenta ; je ne fis
: de difficulté d'en lire les paroles, el-
:oient telles.

Des

Des raiſons qui ſeroient trop longues à vous dire, Madame, m'obligent à ſatisfaire Monſieur de Mortane, ſur une offenſe qu'il prétend avoir reçûë de moi. Vous n'êtes point mêlée dans ce différend; je vois bien qu'il va m'ôter pour toujours l'eſpérance de vaincre une partie de vos ſcrupules; mais du moins j'eſpére ne vous être pas inutile, en vous rendant vôtre liberté, & en vous arrachant des bras d'un poſſeſſeur ſi peu digne de vous. Plaignez-moi, Madame, de ne pouvoir vous rendre un ſervice qu'aux dépens de tout le bonheur de ma vie.

Je demeurai ſi étonnée après avoir lû cette Lettre, & je vis ſi peu quel parti prendre, que je n'en choiſis aucun. Ils ſont peut-être aux mains à l'heure qu'il eſt, dis-je en moi-même; mon ſecours arriveroit trop tard : comment d'ailleurs, ſans marquer une intelligence, faire ſçavoir ce que je ne puis avoir appris que par Rucille? Dieu juſte, m'écriai-je enſuite, n'accablez pas de tout point une malheureuſe! Que deviendrai-je, ſi je me vois réduite à trahir.... Sans doute, continuai-je, l'honneur le voudroit ainſi; j'en mourrois, ce ſeroit le mieux qui m'en pût arriver.

Je

Je fus juſqu'au len
des allarmes continu
de Mortane me raſſ
c'eſt la premiére foi
plaiſir. Il avoit un
lui parla en particul
ſçavoir s'il avoit pa
re ce qu'il lui répo
vois comprendre c
prétendu combat.

Je retournai que
ris : une amie de
le procedé de Mo
le Marquis. Il fau
re, auſſi-bien le
déja.

Le lendemain
porter la Lettre
dre, Monſieur
fête à Meudon
ſieur. Madame
vouloit faire l'
mais j'étois à
ſçavez; le Ma
Mortane auſſi
don inſpiroit
Monſieur de
ſure de ſa va
battre : mais
un moment

Je fus juſqu'au lendemain au ſoir dans
: allarmes continuelles : mais Monſieur
Mortane me raſſura par ſa préſence ;
t la premiére fois que je l'ai vû avec
iſir. Il avoit un air fort gai ; ma mére
parla en particulier, ſans doute pour
voir s'il avoit parlé à Rucille : j'igno-
:e qu'il lui répondit, mais je ne pou-
s comprendre ce qu'étoit devenu ce
:endu combat.

e retournai quelques jours après à Pa-
une amie de ma mére lui conta tout
rocedé de Monſieur de Mortane avec
Marquis. Il faut vous le dire, ma ché-
auſſi-bien le ſçavez-vous peut-être

.e lendemain que Rucille vint m'ap-
:er la Lettre que vous venez d'enten-
, Monſieur de Louvois donna une
à Meudon à Monſeigneur & à Mon-
r. Madame la Princeſſe de Conti me
loit faire l'honneur de m'y mener :
; j'étois à la campagne, comme vous
ez ; le Marquis y fut, & Monſieur de
tane auſſi. Je ne ſçai ſi l'air de Meu-
inſpiroit l'humeur pacifique, ou ſi
ıſieur de Mortane avoit rempli la me-
de ſa valeur par le ſeul projet de ſe
e : mais ſon ami l'ayant quité pour
noment, il ſaiſit cette occaſion pour
aller

aller joindre un gros de Courtiſans, qui parloient ſur la terraſſe, & parmi leſquels étoit Rucille : il s'approcha d'une maniére douce, & paſſant ſon bras tendrement autour du col de Rucille, il lui dit :

Par mes Ambaſſadeurs je demande la paix.

Le Marquis ſe retourna, & le regardant d'un air de compaſſion, O je vous l'accorde, dit-il, ce n'eſt pas moi qui ſuis l'offenſé. Ceux, qui étoient préſens, ne comprirent rien à ce jargon ; mais l'ami de Monſieur de Mortane, l'étant bien-tôt venu rejoindre, fut étrangement étonné lorſqu'il lui dit que le Marquis étoit de longue main de ſes amis, que c'étoit ſe brouiller pour une bagatelle, & qu'ils venoient de ſe raccommoder. Comment ! lui repliqua-t-il, quelqu'un s'en eſt-il mêlé ? Non, reprit Monſieur de Mortane ; & lors il lui conta la choſe comme elle venoit d'arriver. Cela eſt très-galant, reprit cet homme, il n'y a rien de ſi joli que ces petites citations, & pour vous ſervir à vôtre mode, je vous dirai que,

Vous avez de l'eſprit, ſi vous n'avez du cœur.

Monſieur de Mortane fit quelques pas de

de menuet, & s'éloig
ſon Cenſeur : il partit
pour venir nous trouv
l'ai dit, ſi content de s'
qu'il négligea le reſte

Ma mére ne vouloit
prendre cette action de
tane, qui pouvoit enc
dégoût pour lui : mai
avoit ſujet de s'en plai
laiſſa plus ignorer, & j'e
leur d'une femme rai
conſiſter une partie d
réputation de ſon mari

La premiére fois qu
ce fut à Verſailles ; je l
amour dans ſes yeux d
ſatisfaite : il n'oſoit m'a
de me faire recevoir
fut inutilement ; je vo
ne prononçois pas ſon
ſévérité étrange ſur t
ches ; mais mon cœur
bien. Les efforts que j
ſer de ma mémoire un
m'y faiſoient d'autant
tois ſouvent contrain
ner intérieurement à
ne pas ſentir les viol
me cauſoient les oppoſ
lois mettre.

nenuet, & s'éloigna au plus vîte de
Cenſeur: il partit peu de tems après
r venir nous trouver, comme je vous
lit, ſi content de s'être tiré d'intrigue,
négligea le reſte de la fête.

la mére ne vouloit point d abord m'a-
dre cette action de Monſieur de Mor-
, qui pouvoit encore redoubler mon
ût pour lui : mais un jour, qu'elle
t ſujet de s'en plaindre, elle ne me la
plus ignorer, & j'en eus toute la dou-
d'une femme raiſonnable, qui fait
iſter une partie de ſa gloire dans la
:ation de ſon mari.

premiére fois que je revis Rucille,
t à Verſailles; je lus un reſpect & un
r dans ſes yeux dont j'eus lieu d'être
aite : il n'oſoit m'approcher : il tenta
e faire recevoir de ſes lettres, ce
utilement; je voulois l'oublier; je
ononçois pas ſon nom; j'avois une
ité étrange ſur toutes mes démar-
mais mon cœur s'en dédommageoit
Les efforts que je faiſois pour chaſ-
: ma mémoire un homme ſi aimable,
aiſoient d'autant plus penſer, & j'é-
ouvent contrainte de m'abandon-
térieurement à ma tendreſſe, pour
s ſentir les violens tranſports que
ſoient les oppoſitions que j'y vou-
ettre.

Je

Je paſſai deux années dans un état cruel, c'eſt-à-dire, ſans parler au Marquis, & par conſéquent ſans gouter le moindre plaiſir. Il me ſuivoit aux ſpectacles, mais avec beaucoup de diſcrétion, & il ne voyoit que des femmes d'eſprit, dont la perſonne ne pouvoit le rendre ſuſpect d'une paſſion nouvelle.

Je fus nommée pour une fête que Monſieur le Prince donna à Chantilly. Monſeigneur y mena les Dames, vous en avez ſçû le détail. Rucille eſt trop attaché à Monſeigneur, pour ne pas l'accompagner dans ces ſortes de choſes. On ſe promenoit un ſoir près de ce fameux cabinet de Silvie, où le plus amoureux des Poétes faiſoit la plûpart de ſes vers; les plaiſirs naiſſoient ſous nos pas. Madame la Ducheſſe de.... y étoit plus belle que le jour; je ne ſçai quelle fatalité me fit tourner la tête de ſon côté dans le tems qu'elle lançoit un regard à Rucille. Il y répondit par de-là ce que la politeſſe exige d'un galant homme qui ſe voit agacé par une belle femme qu'il a aimée; je ſouffris en ce moment ce qu'on ne peut repréſenter; il va reprendre ſes chaines, dis-je en moi-même; il ne ſonge peut-être plus à moi; un amour pur, ſéparé du commerce des ſens, ne peut l'accommoder; mais

mais, ajout
une adorat
ſens juſqu'à
tion me c
donne du
croire aim
l'aimerai to
Mes reg
ces deux pe
ne les pure
procha d'e
tai pas qu'i
de ſes feux
maniéres t
Madame,
les yeux,
mon cœur;
ſes noires c
je ne voyoi
A quelq
préſenta de
air attentif
vive; il éto
jamais il ne
parut moins
Chantilly fu
vis plus que
à Paris deſe
l'avois vû

, ajoutois-je, je ſuis injuſte de vouloir
adoration éternelle, quand je lui dé-
juſqu'à la parole. Hélas! cette priva-
me coûte autant qu'à lui; qu'il me
ıe du moins le plaiſir frivole de m'en
e aimée éternellement, puiſque je
erai toute ma vie.
es regards s'étoient ſi bien fixés ſur
eux perſonnes, que les autres objets
s purent plus arrêter; je vis qu'il s'ap-
ha d'elle, & qu'il lui parla: je ne dou-
ıs qu'il ne l'aſſurât du renouvellement
s feux. La Ducheſſe de.... avoit des
ères très-gracieuſes pour lui. Enfin
me, j'avalai un funeſte poiſon par
eux, qui deſcendit bien-tôt juſqu'à
cœur; la jalouſie me peignit tout de
ires couleurs, & je crus voir ce que
voyois point.
quelques heures de-là le Marquis ſe
ıta devant moi; il n'avoit plus cet
entif qui me cauſoit une douceur ſi
il étoit gai; ſon eſprit étoit brillant;
il ne fut ſi aimable, & jamais il ne
noins m'aimer. Le reſte de la fête de
illy fut un ſupplice pour moi: je ne
ıs que Rucille amoureux, & je revins
: deſeſpérée, comme ſi auparavant je
vû tous les jours, & que je ne
lui

lui euſſe pas défendu de me parler de ſes ſentimens.

Je retournai à cette même terre où j'avois été au commencement de mon mariage ; je paſſois une partie des jours dans le cabinet où j'avois vû mon infidéle : j'y portois des livres dans leſquels je ne liſois guére, & je laiſſois dans un endroit dont perſonne n'avoit connoiſſance une écritoire portative, qui me ſervoit ſouvent à exprimer mes diverſes penſées. J'aimois paſſionnément le Marquis ; ma jalouſie m'y faiſoit découvrir de nouveaux charmes, & les ſoins que j'avois vû prendre à la Ducheſſe de.... pour le rappeller, me firent ſonger aux moyens de le retenir. Je retournai à Paris dans cette vûë : tout ſe préſentoit à mes yeux ſous une forme nouvelle ; je n'étois plus cette femme ſévére qui s'allarmoit des ſoins d'un Amant ; j'étois une tendre Amante, qui ne pouvois me réſoudre à le perdre ; & la vanité ſe joignant à mon inclination, me fit juger qu'il étoit honteux que mon Eſclave retournât à ſon premier vainqueur.

Le Prince de.... dont vous connoiſſez le mérite, me regardoit favorablement depuis peu de mois ; je n'avois pas répondu à ſes pourſuites amoureuſes : il me parut

rut alors un ſuj
Rucille : la diffi
douce, ſans lui d
pables de m'êtr
de le favoriſer
voques, toutes
à portée de le
je tentai même d
fut pas poſſible :
offenſer ſans ve
imaginer au Ma
fidéle ou coquet
— J'étois un jour
aſſez éloignée &
fonde. Rucille ſ
chaine ; & com
reaux, il s'en ap
pectueux il me d
mis d'être ſi pro
choſe ſi indifféren
n'eſt pas beſoin d
ſion. Il s'en faut b
interrompit-il ;
ou vous m'allez
reux homme du
des parentes de
elle arrivoit d'une
lui étoit inconn
Marquis ſans qu'
mais je voulois e

)rs un ſujet digne d'être oppoſé à
e : la difficulté étoit de lui paroitre
,ſans lui donner des eſpérances ca-
de m'être reprochées : je réſolus
favoriſer de quelques regards équi-
s, toutes les fois que Rucille ſeroit
ée de le voir : ce fut mon projet,
ai même de l'exécuter, mais il ne me
: poſſible : j'aimai mieux me laiſſer
er ſans vengeance, que de laiſſer
ier au Marquis que je puſſe être in-
ou coquette.

ois un jour à l'Opera dans une loge
éloignée & dans une triſteſſe pro-
Rucille ſe fit ouvrir la loge pro-
; & comme je touchois aux ba-
, il s'en approcha, & d'un ton reſ-
ux il me demanda s'il lui étoit per-
être ſi proche de moi ? C'eſt une
ſi indifférente, lui répondis-je, qu'il
as beſoin de m'en demander permiſ-
l s'en faut bien qu'elle ne me le ſoit;
)mpit-il ; écoutez-moi, Madame,
us m'allez rendre le plus malheu-
omme du monde. J'étois avec une
rentes de Monſieur de Mortane :
ivoit d'une Province éloignée, tout
)it inconnu ; je pouvois écouter le
is ſans qu'il parût qu'il me parlât :
: voulois encore augmenter le deſir

qu'il en avoit par ma réſiſtance ; & puis, à parler naturellement, ma jalouſie ne me permit pas de me taire. A qui croyez-vous parler? lui dis-je ; je ne ſuis pas la Ducheſſe de.... & encore moins votre confidente. Je crois, reprit-il promtement, parler à la plus charmante perſonne du monde, à la ſeule que je puiſſe aimer; j'ai feint, je l'avoüe, de vouloir renoüer avec la Ducheſſe de....; mais que j'étois loin d'y penſer ! il n'a pas été en mon pouvoir de lui dire une parole qui pût ſeconder mes regards, & ces regards même n'ont été lancés qu'en votre préſence : j'avouë, ajouta-t-il, ma préſomption & ma fineſſe; outré de cette rigueur qui m'interdit juſqu'à la moindre parole, je n'ai pas voulu ſecouer votre joug, mais j'ai voulu vous le perſuader : j'ai cru réveiller parlà ce peu de goût que je vous ai vû pour moi ; j'ai cru enfin, Madame, que vous pardonneriez à un homme paſſionné ce qui peut le rendre un peu moins miſerable.

Le Marquis parla tant qu'il lui plut ; un charme ſecret m'attachoit à ſon diſcours; j'y démêlois une vérité agréable, & jamais Opera ne me parut ſi court : je me pardonnai pour la premiére fois la douceur d'aimer & d'être aimée ; & réſolue à repren-

dre

première ſévérité, je m'en dédom-
is d'avance par une converſation
haque mot m'alloit au cœur.
ien, lui dis-je, Marquis, quand il
i, quel but avez-vous en tout ce-
us avez connu à quel point mon
ſt touché pour vous; je connois
us n'êtes point infidéle; mais hé-
ûtai-je, que nous ſert une ſi ai-
aſſurance? Je ne puis jamais être à
uiſque je ſuis à un autre; & je crois
us devez m'eſtimer aſſez pour n'a-
s un deſir qui puiſſe m'offenſer. Eh
rien, Madame, reprit-il, n'eſt-ce
ur une ame délicate, d'être ſûr de
timens? Quelles faveurs de la plus
erſonne de l'univers pourroient être
ées dans mon cœur au plaiſir ſenſi-
vous entendre prononcer un mot
conſolant! Quand votre rigueur
elâcheroit point, j'aurois toûjours
action de pouvoir dire en moi-mê-
ne vois point ma divine Comteſ-
ſt elle qui me le défend, mais elle
ffre preſque autant que moi, & ſi
e à elle tous les momens de ma
le en fait ſans doute autant en ma

e finirois point, Madame, ſi je vous
oute notre converſation: ma Pro-

vinciale, qui n'avoit jamais vû l'Opera; avoit bien autre choſe à faire qu'à nous écouter, la mort d'Atis & de Sangaride l'intéreſſoit bien autrement; car c'étoit Atis qu'on rejoüoit en ce tems-là.

Nous ſortimes de ce lieu Rucille & moi, avec plus d'amour que nous n'y étions entrés, quoique je fuſſe réſolue de ne lui parler jamais. Il s'eſt paſſé encore deux années, pendant leſquelles j'ai ſouffert tout ce que peut ſouffrir un cœur également ſenſible à l'amour & à la gloire. Monſieur de Mortane me devient de jour en jour plus importun; je ſoutiens cependant ma maniére de vivre avec lui; je ne le quitte même guéres, parce que quelque conſidération qu'on a pour moi dans le monde empêche qu'on ne lui faſſe à tous momens ſentir ſes ridicules, quand on voit que je m'y intéreſſe; & ſi je n'ai point été à Fontainebleau, c'eſt que dans ce lieu où la Cour eſt plus ramaſſée qu'à Verſailles, il auroit falu ſans ceſſe ſoutenir la vûe de l'objet de ma haine & de celui de ma tendreſſe, & les traiter l'un & l'autre trop différemment de ce que je ſens.

J'ai ce matin reçu deux lettres de Fontainebleau, l'une eſt de Mr. de Mortane, qui joint à ſes autres imperfections celle d'é-

e parfaitement mal, & une de Ru-
ui m'a paru bien différente. Je ne
où vient qu'il a paſſé par deſſus
éfenſes, mais je n'en puis être fâ-
& je me ſuis trouvée tout à coup
n état ſi preſſant, que j'ai été vous
ier pour vous épancher mon cœur.
us avez eu raiſon, belle Comteſſe,
rs Madame de Marigue, de me choi-
ur me faire part de vos ſecrets; je
ieux qu'une autre ce qu'on ſouffre
on aime; mais, ajoûta-t-elle, mon-
oi ces deux lettres que vous avez
ce matin. Oh, reprit la Comteſ-
our celle de Monſieur de Mortane,
ne la verrez pas; il me mande qu'il
évre, & dans quatre pages écrites
us les côtés, & où par conſéquent
beaucoup de mots, il n'eſt pas poſ-
e trouver autre choſe, ſinon qu'il
évre. Eh! mais, répondit Madame
rigue en ſouriant, c'eſt bien ce qu'il
it vous mander de meilleur; mais
ez-moi donc celle du Marquis. La
reprit Madame de Mortane.

meurs d'amour, Madame, & c'eſt
moins que vous me permettiez de
dire après deux ans de ſilence. Je
ſi je me flate, mais il me ſemble que

vous ne ſçauriez auſſi vous empêcher de me conſoler par deux paroles, une par an ce n'eſt pas trop. Songez que je vois tous les jours Monſieur de.... & que cette vûe m'eſt inſuportable, quand elle n'eſt pas accompagnée de la votre.

Eh bien! dit Madame de Marigue; vous ne lui ferez point de réponſe? voilà une rigueur trop extraordinaire. Je veux moi-même vous la dicter. Il n'y auroit qu'à laiſſer agir mon cœur, reprit Madame de Mortane, pour une lettre de cette eſpéce, l'eſprit eſt aſſez inutile. A ces mots Madame de Marigue lui fit voir un homme qui venoit vers elles, & qui étoit encore à l'autre bout de l'allée. Voici un Solitaire, dit-elle à ſon amie: il a peut-être reçu auſſi quelques nouvelles de Fontainebleau. Il en pourroit plutôt arriver, ſi je ne me trompe, reprit ſon amie; mais, ajoûta-t-elle en rougiſſant, que vai-je devenir? C'eſt Rucille, je l'avois bien crû. Eh bien, dit Madame de Marigue, qu'en peut-il arriver? Ce jardin eſt à tout le monde; lui défendez-vous auſſi l'air que vous reſpirez?

Le Marquis étoit déja à portée de les ſaluer; il le fit avec cette grace dont la nature l'a doué. Me pardonnerez-vous, Ma-

me, dit-il, en s'adreſſant à Mada-
: Mortane, la liberté que je prens
rrompre votre ſolitude ; j'étois ve-
à deſſein de me promener ſeul ;
lorſque j'ai ſçu que vous y étiez,
erché à vous rencontrer, pour vous
ndre que Monſieur de Mortane eſt
mal à Fontainebleau.

étoit cependant vrai que le Marquis,
nt du déſir de voir ſa charmante
eſſe, avoit choiſi le tems que ſon
étoit malade, & que la Maréchale
... étoit à une de ſes terres. Pour
r d'en trouver les moyens, il alla
orte en arrivant ; on lui dit qu'elle
à Ruël ; il remonta auſſi-tôt dans
haiſe de poſte, & courut la cher-
dans cette belle ſolitude. La pré-
de Madame de Marigue ne lui per-
is de le prendre ſur un autre ton ;
mteſſe le reçut avec une modeſtie
ıante : ſes yeux laiſſoient briller une
ne joie inquiéte que lui cauſoit la
ıce de cet Amant, & l'embarras de
ouver ſi-tôt avec lui après avoir
é ſes plus ſecrets ſentimens à ſon
: elle crut devoir à la nouvelle de
ladie de Monſieur de Mortane ſes
ers ſoins. Vous m'inquiétez, Mon-
le Marquis, lui dit-elle ; pourquoi

vous chargez-vous de mauvaiſes nouvelles ? L'intérêt que je prens à tout ce qui vous touche, Madame, répondit-il, ne me permet pas de vous laiſſer ignorer un fait qui vous eſt ſi important ; & puis, ajoûta-t-il, en s'approchant de ſon oreille, ma généroſité ne va pas juſqu'à pouvoir être fâché de la ſeule choſe qui pourroit me rendre heureux. Taiſez-vous, Rucille, reprit la Comteſſe du même ton, on ne peut arriver à mon cœur que par une nobleſſe de ſentimens qui aille juſqu'à la chimére. Arriver à votre cœur, reprit le Marquis avec précipitation ! Ah ! Madame, je croyois mon bonheur plus avancé, & je ne me prenois qu'à votre vertu de la rigueur que vous exercez contre moi. Eh bien, interrompit Madame de Mortane, en ſouriant, pour conſerver mon cœur, il faut bien donner quelque ſatisfaction à un homme qui vient en poſte m'avertir de mon devoir ; car vous jugez bien, ajoûta-t-elle tout haut, qu'il faut que je parte dès cette même nuit pour aller remplir mes obligations auprès de Monſieur de Mortane.

Je puis à préſent, dit Madame de Marigue, me mêler à votre converſation. Monſieur le Marquis ne m'en ſçaura pas mauvais gré ; & je vous conſeille en effet,

Madame, de ne pas différer d'aller
ndre votre ſort ; l'incertitude eſt le
;rand des maux. Allez, Madame,
pleurer aſſez pour vous faire hon-
; mais conſervez les plus beaux yeux
)nde pour de meilleurs uſages. Vous
oujours ſi inſupportable, lui dit la
:eſſe, que je ne ſçai comment on
vous aimer : alors ces trois perſon-
ntrérent dans une certaine confian-
i fait un des charmes de la vie. Ru-
vit que Madame de Marigue étoit
ite, il en eut une véritable joie ; il
uſſi convenir, qu'une confidente eſt
grand ſecours, & que quiconque ne
.met point a quelque choſe de bi-
lans l'eſprit ; mais ſi le ſoulagement
and d'ouvrir ſon cœur à une per-
ſenſible & raiſonnable, celle qui
: le ſecret doit y répondre par le ſien
nettre dans la néceſſité, comme elle
turellement dans l'obligation, de
nais reveler une choſe dite ſous ce

s trois amis, qui poſſédoient toutes
alités qui peuvent rendre un com-
: agréable, avançoient leurs pas
le plus profond du bois ; il faloit
)ins profiter du reſte de cette jour-
lui étoit admirable. Ecoutez, dit

Madame de Marigue, j'entens des inſtrumens aſſez près d'ici. Ah ! reprit Madame de Mortane, évitons cette rencontre ; c'eſt peut-être quelque fête qui ſe prépare ; je ne veux point être vûe avec Rucille. Hélas ! Madame, dit Rucille, que je ſerois heureux ſi vous ne vouliez éviter que les yeux des autres, mais vous évitez auſſi les miens : en parlant ainſi ; il marchoit toujours du côté qu'on entendoit la ſimphonie ; & la belle Comteſſe, par le goût qu'elle a pour la muſique, & par le panchant inſurmontable qu'elle ſe ſentoit pour le Marquis, étoit auprès des Muſiciens ſans ſonger à s'en détourner. Rucille leur demanda qui les avoit fait venir en ce lieu. Ils répondirent qu'un inconnu les y avoit conduits ; & qu'ils ignoroient qui ils devoient divertir. Puiſque cela eſt ainſi, reprit Rucille, il vaut autant que vous amuſiez ces Dames. Ces mots perſuadérent aux deux amies que c'étoit un ſoin particulier de cet aimable Amant ; & s'étant aſſiſes en ce lieu, elles écoutérent avec un très-grand plaiſir une baſſe de viole, un deſſus de violon, & un thuorbe, touchés par trois illuſtres du ſiécle & qui s'accordoient merveilleuſement.

On ſera peut-être étonné qu'un homme

ui arrive de Fontainebleau, & qui
t dans une chaiſe de poſte, ait pû
ner cette petite galanterie: mais Ru-
étoit venu à Paris dans ſon équipa-
il avoit ramené ces trois hommes,
ſqu'il apprit que la Comteſſe étoit
el, il chargea un de ſes valets de
bre de les mener diligemment à cette
maiſon, & de ne leur point appren-
our qui ils étoient employés.

ſimphonie met naturellement le
dans une diſpoſition tendre & quand
oint une véritable paſſion, elle ajoû-
finiment au plaiſir qu'elle donne:
a vûe de l'objet aimé, cauſe une
ilité dont rien n'approche; chaque
orte au cœur; & Madame de Mor-
'étant inſenſiblement laiſſée charmer
petit concert, prenoit dans les yeux
icille une langueur & un amour qu'il
ſoit voir, depuis qu'il adoroit ſa
Comteſſe: leurs regards ſe confon-
t, ils avoient oublié tout le reſte
onde. Madame de Marigue reſpec-
ne paſſion ſi forte & ſi vertueuſe;
ſoit voir par ſon ſilence l'attention
e avoit pour la ſimphonie.

ns ces momens ſi précieux, le Prin-
. . . amoureux de la Comteſſe, com-
ous avons dit, arriva fort proche

de la petite troupe, ſans que Rucille ni la Comteſſe l'euſſent aperçu. Madame de Marigue les retira de leur douce rêverie pour les en avertir : ce fut une douleur mortelle pour Madame de Mortane ; ſon ame étoit trop touchée en faveur du Marquis, pour n'avoir pas de l'éloignement pour ſes concurrens ; & c'étoit même une choſe ſi nouvelle de le voir avec elle, qu'elle eut lieu de craindre qu'on ne la ſoupçonnat d'une inteiligence avec lui. Madame de Marigue commença là les fonctions de confidente habile. Prince, dit-elle, venez nous aider à conſoler Rucille : de mauvais eſpions lui avoient annoncé ici un divertiſſement dont une certaine Ducheſſe devoit être l'héroïne : vous ſçavez qu'on aime aſſez à troubler de pareilles fêtes. Il eſt arrivé la fureur & la jalouſie dans les yeux, & comme nous avions des raiſons de ne pas douter de ſon deſſein, & que nous ſçavions qu'il alloit avorter, nous ne lui avons préſenté pour toute conſolation que quelques éclats de rire, & des conſeils de s'amuſer d'une muſique qui n'étoit deſtinée, ni pour lui, ni pour nous : mais pour s'en venger, il vient d'aprendre à Madame la Comteſſe la maladie de Monſieur de Mortane, pour laquelle elle va ſe diſpoſer à par-

ir cette nuit. En vérité, Madame, ondit Rucille, vous êtes une impi- able perſonne de me perſécuter de la e; & cette Ducheſſe, quelle qu'elle , ſe paſſeroit bien ainſi que moi de plaiſanteries. Le Prince, qui n'avoit ais ſoupçonné Rucille d'être amou- de Madame de Mortane, & qui avoit ſon intrigue avec la Ducheſſe de....., a dans cette raillerie, & fit enſuite pliment à la Comteſſe ſur ſon afflic- ; elle y répondit en femme qui ſçait ſerver les bienſéances ſans fadeur. e ſoin, qu'avoit pris Madame de Ma- e, laiſſa la liberté à ſon amie de par- our retourner à Paris. Le Prince, qui oit venu à Ruel que pour elle, vou- auſſi en reprendre le chemin : mais egard de la Comteſſe au Marquis lui ntendre qu'il arrêtât le Prince dans eau jardin, pour lui ôter toute idée niſtére & pour ſe défaire de lui. Dès que Madame de Mortane fut à s, elle fit préparer ſon équipage pour ir la même nuit ; une lettre qu'elle t de Fontainebleau ne lui permettoit de différer : elle mena ſon amie à ce age : elle commençoit à lui devenir chére depuis qu'elle lui avoit donné grande marque d'amitié.

Mon-

Monſieur de Mortane étoit dans un accès de fiévre très-violent ; on s'aperçut dès le ſoir que c'étoit la petite vérole : la généreuſe Comteſſe, ſans égard pour ſa beauté, ne ſongea qu'à ce que lui preſcrivoit ſon devoir ; elle le ſervit & le ſecourut dans cette affreuſe maladie, comme ſi ſon amour avoit égalé ſa vertu. Madame de Marigue ne voulut point quitter ſon amie dans ce déſagréable emploi. La Maréchale de..., qui étoit alors à une terre aſſez éloignée, ſe contenta de demander par lettres des nouvelles de ſon gendre, & ne ſe hâta pas de venir.

Le Roi partit le lendemain qu'il fut décidé que Monſieur de Mortane avoit la petite vérole, ſans quoi il auroit falu le tranſporter. Rucille n'eut point de prétexte de reſter à Fontainebleau, & il lui auroit été difficile de voir Madame de Mortane pendant une maladie comme celle-là, qui ne lui laiſſoit guéres de repos. Les accidens en furent très-fâcheux, la fiévre redoubla, les remédes n'opéroient point, & l'on annonça à la Comteſſe que ſon époux étoit en danger. La bonté de ſon cœur ne lui fit point apprendre cette nouvelle indifféremment, la pitié lui tint lieu de tendreſſe ; elle voyoit mourir un homme jeune qui l'avoit paſſionnément ai-

aimée : ſi la nature lui avoit dénié ſes faveurs, elle l'en trouvoit plus à plaindre ; elle pleura de la meilleure foi du monde, & Madame de Marigue, dont le cœur étoit compatiſſant, laiſſa couler ſes larmes, & y joignit même les ſiennes.

Le troiſiéme jour le tranſport au cerveau ſe forma : on ne ſçait ſi le hazard s'en mêla, ou ſi l'affaire qu'avoit eu le Comte avec Rucille, ſur laquelle on lui avoit ſouvent lancé des traits, le lui avoient imprimé dans la mémoire ; mais il eſt certain qu'il prononça ſouvent ſon nom pendant ſon délire. Madame de Mortane en fut frapée ; & lorſque ſon mari fut mort, & qu'elle eut accordé à ſes manes toute la douleur qu'elle pouvoit raiſonnablement ſentir, elle fit ſouvenir ſon amie de ce nom tant de fois repété, & lui fit enviſager des ſcrupules ſur cela, qu'elle eſpéra vaincre avec le tems.

Cependant, dès que Monſieur de Mortane fut mort, on le fit tranſporter avec pompe dans le lieu de ſa ſépulture, & ſa belle veuve revint à Paris : elle ſe trouvoit jeune, riche, charmante ; ſans enfans, & maîtreſſe d'elle-même, c'étoit de quoi la flater ; mais elle avoit dans ſon caractére & dans celui de ſa mére, quoique bien différens, de quoi lui fournir des embarras.

Sa

Sa porte fut fermée à tout le monde pendant pluſieurs jours. Le Marquis fut compris dans la défenſe générale : & lorſque Madame de Marigue voulut lui en demander la raiſon, Mon Dieu, dit-elle, vous vous moqueriez de moi : ne me preſſez point, apprenez-moi, pendant la ſolitude que mon deuil éxige, l'état de votre ame & vos ſecrets les plus cachés. J'y conſens, reprit Madame de Marigue; je n'ai jamais été ſi tranquille qu'à préſent, mais je vous parlerai d'un tems plus rempli d'agitation; j'y mets cependant un prix; vous me laiſſerez parler de Rucille lorſque j'aurai fini, & vous me répondrez ſans déguiſement & ſans détour. Vous êtes preſſante, répondit la Comteſſe; mais que peut-on vous refuſer? Je me fie à votre parole, ajoûta ſon aimable amie, & enſuite elle prit ainſi la parole.

Vous ſçavez, Madame, qu'avec une naiſſance aſſez noble, & aſſez d'honneurs dans ma maiſon, la fortune m'a été contraire, & que le peu d'établiſſement que j'ai dans le monde n'eſt dû qu'à mon bonheur, ou à mon peu de mérite, ſupoſé que j'en aye. Monſieur Doranciſis me voulut bien prendre avec mes droits; il n'étoit ni beau ni jeune : j'étois fort jeune, aſſez jolie; & pour peu qu'il eût vécu

cu davantage, j'aurois eu plus de bien que je n'en ai. Il mourut un an après notre mariage : il ne me reſta point d'enfans ; & des raiſons de chicane que je ſuprime, m'empêchérent de profiter d'une communauté qui ſelon les régles devoit m'être plus avantageuſe ; je n'étois pas dans un âge à pouvoir vivre ſéparée de ma famille : ma qualité de veuve n'impoſoit à perſonne là-deſſus ; & mon air étoit ſi enfant dans ces grands vétemens lugubres, que cela reſſembloit plus à une maſcarade qu'à un habit ſérieux. Je reſtai donc auprès d'une mére qui avoit de la bonté pour moi, & d'un pére dont la ſévérité n'étoit tempérée que par l'amitié tendre qu'il a toujours eu pour ſes enfans.

Je paſſai une année fort triſtement, moitié bienſéance, moitié conſeil de ma *mére ; j'égayai un peu mon deuil dans la* ſuite, & je me remis dans le monde comme auparavant. Dorſimond, homme de qualité, & qui comme vous ſçavez eſt maintenant aſſez grand Seigneur, & fort avancé dans le ſervice, m'avoit rendu des ſoins dès ma plus tendre jeuneſſe ; je lui ſçavois bon gré d'avoir été le premier à ſentir le pouvoir de mes yeux ; j'aimois à cauſer avec lui : ſes vœux n'avoient

voient été que ſuſpendus, mon mariage l'avoit un peu éloigné ; mais auſſi-tôt qu'il me vit libre, il revint, plus amoureux & ſoumis que jamais, m'offrir ſa fortune & ſa main. Cette fortune étoit bien différente de ce qu'elle eſt à préſent ; je n'étois pourtant pas trop éloignée d'accepter l'une & l'autre : il a de l'eſprit ; c'eſt un point aſſez eſſentiel dans une ſocieté qui ne doit finir que par la mort. Je pouvois vivre heureuſe avec lui ; je lui permis d'eſpérer ; je ne lui refuſai point de recevoir de ſes nouvelles pendant la campagne ; je lui donnois des miennes ; j'étois inquiéte quand il ſe paſſoit quelque action à l'Armée où il ſervoit ; enfin ce n'étoit point de l'amour, mais c'étoit bien de l'eſtime, une très tendre amitié, & un engagement preſque formé.

Cependant, je fis connoiſſance avec la Marquiſe de Randal, jeune femme, vive, & réjouiſſante, qui ne ſongeoit qu'à ſes plaiſirs, & qui par-là étoit fort mon affaire ; car j'avoue que je les ai toujours fort aimés. Nous menions une vie délicieuſe ; l'Opéra, la Comédie, les Thuilleries, de jolis ſoupers en bonne compagnie ; des parties à la campagne, des converſations brillantes, peu de jeu, point de crime, médiocrement de réflexions : voi-

voilà, Madame, comme nous paſſions nos jours. J'avois le cœur aſſez touché pour me fournir d'agréables réveries dans des lieux ſolitaires, où nous allions quelquefois pour la diverſité, mais non pas au point de troubler mon repos & de ternir mes divertiſſemens.

Mon pére avoit une jolie maiſon à quelques lieuës de Paris, dans un païs aſſez agréable, où j'avois toujours été ravie d'aller; il eſt vrai, que lorſque l'Automne arriva, ſaiſon où chacun prend ſon parti, je ſentis une vraie affliction de quitter Paris dans un tems où je le trouvois charmant. La Marquiſe ſe moquoit de moi, d'avoir la complaiſance de ſuivre ma famille dans ce lieu; elle fut même cauſe que je laiſſai partir ma mére toute ſeule; mais quand mon pére, que des affaires avoient arrêté, voulut prendre le chemin de la campagne, il falut ſe réſoudre à le ſuivre; ce ne fut pas ſans répandre des larmes; je n'eus pas la force de dire une parole pendant le chemin, & j'ai toujours regardé depuis cette affliction, dont la cauſe me paroiſſoit en effet frivole, comme un preſſentiment de ce qui m'eſt arrivé par ce fatal voyage.

Mon pére dit à ma mére en arrivant, qu'il ignoroit ce que j'avois en tête, mais que

que j'avois beaucoup pleuré,& qu'elle devoit avoir la vûe ſur mes actions. Ma mére me dit à ſouper que j'avois un air bien déſolé; que je ne m'ennuyerois pourtant pas dans ce païs, & qu'outre Monſieur de Marigue qui y étoit arrivé la veille, je trouverois encore ſes ſœurs qui étoient fort de mes amies. Je ne ſçai ſi elles en ſont tant, dis-je alors, mais je crois qu'elles m'ennuyeront aſſez; & quant à Marigue, je l'ai vû ſi bruſque & ſi peu poli, que tout le mérite de ſa belle chevelure ne me donnera pas grand goût pour ſa perſonne. Vous n'avez que votre Marquiſe de Randal en tête, reprit ma mére, ce n'eſt pas ainſi que vous conſerverez des amies.

Dès le lendemain, la Comteſſe de Ferci, ſœur de M. de Marigue, m'envoya prier de paſſer l'après-dinée chez elle. J'y trouvai une grande compagnie du païs qui me fit allonger conſidérablement le viſage. L'Abbé de Valmur, ſur-tout, homme laid & choquant, & qui m'aimoit dans le fond de ſon ame, me vint tenir des diſcours qui commençoient à m'impatienter, lorſque je vis entrer Monſieur de Marigue: il étoit beau comme le jour, il avoit l'air plus noble & plus galant, que lorſque je l'avois vû les autres fois. Il tenoit

noit une belle fille par la main, qui arrivoit chez ſa ſœur, à qui il la préſenta : je jouois à la baſſette ; & la vivacité que me cauſe ce jeu m'avoit mis un feu dans les yeux qui ne me rendoit pas fort laide : je connus que Mr. de Marigue en étoit frapé, comme s'il ne m'eût jamais vûe. Il vint me ſaluer préférablement à toutes les autres femmes, & ce fut avec des yeux qui exprimoient ſi bien ce qu'il penſoit, que leur trouble paſſa preſque dès ce moment juſqu'à mon cœur. L'Abbé de Valmur s'aprocha de moi ; Voilà déja, dit-il, cet homme amoureux de vous ; & de l'humeur dont je vous connois, vous préférez ſon feu brillant à la ſolidité de mes feux. Je vous aſſure, répondis-je en riant, que je ne ſuis pas fâchée de votre avertiſſement ſur la prétendue paſſion de Marigue : il me faut bien quelque amuſement de campagne ; & Amant pour Amant, je crois en effet que je l'écouterai plus volontiers que vous. L'Abbé penſa m'arracher les yeux à ce diſcours, que je ne faiſois pourtant pas ſérieuſement ; car à dire vrai, le mouvement que me cauſérent les regards de Monſieur de Marigue partoit plutôt de vanité que de goût : il eſt d'un rang diſtingué, & ſes hommages ne pouvoient m'être déſagréables. Il lui prit une im-

impatience étrange qu'on allât ſe promener ; on quitta le jeu, il fit ſi bien qu'il fut ſeul auprès de moi pendant toute la promenade ; il ne porta pas plus loin la déclaration de ſon amour, il me la fit ſi vivement & de ſi bonne grace, que je n'eus pas le courage de m'en fâcher. Quinze jours ſe paſſérent, pendant leſquels il me donna toutes les preuves de ſon amour que l'activité de ſon humeur lui fit imaginer ; il eſt vrai, que comme la nobleſſe de ſon ame ne répond pas tout-à-fait à celle de ſa naiſſance, je voyois quelque choſe d'un peu ſerré dans les petites fêtes qu'il me donnoit ; mais l'inclination que je commençois à prendre pour lui, me faiſoit regarder comme impoſſibilité dans une campagne, ce qui n'étoit en effet qu'une ſuite de ſon peu de libéralité.

Dans ces commencemens, qui ont quelque choſe de ſi délicieux, & qu'on a ſi grand tort d'abréger, comme on fait en ce tems-ci ; dans ces commencemens, dis-je, ma mére ſe ſouleva contre les aſſiduités & les ſoins de Monſieur de Marigue ; elle m'en parla en perſonne ſage qui prévoit les conſéquences d'un pareil engagement. Marigue eſt jeune, me dit-elle, il aura du bien un jour, mais à préſent ſa fortune eſt trop bornée pour vous ren-

rendre heureuſe, & vous avez trop peu de bien pour accommoder ſes affaires ; je vous crois d'ailleurs trop ſage, ma fille, continua-t-elle, pour vouloir une ſimple galanterie ; & ſi je pouvois enviſager ce malheur, je ne ſçai ce que je ne ferois point pour l'éviter. Mon pére le prit ſur un ton plus haut ; mais ces ſortes de repréhenſions ne ſont guéres bien reçûes par une jeune perſonne, qui ſent une premiére paſſion ; car à ne vous point mentir, Madame, mon cœur étoit preſque déja rendu. Je dis à mon pére & à ma mére, que je n'avois aucune vûe ſur Monſieur de Marigue ; que c'étoit en effet un jeune homme qui ayant demandé ſon congé pour les affaires d'une ſucceſſion, & ne ſçachant à quoi s'amuſer dans un lieu, où, paſſé quelques heures qu'il donnoit à ſes intérêts, il étoit parfaitement oiſif, il me trouvoit apparemment plus propre à le déſennuyer qu'une autre, & qu'il étoit d'un rang à ne pas permettre de lui faire des incivilités.

Jamais Automne n'a été ſi belle que celle-là le fut ; on paſſoit les jours à jouer à la baſſette, & l'on ſoupoit enſemble ; on ſe promenoit après au clair de la Lune : un homme, dont la voix étoit très-belle, & qui accompagnoit un thuorbe parfai-

faitement bien, nous chantoit des airs merveilleux dans les plus délicieuſes promenades du monde; & le tems étoit ſi doux, qu'on ſe promenoit avec des bougies quand le clair de la Lune fut paſſé.

La Comteſſe de Ferci, & l'autre ſœur de Monſieur de Marigue, s'apercevoient bien de la paſſion qu'il avoit pour moi; il n'en fut jamais une plus forte; elle ne lui donnoit point de repos: lui, le plus pareſſeux homme de la terre, ſe levoit dès je ne ſçai quelle heure, pour voir ſeulement les fenêtres de ma chambre, & celle où il lui étoit permis d'y entrer lui paroiſſoit comme un nouveau jour: impétueux, ſa pétulance naturelle lui faiſoit ſouffrir impatiemment le peu de progrès qu'il croyoit faire auprès de moi; j'avois en effet l'art de lui cacher une partie de mon inclination naiſſante, cela le rendoit quelquefois comme un forcené; ſes ſœurs en pâmoient de rire, & j'en triomphois en ſecret.

Il étoit revenu ſi précipitamment de l'Armée, & il avoit ſi bien cru y retourner, qu'il y avoit laiſſé ſon équipage, & qu'il n'avoit amené qu'un valet de chambre avec lui; mais la campagne étant preſque finie, & mes yeux, ſi je l'oſe dire, l'arrêtant, il voulut un peu ſe faire beau pour

pour me plaire : il fit un voyage de vingt-quatre heures à Paris, d'où il rapporta des habits de campagne très-agréables ; ils avoient un air de petit deuil qui fournit encore des plaiſanteries à Madame de Ferci : elle diſoit qu'Henri II. n'avoit jamais mieux fait ſon devoir auprès de la belle Ducheſſe de Valentinois ; car on ſçait que ce Monarque ne porta jamais que le blanc & le noir, parce que cette maîtreſſe étoit veuve.

Je m'arrête à des bagatelles, ma belle Comteſſe ; mais tout ce qui fait ſouvenir d'un tems agréable a ſon mérite. Nous fimes un jour une partie de maſque pour aller à deux lieuës d'où nous étions dans une maiſon où il y avoit un Bal ; nous mimes tout en uſage pour que la Maſcarade fût jolie. Monſieur de Marigue ſoupa ce ſoir là chez ma mére, & je pris une femme à moi pour n'être pas ſeule avec lui dans mon carroſſe en allant prendre Madame de Ferci & ſa ſœur ; nous les trouvames bien affligées d'être dans l'obligation de faire les honneurs de chez elles à une de leurs tantes, femme d'un poids & d'un caractére à ne pouvoir en uſer librement avec elle ; ſon arrivée avoit été imprévûë, on n'avoit pû m'en avertir ; il falut ſe paſſer d'aller au

Bal : il eſt vrai que la nuit étoit ſi belle ; que je ne pus m'empêcher en retournant de deſcendre dans une allée magnifique qui conduit au bord d'une belle riviére ; la Lune étoit brillante, l'air doux comme au Printems, & je croyois me promener ſeule, car j'avois laiſſé Monſieur de Marigue chez lui ; mais je fus bien étonnée de le trouver ſur mon chemin lorſque je fus au bout de l'allée ; cette femme qui étoit avec moi s'éloigna, il eut la liberté de me parler tout à ſon aiſe. Comment ſuis-je avec vous, Madame ? me dit-il : Aurez-vous toujours un air de plaiſanterie, quand je vous parlerai de la plus ſérieuſe paſſion du monde ? vous voyez qu'elle va juſqu'à l'excès ; il faut, ajoûta-t-il, que ma perſonne vous déplaiſe, ou que mon amour vous importune. Parlez, Madame, parlez ; prononcez plûtôt un arrêt funeſte, que de me laiſſer dans la mortelle incertitude où je ſuis. Vous êtes bien perſuadé, lui répondis-je, que votre perſonne ne peut déplaire, mais pour votre paſſion, outre que la bienſéance ne me permet pas d'y répondre, j'avouë que je croi que la violence de votre tempérament en fait la force & l'ardeur, plus que la délicateſſe de vos ſentimens. Voilà un beau portrait, reprit-il, Madame ; je vous

ſuis

ſuis très-obligé de penſer ainſi de moi ; j'ai fait, ajouta-t-il en marchant quelques pas, & en faiſant l'action d'un homme deſeſpéré, j'ai fait un joli progrès ſur votre cœur, & me voilà dans de douces eſpérances. Madame, reprit-il encore en revenant à moi, & en ſe jettant à mes pieds, ne me traitez point ainſi, ſi vous ne voulez me faire mourir. Il faut convenir qu'un homme, qu'on trouve aimable, & qui a quelque promtitude dans l'humeur, paroit aimer plus vivement qu'un autre. J'avois un gout infini pour Monſieur de Marigue; je n'avois jamais rien aimé; le jour qui ſouvent eſt un obſtacle pour une femme modeſte ne m'oppoſoit point ſa clarté, tout contribuoit à me faire avoüer ce que je ſentois. Eh bien, lui dis-je enfin, vous ne m'êtes point indifférent, je n'ai encore ſenti pour perſonne ce que je ſens pour vous; je ſuis cependant dans une eſpéce d'engagement avec un homme dont vous connoiſſez le nom, il me paroit difficile de m'en tirer. Et quel eſt-il, Madame, cet homme heureux d'avec qui vous n'oſez vous dégager ? & de quelles ſortes de nœuds ne ſe tire-t-on pas, quand on ſe ſent l'ame touchée ? Hélas ! repris-je, c'eſt Dorſimond ; vous ſçavez ſon mérite, & je ſçai tout ce qu'il a fait pour moi.

Alors Monſieur de Marigue me demanda où j'en étois. Je lui dis naïvement, & je l'aſſurai que je ne demandois pas mieux que de trouver des biais pour le congédier honnêtement. Voilà, me dit Monſieur de Marigue, une action héroïque que vous venez de faire; ſûre de la vertu qui a toujours accompagné vos actions, vous ne feignez point d'avoüer un leger panchant qu'une autre femme auroit caché avec ſoin. Comment, ajouta-t-il, ne ſe fieroit-on pas à vous de ſon honneur & de ſa vie, après cette généreuſe confiance ? Oui, Madame, je vous donnerai les moyens de ne le rendre point votre ennemi, quoique vous le négligiez pour moi, & peut-être pourra-t-on vous offrir une fortune plus brillante que la ſienne. Je ne répondis rien à ce diſcours, une certaine pudeur m'en empêcha, mais j'en eus plus de tendreſſe & plus d'eſtime pour Monſieur de Marigue; & je crus pouvoir, ſans rien faire d'indigne de moi, m'abandonner à une innocente paſſion.

Cette converſation fut longue, je m'aperçus la premiére qu'il faloit la finir; nous nous ſéparames charmés l'un de l'autre; je ne dormis point la nuit, mais ma rêverie n'eut rien que de doux.

Nous allames quelques jours après nous pro-

promener à une belle maiſon voiſine. Madame de Ferci, qui eſt fort gaye, imagina d'habiller ſon frére en femme; il avoit les plus beaux cheveux du monde; nous le friſames, nous lui mimes des mouches & des fontanges: on tâcha à cacher un peu ſa taille giganteſque par une écharpe dont on l'envelopa : ſous ce déguiſement, ſon air d'Amazone lui gagna le cœur d'un homme que nous trouvames dans notre promenade; il fit ſi bien qu'il nous joignit, quoiqu'il eût des femmes avec lui; & entre trois effectives que nous étions, il n'y eut que Monſieur de Marigue qui fut galantiſé; il eſt vrai que comme il eſt fort plaiſant quand il a l'ame ſatisfaite, il fit des diſcours ſi étranges à ſon Amant, qu'il le crut une franche coureuſe; mais une des Dames de ſa compagnie ne s'y méprit pas, & ſur le prétexte d'une gageure, elle trouva le ſecret de venir demander de bonne-foi ſi Monſieur de Marigue n'étoit pas un homme; nous fimes ce qui nous fut poſſible pour garder notre ſérieux, mais elle s'approcha ſi plaiſamment pour voir s'il avoit de la gorge, que ſon ridicule me fit faire un éclat de rire immoderé qui fut ſuivi du reſte de la compagnie. Cette femme ne ſe déconcerta point; elle étoit ſans doute auſſi-bien que

l'Abbé de.... au deſſus du ridicule, & elle demeura convaincuë que Monſieur de Marigue n'étoit point une femme. Cette connoiſſance peut s'appeller un véritable inſtinct; elle prit même pour lui une grande paſſion qui m'a cauſé depuis des ſoins & des veilles; cette bagatelle dans ſon origine devint un des moyens dont la deſtinée s'eſt ſervie pour me tourmenter.

Pour ce jour-là, la joie étoit répanduë dans notre petite troupe. Monſieur de Marigue ſe moquoit preſque ouvertement de cette perſonne qui s'étoit ſi bonnement attachée à ſa fortune, qu'elle ne ſongeoit pas à s'en ſéparer. Il faut vous abréger toutes ces petites choſes. Nous paſſames deux mois dans ces précieux commencemens, dont je fais tant de cas : il falut retourner à Paris; je fus plus affligée en m'y en allant, que je ne l'avois été lorſque j'en ſortis; je retrouvai la Marquiſe de Randal plus empreſſée que jamais auprès de moi; elle s'aperçut bien-tôt que j'avois le cœur occupé : elle entreprit, ſans que j'en aye pû découvrir le motif, de faire la Satire de Monſieur de Marigue; elle faiſoit des portraits de lui très-chargés à ce qu'il me paroiſſoit : je lui pardonnai quelque tems ces plaiſanteries; mais quand je vis, qu'il avoit autant d'éloignement pour

pour elle, qu'el
ſes peintures ét
& qu'il faloit
le fis ſans bala
pas, belle Con
cluſion.

Ma mére co
& mon pére ſe
ſçai comment
de Marigue l
il s'efforçoit
ceur d'eſprit:
diſoit le ſoir
mérite.

Le Roi fit
ne devoit p
Marigue, qu
ne ne doute
ler; mais il
fêtes ſe paſſ
dans un te
menta enc
ne parut p
difficile de
l'étoit.

Il étoi
juſte pour
même nu
devoit m
ne l'avo

pour elle, qu'elle en avoit pour lui, que ſes peintures étoient dans le même gout, & qu'il faloit opter entr'elle & lui, je le fis ſans balancer, & vous ne doutez pas, belle Comteſſe, quel parti eut l'excluſion.

Ma mére continuoit ſes remontrances; & mon pére ſes airs d'autorité; mais je ne ſçai comment cela ſe faiſoit; Monſieur de Marigue leur rendoit une viſite où il s'efforçoit à faire paroitre de la douceur d'eſprit: il les appaiſoit, & l'on me diſoit le ſoir que cet homme-là avoit du mérite.

Le Roi fit un ſiége dans un tems qu'on ne devoit pas s'y attendre. Monſieur de Marigue, qui a un courage dont perſonne ne doute, pouvoit ſe diſpenſer d'y aller; mais il n'aimoit pas que ces ſortes de fêtes ſe paſſaſſent ſans lui. Il partit donc dans un tems, qui par ſa rigueur augmenta encore mon affliction. Jamais on ne parut plus amoureux, & il eſt je crois difficile de l'être en effet davantage qu'il l'étoit.

Il étoit parti en poſte, & il arriva ſi juſte pour une attaque, qu'il reçut dès la même nuit un coup de mouſquet dont il devoit mourir, ſi ſa jeuneſſe & ſa vigueur ne l'avoient ſauvé. J'en appris la triſte

nouvelle dans une viſite ; on le mettoit dans une liſte bleſſé légérement : je ſçus peu de jours après par ſa famille même, que ſa bleſſure étoit griéve. Il ne laiſſa pas de m'écrire pour me raſſurer & pour me dire tout ce que la paſſion la plus ardente peut faire penſer. Paſſons légérement ſur un tems ſi douloureux : je ne me contraignis preſque pas : l'excès de ma douleur me la laiſſoit montrer à des gens à qui j'aurois caché ma tendreſſe toute ma vie. J'eus là-deſſus toutes les allarmes qu'il eſt poſſible d'avoir, & je ſçus ſa convaleſcence avec un tranſport qu'il ſeroit difficile d'exprimer. J'avois de telle ſorte abandonné les plaiſirs, & celui de croire Monſieur de Marigue reſſuſcité m'en cauſoit un ſi extrême, que je le ſolemniſai de tout point, & que j'allai même au bal tandis qu'il étoit en chemin pour revenir : ce trait me fut bien reproché par la ſuite, & Monſieur de Marigue m'a ſouvent dit, que mes plaiſirs me tenoient lieu de tout.

Ma mére crut lui devoir une viſite ; je l'accompagnai plus tremblante que ſi j'avois dû le voir mort ; il étoit en effet ſi changé, qu'il n'y avoit eu que la prodigieuſe envie qu'il avoit ſentie de me voir, qui l'eût déterminé à revenir ſix ſemaines

ſemaines plutôt que ſa playe ne le permettoit.

L'agitation que lui cauſa ma vûe lui fut funeſte, la fiévre lui en prit ; ſes Chirurgiens en devinérent la cauſe ; mais il n'avoit pas réſolu de la faire finir : je ne ſçai quels moyens il n'imagina pas pour me voir ſouvent ; ſa famille y contribuoit auſſi : on me venoit prendre pour y aller, j'avois la complaiſance de m'y laiſſer conduire.

On propoſa en ce tems-là à mon pére un parti pour moi ; on m'en parla comme d'une choſe avantageuſe : je répondis en biaiſant ; j'en fis part à Monſieur de Marigue ; c'en fut aſſez pour lui donner la force de ſe lever. Une lettre ne lui paroiſſoit pas ſuffiſante pour m'expliquer tous ſes ſentimens ; j'étois toujours fort accompagnée chez lui ; il faloit donc ſortir pour me venir parler chez moi ; il le fit, & me penſa faire mourir de pitié, quand je le vis dans l'état où ſa bleſſure l'avoit réduit. Cet effort ne lui ſervit de rien ; il y avoit du monde dans ma chambre ; il ne put me parler, & ma mére me défendit le ſoir de le recevoir davantage, tandis qu'on parleroit d'un mariage pour moi.

Monſieur de Marigue, qui apprit ce

nouvel obſtacle par un billet, me pria par un autre de me trouver à l'Opéra, qu'il avoit des choſes importantes à me dire, & que je menaſſe une perſonne qui ne me fût point ſuſpecte : je fremis de l'imprudence qu'il vouloit faire, de s'expoſer ainſi dans l'état où il étoit, mais on la lui auroit remontrée inutilement : j'y allai donc avec une de mes parentes qui à peine ſçavoit penſer ; il me demanda à quoi en étoit l'affaire qu'on me propoſoit, il me ſupplia de la rompre : il m'avoüa les larmes aux yeux qu'il ne pouvoit vivre ſans moi ; & quand il vit que je m'attendriſſois beaucoup, & que je lui repréſentois pourtant que l'état de ma fortune ne me permettoit pas de ne ſuivre que mon panchant; Eh bien ! dit-il, Madame, en prenant une de mes mains qu'il ſerra foiblement entre les ſiennes, il ne faut pas vous faire faire une imprudence. Je ſuis prêt à vous donner toutes les marques de mon amour que vous voudrez exiger ; je vous en ai déja dit quelque choſe à la campagne. Je vous aime mille fois mieux qu'en ce tems-là. Je voudrois avoir une couronne, elle ne ſeroit jamais que ſur vôtre tête. Je rougis, je me troublai, & je ne répondis rien ; la pudeur ne ſied jamais mal, un Amant ſçait la diſtinguer d'un

d'un refus. Il me demanda ſi je ne romprois pas l'affaire qu'on me propoſoit. Oui, lui dis-je enfin, non ſeulement celle-là, mais je ne puis enviſager de bonheur qu'avec vous ; il ne manquoit à votre paſſion que la marque d'eſtime que vous me donnez aujourd'hui. Je jure, ajoutai-je, en lui ſerrant la main, de n'être jamais qu'à vous. Nous imaginames une voie aſſez plaiſante de détourner le coup qui nous menaçoit, ſans que ma famille s'en pût prendre à moi.

Dorſimond, qui avoit trouvé mes lettres aſſez froides depuis mon engagement, revint en ce tems-là m'en demander raiſon. Je lui en donnai de mauvaiſes. Il en fut au deſeſpoir, & il n'en ignora pas long-tems la cauſe ; car depuis que ce mariage fut rompu, Monſieur de Marigue revint chez moi comme à l'ordinaire. Dorſimond, qui le trouva très-propre à entêter une jeune perſonne, m'en parla un jour en Amant clairvoyant & jaloux. Moi, lui dis-je avec une fauſſe froideur, Monſieur de Marigue eſt fort de mes amis, eſt-il défendu d'en avoir ? Ah ! je ſuis perdu, reprit-il, vous l'avoüez de vos amis, & vous l'appellez Monſieur. Cette ſaillie ne laiſſa pas de me faire rire ; car il eſt certain, qu'on appelle plus ſouvent les

gens qu'on aime Monſieur, que les indifférens.

Le pauvre Dorſimond prit à la fin ſon parti; mais je lui dois la juſtice d'avouer, qu'il en a uſé avec moi comme le plus honnête homme de France; l'attachement que Monſieur de Marigue avoit pour moi ne pouvoit être fort ſecret. Il étoit jeune, bien fait, très-connu dans le monde; & cette femme, qui l'avoit agacé ſous ſon habit de femme, ſuivoit ſon goût avec peu de ménagement; la maniére, dont il recevoit ſes pourſuites ne lui en laiſſa pas ignorer long-tems la raiſon; les yeux d'une rivale voyent ſouvent au delà du vrai. La bonne Dame diſcouroit de ſon mieux de nos petits intérêts, & l'on parloit beaucoup de nous; mais comme mon innocence m'étoit connuë, & le devoit être un jour par les autres, il n'y avoit qu'auprès de ma famille que je prenois ſoin de me juſtifier. Cependant Monſieur de Marigue, qui m'aimoit paſſionnément, ne voulut pas differer ſon bonheur: il vouloit exiger de moi de faire un mariage caché par des raiſons de fortune; mais je lui repréſentai les inconvéniens de ces ſortes d'unions, & il me donna la main publiquement du conſentement des deux partis: il fut encore mon Amant après les nôces.

nôces. Mes cenſe
nés, & mes envie
eut que cette fem
lé, qui en eut u
crut tirer meille
la poſſeſſion, qu
deſirs.

Avec un peu
qu'elle avoit ra
ralentirent cet
Monſieur de M
il répondit à
il en chercha
les plus baſſes
déréglées. Je
qu'un cœur d
dans un état
ſieurs mois d
à vûë d'œil
échoüé, je
griſſoit; je
Marigue,
l'ardeur d
des dureté
tois à ple
inégale, &
avarice,
mes plus
J'avoi
trouva

s. Mes cenſeurs furent bien éton-
& mes envieuſes deſeſpérées ; il n'y
que cette femme dont je vous ai par-
ui en eut une joie parfaite, & qui
tirer meilleur parti d'un mari dans
ſſeſſion, que d'un Amant dans les
s.

vec un peu de patience il ſe trouva
le avoit raiſon : deux ans de mariage
tirent cette prodigieuſe paſſion que
ſieur de Marigue avoit euë pour moi;
ondit à ſa perſévérante Maîtreſſe ;
i chercha même dans les conditions
lus baſſes & dans les mœurs les plus
glées. Je ſouffris long-tems tout ce
i cœur délicat eſt capable de ſouffrir
un état ſi douloureux : je paſſai plu-
s mois dans la ſolitude ; je changeois
ë d'œil ; les reproches tendres ayant
ié, je ſentis que mon humeur s'ai-
it ; je traitois ſouvent Monſieur de
gue, comme s'il eût encore été dans
ur de la pourſuite : il me répondoit
uretés inſupportables ; je me remet-
à pleurer : il m'accuſoit alors d'être
le, & il s'en vengeoit encore par ſon
ce, qui lui faiſoit retrancher juſqu'à
plus petites dépenſes.

voüe qu'à la fin un pareil procedé ne
va pas une ingrate ; je me revoltai
contre

contre un mari ſi bruſque & ſi rebutant ; & je pris vîte le deſſus de ma douleur pour me remettre dans le monde & dans les plaiſirs : ce fut alors que mon viſage reprenant ſes couleurs, & mon eſprit ſa gayeté ordinaire, il auroit quelquefois voulu revenir à moi ſans préjudice de ſes autres Maîtreſſes : mais je le traitai en Amant infidéle, parce qu'il n'étoit qu'un mari à demi repentant ; il voulut faire valoir ſon titre d'époux, & le reſultat de cette eſpéce de retour fut d'être plus éloignés l'un de l'autre que jamais, ſans pourtant faire d'éclat.

Dorſimond, qui s'en douta, revint ſur les rangs avec ſa ſoumiſſion ordinaire, mais je n'étois pas née pour l'aimer de la maniére dont il déſiroit de l'être ; je fis en ce tems-là une partie avec des femmes pour aller dans un lieu où la Cour étoit alors. Le Chevalier de Danterre nous y vit ſouvent ; nous fimes de petits ſoupers enſemble ; il me trouva fort à ſon goût ; je lui rendis la juſtice qu'il mérite, ſans croire faire plus de chemin : il ne faut jamais écouter un homme aimable, quand on ne veut point l'aimer ; je me trouvai hors d'état de réſiſter à Danterre : lorſque je voulus l'entreprendre, il ſe paſſa de terribles combats dans mon ame ; tout ce

e que l'honneur & l'amour ſont capa-
les de faire penſer, me tourmenta pen-
ant un tems conſidérable. La raiſon n'a-
oit pas plutôt pris le deſſus, qu'une vi-
ite du Chevalier détruiſoit mes réſolu-
ions; & dès que je le perdois de vûe,
e ne ſongeois qu'à le revoir: j'oppoſois
à douceur, ſa complaiſance, à l'impoli-
eſſe, & à la bruſquerie de Monſieur de
Marigue; ſa figure me ſembloit cent fois
u-deſſus de celle de mon infidéle mari,
on eſprit plus cultivé & plus galant. J'é-
ois aveugle, diſois-je, lorſque je trou-
ois des qualités aimables à Monſieur de
Marigue; ce qui me paroiſſoit ardeur &
ivacité en lui, n'étoit en effet qu'une
rutalité déguiſée en amour; mais il eſt
on mari, reprenois-je, ma gloire ne me
ermet pas de tourner les yeux d'un au-
e côté. Hélas! ajoûtois-je, ce ſont là
s préjugés du monde. Puis-je être maî-
reſſe des ſentimens de mon cœur? & par-
e que je ſuis engagée à un homme haïſ-
able qui me trahit, dois je me priver du
harmant plaiſir d'être aimée innocem-
ent du plus aimable Amant du monde?

Vous jugez bien, belle Comteſſe, que
orſqu'on en eſt à ces réflexions, on eſt bien
oin de ſe guérir; auſſi, pour ne vous rien
léguiſer, je me mis au-deſſus de certains

dé-

délicats ſcrupules qui défendent les commerces les moins criminels, & je trouvai tant d'amour, & tant de reſpect, dans les procédés de Danterre, que je ne crois pas avoir rien à me reprocher auprès du ciel qui connoît le fond des cœurs ; & les hommes mêmes, quoique plus difficiles que lui, ne pourroient trouver matiére de repréhenſion dans toute ma conduite, s'ils en étoient parfaitement inſtruits.

Une de mes amies, qui avoit alors toute ma confiance, fut témoin de mes irréſolutions, & ce fut chez elle qu'en badinant je fis ce rondeau.

Du cault Amour ne devrois avoir cure,
Ains me douloir de la vive bleſſure,
Dont a navré jadis mon pauvre cœur.
Fraîche eſt la playe & devroit faire horreur :
Mais l'archerot ſe moque du murmure.
Il eſt écrit, que n'aurai de torture,
De mal-engin, ni de triſte avanture ;
Que provenant du manége & labeur
Du cault Amour.

Un Damoiſel, en qui Dame Nature
Sçut aſſembler eſprit, valeur, figure,
Vient me leurer d'une conſtante ardeur.

Point

Point n'y réſiſte, & ſens que ma pudeur
Tout de nouveau va ſentir la pointure
Du cault Amour.

C'eſt en paſſant, Madame, que je vous is cette bagatelle ; car il s'en faut bien ue je croye être Poéte pour cela : le hevalier n'a jamais ſçu même cette mar- ue de ma tendreſſe : il eſt vrai que je voyois aſſez ſouvent chez cette amie, ais c'étoit ſans aucun myſtére ; tout le onde étoit admis chez elle, & ce ne fut ue la force de la vérité qui fit décou- rir à cette Amante de Monſieur de Ma- igue que Danterre ne m'étoit pas indif- érent : elle ne pouvoit me pardonner 'avoir tant apporté de retardement à ſes laiſirs ; ce fut avec une joie pleine de alignité, qu'elle en avertit Monſieur de ſarigue ; il ne s'étoit point encore aviſé 'être jaloux ; & comme il ne voyoit rien ui pût bleſſer ſes yeux, il prit pour une nvention de rivale vindicative tout ce u'elle lui dit des ſentimens de mon œur : elle en eut une fureur, qui la dé- ermina à en découvrir davantage ; elle e fit préſenter à mon amie, & ce fut pour non malheur. Un jour que Danterre étant bſent, je m'étois amuſée à lui écrire une ettre que je n'avois point deſſein de lui en-

envoyer, le hazard, qui ſe déclare ſouvent contre moi, me fit tirer imprudemment mon mouchoir d'une poche où étoit cette fatale lettre; elle la ramaſſa promtement, & je crois que ſon plaiſir fut parfait, quand elle y trouva ces mots.

Croyez-vous que je m'accommode mieux de votre abſence, que vous ne vous accommodez de la mienne? Non, Chevalier, je veux bien vous le dire, & vous le répéter cent fois: j'étois née pour vous, & vous étiez né pour moi; jamais Amans n'ont été mieux aſſortis, nous nous aimerons toute notre vie. N'eſt-il pas vrai, mon cher Chevalier? L'oppoſition, que le deſtin met à l'union de nos perſonnes, nous laiſſe du moins diſpoſer de nos cœurs, & nous devons d'autant plus ſerrer les nœuds qui les lient, qu'eux ſeuls nous fourniſſent des conſolations & des plaiſirs.

Il eſt certain, ma belle Comteſſe, que je n'avois jamais rien écrit de ſi ardent à Danterre: mais il eſt des momens où il faut exhaler ce qu'on ſent; quel moyen plus innocent que de le confier à du papier? Ma cruelle rivale ſe garda bien de l'interpréter ainſi, elle ne douta pas que je ne duſſe envoyer ce billet: elle le montra à Monſieur de Marigue; il étoit d'un

un ſtile étrange pour un mari ; cette pu-
té de ſentimens, dont il étoit fait men-
on, étoit accompagnée d'une vivacité
i ne la rendoit pas innocente. Mon-
ur de Marigue me traita dès ce jour
ême comme la plus criminelle de tou-
: les femmes ; ma conſcience ne me re-
ochant rien, je répondis avec fermeté ;
en vint aux reproches de part & d'au-
:, nous nous ſéparâmes de gré à gré peu
tems après. Dès que les choſes en fu-
nt là, je pris la réſolution de m'arra-
er le pauvre Chevalier du cœur. Qu'il
en a coûté, ma belle Comteſſe ! que
fut une loi cruelle que je m'impoſai,
e celle de ne le voir plus ! mais il faut
it ſacrifier à ſa réputation ; j'ai ſoutenu
s aiſément pendant pluſieurs années
ſence de Danterre, que je n'aurois pû
tenir ſa vûe ſans l'aimer plus que ma
, & j'en ſuis venue au point de le voir
nme le plus cher de mes amis, ſans
il en coûte le moindre trouble à mon
ur : il m'aime de la même façon ; nous
ons l'un pour l'autre une confiance ſans
nes : il n'a point de ſecret que je ne
tage avec lui, & cette amitié m'eſt
itant plus douce, qu'aucun ſcrupule
n arrête le cours.

Vous voilà éclaircie des plus importans points

points de ma vie ; rien ne doit vous empêcher à préſent de me dire d'où vient que Rucille eſt exclus de chez vous.

Je vous ai promis de vous le dire, répondit Madame de Mortane ; mais il faut auparavant que je vous remercie de l'agréable récit que vous m'avez fait. Eh ! je vous en quitte, interrompit Madame de Marigue : vous n'êtes polie dans cette occaſion, que pour gagner du tems ; mais vous m'accuſez d'être preſſante, & je ne démentirai point mon caractére dans le fait dont il s'agit : mais, mon Dieu, dit l'aimable veuve, vous m'allez trouver folle ; vous m'appellerez viſionnaire ; je n'aime point à être injuriée. Non, reprit ſon amie ; non, ne me craignez point tant, & parlez. Eh bien ! dit la Comteſſe, il faut l'avouer, j'ai un ſcrupule preſque invincible ſur l'embrouillement des diſcours que tenoit Monſieur de Mortane avant de mourir ; le nom de Rucille fut trop repété : il a ſçu ſans doute l'inſurmontable panchant que j'ai eu pour lui. S'il l'a ſçu, il n'a pas été ſeul dans ce ſecret, & je ne puis me réſoudre à voir un homme qu'on m'aura donné pour Amant du vivant d'un mari.

Vraiment, dit Madame de Marigue, vous aviez tort de craindre mes plaiſante-

teries, il n'y
bien fondé qu
tu ; voilà de
tre : allez, I
y en a d'enf
que vous : v
Suiſſe va être
férence qu'il f
ma chére, in
voyant que
puis m'y réſou
tems pour me
ſécutez point.
obligée d'y co
arriva de la ca
elle apprit que
hautement les
ſa fille : il avo
toutes rencont
qu'il avoit pou
a du mérite, l
ſoit étoit grat
Maréchale. Q
auroit voulu v
rence du Prin
fenſes à cette
cevoir dans ſa
cher à la Com
la délicateſſe
engagement av

il n'y a rien de ſi ſenſé & de ſi
ndé que votre rafinement de ver-
ilà de quoi rendre votre vie illuſ-
lez, Madame, continua-t-elle, il
d'enfermées qui ſont plus ſages
us : vous verrez Rucille : votre
/a être inſtruit par moi de la pré-
qu'il faut lui donner, &... Non,
re, interrompit la Marquiſe, en
: que ſon amie ſe levoit, je ne
y réſoudre; donnez-moi quelque
our me déterminer, & ne me per-
: point. Madame de Marigue fut
: d'y conſentir : la Maréchale de...
de la campagne dès le ſoir même;
prit que le Prince de.... déclaroit
ient les deſſeins qu'il avoit pour
: il avoit en effet témoigné en
rencontres la tendreſſe & l'eſtime
voit pour cette belle perſonne. Il
iérite, l'établiſſement qu'il propo-
:oit grand & fort du goût de la
hale. Quand Madame de Mortane
voulu voir le Marquis, la concur-
du Prince auroit fait faire des dé-
à cette ambitieuſe mére de le re-
dans ſa maiſon : cela le rendit plus
la Comteſſe, elle ſe pardonnoit
icateſſe de ſes ſcrupules; mais un
;ement avec tout autre qu'avec lui,
lui

lui paroiſſoit inſupportable. Elle pria la Maréchale de la laiſſer aller paſſer du tems à la campagne : ſon grand deuil en fourniſſoit une bonne raiſon : la bienſéance ne permettoit pas qu'on écoutat ſi-tôt nulle propoſition ; elle mena la ſeule Madame de Marigue avec elle, pour adoucir les ennuis de la ſolitude.

Ne me trouvez-vous pas à plaindre, lui diſoit-elle un jour. Les ſentimens que j'ai dans le cœur, autoriſés par ceux de Rucille, feroient la félicité d'une autre ; je n'aurois qu'à me défaire d'une partie de mes préjugés ſur la gloire, & faire valoir à ma mére le droit que j'ai maintenant de me choiſir un époux ; je ſerois bien-tôt au plus haut point du bonheur ; mais ces ſcrupules & cette obéiſſance que je crois devoir à Madame la Maréchale, qui paſſeroient pour chiméres auprès d'une autre, ont pris un tel empire ſur moi, que je vois bien qu'il faut me réſoudre à être toujours miſérable. Que vous me faites de pitié ! répondit Madame de Marigue, d'autant plus infortunée, que vous avez dans vos viſions une lueur de beauté qui vous éblouït, & que vous avez le courage de pénétrer juſqu'au vrai. Alors elle voulut faire entendre raiſon à la Comteſſe ; elle entreprit de lui perſuader de voir

voir une
litude. C
je ſouhait
à l'égal d
tems conſi
mon parti.
que choſe
Marigue qu
dès le lend
faire à Paris
de lui prête
trois jours,
être plus *lon*
Dès qu'ell
chercher *le M*
apprit la ſitua
dame de *Mor*
poir ſi touchat
déſir *qu'il avo*
ſe, & ſes diſco
cére, qu'elle ſe
deſſein qui l'avo
pable de réſolu
de gronderie ?
mot *auſſi viſion*
Le Marquis l'aſſ
aucune des quali
trepriſe : & pour
la divine Madam
t-il, je ne craind

ne ſeule fois Rucille dans leur ſo-
Ceſſez de me preſſer, reprit-elle,
aite ſa vûe avec paſſion, je la crains
l de la mort, il me faut encore un
onſidérable avant que de prendre
arti. Il paſſa dans ce moment quel-
ioſe dans l'eſprit de Madame de
ie qui la fit réſoudre à ſe taire; &
lendemain, elle feignit d'avoir af-
Paris, & elle pria ſa belle amie
prêter un équipage pour deux ou
ours, car ſon voyage ne devoit pas
us long.

qu'elle fut à Paris, elle envoya
er le Marquis de Rucille; elle lui
la ſituation d'eſprit où étoit Ma-
de Mortane; il en eut un déſeſ-
touchant, il lui peignit ſi bien le
ju'il avoit de voir ſa belle maîtreſ-
ſes diſcours avoient un air ſi ſin-
qu'elle ſe fortifia encore dans le
i qui l'avoit amenée. Etes-vous ca-
de réſolution, & même d'un peu
nderie? ne ſerez-vous point en un
ſſi viſionnaire que la Comteſſe?
rquis l'aſſura qu'il ne lui manquoit
e des qualités néceſſaires à une en-
e: & pourvu que ce ſoit pour voir
ine Madame de Mortane, ajoûta-
e ne craindrai point de lui déplaire

un

un moment, pour me punir d'un ſi beau crime. A ces mots, Madame de Marigue écrivit à la Comteſſe en ces termes.

En arrivant chez moi, je trouve une grande parente qui m'eſt arrivée du fond de la Gaſcogne : elle eſt femme de qualité & d'eſprit, mais elle a toujours un maſque ſur le viſage, parce qu'elle a eu la petite verole il y a quatre mois, c'eſt la mode en ſon pays d'en uſer de même ; ainſi elle ne voudroit pour choſe du monde contrevenir à ſes coutumes ; pourvu que cette maſcarade ne vous effraye pas, je vous la ménerai dans votre aimable ſolitude ; c'eſt une conteuſe s'il en fut jamais ; vous ne haïſſez pas les conteuſes : c'eſt en uſer librement avec vous de vous propoſer ainſi des perſonnes de ma famille, je ne le ferai pas auſſi ſans votre permiſſion.

Voilà, dit Madame de Marigue en préſentant cette lettre à Rucille, mon deſſein & la tromperie que je veux faire à mon amie. Comment, reprit-il, je ſerai une femme, une campagnarde ; j'aurai un maſque & des jupes ; & pour remplir votre portrait, il faudra que je conte, moi, le plus déſaſtreux conteur qui fut jamais ? Mais, reprit Madame de Marigue,

, je vous fais une propoſition ; c'eſt s de la refuſer ou de l'accepter. Ah ! me, interrompit le Marquis, pou- ous penſer que je refuſe de voir ma ante Comteſſe ? ne différons pas un nt. Calmez ces tranſports, Mar- dit Madame de Marigue, attendons onſe de cette lettre ; elle fit partir lendemain matin un laquais qui rta le ſoir la réponſe qui ſuit.

ez au plutôt : amenez-moi tous les ns & toutes les Gaſconnes qu'il vous ; ma ſolitude eſt affreuſe depuis que avez quittée : j'aurois bien dans mon de quoi m'amuſer ſeule, mais vous ſſez mes maniéres de penſer, elles me nt moins de plaiſir que de remords, e je ne penſe rien de criminel ; je n'oſe ndonner ſans votre ſecours à me ſou- d'un pauvre garçon dont vous ne me as un petit mot.

cille fut charmé de ce peu de mots. ns, dit-il à Madame de Marigue ; ne ns pas échaper une ſi favorable diſ- on. Elle fit en effet eſſayer un ha- r le Marquis ; on lui mit des cornet- des rubans ; ſa taille étoit admira- mais il paroiſſoit d'une grandeur dé-

eſurée, & ſon air étoit un peu dégin-
ndé : on lui apprit ce ſoir-là à faire des
verences & à ſe tenir dans une conte-
nce bien modeſte ; & l'on compta de ſe
endre à la Province des graces qui lui
anqueroient. Il faloit un ſecret invio-
ble. Madame de Marigue ſçavoit bien,
ie, de l'humeur dont étoit ſon amie, la
oindre découverte l'auroit réduite au
éſeſpoir. Rucille ſuppoſa chez lui un pe-
voyage ; & ſortant à la pointe du jour
ec un ſeul valet de chambre qui ſça-
oit ſon amour, il ſe rendit chez Mada-
e de Marigue, où on le déguiſa, & où,
us le nom de la Vicomteſſe de Gra-
nac, il monta en carroſſe ſans le moin-
e ſoupçon de la part des gens de la
omteſſe ; on lui attacha un maſque, &
ut cela ſe fit avec une joie & une gaye-
qui paroiſſoit d'un heureux augure.

Lorſqu'ils arrivérent, Madame de Ma-
gue préſenta ſa parente à la belle Ma-
me de Mortane ; elle penſa tomber de
n haut à l'aſpect de ce grand fantôme
aſqué : après les premiers complimens,
ous êtes bien incommodée, Madame,
-elle à la Vicomteſſe, ſi vous avez tou-
urs le maſque, & ſi vous ne le quittez
oint en mangeant ; je vous ferois peur,
prit-elle d'un ton gaſcon, ſi je me dé-
maſ-

maſquois : il
& les lys de
Monſieur le V
mices de ma
teſſe faillit à
me de Madar
retint pour e
cille étoit bie
moigner ſes
tant ſe contr
re à bien.

Madame de
à ſon aimable
garde de lui p
lettre, qu'elle
qui ne finiſſoie
même oſé l'av
parce qu'à cou
mal d'elle enſe
petit ſourire,
trouvoit aſſez
portat point de
ſi intéreſſante.

Le lendema
me de Marigue
dre agréable d
qu'on s'accoutu
ſement. Comm
faſſe ? reprit-il
re Madame de

aſquois : il faut laiſſer revenir les roſes
les lys de mon teint, & donner à
onſieur le Vicomte, mon mari, les pré-
ces de ma ſeconde beauté. La Com-
ſe faillit à mourir de rire du Gaſconiſ-
de Madame de Gragnac, mais elle ſe
nt pour en avoir plus de plaiſir. Ru-
étoit bien affligé de ne pouvoir té-
gner ſes tranſports ; il faloit pour-
ſe contraindre pour mener l'avantu-
bien.

dame de Marigue dit en particulier
aimable amie, qu'elle n'avoit eu
de lui parler du Marquis dans ſa
qu'elle avoit là-deſſus des travers
finiſſoient point, & qu'elle n'avoit
oſé l'avertir qu'elle étoit à Paris,
u'à coup ſûr ils auroient dit du
lle enſemble. La Comteſſe fit un
rire, mais dans ſon ame elle
aſſez mauvais qu'on ne lui ap-
oint de nouvelles ſur une choſe
lante.

demain de leur arrivée, Mada-
rigue exhorta Rucille à ſe ren-
le dans la converſation, pour
coutumat à lui ſous ſon dégui-
Comment voulez-vous que je
it-il d'un air impatient. J'ado-
de Mortane, je ne puis lui

rien dire qui approche du bien, qu'en lui parlant de mon amour ; & je me vois réduit à lui tenir des propos divertiſſans, qui tout au plus n'attireront que ſes moqueries? Qu'importe, dit Madame de Marigue, que la Vicomteſſe de Gragnac ſoit moquée, pourvu que le Marquis de Rucille puiſſe jouïr des plaiſirs de voir ſa maîtreſſe, & ménager un moyen de ſe découvrir. Prenons donc patience, reprit Rucille en ſoupirant : c'eſt en effet beaucoup de voir ce qu'on aime.

En achevant ces mots, on lui attacha ſon maſque, & il accompagna Madame de Marigue dans la chambre de la Comteſſe : on ſe mit à table peu de tems après, & quoiqu'on fut accoutumé dès la veille à le voir manger maſqué, la bizarerie de cet ajuſtement préparoit toujours une ſcéne nouvelle. Madame de Mortane avoit un air ſouriant dans la bouche, & cela entraînoit un rire univerſel dans tout ſon domeſtique ; chacun faiſoit des grimaces de poſſédé pour en arrêter le cours, mais Rucille gardoit toujours ſa gravité & ſon Gaſconiſme.

La Comteſſe les mena l'un & l'autre après le repas dans un ſalon délicieux à plain pied du jardin ; une grande voliére rem-

remplie des
cupoit une
portes vitrées
par des caſcad
autres étoie
qui multiplio
fond avoit
main : il rep
pandant des
en fleurs ; ſa
les ornemen
tes, lui éto
Rucille é
mens de ſa
mour redou
mille tranſp
Dames ſe
ques, & M
cœur étoit t
mer par un
férent le ch
des caſcad
d'abord tou
comteſſe,
fortement
les en dét
comme un
regards de
qu'ils paru
ſiens avec

mplie des plus aimables oiſeaux en oc-
poit une des faces : l'autre avoit des
rtes vitrées qui laiſſoient borner la vûe
des caſcades merveilleuſes ; & les deux
res étoient ornées de grandes glaces
multiplioient tous ces objets; le Plat-
d avoit été peint par une ſçavante
n : il repréſentoit la belle Aurore ré-
lant des larmes qui ſe convertiſſoient
eurs ; ſa beauté étoit parfaite, & tous
rnemens que lui attribuent les Poé-
lui étoient prodigués.

icille étoit amoureux tous les mo-
de ſa vie, mais il y en a où l'a-
redouble ; ce beau lieu lui cauſa
tranſports & mille déſirs : ces trois
s ſe mirent ſur des ſofas magnifi-
& Madame de Mortane, dont le
toit touché, ſe laiſſa d'abord char-
une douce réverie que lui cau-
e chant des oiſeaux & le murmure
cades : Ses beaux yeux s'étoient
tournés ſur le maſque de la Vi-
, & ſes penſées l'occupérent ſi
nt qu'elle les y fixa ſans ſonger à
détourner. Rucille la regardoit
ne divinité, & tranſporté des
e ſon aimable Amante, quoi-
uſſent diſtraits, il confondoit les
eux, & ſentoit ce qu'on ne

ſçauroit exprimer. Madame de Marigue rompit enfin le ſilence, ſans quoi il n'y auroit eu que des acteurs muets. Voici une charmante maiſon, dit-elle, on y goûte bien doucement le plaiſir de la ſolitude, & je trouve fort bien entendu de venir ſouvent ſe délaſſer du tumulte du grand monde, dans les lieux où régnent l'innocence & la tranquillité. Il faut auſſi convenir, reprit Rucille, que la vûe de Madame la Comteſſe ajoûte bien aux beautés dont ce lieu eſt rempli, & qu'il ne tient qu'à un petit reſte de raiſon qu'on ſe réſerve pour le beſoin, qu'on ne croye être dans un Palais enchanté, avec une Fée propre à tout ſoumettre ſous ſes loix. Vous êtes bien flateuſe, répondit Madame de Mortane, & pour répondre à votre politeſſe, je vous aſſure que ſi j'avois le pouvoir d'une Fée, je vous rendrois à l'inſtant la plus belle perſonne du monde; je ferois enſuite arriver galamment Monſieur le Vicomte de Gragnac; & je verrois auſſi-tôt tomber votre maſque pour ne me pas priver plus long-tems du plaiſir de vous voir. La feinte Vicomteſſe vit bien qu'on ſe moquoit d'elle; mais le déſir de plaire ſous quelque forme qu'on paroiſſe, eſt naturel. Rucille entreprit du moins de divertir Madame de Mor-

Mortane, s
ſentimens q
Fée, Mme,
tre ſi bonne
veut emport
des choſes in
capricieuſe,
penſez que n
occaſionner
fantaiſies.
qu'on m'eût
bonnes Fées
dame de Ma
Magicien,
pour oſer le
Vous m'en c
Comteſſe de
cle, il ne fa
La conver
un fort gran
les cours, &
arriver la M
de... & le
n'avoit pû re
ner voir ſa fi
déclaré ſes in
favorablemen
jugeoit que
cider des allia
Madame d

, s'il ne pouvoit lui inſpirer les
s qu'elle lui devoit. Si vous étiez
ıe, vous ceſſeriez peut-être d'ê-
ne : le pouvoir de faire ce qu'on
›orte ſouvent la volonté de faire
:s injuſtes. Vous me croyez donc
ıſe, reprit la Comteſſe, & vous
ue mon pouvoir ne ſerviroit qu'à
ner la promte exécution de mes
s. Je vous aſſure, que je ſens
ı'eût mis à coup sûr au rang des
Fées. N'euſſiez-vous pas, dit Ma-
e Marigue, fait enrager quelque
en, s'il y en eût eu d'aſſez vain
ſer lever les yeux juſqu'à vous?
n'en demandez trop, répondit la
ſſe de Mortane; & ſur cet arti-
ne faut jamais répondre de rien.
converſation fut interrompue par
t grand bruit qu'on entendit dans
urs, & peu de tems après, on vit
r la Maréchale de... la Ducheſſe
& le Prince de... La Maréchale
ıt pû refuſer à la Ducheſſe de la me-
oir ſa fille : & le Prince, qui avoit
ré ſes intentions, avoit été écouté
ablement d'une mére ſuperbe, qui
›it que la ſeule ambition devoit dé-
des alliances.

adame de Mortane entra avec cette

mpagnie, & lui préſenta la Vicomteſ-
celle-ci redoubla l'accent gaſcon, &
ouva cette avanture cruelle. Vous voy-
, dit la Ducheſſe, qui ne ſoupçonnoit
int la Comteſſe d'être ſa rivale, vous
yez qu'on quitte tout pour venir un
u peupler votre ſolitude. Pour moi,
adame, dit le Prince, qui regarde com-
ſolitude tous les lieux où vous n'êtes
s; je ne prétens point faire valoir ma
ite: ainſi, répondit la feinte Gragnac,
i ne put ſe refuſer le plaiſir d'attaquer
n rival, je ne conſeille pas à Madame
Comteſſe de vous être bien obligée de
tre voyage, puiſque ce n'eſt que pour
ous que vous l'avez fait. Le Prince fut
rpris, que ce maſque entrat en conver-
ion par une picoterie; il lui prit dès
moment de l'averſion pour cet ajuſle-
ent bizarre: & Madame de Marigue,
oyant que le preſſentiment agiſſoit dans
Prince comme la connoiſſance dans le
arquis, interrompit la réponſe qu'il al-
it faire, en propoſant la promenade:
ous ne ſongeons guéres, dit-elle, que
ous allons entrer dans une ſaiſon où
s jardins nous ſeront interdits, & qu'il
ut profiter des beaux jours. C'eſt une
orale qu'il faudroit ſuivre en tout, re-
it Rucille. Oh! pour vous, Madame,
dit

dit Madame
ri que vou
maxime à la
n'eſt pas da
ne tiendroit
quis; que v
un homme
point un c
La Maréch
port au Pri
comteſſe, e
pendant qu
la Ducheſſe
la Gaſconn
que. Voilà u
Ducheſſe de
paroît avoir
amitié avec
qui étoit au f
ciſément cett
Rucille ſous
ce une averſi
ſes yeux. Qu
ce fantôme?
qui couronn
dieſſe nature
Prince, dit M
me de Gragn
amie, je vou
On ſe pro

e de Mortane, qui avez un ma-
us aimez, vous ſuivez cette
la lettre; mais tout le monde
dans le cas de la pratiquer. Il
oit qu'à vous, répondit le Mar-
e vous manque-t-il pour rendre
ne heureux, & n'auriez-vous
cœur capable d'en choiſir un?
chale ſaiſit ce diſcours par rap-
Prince; & applaudiſſant à la Vi-
, elle lui parla quelque tems,
quoi l'on inſtruiſoit le Prince &
neſſe des raiſons qui obligeoient
onne à ne point quitter ſon maſ-
oilà un étrange ridicule, dit la
le de... mais avec tout cela elle
avoir de l'eſprit, & je veux faire
avec elle. Madame de Marigue,
it au fait de tout, admira que pré-
nt cette Ducheſſe eût du goût pour
e ſous ſon déguiſement, & le Prin-
e averſion qui paroiſſoit déja dans
ux. Que trouvez-vous d'aimable à
ôme? dit-il; un accent gaſcon,
ouronne ſon ridicule, & une har-
e naturelle à ſon païs? Tout beau;
e, dit Madame de Marigue. Mada-
e Gragnac eſt ma parente & fort mon
, je vous demande grace pour elle.
n ſe promena fort long-tems; il fai-

fort beau ce jour-là, & l'on ne sor-
des jardins que pour aller souper. Le
ce lança quelques traits à Rucille sur
masque fidéle qui ne l'abandonnoit
nt; mais il ne demeura jamais en ref-
& ce jour-là Madame de Mortane
mença de la trouver plus aimable
lle n'avoit encore fait: pour la Du-
sse, elle prit une amitié si vive pour
, qu'elle fit tout ce qu'elle put pour
liger à se démasquer. Elle est caref-
e & flateuse: Madame de Gragnac
besoin de toute son adresse pour se
endre de ses empressemens. En véri-
Madame la Duchesse, dit Madame
Mortane, il y a de l'inhumanité à
s de vouloir forcer les volontés. Ma-
e la Vicomtesse m'a refusée sans re-
r; & c'est Monsieur le Vicomte qu'elle
t le premier faire juge du peu de dé-
dre que la petite vérole a fait sur son
t. Rucille vit bien que la charmante
ve se moquoit un peu de lui; mais
se livre volontiers à ce qu'on aime. Il
vrai, Madame, répondit-il; Monsieur
Vicomte & moi vivons si tendrement
emble, que sans avoir la moindre ja-
sie, il ne laisseroit pas de me sçavoir
vais gré si je laissois seulement voir
n visage aux zéphirs avant son arri-
vée.

vée. Ah pou
tesse en éclat
& si subtils,
tre passer par
je vous ferai
veux avec M
On dit enc
qui forment l
chacun se sép
les apparteme
cille passa un
lui de Madam
vous assez,
étoile, qui c
les gens du n
craindre la pr
le, parce qu
sa voix à mo
nétration des
& vous jugez
lon les régles
ce de... Just
infortune est
sion que j'av
pendant qu'e
de connoître
tane: cette
sitôt promise
rend son esc
jours; le de

ah pour les zéphirs, dit la Com-
n éclatant de rire, ils ſont ſi légers
ubtils, que j'en ai vû plus de qua-
ſer par deſſous votre maſque, &
s ferai ſur cela une querelle ſi je
vec Monſieur de Gragnac.
dit encore cent de ces bagatelles
rment la plûpart des converſations:
n ſe ſépara à minuit pour aller dans
partemens qui étoient préparés. Ru-
paſſa une partie de la nuit dans ce-
Madame de Marigue. Admirez-
aſſez, lui dit-il, la fatalité de mon
, qui conduit ici à point nommé
ens du monde dont je dois le plus
lre la préſence? Je hais la Marécha-
arce que je vois bien qu'elle donne
ix à mon rival; je redoute la pé-
tion des yeux de la Ducheſſe de...;
us jugez bien, ajoûta-t-il, que ſe-
es régles je ne dois pas aimer le Prin-
e... Juſte ciel, s'écria-t-il, quelle
tune eſt la mienne! une légére paſ-
que j'avois pour la Ducheſſe de...,
lant qu'elle étoit fille, m'empêche
onnoître le prix de Madame de Mor-
: cette charmante perſonne n'eſt pas
promiſe à un autre, que l'amour me
l ſon eſclave pour le reſte de mes
s; le deſtin m'empêche de rompre

engagement ; je connois qu'elle a des
timens capables de faire mon bon-
r ; mais une vertu pouſſée juſques à
cès, lui fait retrancher juſqu'aux moin-
s témoignages du goût qu'elle avoue
oir pour moi. Son mari meurt ; je ſuis,
lle veut, au comble de la félicité ; un
upule frivole, une obéiſſance outrée,
ardent, que dis-je, détruiſent peut-
e ma fortune ; je ſuis réduit aux maſ-
ades, pour la voir ſans l'offenſer ; &...
vérité, interrompit Madame de Ma-
ue, je n'oſe enviſager ce que tout
i va devenir : je vous conſeille de
mander un équipage à la Comteſſe,
s couleur de quelques affaires, auſſi-
n vous ne pouvez être ſi long-tems
s faire votre cour. J'y ai déja bien
nſé, répondit le Marquis ; mais quit-
ai-je la place à mon rival ? Revenez
main dans ma chambre, répondit cet-
amie, nous prendrons des meſures ſur
nt cela.

Rucille fut en effet ſe coucher, mais ce
fut pas pour dormir ; l'amour, la jalou-
, l'eſpérance, ſe faiſoient ſentir tour à
ur à ſon cœur ; il ſe leva aſſez matin ; il
a s'enfoncer dans un bois très obſcur
i eſt au bout du parc de cette terre-là :
oyant n'être vû que des oiſeaux, il ôta

ce maſque my
loient tant d'in
la mouſſe, il c
tion des biais p
férable. Son a
trait pour tout
ce de... étoit
de remarquer
perçû. La paſ
pour Madame
lé auſſi matin
le conduiſit c
en reconnoiſſ
ſon courut da
après la fureu
ne s'étoit jam
rence : il ne d
fût de conce
vous force, c
le à ſon Rival
bit ? Croyez-v
par l'obſtacle
fut frappé de
roit été d'une
dame de Mo
la vie: il la vo
née ; mais ne
Prince, J'ai
d'une occaſio
qu'on ne me

ce maſque myſtérieux, ſur lequel rou-
oient tant d'intérêts, & ſe couchant ſur
a mouſſe, il chercha dans ſon imagina-
ion des biais pour n'être pas toûjours mi-
érable. Son attention le rendoit ſi diſ-
rait pour toute autre choſe, que le Prin-
e de... étoit auprès de lui & à portée
e remarquer ſes traits, ſans qu'il l'eût a-
erçû. La paſſion, que ce Prince avoit
our Madame de Mortane, l'avoit réveil-
é auſſi matin que le Marquis, & le hazard
e conduiſit dans le même lieu; il fremit
n reconnoiſſant Rucille; un mortel friſ-
on courut dans ſes veines; un moment
près la fureur s'empara de ſon eſprit; il
e s'étoit jamais douté de cette concur-
ence: il ne douta pas que la Comteſſe ne
ût de concert de ce déguiſement. Qui
ous force, dit-il, en adreſſant la paro-
à ſon Rival, à vous cacher ſous cet ha-
t? Croyez-vous fuïr à mon reſſentiment
ar l'obſtacle de votre maſque? Rucille
t frappé de ces paroles, comme il l'au-
oit été d'une apparition; la gloire de Ma-
ame de Mortane lui étoit plus chére que
vie: il la voyoit en état d'être ſoupçon-
ée; mais ne pouvant ſouffrir l'orgueil du
rince, J'ai rendu témoignage en plus
une occaſion, répondit-il en ſe levant,
'on ne me parle pas impunément du ton

que

vous faites : & tel prétend avoir du
entiment contre moi, qui pourra ſen-
ce que peut le mien. Vous parlez en
al heureux, répondit le Prince outré
douleur & de rage, plûtôt qu'en hom-
courageux ; mais je perdrai la vie en
s diſputant Madame de Mortane, ou
s me donnerez la mort. Rucille étoit
armes : il n'en avoit même point por-
dans un voyage qui devoit être ſi pa-
que, & n'ayant voulu ſe fier à perſon-
de ſon ſecret, il n'avoit point mené
valet de chambre : mais ſon courage &
amour ne ſe démentirent point dans
te occaſion. Les apparences ſont ſou-
t trompeuſes, dit-il ; ſi vous n'étiez
grin que de mon bonheur, nous pour-
s être amis toute nôtre vie ; mais je
votre Rival, Rival malheureux, for-
à recourir aux ſupercheries, pour n'ê-
point chaſſé d'une maiſon où vous avez
rement les entrées ; mais un Rival éter-
, & qui pourroit vous incommoder
s la ſuite : prenons des meſures, ajoû-
-il, pour vuider ce différend, qui ne
doit terminer qu'avec nos vies. La va-
r tranquille du Marquis inſpira un peu
phlegme au Prince : ils convinrent de
trouver ſur le chemin de Paris ; le
nce ſe chargea de porter une épée pour
Rucille,

Rucille, & de
poſte pour ſe
vous.

Dès que to
crut que l'heur
la chambre de
alla lui dire q
petit voyage
manderoit au
poſte, pour ê
ſentiment. So
que Madame
rien : elle me
l'apartement
le lui dit que
bligeoient à fa
la belle Com
qui ſe trouva
Marquis ; on
nir des moye
plaiſoit de pa
partie ne s'eſt
La Ducheſſe
de voir éloig
Prince ſortit
crut qu'il allo
vous n'étoit
de tems, &
& douteux; n
fort, ou mo

ucille, & de lui donner une chaiſe de
ɔſte pour ſe trouver au lieu du rendez-
ous.

Dès que tout fut arrêté, le Marquis
ut que l'heure étoit propre à entrer dans
chambre de Madame de Marigue; il
la lui dire qu'il étoit reſolu de faire un
etit voyage à Verſailles, & qu'il de-
anderoit au Prince de ... une chaiſe de
ɔſte, pour ôter toute ſuſpicion de reſ-
ntiment. Son ſang froid étoit ſi grand,
ıe Madame de Marigue ne ſoupçonna
en : elle mena la fauſſe Vicomteſſe dans
partement de Madame de Mortane, el-
lui dit que des affaires importantes l'o-
ıgeoient à faire un petit voyage à Paris;
belle Comteſſe y conſentit : le Prince
ı ſe trouva préſent, offrit une chaiſe au
ırquis ; on crut qu'il étoit ravi de four-
des moyens à une femme qui lui dé-
ıiſoit de partir d'où il étoit, & jamais
tie ne s'eſt faite avec plus de facilité.
Ducheſſe de.... témoigna du chagrin
voir éloigner Madame de Gragnac. Le
nce ſortit peu de tems après elle : on
t qu'il alloit ſe promener; le rendez-
ıs n'étoit pas loin ; il s'y rendit en peu
:ems, & leur combat fut long, beau,
louteux; mais le Prince étant, ou moins
, ou moins adroit, ou moins cou-
rageux,

eux, que Rucille, commençoit déja
'affoiblir, lorſqu'il lui porta un coup
s la cuiſſe qui le fit chanceler ; une
re ſe trouva ſous ſes pieds; il tomba
z rudement, & Rucille courant à lui,
ui arrachant ſon épée, lui fit demander
vie & promettre qu'il n'employeroit
ıtre voie que celle de ſon mérite pour
ſſir auprès de la Comteſſe ; il l'obli-
enſuite au ſecret ſur le combat, & lui
dit ſon épée de la façon du monde la
s généreuſe : le ſort des armes eſt jour-
ier, lui dit-il, en la lui préſentant ; je
vous regarde pas moins comme un des
s braves hommes du monde, & vous
ez être bien payé, ajoûta-t-il, de ce
avantage, par le plaiſir de voir Mada-
de Mortane, tandis qu'il faut que je
en éloigne : en effet, le coup que le
nce avoit reçu dans la cuiſſe, ayant
porté à l'endroit de la poche, avoit
p trouvé d'obſtacles pour faire une
nde bleſſure, & n'avoit qu'un peu en-
né les chairs ; un mouchoir qui ſervit
bandage en eut bien-tôt étanché le
g ; ce fut Rucille lui-même qui lui
ndit ce ſervice. Le Prince fit ce qu'il
t, pour recevoir de bonne grace ſes
acieuſetés ; mais il eut toujours un air
ntraint, qui marquoit ſa douleur & ſa
ge.

On

On deman
pouvoit eſpér
ſecret, le Ma
poſte au Princ
frenier, qui
ſes chevaux,
quais, que R
ſuivre dans ſ
More qui ne
fit arrêter ſa
rendez-vous
mérent pas
il trouſſa ſa j
modé ; & o
vraye, elle
blable.

Cependant
teau ; il étoit
qu'il ne ſong
quelqu'un. L
rut un ſujet p
mais c'étoit
connoître à
qué de paro
la Ducheſſe
étoit cepend
avoit quelqu
ne pouvoit
il eſpéra tro
conſeils dans

On demandera peut-être comment on ouvoit eſpérer que ce combat demeurât ecret, le Marquis ayant une chaiſe de oſte au Prince de... Mais c'étoit un Pal-enier, qui ne panſoit guéres plus que es chevaux, qui la conduiſoit; & le la-uais, que Rucille avoit choiſi pour le ivre dans ſon déguiſement, étoit un ſore qui ne ſçavoit que ſa langue; il t arrêter ſa chaiſe au coin du bois où le ndez-vous étoit donné: ils ne s'infor-iérent pas de ce qu'il y vouloit faire; trouſſa ſa jupe qui l'auroit fort incom-odé; & outre que la choſe eſt fort raye, elle eſt encore fort vrai-ſem-lable.

Cependant, le Prince retourna au Châ-au; il étoit ſi embarraſſé & ſi chagrin, u'il ne ſongea qu'à ouvrir ſon cœur à elqu'un. D'abord, la Maréchale lui pa-t un ſujet propre pour cet épanchement; ais c'étoit un moyen de faire trop tôt nnoître à Rucille, qu'il lui avoit man-é de parole ſur le ſecret: ce fut donc Ducheſſe de..... qu'il choiſit; le récit ›it cependant délicat; la fin du combat ›it quelque choſe d'humiliant: mais il pouvoit digérer ſeul ſon affliction, & :ſpéra trouver des conſolations & des ıſeils dans une perſonne qui avoit des

intér-

érêts communs avec lui; car la Ducheſ-
avoit un goût pour Rucille qu'elle ne
uvoit ſurmonter, & ce n'étoit que par
r amuſement qu'elle faiſoit des coquet-
ies à d'autres.

Il trouva bien-tôt le moment de lui
clarer ſes plus ſecrets ſentimens, il adou-
ſeulement un peu ſa défaite dans le
nbat; mais la Ducheſſe en démêla aſſez
ur en aimer mieux le Marquis; il n'y a
int de femme, qui ne pardonne plutôt
e infidélité ou une indiſcrétion, qu'un
nque de valeur à ſon Amant. Vous
yez, Madame, lui dit le Prince, que
s cauſes ſont fort pareilles : vengeons-
us ſecrétement; mais vengeons-nous
ne façon qui faſſe trembler les ingrats
les ingrates. Fiez-vous en à moi, ré-
ndit la Ducheſſe : j'ignorois la cauſe
changement de Rucille, mes vengean-
auroient porté à faux, mais je con-
is mon but & je ne ſonge plus qu'à re-
gner Paris; il faut partir dès demain,
ûta-t-elle; ſacrifiez le plaiſir de voir
tre maîtreſſe à la douceur de punir vo-
rival.

La Ducheſſe dit le ſoir en ſoupant,
'elle étoit obligée de partir le lende-
in : le Prince dit la même choſe; &
Maréchale, qui n'étoit jamais à la cam-
pagne

pagne que
partiroit avec
fit ce qu'elle
qu'à dire vr
qui agit dans
lui étoit plus
vec des gen
la Maréchal
mentée en fa
ſoit davanta
cher une c
Marigue. Q
cille? lui di
n'en jamais
je vous en d
gue, quand
te? il vous a
n'avez pas le
pules qui v
rez peut-être
ce de...., pa
ambitieuſe
ſans doute
Mortane,
ſens eſclave
ſuadent qu
nous, & qu
du cœur p
roit bon, r
me de Mari

pagne que malgré elle, annonça qu'elle partiroit avec eux. La charmante veuve t ce qu'elle put pour les arrêter, quoiu'à dire vrai, ce ne fût que la politeſſe ui agit dans cette occaſion; la ſolitude ui étoit plus chére avec ſon amie, qu'aec des gens qu'elle ne pouvoit aimer: Maréchale l'avoit terriblement tourentée en faveur du Prince, elle l'en haïſit davantage; elle eut avant de ſe couer une converſation avec Madame de arigue. Que fait à préſent le pauvre Rule? lui dit-elle: vous avez la dureté de n jamais parler: Que voulez-vous que vous en diſe, reprit Madame de Mari-e, quand votre maiſon lui eſt interdi- il vous adore, vous l'aimez, mais vous rez pas le courage de vaincre des ſcru-s qui vous tourmentent, & vous au-peut-être la foibleſſe d'épouſer le Prine...., parce qu'une mére hautaine & itieuſe vous le commandera. J'aurai doute de la peine, reprit Madame de ane, à deſobéïr à ma mére: je me eſclave des préjugés, qui nous perent qu'une mére a tout pouvoir ſur , & qu'on doit étouffer les ſentimens eur pour courir à la gloire. Cela ſeon, répondit impatiemment Mada-Marigue, ſi vous aviez du panchant

pour

pour un ſujet médiocre ; mais Rucille ſera Duc après la mort de ſon pére ; & mérite à part, dès que ce n'eſt point un Prince du ſang que vous refuſez, vous ne perdez pas grand' choſe. Mais avoüez, ajouta-t-elle, avoüez, que vous n'aimez qu'une certaine illuſion que vous vous êtes formée ſur la réputation ; & que Rucille, l'amoureux Rucille, n'a tout au plus que la ſeconde place dans votre cœur. Vous me mettez par cette idée que vous vous formez de moi, reprit Madame de Mortane, dans la néceſſité de vous en dire plus que je n'en ai jamais dit ; il eſt des momens où tout me paroit poſſible pour vivre avec Rucille, où ce que vous appellez illuſion, & ce que j'appelle gloire, me paroit une chimére indigne d'une femme ſenſée, où je ſouhaite ardemment de le voir. Vous l'avoüerai-je ? ajouta-t-elle en rougiſſant ; il me paſſa par la tête, que la Vicomteſſe de Gragnac étoit le Marquis de Rucille : lorſqu'il me conta Lubantine, j'en fus embarraſſée & troublée ; mais quel trouble, ma chére bonne ! que j'y goutai un plaiſir ſenſible & ſingulier ! que cette marque d'amour & de reſpect m'auroit été chére ! & que ce fut un triſte retour pour moi, lorſque la fin du conte me fit connoitre que la ſeule prévention de mon cœur

cœur m'avoit trompée ! Madame de Marigue ne voulut pas perdre un moment ſi précieux, elle lui avoüa toute l'Hiſtoire de la maſcarade, & finit en lui diſant, qu'il faloit s'affranchir de l'eſclavage où elle ſe mettoit elle-même, & voir Rucille dès le lendemain ſans déguiſement & ans feinte. Ah ! dit la Comteſſe, cela ſeroit tout différent ; je n'avois point tremblé dans cette entrepriſe du Marquis : mais ne puis me réſoudre à le faire venir de ng froid. Son amie ne voulut pas la tourmenter davantage, mais elle alla écrire s mots à Rucille.

Profitez des favorables diſpoſitions où l'on trouve pour vous ; nôtre amie n'eſt pas ſi rible que vous penſez : elle combat toûrs lorſqu'elle ne vous paroit pas favora-, mais c'eſt ſon cœur qui agit quand elle dans vos intérêts : venez demain, ne per- pas un inſtant, les importuns partent le tin, venez à l'entrée de la nuit ; on ſçait point que je vous écris, ſurpre- une tendre Amante qui ne demande qu'à trompée.

Madame de Marigue chargea un de ſes s de porter ce billet au Marquis : la pagnie partit le lendemain : les deux amies

amies ſe promenérent tout le jour avec une douceur incomparable; jamais la Comteſſe n'avoit paru ſi ferme dans ſes réſolutions; il faiſoit déja un peu de froid, elles revinrent ſe chauffer; & Madame de Mortane ayant une petite table devant elle, écrivit ces paroles que ſon cœur lui dictoit.

Ah! c'étoit vous, mon cher Rucille,
Mon cœur plus que mes yeux habile
Me le diſoit, devois-je m'y tromper?
D'un trouble aimable il ſe ſentit fraper:
Que ce moment pour vous eût été favorable!
Hélas! que ne paroiſſiez-vous?
De quoi n'étois-je point capable?
Qu'à mes pieds il m'eût été doux,
De vous voir me vanter vos feux, votre conſtance!
Et que malgré le ſort de nos plaiſirs jaloux
Vous auriez conçû d'eſpérance!

Les yeux de la belle Madame de Mortane étoient d'un brillant ſi vif; le feu, les bougies, ſes propres penſées, l'animoient à tel point, que les plus inſenſibles l'auroient adorée; qu'on juge donc ce que penſa Rucille, qui, n'ayant trouvé

ré perſonne dans les antichambres, avoit paſſé ſans s'arrêter juſqu'au cabinet de la Comteſſe ; qu'on juge de ſon tranſport, orſque n'étant aperçû que de Madame le Marigue, qui n'étoit pas ſi occupée, il ut le tems de ſe mettre à genoux auprès e ſa Maîtreſſe, & de lire les vers qu'el- e venoit de faire en ſa faveur : je ne ſçai l'on pourra imaginer le comble du plai- r où il ſe trouva. Quoi ! s'écria-t-il, je uis une fois en ma vie être le plus heu- eux de tous les hommes. Ah !.... il al- oit continuer un diſcours que l'excès de joie auroit rendu confus ; mais Mada- e de Mortane tournant ſes beaux yeux ers Rucille, Ah ! lui dit-elle, Marquis, ne vous pardonnerai point votre har- ieſſe ; on ne vient point ainſi ſurprendre s gens qu'on reſpecte. Ces paroles, qui voient quelque choſe de ſévére, étoient peu ſoûtenuës par l'air de toute ſa per- nne, que le Marquis n'en fut point épou- anté : Oui, lui dit-il, divine perſonne, ſuis un témeraire, mais mon crime eſt op beau pour m'en repentir ; prenez ma e ſi vous voulez, elle ne peut m'être ra- e dans un moment où elle me ſoit plus ére : il embraſſoit pendant ce tems-là les enoux, de Madame de Mortane, il lui iſoit les mains, & paroiſſoit ſi hors de lui-

lui-même, qu'elle ne put reſiſter à une joie inſpirée par un ſi aimable Amant. Eh bien! lui dit-elle, vous voilà donc content, ne vous plaignez plus de moi; vous connoiſſez à quel point je m'affoiblis quand je penſe à vous: je ne puis plus, ajoûta-t-elle, trouver ma juſtification que dans l'excès; levez-vous, Rucille, je ne donnerai jamais ma main qu'à vous. Adorable excès, reprit-il, que puis-je faire pour prix de ce que vous me promettez? Madame de Marigue ſourioit pendant cette converſation. En vérité, dit-elle, vous ne ménagez guére vos amies, quand vous avez le cœur content; ſi l'on s'aviſoit de vouloir ſuivre ces exemples, que feroit un tiers avec vous? Ah! ma chére, dit Madame de Mortane en l'embraſſant, vous êtes trop ſage pour que les exemples vous déterminent: & puis vous avez un mari, qui vous interdit un engagement comme celui que je me réſous à prendre. Pour moi, Madame, dit Rucille à cette aimable confidente, je ne compte à l'heure qu'il eſt que ma Maîtreſſe dans le monde: pardonnez-moi, ajoûta-t-il en parlant à Madame de Mortane; ce nom a quelque choſe qui me charme & qui m'enléve, & le haut degré de gloire à quoi vous me deſtinez, me rend aſſez hardi pour

pour m'en ſe
dit Madame
heur doit v
que j'en deſ
heures, & c
cilité qu'on
core bien lo
il, je crois
ou l'on goû
l'imaginatio
s'écria-t-il,
craindre de
ra que rien
puiſqu'elle
le avoit ta
cer.

Madame
affaire de c
la voir réuſ
demanda q
félicité; la
augmenta,
le, décida
du deuil,
tement juſq
ta-t-elle, v
mices de l
pas à négli
plus heure
l'eſpérance.

n'en ſervir. Je vous aſſure, répon-
adame de Marigue, que vôtre bon-
loit vous être d'autant plus cher ;
n deſeſpérois il y a vingt-quatre
, & que vous-même, malgré la fa-
ju'on a à ſe flater, croyez être en-
ien loin du but. Ah ! Madame, dit-
:rois être dans ces païs enchantés,
goûtoit des délices qui ſurpaſſoient
nation même ; ſera-t-il confirmé,
t-il, ce bonheur ? n'aurai-je plus à
e de retour ? La Comteſſe l'aſſu-
rien ne la pouvoit faire changer,
elle avoit pris ſon parti, & qu'el-
t tant fait que de le lui annon-

ame de Marigue, qui avoit fait ſon
le cette union, étoit charmée de
réuſſir ſi promtement. Le Marquis
a quel terme elle preſcrivoit à ſa
; la rougeur de la Comteſſe en
ta, & ſon amie, prenant la paro-
da qu'il faloit laiſſer paſſer l'année
l, & conduire cette affaire ſecré-
uſqu'à ce tems-là : auſſi-bien, ajoû-
, vous n'avez point goûté les pré-
e l'amour, ils ne ſont pourtant
gliger, & je doute que vous ſoyez
ireux dans la poſſeſſion que dans
ce. Le Marquis ſe récria fort ſur

cet article ; mais cela fut ainſi réſolu.

On fit même entendre à Rucille, qu'il faloit partir le lendemain au ſoir, pour que ſa viſite ne parût aux gens de la maiſon de Made de Mortane que comme celle d'un autre : il étoit ſi content de ſon deſtin, qu'il conſentit à tout. Mais, mon Dieu, dit la Comteſſe, la Ducheſſe de.... ne vous reconnut-elle point ſous votre maſque ? Oh ! non, Madame, reprit Madame de Marigue, un inſtinct ſeulement lui fit ſentir qu'il y avoit là-deſſous un autre viſage que celui d'une Vicomteſſe de Gragnac. Je voudrois bien, interrompit Madame de Mortane, ſçavoir ce qui s'eſt paſſé entre vous & la Ducheſſe de..... Ne craignez point de faire une indiſcrétion, ajoûta-t-elle, j'en penſe plus que vous ne m'en direz, & elle a des yeux, qui, quand ils vous regardent, en diſent plus que je n'en penſe.

Que puis-je vous refuſer, répondit Rucille, après ce que vous faites pour moi ? Les incidens de cette Hiſtoire ſont ſimples, mes ſentimens étoient médiocrement délicats ; ce n'eſt pas pour vous donner un grand plaiſir ; mais vous verrez par là la différence d'un amuſement à une paſſion, & je n'aſpire qu'à vous prouver à quel point je vous adore. Après ces paroles il reprit ainſi. Vous

Vous ſçavez
le Duc de..... m
prévention pou
dance pour me
roit tenu qu'à
Monſeigneur
me mit dans le
re. Mademoiſ
cheſſe de.....
que pour pe
belle, mais
que onze ou
ze ou quinze
ſentimens bie
ſoit pas de me
rougiſſant, &
mieux la forc
connoiſſois l
avancées que
en allez voi
amuſez-vous
tant chez M
les yeux co
ne vous di
ſont toujou
préférence
dis-je ſans
le Roi con
monde : j'a
pour Mon

Vous ſçavez, Madame, que Monſieur
Duc de..... mon pére a toujours eu une
vention pour moi & une condeſcen-
ce pour mes ſentimens, dont il n'au-
t tenu qu'à moi d'abuſer : il m'attacha à
nſeigneur dès mon plus bas âge ; cela
mit dans le monde de fort bonne heu-
Mademoiſelle de..... maintenant Du-
ſſe de..... ne quittoit jamais la Cour
pour peu de tems ; je la trouvois
, mais elle n'avoit en ce tems-là
onze ou douze ans, & moi quator-
u quinze ; on n'a pas d'ordinaire des
mens bien vifs à cet âge ; elle ne laiſ-
as de me faire de petites agaceries en
iſſant, & je crois qu'elle connoiſſoit
la force de ſes actions, que je n'en
oiſſois le prix : les femmes ſont plus
ées que les hommes, Madame; vous
z voir des preuves. A quoi vous
z-vous ? me diſoit-elle un jour, qu'é-
ez Madame la Dauphine, j'avois
ix collés contre une fenêtre ; vous
s divertiſſez à rien, vos regards
ujours diſtraits, vous n'avez de
nce pour perſonne. Moi ! répon-
ns preſque me tourner, je revére
comme le plus grand Prince du
j'ai un reſpect & un attachement
onſeigneur, qui me le fait ſuivre

en tous lieux ; j'aime la chaſſe, la danſe ; tous les exercices me font plaiſir ; en voilà aſſez pour remplir les vuides de la vie. Mais, reprit-elle, j'ai des maîtres comme vous, je fais ma cour aſſez réguliérement, j'ai par deſſus vos occupations celle de ma parure, & je ne laiſſerois pas de trouver encore du tems pour d'autres choſes, ſi je me l'étois bien mis en tête. Sa rougeur fut extrême en achevant ces paroles; je l'aperçus, parce que je m'étois retourné à moitié ; mais j'avoüe à ma honte, que je n'en ſentis pas la moindre émotion ; nous étions ſi jeunes, que nos converſations n'étoient point ſuſpectes, & j'avois d'ailleurs une indolence pour elle, qui faiſoit qu'on ne me redoutoit point du tout.

Une autre fois, j'étois chez la Ducheſſe de..... ſa mére, elle tenoit une bille à ſa main ; elle me demanda en badinant ſi je voulois joüer au billard ; ſans attendre ma réponſe elle paſſa dans une ſalle où il y en avoit un. Que joüerons-nous, lui dis-je ? je ne ſçai, répondit-elle, joüons..... à ces mots elle s'alla cacher pour rire d'un air enfantin, & puis revenant avec un peu de hardieſſe, jouons, ajouta-t-elle, votre cœur contre le mien. Mes yeux ſe deſillérent dans ce moment ; il me revint mille

nille choſes que toute ma jeuneſſe ne put n'empêcher d'interpréter en ma faveur : na vanité fut flatée, & je lui répondis d'un ir aſſez galant, que je voulois bien jouer : ſien, parce que ſçachant mieux jouer au illard qu'elle, j'étois preſque ſûr de le agner, mais que le mien lui étoit mieux :quis qu'il ne l'auroit pû être par le ſort. e jouons donc plus, me dit-elle, puiſ- ıe je ne pourrois rien gagner. Ah ! Ma- moiſelle, lui dis-je, ſi vous perdiez vo- : cœur contre moi, ce ſeroit un moyen me donner le prix du mien, & l'on ga- e ſouvent de grands plaiſirs en faiſant ces pertes-là. Eh ! mon Dieu, dit-el- ne jouons point ; croyez-vous qu'on puiſſe pas faire des préſens auſſi-bien vous ? Je me ſentis touché de cette ırtie ; je mis un genou à terre pour lui endre grace, & je baiſai ſa main avec ıetit tranſport qui ne lui déplut pas : émoins de cette action n'avoient point ndu nos paroles, on la regarda com- ın jeu d'enfant, & l'on nous laiſſa pos ; quelques jours après, elle m'é- un billet à peu près en ces ter-

s m'aimez comme un enfant : appre- e ne le ſuis pas plus que vous; à peine

m'avez-vous parlé depuis l'avanture du billard : ne devoit-elle point avoir d'autres ſuites ? Je ſuis capable de vivacité, de jalouſie, d'attachement ; vous devez en profiter, c'eſt pour vous que la fête eſt faite ; j'ai plus profité depuis que je vous aime, qu'en pluſieurs années d'une éducation aſſez appliquée ; mais c'eſt du bien perdu, ſi vous ne cultivez une ſcience que je ne dois qu'à vous.

Ce billet me parut bien hardi pour une petite fille ; mon eſtime ne s'accrut pas, mais mes deſirs en augmentérent ; je lui fis la réponſe qui ſuit.

Si je ne ſuis pas aſſez exactement les mouvemens de mon cœur, la diſcrétion en eſt cauſe ; quel plus grand plaiſir pourrois-je concevoir, que de paſſer les jours à vos pieds? mais ne faut-il pas garder des meſures ? Un monde de ſurveillans nous environne toujours ; je penſe à vous tous les momens de ma vie ; trouvez des moyens pour que je puiſſe vous le dire en particulier.

La petite perſonne me fit réponſe ſur le champ.

Il faut donner quelque choſe au hazard, la

a timidité ne ſied pas à nos âges ; venez ſur
e ſoir. Madame la Ducheſſe..... doit aller
aire un tour à Paris, je demeurerai entre
s mains de mes gouvernantes, elles ſeront
en fines ſi elles le ſont plus que moi.

Je me rendis au rendez-vous : mon pe-
eſt ſi fort ami de cette maiſon, que j'y
ois les entrées, mais je ne pus jamais lui
e un mot qu'en préſence de ſes fem-
s; elle en avoit une impatience dans les
ux, qui me fit faire un éclat de rire im-
deré : il faut convenir qu'il étoit hors
ſa place ; mais elle a de plus une inéga-
dans l'eſprit, qui lui fit tourner ſon
it contre moi : voilà un épanchement
oie fort à propos, dit-elle ; en verité
etits garçons ſont bien haïſſables ; je
iſſez imprudent pour redoubler cet of-
nt rire ; il me paroiſſoit plaiſant qu'el-
e reprochât ma jeuneſſe à l'âge qu'el-
oit ; elle n'entra point dans ma pen-
& elle me menaça, avec une colére
ble, de s'attacher à des gens qui ne
nneroient jamais de ces chagrins-là ;
e le porta pas loin ; je lui vis dès le
main agacer le jeune Prince de....qui
dix-huit ou dix-neuf ans, lui parut
mme fort grave. Je fis contre de
ôté, en rendant des ſoins à une jo-

lie perſonne; mais lorſque je vis que la choſe étoit ſérieuſe, & que le ſujet qu'elle choiſiſſoit étoit très-capable de la dépiquer, j'en ſentis mon amour-propre bleſſé. Je m'approchai un jour d'elle dans les apartemens, tandis qu'elle prêtoit l'oreille à ſon nouvel Amant, & lui parlant en vrai jeune homme, Votre cœur ſçait ſi bien ſe partager, lui dis-je, que vous pourrez bien auſſi partager votre converſation, & Monſieur le Prince de..... voudra bien que je vous demande à combien de conquêtes vous bornez votre année: comme c'eſt vous, ajoûtai-je, qui vous les attirez, vous pouvez vous régler à un nombre fixe. Cela étoit très-impertinent; une autre m'auroit envoyé promener, mais ſon humeur extraordinaire lui fit trouver cette ſaillie plaiſante. Je pourrois comme le ſoleil, répondit-elle en riant, m'arrêter en douze maiſons; mais ainſi que lui, je reviendrai toujours à la premiére. Mais Mademoiſelle, lui dis-je, cette premiére n'a pas de grands priviléges, puiſqu'il n'y demeure pas davantage que dans les autres. Ceci n'eſt qu'une figure, ajoûta-t-elle, elles ſont quelquefois un peu différentes de la vérité; & pour en revenir à elle, je me trouve prête à retrograder & à retourner à mon premier gîte. Le

Prince

rince de..... entendit toute cette allé-
orie parfaitement; mais ainſi que moi,
n'avoit pas une paſſion bien délicate, &
ialouſie ne le tourmenta guére.

Le caprice qui m'avoit ôté Mademoiſel-
le..... me la rendit : c'étoit une choſe
digieuſe de voir combien elle étoit
ncée à ſon âge ; rien ne l'arrêtoit, el-
e ſe contraignoit pour rien ; ſes goûts
:s deſirs lui tenoient lieu de regle, &
ın prodige ſurprenant, elle impoſoit
famille & à ceux qu'elle vouloit par
liſcours & des apparences ſi ſages,
ne la ſoupçonnoit que d'une envie
ire en général. Je fis en ce tems-
premiére campagne, ſi l'on peut ap-
ainſi le ſiége de Philisbourg, que
igneur fit en 1684. au mois de Sep-
; la joie de courir à la gloire &
r réellement ce que je n'avois
imaginer, me donna une ſorte de
on qui ne me permit pas de pa-
ort affligé à ma Maitreſſe ; elle en
a colére ; les réponſes qu'elle fit
ttres furent remplies d'un dépit
orſque je revins, je la trouvai
e au Prince de..... je m'en plai-
: le prit d'un ton plus haut que
il faut confeſſer qu'elle m'aimoit
un autre, & que je n'avois que

des paſſades de coquetterie à eſſuyer. Mon pére voyoit avec plaiſir l'attachement que j'avois pour elle : il me prit en particulier, & me demanda avec ſa bonté ordinaire, ſi je voulois qu'il ſongeât à cette alliance ; je demeurai ſurpris de cette propoſition, un engagement éternel me faiſoit peur. Ah ! lui dis-je, Monſieur, je ne ſuis pas encore au monde : laiſſez-moi jouir des douceurs de la liberté. Mon pére ne s'en tint pas là, il parla à Madame la Ducheſſe de..... d'une union qui lui paroiſſoit ſi bien aſſortie ; elle l'écouta favorablement, & dès le jour même elle en donna avis à ſa fille, ſans lui donner le tems de lui répondre : j'entrai chez elle quelque tems après ; Etes-vous las de m'aimer, & d'être aimé de moi, me dit-elle, d'un air chagrin ? Comment, Mademoiſelle, repris-je, avez-vous quelque nouveau reproche à me faire ? J'en ai un d'une telle importance, interrompit-elle, qu'il doit vous faire rougir. Quoi ! vous voulez prendre un engagement éternel, & peu ſenſible à la douceur d'avoir un cœur qui ſe donne à vous, vous voulez le contraindre à y être toute ſa vie ! Ah ! ajoûta-t-elle, ſi cela eſt, je vous ferai bien voir que je ſçai m'affranchir de ces

rtes de tirannies, & je vous mépriſe-
ſi fort, dès que vous ſerez mon ma-
que..... Mais, Mademoiſelle, lui dis-
out étonné d'un reproche que je ne
itois pas, & de l'eſpéce dont il étoit ;
s voulez me faire une querelle de
mande ; il eſt vrai que Monſieur le
de..... m'a offert de vous deman-
our moi, mais je me ſuis trou-
la même repugnance au mariage
ous en témoignez avoir, & s'il a
utre, c'eſt contre mon conſente-

e ſerois bien gardé de parler ainſi
ıtre perſonne ; mais je crus la ſer-
mode, & en cela je me trom-
Il eſt très-particulier, me dit-
vous rejettiez une propoſition
elle de m'épouſer, & que vous
z étourdi pour me le dire. Al-
lle, allez, me dit-elle, je ne
ai jamais. Vous ne me verrez
dis-je, parce que je vous dis
que vous ſemblez ſouhaiter :
ıtendu ? Oui, reprit-elle, &
n'aurois pas voulu que vous
aviſé de vouloir devenir
; mais je trouve horrible-
s, que vous ne ſaiſiſſiez pas
m'avoir pour compagne. Ah!

Mademoiſelle, lui dis-je, vous avez beaucoup d'eſprit, mais il y a ici des diſtinctions bien fines, j'ai peur qu'elles ne viſent un peu au..... Au galimatias, reprit-elle bruſquement : je vous entens, Rucille ; écoutez, ceci n'eſt point galimatias ; partez dans ce moment, & ne revenez jamais. Prenez-y garde, lui dis-je, Mademoiſelle : voilà une bizarerie, dont un autre que moi feroit des plaiſanteries par-tout ; vous me chaſſez par un caprice horrible, vous me rappellerez peut-être en vain.

A peine m'écouta-t-elle ; je fus même pluſieurs jours à ne la voir qu'à la Meſſe, aux apartemens, ou à la Comédie ; on ne parla plus de nous marier : elle affectoit alors de regarder tendrement le Prince de..... j'en avois une eſpéce de jalouſie, mais je me gardois bien de la témoigner : cette conduite me réuſſit. Elle me dit un jour en paſſant, qu'elle avoit une nouvelle à me dire, & que j'allaſſe le lendemain chez elle ; je ne me fis pas prier : On me marie, me dit-elle lorſque j'entrai, & c'eſt à un homme que ſelon les régles je ne dois pas aimer, les plus ſévères mêmes me le pardonneront. Et qui eſt cet homme heureux, repris-je triſtement, pour ne pas tomber dans l'inconvénient

énient qui m'avoit brouillé avec elle. C'eſt, reprit-elle, le Duc de ..... il eſt oux, il a peu d'eſprit, c'eſt mon fait, ne vous en verrai pas moins, Mar- is. Ses maniéres de penſer m'étoient ijours nouvelles : je la regardois d'un épouvanté ; elle crut que j'étois fâ- de la perdre. Eh fi ! dit-elle, n'en- point la place du Duc de ..... je ne ierai jamais, je vous aimerai toujours, me crois en droit de vous le dire , parce que je n'ai point de vûes cri- lles. Le reſte de la converſation ſe ſur le même ton ; cependant, cette n'étoit encore que propoſée, & fut ſçûe qu'un an après : ce fut en s-là, Madame, que je vous vis premiére fois à Marly. Monſieur me dit de vous regarder ; je le ous voir, & je m'allai placer au- vous, pour rendre à Mademoi- .... les regards qu'elle me pro- elle ne me parla point de vous, parle d'ordinaire d'une nou- ue. On danſa le lendemain, je c vous, je vous trouvai fort ous en fis même voir quelque mes yeux ; mais Mademoiſelle l'eut pas plutôt aperçu, que ôt une certaine mouche pla-

cée

cée à un endroit, qui, pendant que cette imagination fut en régne, ſignifioit la plus cruelle jalouſie : je me repentis de ma légére infidélité, & je crois que la plus véritable cauſe de ce repentir, c'eſt que vous détourniez toujours dédaigneuſement les yeux de deſſus moi, comme ſi vous m'aviez trouvé mépriſable ; le reſſentiment de ce petit outrage me rendit à mon devoir ; je n'avois d'ailleurs jamais été ſi content de ma maîtreſſe : vous vous ſouvenez ſans doute, Madame, que je vous fis un jour la guerre de la maniére dont vous receviez les avances qu'elle vous faiſoit ; vous me répondites avec une aigreur inſupportable.

Cependant, le tems du mariage de Mademoiſelle de..... s'avançoit ; dès que toutes les difficultés furent levées, toute la Cour ſçut cette affaire ; elle ſe fit avec une ſplendeur ſans égale ; je paroiſſois aſſez chagrin, je l'étois en effet, de voir quel homme alloit être le poſſeſſeur d'une perſonne qui a ſans doute beaucoup de charmes ; j'allai chez elle la veille de ſes nôces à l'heure qu'on devoit la parer pour toutes ces cérémonies qui précédent la véritable ; je me préſentai à la porte de ſa chambre, au moment que la Ducheſſe de..... ſa mére ſe tourmentoit pour

ju'on la lui ouvrit; mon impatien-
devoit rien à la ſienne. Made-
le de..... diſoit de tems en tems
ére qu'elle ne ſçavoit où étoient
ames, qu'elles avoient emporté la
qu'elle étoit enfermée; le phleg-
Mademoiſelle de..... irritoit la
e: enfin, elle envoya chercher
rier, la porte fut ouverte. Sça-
s, Madame, qui nous trouvames
hambre? le Prince de... qu'el-
fait cacher dans une feuille de
, faute d'autre lieu pour le met-
ducheſſe le pria bien doucement
ler, & l'aſſura qu'elle ne croy-
e l'enfance dans le procédé de
omme je ne lui étois point ſuſ-
lui dit des choſes très-fortes,
, & très-capables de la faire
elle-même; elle me laiſſa en-
us mon tour; je tonnai, je
lle m'avoua qu'elle avoit tort
parences, mais qu'au fond
plus innocent; je m'en allai
rieux, cela fit dire que ſon
oit fort affligé; je vous en
Madame: je ne ſçai qui ré-
ure de la feuille du para-
bien que ce ne fut pas moi,
fut contée, & ſon mari eſt
nore.

Je

Je regardai alors la Ducheſſe de.... comme une coquette, comme une infidéle. Juſques-là, la ſingularité de ſon caractére m'avoit piqué, mais on revient à la fin de cette vivacité qui n'eſt pas ſoutenue par l'eſtime : vous aviez, Madame, tout ce qu'il faloit pour engager & pour retenir le cœur d'un honnête homme; je donnois à votre beauté le prix qu'elle méritoit ; la vertu brilloit dans vos actions, une modeſtie charmante vous faiſoit honorer de tout le monde. Que ne ſentis-je point alors ! les ſuites vous l'ont prouvé : il eſt vrai que la fierté ou la colére que je voyois toujours dans vos yeux, lorſque vous daigniez ſeulement les tourner ſur moi, m'avoit fait réſoudre à ſurmonter une paſſion qui me déchiroit & qui me paroiſſoit digne d'un traitement plus doux.

Hélas ! interrompit la Comteſſe, la cauſe de ce traitement vous doit être à préſent bien chére ; je vous avois vû adorer la Ducheſſe de.... au moins il me le paroiſſoit : je vous croyois indifférent pour moi, je ne pouvois l'être pour vous; mon dépit & ma colére compoſoient un air de fierté qu'il ne faloit qu'approfondir, vous y auriez démêlé bien de la foibleſſe. Je ſuis trop payé, Madame, reprit

Le Marquis, je ſuis trop payé de mes ſouffrances; de quel prix ne voudrois-je acheter vos bontés? Voici le reſte de l'aventure, s'il vous plaît de l'écouter.

Il commença ainſi ſon diſcours.

Ce fut en ce tems-là, Madame, que le mariage fut arrêté avec Monſieur de Mortane; je ſouffris dans mon ame tout ce qu'on ne peut imaginer à cette cruelle. Me voilà donc ſans eſpérance, me-je: le bien, que le Ciel donne par ſurcroît aux plus miſérables, m'eſt interdit: la vertu qui fait mon admiration va être mon malheur. Hélas! reprenois-je, je ne perds rien; elle me hait ou me mépriſe dans le fond de ſon ame; enfin, Madame, j'ai connu par moi-même, que les diſcours qu'on fait tenir à Cyrus & à Céſar ſont fort dans la nature, car à entendre on m'auroit cru fou; vous vous ſouvenez ſans doute du jour que je tombai dans les boſquets en courant pour répondre à Madame la Princeſſe de Conti: je fus des premiers à m'offrir pour vous emporter, vous vîtes d'une façon qui avoit quelque de trop particulier, pour n'être pas ſujet d'une longue méditation. Je paſſai deux heures à rêver tout à ce qui vous avoit fait parler

ler comme vous fites, j'eus recours à vous comme à l'oracle le plus sûr : ma premiére lettre fut inutile, j'en eus un déſeſpoir affreux. Eh ! mon Dieu, interrompit encore la Comteſſe, comment aurois-je pû faire ? j'étois dans une ſituation qui me défendoit preſque juſques aux penſées ; vous en futes dédommagé par la ſuite, & vous connutes bien par la réponſe que je fis à votre ſecond billet, que je n'étois guére plus de ſang-froid que vous ; mais achevez, Rucille, continua-t-elle, je ne vous interromprai plus. Il reprit donc ainſi.

Votre lettre me fit ſentir des mouvemens mêlés de tant de choſes différentes, que je n'entreprendrai point de vous les exprimer ; je travaillai vainement à rompre ce fatal lien qui nous alloit ſéparer au moment que l'amour nous faiſoit connoître que nos cœurs étoient unis. Le ſecond billet que je reçus de vous me fit perdre toute eſpérance de vous poſſéder : mais une certaine autorité que vous preniez ſur moi, cet ordre de ne point troubler une cérémonie ſi cruelle, me fit ſentir un charme mêlé de douleur, que j'aurois préféré aux plus grandes faveurs d'une autre. Elle va paſſer dans les bras de mon rival, m'écriai-je, & quel rival en-

ncore! elle me défend de m'y oppoſer: ré putation l'occupe; mais, reprenois- puiſqu'elle me défend ſi préciſément n entreprendre, elle ſçait donc à point il me ſeroit important de le elle a donc conçu combien je l'a- elle fait plus, elle me fait entre- ne affliction ſage de ſa deſtinée; elle oint inſenſible pour moi, ce n'eſt vertu qui l'arrête, je ſuis encore eureux. Ah! reprenois-je, je don- s la chimére, tandis qu'on m'arra- n bien réel. Vous n'ignorez pas, ne, tout ce que j'entrepris pour Madame la Maréchale de..... t inflexible: le déſeſpoir s'empa- s de mon ame, & ſans un de mes i connut tout mon trouble, je is ſans doute porté à de grandes és, mais ſa raiſon fortifia le reſte enne; je ne me ſentis pourtant ble de vous laiſſer prononcer cet le ſans vous y troubler. Je me à vos yeux, vous me vîtes, une langueur charmante, que vos regards, m'en avertit; onçates cette parole qui me e mourir, ſi le deſtin ne m'eût our une félicité ſuprême: j'ap- n ami, que vous vous étiez trou-

trouvée mal, j'eus la vanité de m'en appliquer la cauſe ; votre ſanté m'étoit cependant plus précieuſe que tout le reſte : on me dit que vous étiez à la campagne, je me déguiſai pour vous y aller parler ; une païſane, que je récompenſai aſſez bien de m'avoir prêté ſes habits, fut ma femme de chambre ; vous ſçavez la ſuite qu'eut ce déguiſement : il ne faut point vous mentir, Madame, je me flatai de pouvoir vaincre vos ſcrupules. Cette douce idée me redonna mon humeur ordinaire : la Ducheſſe de.... fit ce qu'elle put pour me rembarquer ; je lui répondis toujours en homme rebuté de l'avanture du paravent, & c'eſt ce qui fait qu'elle ne m'a point ſoupçonné d'un autre amour.

Deux ans ſe paſſérent en pourſuites de ma part & en cruautés de la votre ; cela me révolta, je voulus briſer mes chaines, & j'aimai mieux qu'il m'en coûtat quelques pas vers la Ducheſſe de... que de commencer une intrigue avec une autre ; je ne ſçavois pourtant comment m'y prendre, je ne me trouvois rien à lui dire, & tout le projet ſe réduiſit à lui faire des mines quand vous pouviez en être témoin. Que me voulez-vous, me dit-elle un jour à Chantilly près le cabinet de Sylvie ? vous me regardez, il ſemble que

Vous vous repentiez d'avoir été un
Vous fugitif ; ſi cela eſt ainſi, je vous
Grace en faveur de votre retour, &
vous impoſerai d'autre peine que
de ne plus retomber dans une pa-
faute. Je n'avois pas le courage de
dre à ſes avances ; je biaiſai dans
occaſion, & prenant un ton de ja-
Je ne vois pas, Madame, repris-
quel droit vous me faites des re-
es, & s'il vous plaît de vous ſou-
du paravent & des perſonnages
vous l'aviez orné. Ah! Rucille,
mpit-elle, vous reprochez toujours
ie choſe ; le tems, qui s'eſt paſſé
devoit ſervir de fleuve d'oubli. Je
bien, répondis-je, qu'à appro-
les choſes, je pourrois trouver
tre conduite de quoi donner de
ité à mes plaintes. Vous êtes fou,
me dit-elle bruſquement, de me
ſi ; & puis franchement, l'im-
eſt que je vous aime toujours
'un autre. Cette converſation
re un peu : le trouble que je
tre viſage me la fit continuer ;
moi, Madame, mes petites
les permet en guerre & en
vous vis en des maniéres tou-
tes pour moi, & je triom-
phois

phois en ſecret d'une inquiétude que je voulois vous cauſer. Lorſque vous fûtes à Paris, le Prince de.... commença à vous ſuivre en tous lieux ; je ne vous perdois de vûe que lorſqu'il ne m'étoit pas permis de me trouver où vous étiez : je crus voir que vous vouliez affecter de lui faire bonne mine, mais que vos yeux ne répondoient pas à vos intentions ; je craignis pourtant à la fin un rival que je haïſſois déja beaucoup : j'entrepris de vous parler, je le fis à l'Opéra ; perſonne ne peut imaginer le charme inexplicable que je ſentis dans cet entretien, mais il me fut vendu bien cher : deux années ſe ſont paſſées depuis, ſans que j'aye ſeulement oſé prendre la liberté de vous écrire. Il eſt vrai qu'il me prit à Fontainebleau un déſir ſi vif de vous demander de vos nouvelles, que je ne pus y réſiſter : mon retour à Paris ſuivit de près ma lettre : vous ſçavez auſſi-bien que moi le reſte de l'avanture : c'eſt vous qui la couronnez : c'eſt vous, divine perſonne, qui me rendez plus heureux que ſi je poſſédois l'Empire du monde ; aimé de la plus adorable de toutes les femmes, qui joint aux graces de ſa perſonne les plus ſublimes qualités de l'eſprit & de l'ame, qu'ai-je à déſirer, que la continuation

n de ma vie pour goûter une félicité
par faite.
Mais, Marquis, lui dit la Comteſſe
nd il eut fini, que ſont devenues ces
les de paix, que vous vous dîtes à
n cilly la Ducheſſe de..... & vous?
Madame, reprit-il, j'ai toujours
le traité par des articles qui ne lui
noient pas. Cela eſt fort bien, dit
ne de Marigue: mais, Marquis, la
ſſe vous aime, elle a beau ſe tour-
droite & à gauche, vous êtes ſon
le vûe, & c'eſt pourquoi je vous
le encore de tenir cette affaire-ci
. Il n'y a rien qu'une femme co-
& jalouſe ne puiſſe entreprendre:
moi, contentez-vous de votre ſa-
n intérieure ſans en avertir le pu-
dame la Maréchale de...., ajoû-
, doit être même ménagée: de
nain, vous connoiſſez ſon hu-
: vous ſçavez les foibleſſes que
de Mortane a pour elle, lorſ-
parle avec autorité. Je ne m'en
int, ajoûta la belle veuve; mais
i pris un parti, je le ſoutien-
fermeté. Alors, ces trois amis
ncore de tout ce qui leur étoit
& ce fut avec peine, que la
e réſolut à le prier de partir
l'a-

l'après-dînée du lendemain, il ſembla de ſa part qu'on lui arrachoit l'ame : mais l'eſpérance de n'être pas long-tems privé de la vûe de ſa Maîtreſſe, lui fit prendre patience, & lui donna la force de s'en ſéparer.

Fin de la premiére Partie.

LA
COMTESSE
DE
MORTANE,
NOUVELLE.

SECONDE PARTIE.

que le Marquis de Rucille fut
i, les deux amies reſtérent dans
ce joie que l'eſpérance donne:
ſſe pouſſoit cependant des ſou-
ns en tems; & ſi la ſatisfaction
ie de Marigue n'étoit pas ſi vi-
toit du moins plus tranquille.
ıſſérent quelques jours à ne par-
Rucille; elles en reçurent des

nouvelles ; elles eurent des viſites de Paris & des environs : ces diſtractions extérieures n'empêchoient point l'aimable veuve de donner toutes ſes penſées au Marquis. Le tems approchoit de quitter la Campagne, ſi l'on n'y vouloit pas paſſer l'Hyver.

Ce n'étoit pas l'intention de nos belles amies. Je ne m'ennuye pas avec vous, diſoit un jour Madame de Marigue à Madame de Mortane, & je n'ai rien qui me rappelle à Paris ; mais les jours commencent à être courts, les feuilles ſont preſque toutes tombées, voulez-vous attendre ici le retour du Printems, & laiſſer Rucille dans les douleurs de l'abſence, après l'avoir tant tourmenté par vos rigueurs ? Nous partirons dans peu, répondit la Comteſſe ; je n'ai pas réſolu de faire une retraite plus longue ; mais à ne vous rien déguiſer, je crains mon retour à Paris ; il faudra y remplir des devoirs ; il faudra écouter ma mére ſur l'établiſſement qu'elle s'eſt miſe en tête de me faire accepter ; il faudra voir le Prince de..... & ne voir Rucille que rarement ; vous même, ma chére bonne, m'avez impoſé cette loi, & je la vois trop néceſſaire pour y contrevenir.

Je vai répondre à toutes ces difficultés,

ès, Esprit Madame de Marigue. Votre
loul eur vous met à couvert de certains
evoi xs ſouvent triſtes & fatiguans ; la
êm e raiſon vous ſervira à éluder les
erſé e utions de Madame la Maréchale de
ous vous ferez un mérite auprès
de votre régularité à ne pas rece-
ell e ous les jours le Prince de...., &
ir trouverons des moyens pour vous
us voir le Marquis, ſans que votre
re en ſouffre. Partons donc, dit Ma-
ie de Mortane, je me rens à vos diſ-
ne partons dans deux jours au plus
ir s
l- I I e reçut le lendemain cette lettre
part de Rucille.

— e

— e *vous êtes loin de penſer comme moi,*
ame ! que votre cœur ſent peu le tour-
de l'abſence & le plaiſir du retour !
nilieu d'une Cour qui ne ſonge qu'à ſe
tir, vous m'êtes éternellement préſen-
vous ſouhaite à tous les momens ; je
s pas même exempt de trouble & de
e, malgré les aſſurances qu'il vous a
me donner ; & vous, dans une cam-
déſerte, maîtreſſe de venir dans un
ıù je voudrois pouvoir partir, vous
ntentez peut-être de ſonger quelque-
moi ; & ſûre de mon cœur comme

vous devez l'être, il ne vous paſſe dans l'eſprit aucun ſoupçon qu'il puiſſe jamais vous échaper. Vous avez raiſon, divine perſonne; mais faut-il avoir toujours raiſon quand on aime? Un peu de dérangement, un peu d'iuquiétude, prouveroient bien mieux ce que je ne puis perdre ſans mourir. Demandez-le à Madame de Marigue, Madame: le ſang froid où elle eſt à préſent ne l'empêchera point de ſe ſouvenir de ce que l'amour eſt capable de fournir à l'imagination.

Il a raiſon, dit Madame de Marigue, rien n'eſt ſi extraordinaire que d'être abſente de propos délibéré. Eh bien, reprit la Comteſſe, partons demain, & ne me grondez plus. En effet, elles reprirent le chemin de Paris, & Madame de Mortane avoua à ſon amie, qu'elle ſeroit très-ſenſible au plaiſir de revoir le Marquis. Cette derniére envoya chez lui dès qu'elle fut chez elle; il étoit à Verſailles, & revenoit le lendemain; il vola, dès qu'il fut de retour, chez Madame de Marigue; la Comteſſe y venoit d'entrer; ſon deuil ne l'empêchoit point d'aller chez une amie intime, & la Maréchale de... étant allée faire ſa cour, elle en avoit plus de liberté.

La converſation ſe paſſa entre ces trois per-

ersonnes avec la douceur qu'on peut ima-
ner : la joie brilloit dans les yeux de
ucille; celle de Madame de Mortane ſe
uvroit un peu d'une modeſtie qui re-
ubloit l'amour & l'admiration de cet
ux Amant. On prit des meſures pour
revoir. Il fut arrêté, qu'il iroit rare-
chez la Comteſſe, que ſes viſites
nt courtes & dans les heures où il
oit le plus de monde, & qu'ils ſe
ient plus ſouvent chez Madame de
gue, qui, étant maîtreſſe de faire
r ſa porte, pouvoit auſſi garder ſa
n tant qu'il lui plaiſoit. Si l'on en eût
amoureux Rucille, il ne ſe ſeroit
aſſé un jour qu'on ne lui eût don-
te ſatisfaction; mais la Comteſſe
t pas maîtreſſe de ſortir ſi ſouvent,
le fit conſentir à attendre ſes or-
pour régler un peu ſes tranſports.
ndant, comme la Maréchale ne de-
evenir de Verſailles que dans quel-
urs, on réſolut de profiter de ſon
e, & l'on ſe donna parole de ſe re-
: lendemain.

Prince de...., plus amoureux
ais, & plus déterminé à la ven-
, alla ſe préſenter ce jour-là à la
e la Comteſſe : le Suiſſe lui dit,
venoit de ſortir; mais comme elle

avoit ordonné que ſon carroſſe retournat chez elle, pour qu'on ne le vît pas ſi long-tems chez ſon amie, le Prince qui vit revenir l'équipage à vuide, demanda à un laquais où étoit ſa Maîtreſſe: le laquais n'y entendoit point de fineſſe, il dit qu'elle étoit chez Madame de Marigue. Auſſi-tôt il fit tourner ſon carroſſe pour y aller. Il la fit demander; on répondit qu'elle étoit ſortie avec la Comteſſe de Mortane. Voilà déja un ſujet de ſoupçon; il aperçut à vingt pas de-là le carroſſe de Rucille; ce fut comme s'il l'avoit vû dans la maiſon de ſes propres yeux; il voulut pourtant en être ſûr; il eut la patience d'attendre juſqu'au ſoir dans un endroit de la ruë d'où il pouvoit tout découvrir.

Il vit revenir les gens de Madame de Mortane, il la vit partir, & Rucille partir peu de tems après. Quelle vûe pour un homme amoureux! Sa jalouſie ne ſe preſcrivit plus de bornes, il courut chez la Ducheſſe de... Que votre vengeance eſt tardive! lui dit-il en arrivant dans ſa chambre, où il la trouva ſeule: qu'attendez-vous, Madame, pour mettre à profit l'eſprit que vous avez reçu de la nature? Il y a deux jours que Madame de Mortane eſt revenue. Rucille la voit

tant

qu'il veut chez Mada
ous êtes tranquilleme
, répondit la Ducheſſ
re beaucoup de tems
moi juſqu'à demain :
la Comteſſe, j'y ſera
re, qu'elle ne pourra êt
ez ſi je m'endors qua
ils intérêts. Alors elle
e dont elle s'y vouloit
itation dont ils parloie
ſoupçonner d'autre choſ
nce, ſi quelqu'un étoit
a Ducheſſe ne manqua
emain à la ſortie de ſon
e Madame de Mortane
es les amitiés que la fauſ
leur a fait inventer po
l'une l'autre ; la Comte
ſans empreſſement & ſan
Après les premiers diſcou
eſſe tomba ſur la beauté d
e l'avoit vûe ; Mais à pro
t-elle, qu'eſt devenue cett
de Gragnac, qui étoit ſi pl
maſque ? je voudrois la r
actére d'eſprit me plaiſoit aſſ
de Mortane n'entendoit j
indifféremment de Rucille
avanture avoit eu quelque

intéreſſant & de ſi myſtérieux, qu'elle rougit prodigieuſement à cette queſtion ; mais comme elle a bien de l'eſprit & qu'elle ne ſoupçonnoit pas qu'on pût ſçavoir ce déguiſement, elle ſe remit avec aſſez de promtitude.

C'eſt Madame de Marigue, reprit-elle, qui peut vous en dire des nouvelles, & je lui en demanderai à votre intention. Je croyois, dit alors la Ducheſſe, que vous en pouviez ſçavoir autant qu'elle ; & quelque aimable qu'elle ſoit, je ne puis croire qu'on l'aille chercher chez vous. Mais, reprit Madame de Mortane, que cette réponſe embarraſſa, on ne la vint point chercher, elle étoit venue faire un petit voyage à Paris, & elle me pria par une lettre de trouver bon qu'elle m'amenat cette parente. Vous voyez donc, dit la Ducheſſe d'un air badin, que c'eſt toujours vous qu'on a été chercher ; & je ſuis ſure, ajoûta-t-elle, que Monſieur le Prince de..... ne m'en dédira pas. Il entroit, comme elle diſoit ces mots. Il augmenta le trouble de la Comteſſe, & demandant à la Ducheſſe de quoi il s'agiſſoit, elle reprit toute la converſation, & lui demanda ce qu'il en penſoit. Moi, Madame, reprit-il d'une maniére myſtérieuſe, je croi que vous en ſçavez plus

que

que perſonne. Bon, dit la Ducheſſe, vous m'attaquez quand je vous prens pour juge ; cela n'eſt pas d'un Chevalier bien courtois. Oh, Madame, reprit le Prince, je ne ſuis Chevalier que d'une ſeule Dame, & je vais même me ranger de ſon côté ſi vous continuez à l'embarraſſer.

Pendant tout cela, Madame de Mortane ſouffroit ce qu'on ne peut imaginer ; ſon eſprit ne lui fourniſſoit rien dans une occaſion où ſon cœur ſe trouvoit attaqué ; car enfin, qui pouvoit avoir revelé ce ſecret que Rucille lui-même ? ignorant le combat & tout le reſte, pouvoit-elle parer des coups qui lui étoient portés de ſi près ? il n'y avoit pourtant pas moyen de garder le ſilence. Je vous entens ſi peu, dit-elle, & vos plaiſanteries me paroiſſent ſi hors de leur place, que vous ne devez pas être ſurpris ſi je ne vous répons pas.

La Ducheſſe fit alors un éclat de rire, & dit ; En vérité vous avez peut-être autant ſujet de rire que moi ; car ſi la Vicomteſſe ne m'a pas célé ſon déguiſement, elle l'avoit entrepris pour vous ; & je ne démêle pas bien qui en eſt la dupe. Suivant mon perſonnage de Chevalier loyal, dit le Prince, & ce que vous

m'avez appris de cette avanture, je croi que c'eſt vous qui avez ſouffert de ce déguiſement. Car enfin le premier mouvement a été pour Madame de Mortane : & ſi la Vicomteſſe a été indiſcrette, c'eſt par un mouvement d'indiſcrétion aſſez ordinaire dans ce ſiécle. Quelles paroles pour une femme vertueuſe, qui, après avoir tout ſacrifié à ſa gloire, s'eſt enfin rendue à des pourſuites ardentes & durables !

La Comteſſe penſa mourir de douleur, lorſqu'elle vit ſon Amant & ſa Rivale inſtruits d'un ſecret qu'ils ne pouvoient à ſon avis ſçavoir que par celui qui en triomphoit. On ne peut imaginer ce qui ſe paſſa dans ſon cœur ; elle ſe déconcerta, ſes beaux yeux étoient preſque prêts à répandre des larmes ; & ſi Madame de Marigue ne fût entrée, elle auroit abſolument achevé de ſe défaire ; mais la préſence de ſon amie la ſoutenant, Approchez, Madame, lui dit-elle, venez répondre à des énigmes impénétrables pour moi, & dont vous devez avoir plus de connoiſſance qu'une autre.

Alors elle lui apprit de quoi il s'agiſſoit, & combien de railleries rouloient ſur la Vicomteſſe de Gragnac. Madame de Marigue demeura fort étonnée à ſon tour.

tour. Je ne ſçai, dit-elle, quel myſtére on enviſage dans tout ceci ; j'ai une parente en Gaſcogne qui ſe nomme la Vicomteſſe de Gragnac ; je ne connois, ni ſon viſage, ni ſon écriture ; on me la vint annoncer un jour que j'étois partie de chez Madame de Mortane ; ce ne fut pas ſans épouvante que je la vis entrer avec ſon maſque ; elle m'en dit la raiſon, que vous avez ſçûe ; elle me conta un procès qui l'amenoit à Paris, & me pria de la loger chez moi. Je m'en retournois trouver Madame la Comteſſe. Je la priai de trouver bon que je lui menaſſe cette femme ; elle eut la bonté d'y conſentir ; elle paſſa trois jours avec nous ; mais ce qui me fait ſoupçonner quelque ſupercherie, c'eſt que depuis qu'elle partit dans la chaiſe de poſte de Monſieur le Prince de..... je n'ai point entendu parler d'elle.

Voilà, ajoûta Madame de Marigue, tout l'éclairciſſement que je puis donner ſur tout ceci. Le tour que prit cette aimable femme étoit le ſeul qu'on pût raiſonnablement prendre ; elle ignoroit auſſi bien que ſon amie ce qui auroit pû juſtifier Ruelle ; elle ne pouvoit s'empêcher de l'accuſer de perfidie ; & la choſe étant découverte, il n'étoit plus queſtion que

de diſculper Madame de Mortane. Son deſſein lui réuſſit à demi ; il ne parut pas impoſſible au Prince de ... qui cherchoit à ſe flatter, que Rucille eût ruſé pour ſe donner les entrées chez la Comteſſe. Pour la Ducheſſe, elle ne s'y méprit pas. Il lui ſuffiſoit d'ailleurs, que le Marquis fût amoureux de Madame de Mortane, pour lui inſpirer du reſſentiment, qu'elle en fût de moitié ou non ; mais il lui étoit cependant important de le démêler ; elle ne crut pas le pouvoir faire dans ce moment ; elle eſpéra tirer meilleur parti de ſa rivale lorſqu'elle la trouveroit ſeule, & ne douta pas que la jalouſie ne fît ſon effet lorſqu'elle y joindroit ſon adreſſe.

Je vois bien, dit-elle, en ſe levant, que nous ne vuiderons pas aujourd'hui cette queſtion. Adieu, Comteſſe, croyez que je ſuis plus de vos amies que perſonne, & que les intérêts les plus preſſans ne peuvent ôter de mon cœur les ſentimens d'inclination que j'ai toujours eu pour vous. La Comteſſe répondit d'un air embarraſſé à ces faux témoignages d'amitié, & reſta entre Madame de Marigue & le Prince.

Il voulut lui demander pardon, & rejetter ſur ſon amour ce qu'il lui faiſoit paroître de ſoupçons. J'ignore quels ſou-

pçons

pçons ma conduite peut faire naître, repartit fiérement Madame de Mortane ; & je ſçai encore moins de quel droit vous m'en témoignez. Le Prince étoit convenu avec la Ducheſſe, qu'elle ſe chargeroit de faire ſçavoir à la belle veuve, qu'elle étoit inſtruite du ſéjour que Rucille avoit fait chez elle ; & qu'elle lui diroit en confidence, qu'elle le ſçavoit de lui-même. Cela mettoit le Prince hors d'état d'en dire ce qu'il en ſçavoit, joint qu'il ne jugeoit pas à propos de conter ſon affaire avec le Marquis. Il demeura ſurpris de l'air dont Madame de Mortane lui avoit répondu, & ſe remettant en lui-même du ſoin de ſa vengeance ſur la Ducheſſe de... il parla avec toute la ſoumiſſion d'un amant qui craint d'avoir déplu à ſa maîtreſſe.

Il ſortit bien-tôt après. Eh bien ! dit la Comteſſe en laiſſant couler des larmes qu'elle avoit ſi long-tems retenuës, eh bien ! ma chére, dans quel abîme ſuis-je plongée ? Que vai-je devenir ? Qu'avez-vous à m'alléguer pour la juſtification du plus indigne de tous les hommes. Je ne ſçai, repartit-elle : peut-être le Prince & la Ducheſſe n'ont-ils fait que ſoupçonner le déguiſement du Marquis ; & ſi cela eſt, il n'eſt point criminel. Ah!

in-

interrompit Madame de Mortane, c'eſt être trop aveuglée, que de ne pas voir l'acharnement de la Ducheſſe de... Elle n'a pas dit un mot qui ne m'ait coûté un battement de cœur, pas fait une mine qui n'ait excité une jalouſie mortelle; pas ſoûris une fois, que je n'euſſe voulu être morte. Et ce Prince, ajoûta-t-elle, qui m'accable encore ſous les apparences de ſon dévouement. Je ne ſurvivrai point à mes malheurs: on va parler de moi comme des autres femmes; je vai être le ſujet des chanſons, des ſatyres, des moqueries, elles me ſeront bien dûes! Grand Dieu, attentive à ma conduite depuis que je ſuis au monde, je tombe dans le ridicule d'avouer toute ma foibleſſe à un infidéle, à un indiſcret! Non, il n'y a que la mort, qui puiſſe me tirer de cette horrible avanture.

C'eſt un reméde, reprit Madame de Marigue, qui ne vous manquera pas; gardons-le pour le dernier. Songeons aux moyens de nous éclaircir, repartit triſtement Madame de Mortane; voudriez-vous que je viſſe un homme qui a pu me trahir? quelqu'autre que lui a-t-il pû revéler la choſe du monde la plus cachée? Ne voyez vous pas ſur le viſage de la Ducheſſe cette ſatisfaction qu'une coquette

ſent

ſent toujours d'un pareil ſacrifice? Non, Madame, non, continua-t-elle, je ne verrai point Rucille. Mais je le puis voir, interrompit Madame de Marigue; je puis tirer la vérité de ſa bouche; car enfin tout ceci me confond. Peut-on jouer l'amant parfait depuis qu'il le joue? N'a-t-il paru tranſporté de joie & d'amour, que pour courir aux pieds d'une femme lui chanter ſa victoire, & d'une femme encore dont il nous conte une Hiſtoire aſſez déſavantageuſe? Eh! c'eſt là ce qui confirme ſon caractére, reprit la Comteſſe; il me dit du mal d'une femme dont il eſt aimé. Il lui va confier les bontés que j'ai pour lui. Heureuſe encore, s'il n'a pas chargé le récit! Les perfides ſçavent outrer toutes choſes. Ces deux Dames s'entretinrent encore longtems ſans pouvoir rien réſoudre. Madame de Marigue étoit au déſeſpoir d'être cauſe d'un déguiſement ſi fatal; la droiture de ſon intention ne la juſtifioit pas aſſez à elle-même. Elles ne ſe ſeroient point ſéparées de toute la nuit, ſi la Maréchale ne fût arrivée pour ſurcroît d'accablement.

A peine fut-elle de retour, qu'elle parla à ſa fille en faveur du Prince. Madame la Princeſſe de Conti, dit-elle, ſçait les

les ſoins qu'il vous rend, & m'a parlé de cette alliance avec une bonté ſans égale. Ce qui me vient de cette part, reprit Madame de Mortane, m'eſt ſi cher, que ſi je n'avois pas encore une partie de mon année de deuil à paſſer, je vous obéirois dès demain. Mais, Madame, trouvez bon, s'il vous plaît, que je garde les meſures à quoi je ſuis obligée.

Ce ne fut ſeulement pas le reſpect qu'elle avoit pour Madame ſa mére qui la fit parler ainſi ; l'horrible regret de croire s'être mépriſe à ſon choix, lui fit prendre le deſſein bizare de s'en punir en épouſant le Prince de... qu'elle ne pouvoit jamais aimer. Il y avoit pourtant des momens où la mort ſeule lui paroiſſoit capable de finir ſes malheurs. Elle ſe retira d'aſſez bonne heure ce ſoir-là, donna ordre qu'on refuſat ſa porte au Marquis de Rucille, & s'enferma dans ſon cabinet au lieu de ſe coucher. Ce fut là où l'image de Rucille amoureux, ſuppliant, empreſſé, fut oppoſée à celle de Rucille volage, perfide, & indiſcret. Elle s'abandonna à une affliction ſi immodérée, qu'elle en ſentit altérer ſa ſanté ; elle ſe coucha vers le matin, & ne ſe releva l'après-dînée, que par l'inquiétude qui l'agitoit. On lui dit que le Marquis

quis l'avoit demandée : ce fut un ſurcroît de douleur.

Je ne le verrai donc plus, s'écria-t-elle dès qu'elle ſe trouva ſeule, & c'eſt moi que je punis par la réſolution que j'en prens. L'ingrat eſt ſans doute à l'heure qu'il eſt chez la Ducheſſe à lui jurer qu'il eſt ravi de ne m'avoir pas trouvée, pour ne point perdre de tems auprès de moi. Madame de Marigue arriva, avec qui elle recommença à ſe plaindre d'une façon ſi douloureuſe, ſi tendre & ſi ſage, que les plus inſenſibles auroient répandu des larmes.

Cependant le Marquis, bien loin de prévoir ſon malheur, avoit couru à la porte de Madame de Marigue, croyant y trouver Madame de Mortane ; il ne trouva ni l'une ni l'autre. Il repaſſa le ſoir chez Madame de Marigue, elle n'y étoit point encore, & il fit pluſieurs jours de ſuite les mêmes tentatives inutilement. La Ducheſſe de... y avoit mis bon ordre ; elle vint chez la Comteſſe un peu après que Madame de Marigue en fut ſortie : quelque contrainte qu'elle ſe fît, ſes yeux avoient une langueur qui découvroit ſes ſentimens. Je ne puis, dit la Ducheſſe d'un air de bonté, vous voir affligée pour un ingrat. Moi, Madame, in-

interrompit Madame de Mortane, quelle nouvelle plaiſanterie avez-vous à me faire ? Ce n'eſt point une plaiſanterie, reprit-elle, vous avez beau vouloir jouer l'indifférente, je pénétre tout ce que vous avez dans le cœur, & je n'en ſuis point ſurpriſe. Il eſt aimable, il a de grandes qualités, & je me blamerois la premiére, ſi j'étois aſſez injuſte pour vous condamner.

Oui, Madame, continua-t-elle, Rucille m'a plû comme à vous; mais il m'a aimée depuis que je ſuis au monde, il eſt toujours revenu à moi, quelque légéreté qui l'ait fait voltiger ailleurs. Mais, Madame, interrompit encore une fois la belle veuve, vous me tenez un langage obſcur, qui ſans doute ne vous réjouït guéres, & qui me réjouït encore moins. Croyez-moi, reprit la Ducheſſe, il ne me divertit guéres plus que vous : ſi Rucille vous a donné des ſoins, ſi Rucille s'eſt déguiſé pour vous aller voir, il m'en a rendu compte fidélement ; mais penſez-vous que ce ſoit aſſez pour me ſatisfaire ? & ne ſuis-je point aſſez aimable pour qu'un homme que j'aime n'ait point de ces diſtractions qui ſont en effet des infidélités ? Lorſque je vous allai voir à la campagne, ce fut un remors du Marquis qui

qui en fut cauſe ; il m'écrivit ſa nouvelle infidélité ; & pour ne vous rien déguiſer, j'embarquai le Prince de..... à être de notre partie ; & je lui dis même ce qui me la faiſoit faire.

Je dois vous rendre mille graces de cette viſite, répondit Madame de Mortane en rougiſſant de honte & de dépit ; mais s'il eſt vrai que ce fut Rucille qui paſſa trois jours chez moi ſous un maſque, il pourra vous avoir dit ſi j'étois participante de cette tromperie. La Ducheſſe, qui ne vouloit rien approfondir, répondit en biaiſant, & pourſuivit en aſſurant la Comteſſe, qu'elle vouloit rompre tout commerce avec le Marquis, & qu'elle lui conſeilloit d'en faire autant. Ces derniers mots eurent un air de ſincérité qui impoſa à la Comteſſe, & elle demeura convaincue de la perfidie du plus fidéle Amant du monde, plus qu'elle ne l'avoit encore été.

Auſſi-tôt qu'elle fut ſeule, elle écrivit ce billet à ſon amie.

N'ayez point de vos facilités ordinaires pour un ingrat ; j'en ſçai plus qu'il n'en faut pour le bannir de ma vûe pour jamais. Que ne m'eſt-il auſſi facile de le chaſſer de mon cœur ! Il y régne plus impérieuſement qu'il

n'a

n'a jamais faît ; j'éprouve ce que j'avois entendu dire, & ce que je n'avois jamais voulu croire, que les plus inconſtans ſont les plus aimés : mais il n'en triomphera pas ; & ſi le Prince de.... me juge encore digne de lui, je l'épouſerai ſans différer, quoiqu'il me ſoit devenu inſupportable. Ne me donnez pas le mortel chagrin d'avoir un éclairciſſement avec un homme que je veux oublier ; ſi l'amitié que j'ai pour vous n'étoit à de grandes épreuves, je vous haïrois vous-même de tout ce que vous m'avez dit en ſa faveur.

Madame de Marigue aimoit paſſionnément la Comteſſe, & dès qu'elle crut Rucille coupable, elle évita de le voir par l'ordre qu'elle donna chez elle de ne le point laiſſer entrer, & par le ſoin de le fuïr dans tous les lieux où elle le pouvoit rencontrer. Il fut quelques jours ſans aucun ſoupçon de ſon malheur ; mais à la fin, ne pouvant trouver le moment de voir, ni ſa maîtreſſe, ni ſa confidente, il écrivit à la derniére pour lui demander raiſon de ce procédé : elle lui renvoya ſa lettre toute cachetée.

Le Chevalier de Melicour étoit chez lui lorſqu'on lui vint apprendre ce mauvais ſuccès. Il demeura comme un homme éperdu ; il ne put s'empêcher de pouſſer

ſer des ſoupirs. Le Chevalier avoit beaucoup de mérite ; il étoit fort de ſes amis ; mais par un excès de diſcrétion, il ne lui avoit jamais rien dit de Madame de Mortane ; pour cette fois, il falut exhaler ſa douleur ; il lui conta toute ſon hiſtoire, & le pria de lui aider à démêler la cauſe de ſon infortune. Rien n'eſt ſi bizarre, reprit-il, que la maniére dont on en uſe avec vous, après de ſi agréables promeſſes ; mais je ne doute pas que le Prince de..... ne vous ait donné le coup de Jarnac, pour ceux que vous lui portâtes dans le combat. Mais, reprit Rucille, s'il a de l'honneur, il ne manquera pas à nos conventions, & il n'ira pas avoüer ſa défaite. Vous étiez ſeul, interrompit le Chevalier ; il ſe ſera fait le vainqueur, & vous aura accuſé d'indiſcrétion, au lieu que le hazard ſeul vous fit découvrir. Helas ! dit le Marquis, s'il eſt ainſi, je puis aiſément me juſtifier, la vérité a un grand poids ; mais comment faire ? on ne veut plus me voir : mon rival jouit peut-être tous les jours d'un bonheur qui m'eſt interdit ; & peut-être ma divine Comteſſe ſonge-t-elle déja à le récompenſer, & à me punir.

Il dit enſuite une foule de ces choſes

ſes que les plus ſages imaginent lorſque le cœur eſt attaqué. Le Chevalier de Melicour lui promit de ne point perdre de tems à lui rendre ſervice, & d'aller dès ce jour même chez Me. de Mortane pour lui parler en ſa faveur. Allez, mon cher Chevalier, lui dit Rucille en l'embraſſant mille fois, vous me rendrez la vie, ſi vous pouvez m'éclaircir ; & le Prince de..... pourra ſentir une ſeconde fois ce que c'eſt que d'offenſer un homme comme moi.

Lorſque Melicour entra chez la Comteſſe, il n'y avoit perſonne avec elle ; mais la Ducheſſe, qui ne vouloit pas laiſſer à ſon reſſentiment le tems de ſe ralentir, ne paſſoit guéres de jour ſans l'aller voir. Elle fremit en voyant le Chevalier, qu'elle connoiſſoit pour l'intime ami de Rucille, & ſaiſiſſant d'abord le premier ſujet qui ſe preſenta de parler, Que vous êtes aimable ! dit-elle à Madame de Mortane ; on vous trouve toujours la même ; les chagrins au lieu de vous rendre laide & bruſque comme les autres femmes, ne font que vous donner un air de langueur qui vous ſied bien ; & je ne croi pas qu'une amie puiſſe jamais ſe brouiller avec vous.

Ma-

Madame de Mortane avoit plus d'eſprit qu'une autre, mais en même tems plus de bonté ; elle ne regardoit plus la Ducheſſe que comme une perſonne coquette, qui d'ailleurs avoit le cœur bon, & qui lui témoignoit beaucoup d'amitié. J'ai toujours crû, répondit-elle, qu'il y avoit de l'injuſtice à faire ſouffrir nos amis des malheurs qui nous arrivent ; il en eſt de certains ſur leſquels on peut s'épancher avec quelqu'un ; il faut bien même prendre garde de s'y méprendre ; tel paroit entrer dans ce que nous ſouffrons, qui en va divertir quelqu'autre, ou du moins qui n'y ſonge pas un moment après : je n'aime pas naturellement à ennuyer, & je croi que c'eſt l'amour-propre qui me rend auſſi égale qu'on me flatte que je le ſuis ; car ſi je me laiſſois aller à mon panchant, je ſerois peut-être auſſi inégale qu'une autre.

On vous en eſt plus obligé, repartit la Ducheſſe, il n'importe du motif ; mais avec tout cela, cette qualité ſi vantée n'eſt pas un moyen bien ſûr de retenir un Amant. Il en eſt de cela comme du rouge ; il n'y a pas un homme qui ne le décrie, & pas un cependant qui n'aime mieux celles qui en ont qu'une perſonne pâle ; ainſi de l'inégalité, on crie contre elle,

elle, on fait un grand vacarme, & dans la pratique il n'y en a guére qui ne s'ennuye d'une maîtreſſe qu'on trouve toujours la même.

Je n'aurois pas ſoupçonné mon ſexe; dit alors Melicour qui n'avoit point encore parlé, d'une bizarrerie ſi étrange; & ſi l'on peut ſe citer ſoi-même, je m'en trouve bien éloigné. L'inégalité ne peut flatter qu'un cœur volage, ou du moins qui ſe ſent du panchant à devenir aiſément infidéle; je trouverois ce caractére bizare, & je ne ſçaurois croire que l'inconſtance, la légéreté, & le caprice ayent des droits pour plaire à quiconque penſe d'une façon ſenſée. Ne voila-t-il pas, dit la Ducheſſe, les diſcours ordinaires d'une troupe de fades doucereux: il faut en amour de la gayeté, de la joie, du plaiſir, mais du bon ſens. C'eſt vouloir le rendre auſſi triſte que l'himen. En finiſſant ces mots, elle ſe leva, & prit congé de Madame de Mortane, à qui Melicour crut parler en liberté: mais la Maréchale de..... entra, d'autres gens la ſuivirent, & il quitta la partie ce jour-là à deſſein de revenir le lendemain.

Il ne manqua pas d'arriver de bonne heure à la porte de Madame de Mortane: on lui dit qu'elle étoit allée prendre Madame

dame de Marigue ; il falut encore prendre patience. Ces deux amies avoient voulu profiter d'un de ces beaux jours d'hiver, qui ont leur agrément ; elles allérent ſe promener au jardin des Simples, ne doutant pas qu'elles ne fuſſent ſeules.

A peine étoient-elles entrées, que Madame de Mortane, ſe tournant vers ſon amie, lui fit voir ſes beaux yeux tout en larmes. Que dites-vous, lui dit-elle, de ma foibleſſe : convaincuë de l'infidélité & de l'indiſcrétion de Rucille, réſoluë à ne le voir jamais, prête à donner la main à ſon rival, ou à mourir de honte ſi l'avanture du maſque devient publique, je ſens dans mon cœur les mouvemens les plus violens de l'amour ; cette paſſion impérieuſe balance ma raiſon & ma vertu. Que dis-je, ma chére bonne, elle les emporte, & peu s'en faut que je ne pardonne l'offenſe en faveur de celui qui me l'a faite.

Au moment que Madame de Marigue alloit répondre, elle vit vénir à elles le Prince de.... qui ayant été chez Madame de Mortane, & ne l'ayant point trouvée, alloit chercher le plaiſir de la ſolitude ; & peut-être rêver à de nouvelles ruſes. Eſſuyez vos larmes, dit Madame de Ma-

rigue ; voyez quel contre-tems prend cet homme ; je ne puis l'aimer, & je ne ſçai quel preſſentiment me dit qu'il cauſe vos malheurs.

La belle Comteſſe n'eut pas le tems de répondre ; le Prince avoit vû ſon carroſſe à la porte du Jardin, & s'empreſſoit à venir où elle étoit. Elle le reçut honnêtement ; ils ſe mirent à marcher enſemble ; mais quelle vûë pour notre Comteſſe, lorſqu'au retour de l'allée elle vit venir la Ducheſſe de...., Mademoiſelle de Valdine, & le Marquis de Rucille. Elle ſe ſentit frapper au cœur, une pâleur mortelle couvrit d'abord ſes joues, un moment après une rougeur vive y ſuccéda, un tremblement univerſel lui fit chercher un ſiége ; & ſi ce fut une agréable avanture pour le Prince de la voir perſuadée de la liaiſon de ſa rivale & de ſon Amant, il paya cher cette ſatisfaction par le trouble que cette apparition lui cauſa. La Ducheſſe avoit les yeux brillans, & l'air gai & ſatisfait. Rucille, dont l'ame étoit dans une ſituation affreuſe, fut ſi ſurpris de trouver Madame de Mortane en ce lieu, de l'y trouver avec le Prince de.... & d'y être vû avec la Ducheſſe, que ſa contenance s'embarraſſa, & qu'il eut beſoin de tout ſon courage pour ſe ſoutenir.

Il

Il arrivoit de Verſailles ce jour là ; il étoit allé chercher Melicour, & ne le trouvant point il s'en retournoit chez lui, lorſque la Ducheſſe, que le beau tems avoit déterminée à aller au même jardin où étoit Madame de Mortane, le rencontrant, fit arrêter ſon carroſſe devant ce lieu, & lui demanda s'il vouloit aller faire un tour pour profiter du Soleil. Il ne la croyoit point complice de ſes malheurs. On ne hait guére une belle femme qui nous aime, quoiqu'on n'y réponde pas. Il ne voulut pas la refuſer ; il ne vit point en arrivant le carroſſe de la Comteſſe, parce qu'il étoit caché derriére un autre, & ſon étonnement fut complet.

La Ducheſſe, apercevant Madame de Mortane, & ravie de lui enfoncer le poignard dans le cœur, lui dit tout bas en l'embraſſant, que Rucille étoit allé chez elle;& que dans la réſolution où elle étoit de ne plus écouter ſes galanteries, elle étoit venuë ſe promener, pour que la converſation ne pût être qu'en tiers. Mais ajoûta-t-elle tout haut, je ne croyois pas trouver une compagnie ſi agréable, & le plus beau jour du Printems n'en fourniroit peut-être pas une pareille. Comme chacun penſe à ſa maniére, répondit la

Comteſſe emportée par ſa jalouſie, je vous avoüe, que quand elle ſeroit un peu moins nombreuſe, elle ne m'en plairoit pas moins. Ceci nous intéreſſe tous, reprit la Ducheſſe; il faut s'il vous plait nous dire ce qu'il en faudroit retrancher. Mon Dieu! dit Madame de Mortane en s'efforçant de ſourire, il ne faut jamais demander cela; quand on arrive après les autres. Vous êtes naturelle, ajoûta la Ducheſſe. Adieu, Madame, adieu, nous ſçavons vivre.

Non, Madame, interrompit Rucille, ce n'eſt point à vous à quitter la place; il ne peut y avoir ici que moi de contrebande: le reſpect que j'ai pour les Dames me fait faire un perſonnage qui ne m'eſt pas ordinaire; mais ce ne ſera pas impunément. Il dit ces mots d'un air ſi fier en regardant le Prince, qu'il demeura interdit, & dans l'appréhenſion que ces paroles ne fiſſent ouvrir les yeux à la Comteſſe. La Ducheſſe trouva auſſi qu'elles avoient ſi peu de rapport avec le caractére qu'elle vouloit lui donner, qu'elle ſe hâta de dire que les hommes étoient bien extraordinaires. Vous voyez, dit-elle bas à la Comteſſe, ſi la jalouſie n'eſt pas un moyen de ratraper un Amant. Rucille m'aimoit tantôt à la folie. Il m'a conté

tout

tout ce que vous ſçavez, & parce qu'il voit ici le Prince de..... le voilà enragé & prêt à faire querelle. Je n'ai pas pris garde à tout cela, répondit froidement la Comteſſe: que m'importe qu'il ſoit jaloux ou non? il ira bien-tôt à vos pieds expier cette faute.

Elle dit ce peu de mots d'un ton qui étonna la Ducheſſe, & qui lui fit ſonger à prendre de nouvelles meſures: le reſte de la converſation fut interrompu & embarraſſé. On remonta bien-tôt après en carroſſe, & Madame de Marigue fit convenir Madame de Mortane, que tout ce qui étoit arrivé depuis leur retour ne paroiſſoit pas naturel. Cela me paroît comme à vous, reprit-elle; mais pourquoi Rucille être à la promenade avec la Ducheſſe, s'il eſt vrai qu'il m'aime encore? & pourquoi reveler un déguiſement qui devoit être toujours ſecret? Il eſt vrai, dit ſon amie; mais auſſi, pourquoi paroître enragé à la vûë du Prince de....? & que veulent dire ſes derniers mots? Elles raiſonnérent encore ſans pouvoir rien décider, ſinon que Madame de Marigue ne refuſeroit pas une converſation avec le Marquis, s'il lui en demandoit une.

D'autre part, le Prince alla chez la Ducheſſe. C'eſt à préſent, lui dit-elle, qu'il

faut parler à la Maréchale. Rucille adore ma rivale, elle l'aime paſſionnément ; je le remarque à tout. Eloignons le moment fatal d'un éclairciſſement ; chargez-vous d'inſtruire une mére ambitieuſe & ſévére d'une avanture qui lui fera maltraiter ſa fille, & proſcrire ſon Amant. Fiez-vous en à moi, reprit le Prince, j'ai ma vengeance & mon amour à ſatisfaire ; je parlerai dès demain. Il ne manqua pas en effet de demander une audience particuliére à la Maréchale.

Il lui parla avec eſprit, ſans emportement ; il lui ſupprima le combat, & l'aſſura même qu'il ne lui auroit jamais parlé du déguiſement du Marquis, ſi dans la bonté qu'elle avoit de vouloir bien le protéger auprès de la Comteſſe, il ne craignoit de trouver des obſtacles auprès d'un cœur qu'il vouloit gagner à force de ſoins. La Maréchale demeura très étonnée ; la colére ſucceda à la ſurpriſe. Cependant, la grandeur & la gloire de ſa Maiſon lui étant chéres, elle feignit de croire ſa fille innocente, & finit en lui promettant ſa main, pourvû qu'il n'eût point d'impreſſion déſagréable ſur cette avanture. Le Prince répondit en biaiſant, comme un homme qui a de l'amour & qui n'eſt pas exempt de ſoupçon.

Par

Par cette conduite, il donna aſſez d'eſpérance à la Maréchale pour lui faire tout entreprendre en ſa faveur, & aſſez de crainte pour faire reprocher à ſa fille le peu de ſoin qu'elle avoit eu de ſa réputation & de ſa grandeur.

Elle alla lui parler avec cet empire qu'elle s'étoit conſervé ſur elle, & lui dit des choſes ſi piquantes, que la belle Comteſſe, dont l'eſprit étoit déja dans une ſituation cruelle, ne put les ſoûtenir ſans y répondre. Il eſt vrai, Madame, lui dit-elle, qu'on m'a dit que Rucille avoit eu la hardieſſe de prendre le nom d'une femme de qualité de Gaſcogne, & de paſſer ſous cette feinte quelques jours avec moi; j'ignore quelle raiſon il pouvoit avoir dans cette extravagance : il aime la Ducheſſe de..... depuis long-tems, & s'il avoit pour moi de certains ſentimens, ajoûta-t-elle en rougiſſant, il pourroit les déclarer ſans en venir à ces ſortes de fineſſes. Mais, il n'en eſt pas là, Madame; je lui ai fait fermer ma porte; je laiſſe entrer le Prince de.... tant qu'il veut; je l'épouſerai même; je ne ſuis pas deſtinée à pouvoir aimer un mari; & je croi, Madame, qu'après cette promeſſe vous me ferez la grace de me laiſſer en repos. Vous parlez, repartit la Maréchale, comme ſi le Prince

de..... étoit trop heureux de vous épouſer, & je ne ſçai ſi votre conduite lui donnera beaucoup de gout pour cette alliance.

Ah! ſans doute, Madame, reprit Madame de Mortane, il ne peut y en avoir moins que moi; & s'il eſt ainſi que vous penſez, il m'épargnera une grande contrainte. La Maréchale, qui aimoit ſa fille, & qui ſouhaitoit cet établiſſement, la quitta avec un peu moins d'aigreur qu'elle n'en avoit eu d'abord, & la laiſſa dans un nouveau trouble. Ce qui contribua beaucoup à l'affliger, c'eſt que la Maréchale, ne pouvant douter que Madame de Marigue n'eût été de la confidence du déguiſement, puiſque Rucille étoit ſous le nom d'une de ſes parentes, lui défendit de la voir; & que ce fut d'une façon à ne pas repliquer, parce qu'il paroiſſoit qu'elle avoit raiſon.

Privée du ſecours d'une amie aimable, qui connoiſſoit le fond de ſon cœur, agitée de jalouſie avec beaucoup d'aparence de raiſon, réſoluë à épouſer un homme qu'elle n'aimoit pas, & qui étoit en droit de lui reprocher toujours une cruelle avanture, notre Comteſſe étoit dans un état digne de compaſſion; elle ne voulut pas differer un moment à mander à Madame

de

de Marigue ſes nouveaux malheurs. Voici ce qu'elle lui écrivit.

Ce que j'ai toujours apréhendé eſt arrivé ; Madame la Maréchale ſçait ce fatal déguiſement ; comme elle ne peut ignorer la part que vous y avez, elle me défend de vous voir ; il faut laiſſer paſſer les premiers mouvemens de ſa colére ; je ne vous en verrai pas moins par la ſuite ; & dans la réſolution que je prens d'épouſer le Prince de.... je n'eſpére d'autre dédommagement que celui de vous avoir toujours avec moi ; il ne peut m'obtenir qu'à ce prix ; il m'en coutera aſſez d'ailleurs.

Madame de Mortane envoya ce billet par un valet de chambre dont elle connoiſſoit la fidélité, & demeura dans l'état qu'on peut imaginer. Lorſqu'elle étoit dans une ſituation auſſi cruelle, Melicour entra dans ſa chambre, elle le reçut comme une perſonne à qui l'accablement ôte en partie le pouvoir de conſerver toutes les bienſéances, elle ne pouvoit cacher ſon trouble & ſes diſtractions. Melicour ſoupçonna que ſon ami devoit être la cauſe de l'agitation de la Comteſſe ; & ſans perdre du tems en diſcours inutiles, il lui demanda naturelle-

ment la liberté de le juſtifier. C'eſt un homme perdu, ajouta-t-il, ſi vous ne m'écoutez; voici un moment favorable; je l'ai cherché inutilement depuis quelques jours. Que me direz-vous? reprit la Comteſſe en rougiſſant; je ne me plains de perſonne, & je ne croi pas que perſonne ſe plaigne de moi. Ceſſez, Madame, répondit-il, de vouloir me cacher une choſe dont je ſuis inſtruit depuis peu; la diſcrétion de Rucille ne s'eſt pouſſée que trop loin; il ne m'a dit ſon ſecret, que preſſé d'une douleur qui ne lui permettoit plus de ſe taire. Je ſçai comme il eſt diſcret, interrompit la Comteſſe, & ſa fidélité m'eſt connuë. Alors, Melicour ne voulant plus conteſter, lui conta tout ce que lui avoit dit Rucille; il y avoit une vérité trop naïve dans ſon recit pour ne pas convaincre une perſonne qui ne cherchoit qu'à s'apaiſer; le combat ſur-tout lui paroiſſoit un trait bien perſuaſif.

Elle connut alors comment le déguiſement avoit été découvert; l'innocence du Marquis ſe dévelopa tout d'un coup; ſon premier mouvement fut une douce joie qui la rendit plus belle; toute ſa modeſtie ne put l'empêcher d'en laiſſer paroitre une partie à Melicour; mais la parole qu'elle avoit donnée à ſa mére d'épou-

d'épouſer le Prince de..... vint troubler cet heureux moment. Elle en alloit parler à ſon ami, quand on lui vint annoncer la Ducheſſe de..... Ah ! dit-il, Madame, armez-vous de fermeté & de diſſimulation avec cette femme; elle vous tourmente comme ſa rivale ; elle pourſuit Rucille comme un eſclave échapé des chaines, & nous ne pouvons démêler ſi c'eſt le Prince qui a eu l'imprudence de conter ſon mauvais combat, & par conſéquent le déguiſement du Marquis ; ou ſi c'eſt la Ducheſſe qui par ſes préjugés a deviné ce qu'il étoit ſi important de cacher.

Comme Melicour achevoit ces mots, la Ducheſſe entra. J'arrive de Verſailles, dit-elle à Madame de Mortane d'un air empreſſé ; je ſçai votre régularité ſur les bienſéances ; vous êtes preſque toujours chez vous ; il eſt du devoir d'une amie de ne vous y pas laiſſer ennuyer. Vous êtes trop bonne, Madame, répondit la Comteſſe, de riſquer à vous ennuyer vous-même chez une veuve qui n'admet chez elle aucuns plaiſirs. Hélas ! dit la Ducheſſe en voyant que Melicour étoit ſorti, peut-être que j'ai contribué à votre chagrin en vous découvrant les indiſcrétions de Rucille ; mais après tout,

ne devez-vous pas être bien aise de n'être plus sa dupe & de sçavoir à quoi vous en tenir ? Je vous assure, répondit Madame de Mortane, que mon cœur étant fort tranquille, je n'ai senti d'autre affliction dans cette affaire, que celle d'être mêlée dans les discours du public. Mais, à propos, ajouta-t-elle, vous ne m'avez point dit une circonstance qui ne laisse pas d'être assez importante. Comment avez-vous pû oublier le combat, qui n'est déja venu à la connoissance que de trop de gens ?

Je ne sçai, répondit la Duchesse assez embarrassée, comment cela m'est échapé de la mémoire ; mais, ajouta-t-elle en se remettant un peu, rien n'aggrave davantage l'infidélité & l'indiscrétion de Rucille, que ce peu de considération ; il se bat pour une parole, cela marqueroit de l'amour pour vous ; mais il me vient découvrir tout le mistére, voilà la perfidie & l'extravagance. Mais, repliqua Madame de Mortane, il me semble avoir entendu dire, qu'il parla assez sagement au Prince, qu'il lui recommanda même le secret, & que lorsque le sort des armes lui eut donné l'avantage, il en usa en honnête homme qui ne veut pas triompher de la foiblesse de son ennemi. La Duchesse fut

fut ſurpriſe de l'air dont la Comteſſe avoit parlé ; elle ſe déconcerta. Le reſte de la converſation ſe paſſa de ſa part avec ce trouble que cauſe l'artifice, & de celui de la belle veuve avec cette netteté d'une perſonne qui a percé juſqu'à la vérité ; il vint du monde qui les interrompit ; & lorſque la Comteſſe fut ſeule, on lui rendit cette lettre de la part de Madame de Marigue.

Ferez-vous toujours votre malheur ? pourquoi vous preſſer de donner une parole ? un vain bruit que le tems diſſipera vous doit-il engager pour toute votre vie au mépris de votre premier engagement ? & ne faloit-il pas attendre que j'euſſe pénétré le vrai de tout ce qu'on impute à un homme que vous commenciez même de croire innocent ? Je ne vous dis rien de la défenſe qu'on vous a faite de me voir. De quel prix ne voudrois-je point acheter vôtre repos ! mais, eſpérez-vous en avoir avec un autre que Rucille ? Le voilà qui entre dans ma chambre, je vous quitte un moment pour lui parler.

Au bas de cette lettre la Comteſſe trouva ces mots de la main de Rucille.

Vous

Vous m'avez cru coupable d'indiſcrétion ou d'inconſtance ; je ne m'en prens qu'à mon malheur ; c'eſt lui qui a conduit la trame de toute cette intrigue ; mais comme il s'eſt ſervi du Prince & de la Ducheſſe pour me mettre mal avec vous, & pour me déſeſpérer, ne trouvez pas mauvais que je me venge ſur eux de tout le mal que je ſouffre. Je mourrai, Madame, je mourrai, ſi vous ne me donnez la conſolation de vous voir, & de vous prouver mon innocence.

Ah ! comment veut-il que je le voye ? dit la Comteſſe en finiſſant. Ignore-t-il le peu de liberté que je me donne, & la délicateſſe que j'ai ſur mes devoirs ? Elle ſe retira de bonne heure, & manda à la Maréchale de .... qu'elle étoit incommodée. Elle avoit beſoin de ſolitude pour examiner ce qu'elle pouvoit faire dans les embarras où on l'avoit jettée, & où elle s'étoit comme enfoncée elle-même. Une converſation avec Madame de Marigue lui parut néceſſaire ; elle fut un tems avant d'imaginer où elle la verroit ; enfin elle lui écrivit un billet par lequel elle la prioit de ſe rendre un certain jour ſur les deux heures aux Thuilleries ; que le froid étant aſſez modéré elle feindroit d'avoir beſoin de prendre l'air, & que les ſpec-

ta-

tacles lui étant interdits pendant cette année, elle n'avoit d'autre lieu pour la voir.

Cela fut exécuté ; elle mena une de ſes femmes avec elle, à qui elle dit de ſe promener un peu plus loin lorſqu'elle eut trouvé Madame de Marigue. Cette femme, gagnée par la Maréchale, retourna du côté de la porte des Thuilleries, dit au cocher de la Comteſſe qu'elle lui envoyoit chercher quelque choſe chez elle, & courut dire à cette mére, que ſa fille étoit avec ſon amie. Cependant ces deux perſonnes, après s'être embraſſées, & après avoir répandu des larmes, continuérent leur chemin ſur la terraſſe où il n'y avoit perſonne. Qu'avez-vous fait? dit Madame de Marigue à la Comteſſe: Quel ennemi auroit pû vous préparer un deſtin plus malheureux que celui où vous vous précipitez? Rucille eſt innocent, je n'en puis douter, mais innocent avec des circonſtances qui doivent vous faire rougir de votre précipitation. Rucille eſt innocent! répondit Madame de Mortane, je n'en doute guéres plus que vous. Melicour me parla hier avec force & ſincérité en ſa faveur; mais, ma bonne, me croiroit-on innocente, ſi je ne ceſſois pas de le voir après l'éclat de ſon déguiſement? Comme vous penſez! dit Madame

me de Marigue ; eh ! doutez-vous que le Prince ne vous reproche toute ſa vie cette avanture ? Rien peut-il mieux vous juſtifier que d'épouſer le Marquis ? Eſt-il défendu d'aimer un homme dont on veut faire ſon mari ? mais ce n'eſt pas à préſent le plus preſſant de mes ſoins. Il eſt enragé contre le Prince de..... Il veut tirer raiſon de ſon manque de parole, c'eſt de quoi le perdre, & c'eſt vous qui le perdrez.

Comme elle achevoit de parler, elles arrivérent ſur le bout de la terraſſe, où elles virent un homme envelopé dans ſon manteau. Madame de Mortane voulut retourner ; mais cet homme ſe levant vint à elle, & ſe fit connoître pour Rucille. Ah ! dit la Comteſſe, voici encore une ſupercherie ; puiſſe-t-elle ne m'être pas ſi fatale que la premiére ! Vous voyez un homme déſeſpéré, dit le Marquis : vos ſoupçons, les perfidies qu'on m'a faites, l'engagement où vous vous êtes miſe, tout enfin me fera mourir. Vous le voulez, Madame ; & je perdrai une miſérable vie ſans regret, ſi elle peut vous mettre en repos ; mais je ne mourrai pas ſans vengeance. La Ducheſſe de.... eſt une femme : ce que je pourrois faire contre elle retomberoit ſur moi ; mais pour l'indigne

Prin-

Prince de..., il ne triomphera pas impunément de ſa lâcheté, & je... Non, reprit la Comteſſe : je vous défens toute voie de fait. Je veux croire que vous m'aimez toujours : je le ſouhaite paſſionnément ; & je vous aimerai toute ma vie, quelque loi que je m'impoſe : mais Rucille, promettez-moi avant toutes choſes de ne faire aucun éclat, & de vous contenter de mon cœur, ajoûta-t-elle en lui tendant une de ſes mains. Oui, Madame, dit Rucille en mettant un genou à terre, & en baiſant cette main, je vous promets tout ce qu'il vous plaira, pourvû que vous m'écoutiez.

Le Marquis ſe crut ce petit tranſport permis : il ne paroiſſoit perſonne dans le jardin, & ſa Maîtreſſe lui parut ſi belle dans la rougeur que ces paroles lui cauſérent, qu'il ne put ſe le refuſer. Mais la Maréchale de..... qui n'avoit point perdu de tems, & qui ne demeuroit pas loin, étoit à quatre pas derriére eux dans le même moment ; & ce fut pour elle une ſi cruelle apparition de voir encore ce même homme qu'elle trouvoit par-tout en ſon chemin, qu'elle fit un cri qui ne laiſſa pas ignorer ſa préſence. Marquis, s'écria-t-elle, ceſſez de m'outrager & de chercher à troubler les vûes & les deſ-

ſeins

ſeins que j'ai pour une fille indigne de mes bontés.

La Comteſſe fut frapée comme d'un coup de foudre au diſcours de ſa mére ; elle ne ſe ſentit pas la force de parler. Madame de Marigue fut aſſez empêchée à la ſoutenir dans le tremblement univerſel qui la ſaiſit ; mais Rucille animé par ſon amour & par ſon eſpérance, lui dit tout ce qu'un homme d'eſprit fort paſſionné peut imaginer dans une pareille occaſion. J'aime Madame de Mortane depuis un tems infini, Madame, ajoûta-t-il ; je n'en ai jamais reçu que des rigueurs : dans ce moment même, où je ſemblois la remercier d'une grace, elle me défendoit une vengeance que mon honneur & mes ſentimens me demandent. Ce Prince, que vous protégez à mon préjudice ne ſeroit peut-être pas en état de profiter de vos bontés, ſi je n'étois retenu par des ordres que je reſpecte. Quelle vertu plus pure, Madame, que celle de Madame votre fille ! Eſclave de ſon devoir, elle veut épouſer un homme qu'elle ne peut eſtimer, ſeulement parce que c'eſt votre volonté ; & moi, Madame, & moi, qui puis un jour lui donner un rang pareil à celui qu'elle aura avec cet époux, je ſuis la victime de

de votre prévention, & ma mort fera le plus beau ſpectacle de ces cruelles nôces.

Rucille avoit un air ſi noble & ſi touchant en parlant ainſi, que la Maréchale ſe ſentit un mouvement de douceur; mais ſa fierté reprit bien-tôt le deſſus, & ſa volonté lui tenant lieu de tout, Vous ne mourrez point, répondit-elle : les amans ſe ſervent toujours, à ce qu'on dit, de ces ſortes d'expreſſions: ma fille eſt promiſe au Prince de..... je lui tiendrai ma parole; aſſez d'autres beautés vous conſoleront de cette perte. A ces mots, elle prit la malheureuſe Comteſſe par le bras, & la conduiſit vers la porte, après avoir dit à Madame de Marigue d'un air inſultant, que c'étoit à elle à prendre ſoin de Rucille, puiſque c'étoit elle qui l'embarquoit toujours dans des entrepriſes déſaſtreuſes.

Madame de Mortane, toute douce qu'elle étoit, ſouffroit impatiemment les maniéres dures de la Maréchale; & lorſqu'elle voulut lui faire des reprimandes, Je ſçai, Madame, lui dit-elle, que vous êtes ma mére; le reſpect avec lequel je reçois vos traitemens vous doit faire connoître que je remplis ſur cela comme ſur toute autre choſe par delà mes devoirs; mais, permettez-moi, s'il vous plaît, de

vous

vous dire, que vous m'avez mariée une fois assez desagréablement pour exciter même votre pitié ; que je pourrois à présent chercher à m'en consoler par une union mieux assortie ; que si je me sacrifie encore à votre parole, c'est par un excès de complaisance, qui pourroit trouver plus de censeurs que d'approbateurs ; & que si comme fille je me soumets toujours à vos commandemens, comme mére vous devez en adoucir la rigueur. La Maréchale n'avoit pas accoûtumé d'entendre parler ainsi son aimable fille. Elle eut peur qu'elle ne se révoltat contre ses loix ; & l'envie de se faire obeïr lui fit joindre les priéres aux commandemens. La Comtesse lui dit, qu'elle avoit encore du tems jusqu'au bout de son année, & qu'elle se détermineroit alors.

D'autre part, le Prince sçachant que ses ruses étoient découvertes, eut des conférences avec la Ducheſſe pour chercher un biais propre à les disculper auprès de Madame de Mortane : celle-ci dit à l'autre, qu'il devoit tout prendre sur lui, qu'aussi-bien cela ne pouvoit manquer d'être sçû, & que par ce moyen elle seroit à portée de brouiller encore les choses ; qu'il étoit assez heureux puisqu'il avoit parole d'épouser sa Maîtresse ; car enfin, ajoû-

ajoûta-t-elle, quand la tendreſſe que vous lui connoiſſez pour Rucille vous donneroit des dégoûts, il ne faut pas laiſſer de paſſer outre,

Et ſi ce n'eſt pas pour lui plaire,
Ce ſera pour la tourmenter.

Je ne ſuis pas ſi vindicatif que vous, répondit le Prince de..... Je ſens bien que j'épouſerai Madame de Mortane pour l'aimer. Et moi, reprit la Ducheſſe, je ne ſçai pourquoi je veux rappeller Rucille; mais je ſçai bien que c'eſt mon unique ſoin, & que je ne laiſſerai du moins guéres plus de repos à ces Amans, que les ſcrupules de la Comteſſe & les chagrins de la Maréchale leur en donnent.

Madame de Marigue reſta quelque tems aux Thuilleries avec le Marquis de Rucille. Elle employa toute ſon éloquence à lui fournir des conſolations; mais, à dire vrai, les aſſurances que la Comteſſe avoit daigné lui donner avoient mis ſon cœur dans une aſſiéte capable de lui faire prendre patience.

Lorſque les premiers mouvemens de la Comteſſe furent paſſés, elle alla dans l'apartement de ſa mére, & lui dit qu'elle lui demandoit en grace de ſouffrir qu'elle

ne

ne reçût point le Prince de ... chez elle juſqu'à la fin de ſon grand deuil. Peut-être, Madame, ajoûta-t-elle, a-t-il pris de mauvaiſes impreſſions ſur ma conduite : il faut lui donner le tems de ſe raſſurer, & à moi celui de prendre ma réſolution ; je ne verrai point les gens qui vous déplaiſent, non plus que lui. La Maréchale ſe chargea de faire ſçavoir au Prince les prudentes diſpoſitions où étoit ſa fille ; il fut obligé d'y ſouſcrire, & l'aſſura que l'eſpérance d'être heureux lui ſuffiſoit pour ſoutenir cette privation.

Madame de Mortane étoit alors ſi perſuadée de la fidélité du Marquis, ſa vûe avoit ſi bien fortifié les ſentimens de ſon cœur, qu'elle ne vouloit que du tems pour trouver des biais d'unir inſéparablement ſa fortune à la ſienne. Elle trouvoit cependant de la difficulté après ce qu'elle avoit dit à ſa mére ; mais elle eſpéroit y parvenir par la voie de la douceur ; & maîtreſſe de ſes volontés, elle ne vouloit point faire valoir ce droit tant qu'il lui reſteroit quelque moyen plus convenable à ſon humeur. Elle fut ſurpriſe de ne point entendre parler de Madame de Marigue pendant tant de tems ; n'ayant pas la permiſſion de ſe voir, leurs lettres y ſuppléoient. Elle lui demanda rai-

raiſon de ſon ſilence : ſon amie lui manda qu'elle avoit mille choſes à lui dire, dont la plûpart la regardoient directement ; & qu'elle la prioit d'imaginer quelque maniére de ſe voir.

Madame de Mortane en avoit autant d'envie qu'elle. Après avoir bien rêvé, elle lui manda de ſe trouver chez Mademoiſelle de Valdine, qui étoit leur amie commune. Mais Madame de Marigue lui répondit, qu'elle lui choiſiſſoit là un terrible champ de bataille. La Comteſſe demeura ſurpriſe de cette réponſe ; mais ſe ſouvenant qu'il y avoit une porte de derriére à ſon jardin qui donnoit dans une ruë détournée, & qui ſervant journellement au Jardinier, n'étoit fermée qu'au verrouil ; elle crut qu'il ne ſeroit pas impoſſible de la faire entrer par-là, d'autant plus qu'elle avoit un eſcalier dérobé qui deſcendoit de ſon cabinet dans le jardin. La difficulté étoit d'admettre une de ſes femmes dans le ſecret, & d'éloigner les autres : le miſtére n'avoit rien de ſcandaleux en lui, & elle s'enhardit à parler à une femme à qui elle ſe confioit un peu plus qu'aux autres. Elle ſe chargea d'aller ouvrir la porte, d'introduire Madame de Marigue dans ſon cabinet, où elle devoit reſter juſqu'à-ce que Madame de Mor-

Mortane fût couchée, & de venir la nuit lorſqu'elle entendroit ſonner, pour reconduire cette amie par le même endroit.

Tout fut exécuté ſuivant le projet. Dès que la Comteſſe fut couchée, & que ſes femmes eurent fermé la porte de ſa chambre, Madame de Marigue ſortit d'où elle étoit pour y venir. Elles ſe tinrent long-tems embraſſées : le Marquis ne fut pas oublié dans leur converſation, & il auroit paſſé d'heureux momens, s'il les avoit entendues. Rucille n'eſt point coupable, dit Madame de Marigue ; & vous devez d'autant plus l'aimer, qu'il a ſouffert aveuglément tous ſes maux ſans oſer s'en plaindre : quoiqu'il ſe vit condamner ſans vous avoir jamais manqué, il n'a eu recours dans ſes malheurs qu'à l'eſpoir que lui donnoit ſon innocence ; il faut que vous lui procuriez le moyen de ſe juſtifier lui-même, & de calmer tous les ſoupçons que vous pourriez encore avoir. Je ne puis le voir, répondit la Comteſſe de Mortane, ce ſeroit m'expoſer d'en venir à un éclat dangereux avec Madame la Maréchale. Je ne lui défens pas les hazards ; mais n'allant, ni chez vous, ni aux ſpectacles, il ſera difficile qu'ils lui réuſſiſſent. Ecrivez-lui donc, dit Madame de Marigue ; il lui faut bien quelque con-

consolation. Ces mots, elle lui apporta une écritoire, & elle écrivit ce qui suit.

Je cède volontiers aux sollicitations de notre amie, qui ne veut pas vous revoir sans vous porter quelque marque de mon souvenir; l'assurance de votre fidélité a augmenté les favorables dispositions que l'opinion de votre inconstance n'avoit pas diminuées. Cet aveu ne doit pas vous mettre en droit de me donner de véritables raisons de me plaindre; car alors mon cœur ne s'y méprendroit pas; c'étoit lui qui me parloit pour vous quand ma raison me parloit contre; aussi est-ce le cœur seul qu'on doit suivre dans les sentimens que nous avons: & puisque l'assurance que je vous donne encore une fois de n'être jamais qu'à vous, met ma vertu en sureté, je fais vœu, mon cher Marquis, de ne plus écouter ni raison ni esprit.

Cette lettre étoit si tendre, que le Marquis en fut transporté; il la baisa mille fois, il remercia Madame de Marigue, & il ne s'appliqua plus qu'à trouver des biais pour rencontrer sa belle Maîtresse. La Ducheſſe de....., cependant, voyoit la Comteſſe à ſon ordinaire; elle n'étoit pas perſonne à ſe rebuter ni à ſe déconcerter; elle étoit attentive à chercher de nou-

nouveaux moyens de troubler la tranquillité dont cette aimable perſonne jouïſſoit depuis ſi peu de tems ; mais le deſtin lui rendit ce ſervice ſans qu'elle y participat ; elle fut même témoin de l'avanture ; & voici comme elle ſe paſſa.

La Ducheſſe demanda un jour à Madame de Mortane, ſi elle vouloit aller faire des emplettes à la Foire de Saint-Germain : c'étoit dans ſes derniers jours ; & la Comteſſe y conſentit, pourvû que ce fût le matin. Elles y allérent donc ; le Prince de ..... s'y trouva, ſoit qu'il eût été averti, ou que le hazard l'y eût conduit. Il les joignit chez Laigu où elles achetoient des boêtes de la Chine. La Comteſſe, qui avoit le cœur content, lui fit aſſez bonne mine ; il lui chanta un Vaudeville qui couroit alors ; elle le trouva plaiſant & tira ſes tablettes de ſa poche qu'elle lui donna pour l'écrire ; cela ſe fit d'un air gai. Le Prince, charmé de la voir de ſi bonne humeur, lui diſoit toujours quelque petit mot à l'oreille, & fit durer ſon écriture le plus qu'il put : la Ducheſſe s'amuſoit cependant à viſiter toute la boutique de Laigu ; elle avoit ſes raiſons pour laiſſer le champ libre au Prince. Le Marquis de Rucille étoit chez la Frenaye depuis quelques momens ; l'at-

l'attention qu'il avoit à chercher Madame de Mortane en tous lieux, ne lui avoit pas laiſſé ignorer qu'elle alloit à la Foire; il s'y étoit rendu, & le premier objet qui lui avoit frapé la vûe avoit été ſon rival auprès de ſa maîtreſſe; mais ſon rival content, empreſſé, & ſa maîtreſſe douce & gaye; cela lui avoit cauſé une immobilité qui fut remarquée de la Ducheſſe de....., & qui lui donna une joie ſenſible. Elle auroit pû ſouffrir de n'être point aimée de Rucille; mais elle ne pouvoit endurer qu'il en aimat une autre. Habile comme elle eſt, cependant, elle n'ignoroit pas que la jalouſie ne guérit guéres; mais c'étoit toujours du trouble, & du tems gagné. Elle ſortit même de chez Laigu pour paſſer chez la Frenaye, elle feignit d'être ſurpriſe en voyant Rucille. Vous êtes ici? lui dit-elle: Je ne m'attendois guére à vous y voir. Je croi pourtant, répondit-il outré de douleur & de colére, que vous n'êtes pas trop fâchée de m'y rencontrer à l'heure qu'il eſt. Il y a de la vanité à cette imagination, dit la Ducheſſe en contrefaiſant l'indifférente; je ſuis réſolue à ne me guéres ſoucier de tout ce que vous ferez; & pour vous le marquer, ajoûta-t-elle en lui donnant la main, je vai vous mettre

en lieu d'où je vous aurois bien éloigné il y a quelque tems. Je le croi, Madame, lui dit-il, je le croi, que vous ſeriez ravie de me conduire au ſupplice; mais vous n'aurez pas ce divertiſſement, parce que je ne me trouve pas aujourd'hui endurant.

A ces mots, il laiſſa la main qu'elle lui avoit donnée, & s'éloigna promtement d'une ſi cruelle vûe. La Ducheſſe demeura balancée entre la joie d'avoir vû Rucille mortellement affligé, & le dépit de voir de quelle ſorte il la traitoit; mais la vengeance étant alors ce qui la preſſoit le plus, elle ſe trouva aſſez ſatisfaite; & voulant achever de brouiller les choſes, elle rentra en badinant chez Laigu, & dit à la Comteſſe, qu'elle venoit de voir un homme de ſa connoiſſance qui n'avoit jamais voulu venir la voir. Et qui eſt cet homme ſauvage, lui dit-elle, qui fuit la bonne compagnie? C'eſt Rucille, dit la Ducheſſe; nous venons de cauſer un quart-d'heure enſemble; jamais il ne fut de ſi bonne humeur, mais il étoit bien preſſé de s'en aller; je ſoupçonne qu'il a quelque choſe de nouveau en tête. Madame de Mortane avoit beau être en garde contre les coups que lui portoit la Ducheſſe, il y en avoit toujours quelqu'un dont

dont elle ſentoit la bleſſure ; la délicateſſe de ſon ame ne pouvoit s'accommoder du moindre ſoupçon ; ce n'eſt pas qu'elle crut poſitivement le Marquis amoureux ailleurs ; mais l'avoir vûe, & ne lui avoir pas parlé, lui paroiſſoit un trait ſi piquant, qu'elle demeura ſans parler après avoir rougi prodigieuſement. Elle voulut ſortir peu après de la Foire. Le Prince de..... ſentit le contre-coup de ſon chagrin ; elle ne lui dit plus un mot, il s'en conſola par l'eſpérance de voir tourner à ſon profit le nouveau ſujet que ſa maîtreſſe avoit de ſe plaindre du Marquis.

Ce dernier, en montant en carroſſe, s'étoit fait mener chez Madame de Marigue ; il lui conta ce qu'il avoit vû, & la douleur dont il étoit ſaiſi. Vous m'étonnez, répondit-elle : notre amie n'eſt point coquette ; je ſçai qu'elle n'aime point le Prince, je ne puis douter qu'elle ne vous aime. Mais, reprit Rucille avec impatience, je croyois auſſi tout cela : cependant, démentirai-je mes yeux? Pourquoi voir la Ducheſſe de....? Pourquoi admettre mon rival à ſes parties? Pourquoi ne pas ſe douter qu'elle me trouvera dans un lieu où elle va, moi, qui la cherche en tous lieux? Pourquoi enfin

e deſeſpérer ? Vous vous étourdiſ-
ous-même, & vous m'étourdiſſez
reprit Madame de Marigue : don-
noi le tems d'écrire à la Comteſſe,
lui demander raiſon de ce qui vous
le. Le Marquis y conſentit, il lut
tre, il la trouva bien, elle fut en-
e ; mais on dit que Madame de Mor-
étoit allée dîner chez la Ducheſſe
.., & qu'elle ne reviendroit que le
Ce retardement penſa faire mourir
lheureux Rucille. Elle eſt chez cette
e, qu'elle devroit haïr, s'écria-t-il :
rival y eſt ſans doute ; c'eſt ainſi
le rend entre nous les choſes éga-
je ſuis privé de la voir, & ... Ah !
es Amans ſont incommodes ! inter-
it Madame de Marigue ; où eſt ce
;me, où eſt cette raiſon, que tout
onde vante en vous ? De quelle fu-
m'allez-vous nourrir, interrompit-il
tour ; j'aime comme un fou, & je
is qu'aimer à l'heure qu'il eſt. Ren-
noi ma maîtreſſe fidéle, vous me
'erez l'homme de France le plus
. On renvoya encore chez la Com-
, elle y étoit cette fois, mais elle
la qu'elle feroit réponſe le lende-
. On ne peut rapporter tout ce que
ouſie fit dire à Rucille ; il ſortit de
chez

chez Madame de Marigue comme un homme furieux, & ſi elle trouvoit ſon affliction un peu immodérée, elle ne laiſſoit pas de le plaindre & de condamner la Comteſſe.

Elle n'avoit pû de ſon côté ſe débarraſſer des empreſſemens de la Ducheſſe, qui l'emmena dîner chez elle; elle ſouffrit même que le Prince en fût, quoique dans un autre tems elle lui eût donné l'excluſion; tant il eſt vrai que la jalouſie change la maniére de penſer; mais en eſt-on moins à plaindre? elle éprouva à ſes périls, que la perſonne la plus raiſonnable n'eſt point à couvert des moindres atteintes de cette paſſion. Elle fut juſqu'au lendemain dans une agitation infinie; & ſi le Marquis étoit au déſeſpoir, elle n'étoit pas dans un état plus tranquille. Madame de Marigue rendoit le calme à ſon eſprit: elle alla chez elle, pour s'éclaircir du ſujet de la jalouſie du Marquis, & ayant démêlé aiſément la nouvelle fourberie de la Ducheſſe, elle dit à la Comteſſe tout ce qu'elle crut le plus propre à perſuader, une fois pour toutes, la paſſion ardente que le Marquis avoit pour elle; & elle de ſon côté l'aſſura qu'à l'avenir elle ſeroit moins crédule ſur les diſcours de la Ducheſſe; el-

les s'embraſſérent mille fois, & Madame de Marigue s'en alla fort contente des diſpoſitions où étoit ſon amie.

La Maréchale de... vint le lendemain propoſer à ſa fille de recevoir le Prince de..... Il eſt tems, lui dit-elle, d'accorder cette liberté à un homme qui doit être votre époux; je ſçai aſſez les bienſéances, pour ne vous pas obliger à rien de repréhenſible; il ne faut pas d'ailleurs laiſſer ralentir l'ardeur qu'il a pour votre alliance; cette affaire vous convient mieux que toute autre; je vous l'aménerai demain. Non pas, Madame, s'il vous plaît, reprit la Comteſſe; je vous ai demandé juſqu'à la fin de mon deuil, ce n'eſt même que trop tôt: je ne reçois pas d'autres gens, ajoûta-t-elle en rougiſſant, qui le méritent autant que lui. De qui voulez-vous parler? interrompit la Maréchale en colére. Je ne connois perſonne qui mérite autant que lui votre bienveillance: ſeroit-ce Rucille, que vous voudriez recevoir? Je ne ſçai, Madame, reprit Madame de Mortane, je n'avois point de vûe déterminée, lorſque je vous ai parlé: mais ſi vous m'obligez à recevoir le Prince de..., je verrai les mêmes gens que j'ai toujours vûs. Je vous entens, dit la Maréchale: vous voilà tom-

tombée dans ce que j'ai toujours appréhendé; mais je prendrai peut-être des biais qui vous feront changer de ſentimens. Comme je n'en ai point d'injuſtes, Madame, dit Madame de Mortane, je ne redoute guéres les jugemens de qui que ce ſoit, & c'eſt de vous ſeule que je veux ſuivre les ordres. Si cela eſt, ajoûta la Maréchale, ne recevez point les gens qui me déplaiſent, j'aime mieux que vous ne receviez pas encore ceux qui ne vous plaiſent pas. Elle ſortit en diſant cela, & laiſſa la Comteſſe très-affligée de voir ces nouvelles oppoſitions.

Dès qu'elle fut un peu remiſe de ſes premiers mouvemens, elle écrivit ces mots à Madame de Marigue.

Madame la Maréchale me vient de dire des choſes qui retardent l'effet des réſolutions que j'ai priſes en faveur de votre ami; j'en ſuis peut-être plus affligée que je ne devrois, & contre mon humeur j'ai parlé avec aſſez de fermeté; mais que m'en revient-il que l'indignation d'une mére? puiſque ſi j'ai aſſez de tendreſſe pour ne pas conſentir à voir un homme qui la veut combattre dans mon cœur; je manque de courage quand il faut en récompenſer un pour qui je donnerois ma vie.

Cette lettre fut vûe de Rucille, il en penſa mourir de joie. Qu'elle eſt aimable ! dit-il. Que puis-je faire pour payer de ſi charmantes paroles ! mais que ferai-je pour lui inſpirer la force de déclarer ſes intentions ? Ne pourrois-je la voir ? Il me ſemble que l'ardeur de mon amour donneroit de nouveaux feux au ſien. Je ſonge, dit Madame de Marigue, qu'il ne ſeroit pas impoſſible de vous procurer cette ſatisfaction ; mais je ne la tromperai plus. Après l'avanture de la Vicomteſſe de Gragnac, je n'oſe me hazarder à rien entreprendre. Eh ! quelles vûes avez-vous ? dit-il : je vous aiderai peut-être dans le projet. Madame de Marigue lui parla de la maniére dont on la faiſoit entrer dans le cabinet de Madame de Mortane, & lui fit enviſager qu'il pourroit entrer avec elle.

La difficulté étoit d'y faire conſentir la Comteſſe, qui étoit ſcrupuleuſe, & qui n'avoit perſonne à qui elle ſe fiât entiérement. Il fut réſolu qu'on la conſulteroit là-deſſus, & Rucille ſe chargea de venir ſçavoir la réponſe de l'oracle. Madame de Marigue écrivit en ſa faveur ; la Comteſſe lui répondit cent difficultés, & donnoit preſque l'excluſion. Elle ne ſe rebuta point : la ſeconde lettre fut preſſan-

faute ; le Marquis y mit quelques mots de ſa main. Madame de Mortane commença à s'ébranler, & ne ſe retrancha plus que ſur le peu de confiance qu'elle devoit avoir à ſes femmes. Quelques jours ſe paſſérent en parlementant ainſi ; mais enfin, on convint que Madame de Marigue entreroit ſeule à ſon ordinaire ; qu'elle retourneroit enſuite ouvrir les mêmes portes qu'on auroit fermées après elle ; que Rucille entreroit à ſon tour, & qu'il ſe tiendroit caché derriére la portiére de ſon cabinet, juſqu'à ce que toutes les femmes fuſſent ſorties.

Ce qui détermina Madame de Mortane à lui donner cette marque de diſtinction, fut ſans doute la tendreſſe qu'elle avoit pour lui ; mais elle avoit encore beſoin de conſeils pour éluder les pourſuites preſſantes de la Maréchale en faveur du Prince de..... Elle avoit accoutumé de ſe coucher, lorſque Madame de Marigue la venoit voir ; elle fut obligée de le faire encore cette fois pour ſe défaire de ſes femmes ; mais ſi-tôt qu'elle n'eut plus que celle qui ouvroit les portes à ſon amie, elle ſe leva en robe de chambre, par une régularité qui lui défendoit la plûpart du tems les choſes les plus innocentes ; elle étoit déja aſſez troublée

de ce qu'elle faiſoit cette nuit-là. Madame de Marigue la trouva dans une agitation extraordinaire ; ce fut bien autre choſe à l'aparition de Rucille ; il courut ſe jetter à ſes pieds. Je vous revoi donc, lui dit-il en lui embraſſant les genoux avec tranſport ; je puis vous dire tout ce que j'ai ſouffert, je puis ſçavoir de vous tout ce que vous avez penſé. Vous ne le devinez que trop, reprit-elle, ce que j'ai penſé ; ce que je fais à l'heure qu'il eſt vous le prouveroit aſſez, quand vous ne le devineriez pas. Eh ! puis-je trop le ſçavoir, reprit-il ? Qu'ai-je au monde qui m'intéreſſe que ces précieux ſecrets ? Non, divine perſonne, ajoûta-t-il, rien ne me touche, rien ne m'importe que vous : de votre cœur dépend la félicité de ma vie ; & ſi ma fortune ne vous regardoit plus que moi, je l'abandonnerois pour le ſeul plaiſir que je goûte à vos pieds. Levez-vous, Rucille, dit la Comteſſe ; il ne m'eſt pas permis de me ſervir d'expreſſions auſſi paſſionnées que celles dont vous vous ſervez ; mais mon cœur y répond peut-être par d'autres dont vous ſeriez content, ſi ma bouche oſoit les prononcer. Elle accompagna ce peu de mots de regards ſi touchans, que le Marquis, ne ſe poſſédant plus, prit une de

ſes

ſes mains, & la baiſa avec une ardeur qui déconcerta la Comteſſe.

Madame de Marigue interrompit cette converſation muette, en les priant de ſonger qu'il faloit prendre des meſures pour aſſurer leur bonheur. Ils prirent diverſes réſolutions ſans s'arrêter à aucune. Enfin le Marquis s'aviſa d'une voie fort propre à faire réuſſir leur deſſein. Une grande Princeſſe s'étoit toujours intéreſſée à ce qui touchoit Madame de Mortane; il crut qu'en la priant de parler à la Maréchale de..., cela ne pourroit manquer de réuſſir par ce canal. La Comteſſe l'approuva fort; Madame de Marigue les confirma dans cette penſée; & il fut réſolu que le Duc de...., pére de Rucille, porteroit la parole à cette Princeſſe. Après cela, ils ſe ſéparérent: le Marquis s'en alla ſeul, & Madame de Marigue ſortit à ſon ordinaire avec la femme qui étoit de ſon ſecret.

Le Marquis alla le lendemain à Verſailles, pour parler à ſon pére: il étoit ſûr de ne pas trouver d'oppoſition dans ſon eſprit; & quand il n'auroit pas eu une complaiſance parfaite pour ſon fils, la Comteſſe de Mortane étoit d'une diſtinction ſi connue, que ce ne pouvoit être qu'avec un applaudiſſement univerſel,

ſel, qu'on ſongeoit à prendre un engagement ſérieux avec elle.

Le Duc de..... parla à la Princeſſe dont on vient de faire mention : elle fut ſurpriſe de la priére qu'il lui faiſoit. Il y avoit déja du tems qu'elle avoit été prévenue par le Prince de.... Elle avoit même marqué à la Maréchale, qu'elle le protégeoit dans cette affaire, & c'étoit une des raiſons qui la faiſoient pancher de ſon côté. Cependant, comme elle ne s'étoit embarquée que ſur le peu de connoiſſance qu'elle avoit des ſentimens du Marquis, qu'elle avoit pour lui l'eſtime qu'il méritoit, & qu'elle a un eſprit qui la fait réuſſir dans les choſes les plus difficiles, elle ne déſeſpéra pas de faire trouver un tour qui la dégageat du parti qu'elle avoit embraſſé. Sa réponſe fut donc obligeante, mais un peu équivoque. Le Duc la rendit à ſon fils telle qu'il l'avoit reçûe ; & comme la paſſion étoit violente, cette incertitude l'affligea autant qu'un refus auroit affligé un autre.

Cependant, la Princeſſe écrivit une lettre très-obligeante à la Cōteſſe, pour la prier de venir faire un tour à Verſailles. Elle crut qu'il faloit avant toute autre choſe ſçavoir le panchant de la plus intéreſſée : elle lui manda qu'elle la verroit tête à tête, puiſ-

puiſque ſon deuil ne lui permettoit pas de ſe faire voir en public. La Maréchale fut ravie de cet ordre, dans l'eſpérance qu'il regardoit directement le Prince de ....; & la Comteſſe prévenue de la même penſée penſa prendre un prétexte pour ne point aller voir une charmante Princeſſe, qui ne cherchoit que ſa ſatisfaction.

Elle ne put toutefois s'en diſpenſer : l'attachement qu'elle avoit toujours eu pour elle, la détermina même à lui ouvrir ſon cœur pour lui donner de la compaſſion. Dans cette réſolution, elle alla à Verſailles : la Princeſſe la reçut dans ſon cabinet ; & après lui avoir fait mille careſſes, elle lui dit qu'elle avoit deux propoſitions à lui faire, & que deux hommes également amoureux lui avoient demandé ſa protection auprès d'elle. Madame de Mortane rougit, & la pria de ſe ſouvenir qu'elle avoit encore un mois ou deux pour achever une année où il n'étoit pas permis d'écouter de telles choſes. Je ſçai bien, reprit la Princeſſe, que vous ne vous marierez pas qu'elle ne ſoit finie ; mais cette affaire eſt aſſez importante pour prendre des meſures de loin ; enfin, ajoûta-t-elle en la regardant avec des yeux qui pénétrent juſqu'au cœur, le Prince de.... & Rucille ſont les deux hom-

hommes dont j'ai à vous parler. La geur de la Comteſſe augmenta : Le ce de....., Madame, reprit-elle, n bien de l'honneur ; ma mére m'avoit dit qu'il avoit de puiſſantes protecti mais je ſerois bien aiſe de n'être pas trainte par un ſuffrage que je reſpe m'engager pour ma vie avec un hoi que je ne puis aimer. Je vous en ai n mé deux, répondit la Princeſſe, & je tage entr'eux le pouvoir que votre an me donne ſur vous.

Elle ſourioit en parlant ainſi : la r geur de Madame de Mortane en red bla, & ſon ſilence répondit pour elle. ne croyois pas parler à une muette, prit encore la Princeſſe ; cependant vo ne répondez rien. Je vous ai, ce me ſer ble, répondu, Madame, reprit-elle, pour une perſonne qui ne parle pas beau coup, c'eſt aſſez quand de deux queſtion elle répond à une. Je vous entens, re prit la Princeſſe en l'embraſſant : l'heu reux Rucille ſera le préféré ; & je trou ve tant de raiſon dans ce choix, que je ne veux pas différer d'en parler à Madame la Maréchale de... La Comteſſe, raſſurée par ces paroles, lui avoua ce qu'elle ne pouvoit plus cacher, & lui dit l'entête- ment de ſa mére pour le Prince de....

Nous

Nous trouverons des biais pour la ranger dans notre parti, reprit la Princeſſe; mais je voudrois ſçavoir depuis quel tems Rucille a touché votre inclination. Alors la Comteſſe lui apprit tout ce que nous avons dit du commencement de l'amour du Marquis; elle n'en omit aucune circonſtance. La Vicomteſſe de Gragnac même ne fut point oubliée, & ſon combat avec le Prince fut relevé, quoiqu'il fût contre les ordres d'un Roi qui ſe fait obéir. Mais Madame de Mortane ſçavoit trop la bonté que la Princeſſe avoit pour elle, pour craindre qu'elle en fit un mauvais uſage; & tout ce qui tournoit à la gloire de Rucille lui étoit trop cher pour n'en pas parler.

La belle Princeſſe trouva le récit de cette Hiſtoire aſſez touchant & aſſez agréable, & vit une paſſion ſi forte & ſi vertueuſe dans le cœur de la Comteſſe, qu'elle entreprit de contribuer à ſa félicité. Elle parla quelques jours après à la Maréchale, & trouva plus de difficultés dans ſon eſprit qu'elle n'avoit penſé. Elle lui allégua la parole qu'elle avoit donnée au Prince de... ſur celle qu'elle avoit reçûe de ſa fille. Il me ſemble, reprit la Princeſſe avec une bonté adorable, qu'elle ne vous en a jamais donnée de poſitive:

tive : je ſuis maintenant inſtruite de ſes intérêts ; & lorſqu'elle vous parla avec quelque ſorte de déciſion pour le Prince de....., c'étoit le dépit qui lui faiſoit avancer cette eſpéce de promeſſe. La Maréchale n'entroit point dans ces ſortes de raiſons : toujours ambitieuſe & jamais tendre, elle ne pouvoit comprendre les raiſons que le cœur fournit, & elle ſupplia la Princeſſe de ſe ſouvenir qu'elle lui avoit parlé pour le Prince avant que de lui parler pour Rucille. Il eſt vrai, reprit-elle ; mais j'ignorois en ce tems l'éloignement que Madame de Mortane avoit pour lui. Elle a eu un mari ſi indigne d'elle, & ſa ſageſſe a été ſi bien prouvée par la maniére dont elle a vécu avec lui, qu'il y auroit de la cruauté de la rembarquer dans d'autres épreuves : & d'ailleurs, Rucille eſt un ſi honnête homme, que quand il ne devroit pas être Duc par la mort de ſon pére, je ne laiſſerois pas d'aprouver infiniment un tel choix. La Maréchale fit encore quelque réſiſtance ; mais enfin elle ſupplia la Princeſſe de vouloir donc la diſculper envers le Prince de... avant qu'elle ſe déclarat en faveur de Rucille, & l'aſſura, que ſi le Roi avoit la bonté de lui donner le titre de Duc avant la mort de ſon pére, elle ne

ne s'oppoſeroit plus à ce qu'elle ſembloit ſouhaiter.

La Princeſſe vit bien que cette mére n'admettoit que la grandeur, & que toute autre choſe la touchoit peu ; elle ne laiſſa pas de lui promettre ſes ſoins ſur la dignité d'un homme pour qui elle s'intéreſſoit. Elle y travailla en effet avec ſuccès ; & lorſqu'elle l'eut obtenu, elle écrivit à la Comteſſe qu'elle avoit quelque choſe à lui dire. Celle-ci, depuis ſon voyage à Verſailles, avoit vécu dans une eſpérance qui la rendoit cent fois plus belle & plus charmante : elle n'avoit point voulu voir le Marquis ; mais les entrevûes ſecrettes d'elle & de Madame de Marigue n'avoient été employées qu'à parler de lui, & qu'à faire des ſouhaits en ſa faveur. Elles ignoroient cependant l'une & l'autre ce que la Princeſſe avoit fait pour lui ; mais la Comteſſe partit avec une joie qu'un preſſentiment de ſon bonheur lui donna. La main, qui couronnoit ſon eſpérance, mettoit encore un nouveau prix à ſa joie ; & ſi ſa modeſtie lui fit recevoir avec modération la nouvelle que la Princeſſe lui apprit, elle n'en ſentit pas des tranſports moins vifs dans le fond de ſon ame. La Maréchale, qui vit par-là ſon ambition ſatisfaite, ne ſongea plus qu'à

qu'à donner l'excluſion au Prince de.... de la maniére la plus douce qu'il lui ſeroit poſſible ; mais ce qui lui facilita beaucoup ce tempérament, c'eſt que la Princeſſe lui parla avec cette grace qui ne l'abandonnoit jamais, & lui fit ſi bien comprendre, par une éloquence aidée de la vérité, le malheur d'épouſer une femme dont on eſt amoureux quand on n'en eſt point aimé, que la raiſon lui fit prendre le meilleur parti qu'il pouvoit ſuivre en cette occaſion.

Il alla trouver la Maréchale de..., & ſans attendre qu'elle lui parlat, Je viens, Madame, lui dit-il, vous tirer d'une peine où la régularité que vous avez ſur votre parole vous met ſans doute. J'aime Madame de Mortane avec une paſſion qui n'a point de pareille ; mais je dois peu me flatter qu'elle ait les mêmes ſentimens pour moi : un plus heureux emporte une place que j'aurois diſputée à toute la terre, & peut-être avec ſuccès, ſi je croyois le pouvoir faire avec l'aveu de celle que j'aime ; mais privé de ſon approbation, que me ſert une ardeur mal reconnue ? Je vous rens votre parole, Madame, ajoûta-t-il en ſoupirant, & je vai tâcher à me guérir par une abſence volontaire. La Maréchale fut fort ſoulagée

gée par le diſcours du Prince ; elle loüa l'effort qu'il faiſoit ſur lui-même, & l'aſſura de ſa part d'une eſtime éternelle.

Le procédé du Prince avoit une apparence de beauté dont les eſprits éloignés des détours & des fineſſes ne pouvoient ſe parer ; mais il faut convenir qu'il n'en vint là, qu'après avoir tenté des voies bien étranges pour ſe rendre heureux. On dit même, qu'il tâcha encore de troubler Rucille dans ſa fortune, & qu'il en revint quelque choſe à la Princeſſe dont nous avons parlé. Cette ſage & généreuſe perſonne lui en parla avant un voyage qu'il entreprit pour tâcher d'oublier Madame de Mortane ; & après l'avoir convaincu qu'elle en ſçavoit plus qu'il n'auroit ſouhaité, elle tira parole de lui, de n'en venir jamais à aucune voie de fait avec Rucille. Cette derniére découverte ſur ſa mauvaiſe volonté le fit partir plutôt qu'il n'avoit réſolu ; il alla à une grande terre digérer ſa douleur, & il ne revint que quand le mariage de Madame de Mortane lui eut ôté toute eſpérance.

La Ducheſſe ſçut des premiéres les allarmes du Prince, & enſuite la confirmation de ſon infortune. Elle travailla avec lui à inventer ce qu'il mit en uſage pour la détourner ; mais leurs deſſeins

ayant

ayant mal réuſſi, elle alla avec une diſſimulation ſans égale féliciter la Comteſſe d'une choſe qui la mettoit au déſeſpoir.

Celle-ci n'en recevoit pas encore ouvertement les complimens; mais ne prévoyant pas que rien deſormais la pût troubler, elle les reçut de la Ducheſſe comme ſi elle les avoit cru ſincéres. Vous voyez bien, lui dit cette artificieuſe perſonne, que tout ce que je vous ai dit ſur le Marquis n'étoit que dans l'intention de vous empêcher d'être trompée : aucun autre motif ne m'a fait agir; car pour un certain goût paſſager que je vous ai avoué avoir eu pour lui, il y a long-tems que j'en étois revenuë; mais après tout, ajouta-t-elle, Rucille n'étoit que coquet, & apparemment il vous aimoit mieux qu'une autre. Ce dernier coup qu'elle jetta en l'air ne fit auſſi aucun effet ſur Madame de Mortane, & elle ſe contenta de lui répondre, qu'un homme de l'âge du Marquis auroit paſſé pour peu poli, s'il n'avoit pas eu une civilité univerſelle.

Madame de Marigue entra comme elle achevoit de parler; car depuis que la Maréchale avoit pris ſa réſolution, elle avoit permis à la Comteſſe de la recevoir, & l'avoit reçûë elle-même avec mille témoignages d'amitié. Cette fidéle amie tourna enco-

encore la converſation ſur Rucille ; & d'un air libre & enjoué : Avouez, dit-elle, Madame, en s'adreſſant à la Ducheſſe, que la Vicomteſſe de Gragnac n'eut pas grand tort de faire une entrepriſe hardie, puiſqu'elle lui devoit ſi bien réuſſir, & que le Prince de..... eſt un exemple bien malheureux des coups de l'amour & de la fortune ; puiſque, après ſon deſaſtreux combat, il avoit encore couronné ſon vainqueur par ſa conſtance, après l'avoir été par la victoire.

J'en tombe d'accord, répondit la Ducheſſe ; mais je doute cependant que ce trait de ſa vie lui ſuccédât auſſi-bien auprès du Maître qu'auprès de vous. Je ſçai bien, reprit Madame de Marigue, que ce combat n'eſt pas dans les régles, mais il eſt ignoré, & l'on ne pourroit le divulguer ſans que le Prince qui fut l'agreſſeur ne parût plus criminel que le Marquis, qui ne fit que ſe défendre ; & puis, ajoûta-t-elle en riant, la victoire a cela de propre, qu'elle a toujours le parti le plus fort. La Ducheſſe fut contrainte d'applaudir à cette réponſe ; mais ce qui lui cauſa un chagrin très-vif, c'eſt que la Maréchale, voulant faire les choſes de bonne grace, amena Rucille dans la chambre de la Comteſſe, & le lui préſenta à titre d'époux.

La

La choſe alloit devenir publique ; elle ne s'arrêta point pour la préſence de la Ducheſſe, & s'adreſſant à elle : Trouvez bon, lui dit-elle, Madame, que je donne à ma fille celui qui lui eſt deſtiné pour époux. La Ducheſſe s'embarraſſa un peu ; mais ſon eſprit venant au ſecours : Il y a long-tems, Madame, dit-elle, que je ſouhaite à Monſieur de Rucille la gloire dont il va joüir. Je connois vos bontés pour moi, dit le nouveau Duc d'un ton un peu ironique ; & c'eſt ſur cette connoiſſance, que je ne feins point de vous avoüer, que je ſuis au comble de la félicité, & qu'il ne me manque plus que la confirmation de l'aveu de Madame de Mortane. Je ne ſçai point me dédire, dit-elle alors avec une pudeur charmante ; quand une fois j'ai donné ma parole : & Madame ſçait bien, ajoûta-t-elle en s'adreſſant à ſa mére, que quand je ne la veux pas tenir je m'y prens d'une autre ſorte. Après cela, la Maréchale ſortit, la Ducheſſe en fit autant peu de tems après; elle avoit de la peine à ſoutenir la vûe d'une joie qui s'établiſſoit ſur la ruine de ſes eſpérances. Il ne reſta que Madame de Marigue avec nos deux Amans : ce n'étoit pas un témoin ſuſpect ; auſſi Rucille ne ſe ménagea-t-il guéres dans le

tranſ-

tranſport du plaiſir ſenſible qu'il ſentoit. Il l'exprima par un aimable déſordre dont la Comteſſe fut de moitié. Le reſte du tems qu'il faloit attendre pour l'accompliſſement de leurs déſirs fut rempli par mille divertiſſemens qu'inventoit tous les jours le Duc de Rucille, pour marquer à ſa belle maîtreſſe que l'aſſurance d'être heureux ne diminuoit rien de ſa vivacité. Ces petites fêtes n'étoient point publiques, par la raiſon du deuil de Madame de Mortane ; peu de perſonnes y étoient admiſes, mais le choix en étoit digne de ceux qui le faiſoient. Madame de Marigue y étoit toujours appellée. Melicour qui avoit contribué aux réconciliations fut appellé aux divertiſſemens, & en fit un des ornemens par ſa perſonne qui eſt fort agréable, & par ſon eſprit qui le rend un des plus divertiſſans hommes du monde. Si le Duc avoit cru la délicateſſe de ſa paſſion, il auroit paſſé les jours aux pieds de Madame deMortane;& comptant le reſte du monde pour rien, il s'en ſeroit tenu à la ſeule perſonne qui le pouvoit toucher ; mais il falut auſſi contenter ſa galanterie & ſa magnificence par des amuſemens extérieurs qui ne donnoient aucune diſtraction aux cœurs de ces deux Amans.

Lorſque l'année fut finie, leurs nôces ſe célébrérent avec l'agrément de Sa Majeſté ſans aucun éclat. Madame de Mortane dit, qu'ayant déja été une fois mariée avec pompe, elle ne vouloit plus donner de ſpectacle au public; une petite compagnie aſſiſta à la cérémonie du mariage: un concert compoſé des plus habiles gens de Paris, précéda un ſouper où la joie & la liberté régnoient. On recommença la ſymphonie après le repas; elle dura juſqu'à l'heure où le Duc de Rucille & la Comteſſe de Mortane s'allérent jurer au pied des Autels une fidélité éternelle. Ils ont juſqu'ici religieuſement gardé leurs paroles; & jamais époux n'ont goûté avec plus de pureté la ſatisfaction d'être unis.

FIN.

LA
NOUVELLE
ASTRÉE.

AVERTISSEMENT.

UNe Dame, que la naiſſance & les biens de la fortune rendent moins recommandable que les qualités perſonnelles, m'a donné, ſans y penſer, la premiére idée de ce petit Ouvrage. Elle avoit ouï dire, qu'une jeune perſonne, qui veut avoir de l'eſprit, doit lire & relire le Roman d'Aſtrée; & cependant, malgré ſa prévention & ſon courage, elle n'avoit jamais pû aller juſqu'à la fin du premier Volume. Les Epiſodes continuels, l'affectation d'une vaine ſcience dont elle ne s'imaginoit pas avoir grand beſoin, l'étalage de la Doctrine profonde des Anciens Druïdes, les Poéſies fréquentes & froides; tout cela l'avoit aſſez rebutée, pour ne pas continuer une lecture qu'elle trouvoit ennuïeuſe: mais en même tems, la défiance de ſoi-même, qui accompagne d'ordinaire les bons eſprits, lui faiſoit croire, que l'approbation du Public devoit prévaloir à ſon ſentiment particulier, & que l'Ouvrage ne laiſſoit pas d'être fort bon, quoiqu'il ne l'eût pas divertie. Elle me fit l'honneur de m'en parler en ce ſens-là, & je ne fus pas de l'avis de ſa modeſtie. Perſuadée que tout ce qui lui avoit déplû dans Aſtrée, devoit lui déplaire, je lui propoſai d'en ôter tous les défauts qu'elle avoit ſentis par un bon goût naturel, d'en faire un petit Ou-

vrage de Galanterie champêtre ; d'en adoucir certains endroits un peu libres, que la pudeur ſcrupuleuſe de nôtre ſiécle ne ſçauroit ſouffrir dans les Livres ; de le purger de Théologie, de Politique, de Médecine, de Poéſie ; d'en éloigner tous les perſonnages inutiles, de n'y jamais perdre de vûë Aſtrée & Céladon, & d'éviter par-là l'écueil de tous les longs Romans, où le Héros & l'Héroïne ne paroiſſent ſur la Scéne que rarement : ce qui empêche, qu'on ne s'affectionne à la ſuite de leurs Avantures ; leurs amis, & leurs amies, qu'on n'aime pas tant qu'eux, tenant ordinairement les trois quarts du Livre. Il a falu de plus changer le ſtile, quoiqu'il eût beaucoup de force dans l'Original. Cent ans, dans une Langue vivante, mettent tout hors de mode. J'ai pourtant conſervé certains traits qu'on remarquera aſſez aux mots antiques, & encore mieux à la beauté des ſentimens. Un Homme de la Condition de Monſieur d'Urfé ne pouvoit en avoir que de fort nobles & de fort élevés.

Voilà, mon cher Lecteur, ce qui a fait naître la petite Hiſtoire d'Aſtrée & de Céladon. L'accueil favorable, que vous avez fait à quelques bagatelles qui me ſont échapées, m'a enhardie à vous faire ce petit préſent. Il ne tiendra qu'à vous de vous en attirer bien-tôt un autre.

LA

LA NOUVELL
ASTRÉE

LIVRE PREMIE

LA Nature avoit rendu le petit p
Forêt, le plus délicieux des Ga
les montagnes, les plaines, les bois, e
ruiſſeaux, y formoient une agréable d
ſité; & quoique les bords du Ligno
fuſſent pas ſi fameux que ceux du Ti
les Bergers & les Bergéres, qui pouve
s'y voir tous les jours, y vivoient
tens, ſans porter envie au reſte de l'
vers : heureuſe tranquillité, ſi l'amou
l'avoit point troublée !

Le Soleil n'étoit point encore le
quand Céladon, le plus beau & le
amoureux des Bergers, laiſſant le
de ſon troupeau à la fidélité de ſes chie
vint s'aſſeoir ſur les bords du Ligne

tre en compte avec lui-même, s'examine à la rigueur, & ne trouve rien à ſe reprocher. Enfin, ſon innocence lui redonnant la force, que la premiére ſurpriſe lui avoit ôtée; *Qu'ai-je donc fait* ? lui dit-il, ſans oſer la regarder. *Tu m'as trahie*, repartit l'impatiente Bergére, *& tu t'oſes encore montrer*; *va*, *perfide*, *laiſſe-moi pleurer mes malheurs*. Quel devint alors ce fidéle Berger? Celui qui a aimé le peut ſeul comprendre, ſi jamais tel reproche lui a été fait injuſtement. Céladon lui dit; *Aſtrée*, *eſt-ce pour m'éprouver*, *ou pour me deſeſpérer*? A ces mots, la jalouſe Bergére, ne pouvant plus ſouffrir la vûë de ce qu'elle avoit tant aimé, *Quoi*! *malheureux*, s'écria-t-elle, *tu viens encore me perſécuter*? *Va chercher ailleurs qui t'écoute*; *& ſi tu m'as j'amais aimée*, *fai*, *perfide*, *que je ne te voye jamais*. Elle le quitta bruſquement, en achevant ces terribles paroles. Céladon voulut la retenir par ſa robe; un ruban de ſa manche lui demeura à la main. Alors, n'écoutant plus que ſon deſeſpoir; *Hé bien*! *cruelle*, s'écria-t-il, *vous ſerez contente*, *& vous ne me verrez jamais*. A peine eut-il fini ces mots, qu'il ſe précipita dans le Lignon.

Cette petite riviére étoit alors un torrent aſſez profond; les neiges s'étoient

ns les montagnes ; & le pau-
, qui vouloit mourir, eut bien-
connoiſſance, & fut emporté
e l'eau, ſans qu'il fit le moin-
pour ſauver ſa vie. Mais Aſtrée,
pas encore loin, étant accou-
it que fit Céladon en tombant
iére, fut ſi ſurpriſe de ſon deſeſ-
elle s'évanoüit, & tomba el-
ans l'eau, dont la fraîcheur lui
n-tôt la connoiſſance. Des Ber-
oururent, ſes habits l'avoient
tenuë. Ils la portérent dans la
plus prochaine ; c'étoit celle de
ouſine & ſa bonne amie. Lici-
de Céladon, étoit alors avec
l aimoit auſſi tendrement qu'il
mé. Aſtrée étoit ſi abbattuë &
de tout ce qui lui venoit d'ar-
lle reçut avec indifférence tous
s qu'on lui donna. Elle ouvrit
yeux ; ſa douleur augmenta en
frére de Céladon. Elle eut pour-
de force pour lui dire, que ſon
t noyé en la voulant ſecourir.
urut auſſi-tôt ſur le bord du Li-
r voir au moins le lieu malheu-
is quelque recherche qu'il pût
ne trouva rien. Celadon avoit
e l'autre côté de la riviére, ſans

con-

connoiſſance, lorſque trois Nimphes, qui ſe promenoient ſur le bord de l'eau, arrivérent heureuſement pour lui ſauver la vie. Son corps dégoûtoit de tous côtés, & étoit encore à moitié dans l'eau, le ventre enflé, la bouche entr'ouverte; les Nimphes le prirent pour un homme mort. Leonide, la plus charitable, s'approcha de lui, & le retira tout-à-fait de la riviére. Ce mouvement lui fit rejetter l'eau qu'il avoit avalée; & il la rejetta en ſi grande abondance, que la Nimphe, lui trouvant encore de la chaleur, crut qu'on lui pourroit peut-être ſauver la vie. Galathée, qui étoit la Nimphe principale, s'empreſſa auſſi pour le ſecourir, & regardant la troiſiéme Nimphe, qui demeuroit les bras croiſés, *Silvie*, lui dit-elle, *que ne venez-vous nous aider? Ah! Madame*, répondit la Nimphe, *la ſurpriſe m'ôte la force : je reconnois ce Berger, il mérite bien vos ſoins.* Il paroiſſoit fort ſoulagé, & commençoit à reſpirer, ſans toutefois ouvrir les yeux, ni revenir entiérement. Alors Galathée, aidée de ſes deux compagnes, le porta dans ſon chariot, que le petit Meril gardoit à quelques pas de-là, & reprit le chemin du château d'Iſſoure, où elle rentra par la porte des jardins. Il lui vint à l'eſprit, que ce Berger, dont la beau-

té, malgré le triſte état où il étoit, l'avoit frapée à la premiére vûe, pouvoit bien être celui, qui ſelon la prédiction d'un ſavant Druïde, devoit faire tout le bonheur de ſa vie. La Nimphe avoit eu une paſſion violente, pour un Chevalier nommé Lindamor. Elle en étoit tendrement aimée; & pour la mériter encore davantage, il étoit allé acquerir de la gloire dans l'armée du Roi des Francs. Il étoit parti ſans craindre les aſſiduïtés de Polemas. C'étoit un rival aſſez dangereux, qui avoit beaucoup de crédit auprès d'Amaſis, mére de Galathée & Nimphe ſouveraine du Païs, & qui ſe flattoit que ſes artifices lui tiendroient lieu de mérite. Céladon, pâle & défiguré, & preſque entre les bras de la mort, chaſſa & Lindamor & Polemas du cœur de Galathée, qui n'eut des yeux que pour lui. Elle oublia dans ce moment, que ces deux vaillans Chevaliers la ſervoient depuis pluſieurs années; & ſans faire la moindre attention au mérite des abſens, elle ſe livra toute entiére à ſon imagination préſente.

Cependant Aſtrée, ayant repris ſes eſprits, alla, comme les autres, chercher des nouvelles de ſon malheur. Licidas la rencontra: *Pleurons enſemble*, lui dit-il; *ſi j'ai perdu mon frére, vous avez perdu vo-*

tre

tre amant. Aſtrée ne lui répondit point. *Malheureux Céladon*, s'écria-t-il, *eſt ce ainſi qu'on ſe ſouvient de toi?* » Quoi! Aſ-
» trée, Céladon ne vous coûte pas une
» larme; & vous n'êtes non plus émue,
» que ſi vous ne l'aviez point connu? *Sa mort*, lui dit-elle, *m'afflige beaucoup: il avoit du mérite; mais, Licidas, qu'il ſçavoit peu comme on aime!* » Ingrate Ber-
» gére! je ne demande plus la cauſe de
» la mort de mon frére; votre jalouſie
» l'a déſeſpéré, & l'a fait mourir. Quoi
» donc! le courroux d'un pére, l'inimi-
» tié de ſes parens, une longue abſen-
» ce, n'ont pû rompre les chaînes qui l'at-
» tachoient à vous; & vous avez pû
» croire..... *Oui, Berger, j'ai cru, j'ai vû.* » J'ai ouï cet Amant ſi fidéle conter
» ſes peines à ſa chére Aminte. Bergé-
» re, ne lui aviez-vous pas ordonné de
» feindre d'en aimer une autre? Aimez-
» moi toujours en ſecret, lui diſiez-vous;
» & pour les ſoupirs qui ne viendroient
» point de votre cœur, je les abandonne
» à la moindre de nos Bergéres, & veux
» bien, pour notre repos, en faire un
» ſacrifice à la haine de nos parens. Aſ-
» trée, écoutez-moi; mon frére eſt mort:
» je ne parle plus pour lui, mais pour la
» ſeule vérité; il vous aimoit, & n'ai-
» moit que vous. »

Aſ-

Aſtrée ne répondoit point, les paroles de Licidas la mettoient hors d'elle-même. Dans ce moment-là, les Bergers, qui étoient allés chercher des nouvelles de Céladon, revinrent de tous côtés, & ne rapportérent que ſon chapeau. Aſtrée, à la vûe de ce chapeau, ſe reſſouvenant d'une invention, que l'amour leur avoit fait trouver dans le commencement de leur connoiſſance, fit ſigne à Philis de le prendre. Ils s'étoient aviſés autrefois, ne pouvant ſe parler librement, de ſe donner des lettres dans la doublure de ce chapeau, qu'ils ſe jettoient l'un à l'autre, en jouant à de petits jeux. Tout le monde ſe mit alors ſur les louanges du pauvre Berger: celle qui en ſentoit le plus, en diſoit le moins; mais enfin laſſe de cette contrainte, Aſtrée pria tout bas Philis de ne la point ſuivre, afin que les autres en fiſſent de même; & lui prenant le chapeau de Céladon, elle s'en alla ſeule rêver à ſon malheur. La ſolitude eſt toujours le premier appareil de la douleur: tantôt, ſur le témoignage de Licidas, elle croyoit ſon Berger innocent; ſon cœur, ſa beauté, la bonne opinion d'elle-même, qui eſt ſi naturelle, lui diſoient ſans ceſſe, qu'on ne pouvoit point lui être infidéle: & puis ſe ſouvenant des

diſ-

diſcours que Céladon tenoit à la Bergére Aminte, elle ne vouloit plus douter de ſon inconſtance. Ces diverſes penſées la conduiſirent juſques dans le bois; où, ſe voyant ſeule, elle tourna & retourna le chapeau de Céladon, & trouva dans la doublure le billet ſuivant.

CELADON A ASTREE.

» Finiſſez mes peines, ma Bergére : il » eſt tems que vous me permettiez d'ê- » tre Céladon, ayant ſi long-tems, & » avec tant de peine, repréſenté auprès » des autres Bergéres un perſonnage qui » m'eſt ſi contraire. »

Ho! que terribles furent ces paroles, qui la firent reſſouvenir du commandement qu'elle avoit fait à Céladon, & de la réſolution qu'ils avoient priſe enſemble de cacher leur intelligence par cette diſſimulation. Mais, ô Dieux! quels ſont les enchantemens de l'amour! elle étoit au déſeſpoir de la mort de ſon Amant; & toutefois, elle ſentoit une ſecrette joie, en reconnoiſſant qu'il lui avoit été fidéle. Cette conſolation paſſagére ne dura pas; l'amour propre l'avoit fait naître : & dès que tant de preuves eurent diſſipé les nuages de ſa jalouſie, toutes ces

ces conſidérations ſe joignirent enſemble, pour avoir plus de force à l'affliger.

Pendant qu'Aſtrée pleuroit Céladon, ce Berger étoit dans le Château d'Iſſoure, entre les bras des trois belles Nymphes, qui n'épargnoient rien pour le ſoulager. Mais quoi qu'elles puſſent faire, il demeura le reſte du jour, & une partie de la nuit, ſans reprendre ſes eſprits. Enfin le repos & les remédes lui ayant redonné des forces, il ouvrit les yeux, & fut dans le dernier étonnement. » Si je vis, diſoit-il en lui-même, » comment eſt-il poſſi» ble, que la cruauté d'Aſtrée ne m'ait » pas fait mourir; & ſi je ne ſuis plus » au nombre des vivans, qu'eſt-ce que » tu viens chercher, ô Amour, dans les » horreurs de la mort? » Avec mille ſemblables imaginations, ce Berger ſe rendormit d'un ſi profond ſommeil, que les Nimphes étant venues voir comment il ſe portoit, & le trouvant endormi, ouvrirent les fenêtres de ſa chambre, ſans qu'il s'éveillat, & s'aſſirent autour de ſon lit, pour le contempler à leur aiſe. *Que ce Berger eſt changé depuis hier!* dit Galathée, *& qu'en peu de tems la couleur lui eſt revenue! Notre peine eſt bien employée, puiſque nous lui avons ſauvé la vie.* „ Ma» dame, répondit Silvie, » ce Ber-

» ger

» ger eſt des meilleures maiſons de la » contrée ; il eſt fils d'Alcippe & d'A- » marillis. Je le vis à une Fête qui ſe » célébroit ſur les bords du Lignon. Je » me ſouviens même que de tous les » Bergers, il n'y eut que lui & Silvan- » dre qui m'oſaſſent approcher ; & je » crus voir dans leurs diſcours, & dans » leurs maniéres, quelque choſe au-deſ- » ſus de la houlette. » Tant que Silvie parla, Galathée eut toujours les yeux ſur Céladon. Sa beauté, qui revenoit à vûe d'œil avec ſa vie, lui fit croire fort aiſément toutes les louanges que Silvie lui donnoit. Et d'ailleurs le Druïde Climante, lui ayant prédit, que celui qu'elle trouveroit à l'endroit où elle avoit trouvé Céladon, feroit tout le bonheur de ſa vie, elle ne crut pas pouvoir réſiſter à ſa deſtinée, & s'abandonna toute entiére à ſa nouvelle paſſion. Mais voyant qu'il ne s'éveilloit point, elle deſcendit dans ſes jardins avec ſa chére Léonide. *N'eſt-il pas vrai*, lui dit-elle, *que Climante lit dans l'avenir* ? » Il eſt vrai, Madame, » qu'il vous fit voir, dans le miroir en- » chanté, le lieu où vous avez trouvé » ce Berger ; mais, Madame, ſes paro- » les étoient ſi ambigues, que j'ai peine » à croire qu'il s'entendit lui-même. Léo-

» nir

» nide, je ne l'entens que trop bien ;
» celui que je dois trouver ſur le bord
» du Lignon, doit faire un jour ma fé-
» licité ; je dois l'aimer la premiére, puiſ-
» que je l'ai vû la premiére ; & je l'a-
» voue à ma honte, je ſens que j'ai déja
» commencé. Ha, Madame, ce n'eſt
» qu'un Berger. Léonide, tous les hom-
» mes n'ont qu'une même origine, &
» l'on ne devroit les diſtinguer que par
» leur vertu. Mais enfin, Madame, vous,
» ſi grande Nimphe, qui devez après
» Amaſis gouverner ces belles contrées,
» pouvez-vous jetter les yeux ſur un ſim-
» ple Berger. Énone ſe fit Bergére pour
» Paris. Madame, ce Berger étoit fils de
» Roi. *Hé bien*, reprit Galathée, *ſi c'eſt*
» *un crime*, pourquoi les Dieux me le
» conſeillent-ils par la bouche de leur
» Druïde ? Hé, Madame, que devien-
» dra Lindamor ? Il ſe conſolera, Léo-
» nide. Il en mourra, Madame. Léoni-
» de, j'en ſerai fâchée : je me ſouviens
» encore de ſon amour, & de ſa fidéli-
» té ; mais enfin, je ne veux point me
» ſacrifier à ſon bonheur, & j'aime mieux
» accomplir l'oracle. »

Céladon s'étoit éveillé, & ſe voyant dans une chambre magnifique, il ne pouvoit deviner quelle avanture étoit la ſien-

ſienne. Le Soleil donoit dans ſon lit, & ſes yeux encore foibles étoient éblouis de la lumiére. Il ſe reſſouvenoit fort bien de ſa chute dans le Lignon ; il avoit vû la mort préſente : & ſe trouvant dans une chambre toute reſplendiſſante d'or & de peintures, il s'imagina que l'Amour l'avoit tranſporté dans un lieu ſi brillant, pour récompenſer ſa fidélité. Il étoit dans cette penſée, lorſque Galathée accompagnée des deux jeunes Nimphes, rentra dans la chambre. Elles étoient ſuivies du petit Meril, dont la petite taille, l'enfance, & la beauté, lui firent juger que c'étoit l'Amour qui accompagnoit les trois Graces. Une ſi noble compagnie ne l'étonna point ; & quand les Nimphes furent autour de ſon lit, il leur demanda avec une hardieſſe reſpectueuſe, où il étoit, & ce qu'il pouvoit faire pour les ſervir. » Céladon, lui dit Galathée, nous » vous avons ſauvé la vie, nous voulons » vous la conſerver ; ſongez ſeulement, » que vous êtes en un lieu où vous avez » tout pouvoir. Alors Silvie s'avança : *Hé quoi, Céladon*, lui dit-elle, *vous ne me reconnoiſſez pas ?* » Vous ne vous reſſou- » venez pas, que la Nimphe Silvie, & » deux de ſes Compagnes, aſſiſtérent » dans votre Hameau à la derniére Fête

» de

» de Vénus; que vous reçutes de ma » main, pour le prix de la courſe, un » chapeau de fleurs, que vous mites ſur » la tête de la Bergére Aſtrée ? *Voyez Céladon, ſi je ne vous connois pas bien* ? » Il eſt vrai, reprit le Berger, que le » jour de Vénus les prix furent donnés » par les Nimphes de la Princeſſe Gala- » thée; mais en vérité, belle Nimphe, » un Berger eſt ſi peu accoutumé à voir » les beautés de la Cour, & cela l'é- » blouït ſi fort, qu'il ne faut pas s'éton- » ner, s'il en perd aiſément la mémoire. » Céladon, interrompit Galathée, vous » vous y accoutumerez; & puiſque les » deſtins vous ont emmené parmi nous, » je veux vous apprendre qui nous ſom- » mes. »

Sachez donc, gentil Berger, qu'à la naiſſance du monde, ce Païs qu'on nomme maintenant Forêt, étoit couvert de grands abîmes d'eau, & que les habitans demeuroient ſur le haut des Montagnes. Les Châteaux de Monverdun, d'Iſſoure, & de Marſilly, en font foi; & l'on y voit encore ſur le rocher de gros anneaux de fer, pour y attacher les bateaux, n'y ayant pas apparence qu'ils puſſent ſervir à autre choſe : mais il y a pluſieurs ſiécles, qu'un Etranger, qui conquit les

Gau-

Gaules, fit couper quelques montagnes; par où les eaux s'écoulérent, & l'on vit, & l'on peupla notre plaine, la plus fertile qu'il y ait au monde. Ce Conquérant y fit bâtir une Ville, qu'il nomma *Forum*; c'eſt préſentement *Feurs*, qui a donné le nom au païs de Forêt. Amaſis, ma mére, en eſt la Nimphe ſouveraine, par une ſuite non interrompue de Nimphes de la même famille depuis un tems immémorial, ſans que les hommes ayent jamais eu part à la Souveraineté. Les Nimphes n'ont pas laiſſé de ſe marier; leurs fils ne leur ont jamais ſuccédé, & ſe ſont contentés d'être au nombre des Chevaliers. Mon frére Clidamant, qui a tout le mérite des plus grands Princes, ne me diſputera rien, & ſe contentera d'être le premier de ma Cour, après que les Dieux auront diſpoſé de la Nimphe Amaſis ma mére. Les Hiſtoriens ſont aſſez embarraſſés à trouver l'origine de notre Empire. Les uns diſent, que la Déeſſe Diane, après avoir chaſſé longtems avec plaiſir dans cette contrée, y voulut laiſſer des marques éternelles de ſon amour, en y établiſſant un Gouvernement de femmes, qu'elle a toujours protégées dans les révolutions des Gaules; & les autres veulent, qu'Amaſis ma mére

ſoit

ſoit venue en droite ligne de la Princeſſe Galathée, qui épouſa Hercule, & qui donna le nom aux Gaules. Quoi qu'il en ſoit, nous vivons ici en repos, ſans nous mêler des guerres de nos voiſins, qui nous ont toujours reſpectées. Les combats de nos jeunes Chevaliers ne ſont que de galanterie, & notre Cour eſt aſſez belle, pour y donner du plaiſir aux jeunes gens, & des honneurs aux vieillards.

Alors Céladon, s'humiliant devant Galathée, *Je ne puis aſſez m'étonner*, lui dit-il, *de me voir entre tant de grandes Nimphes, moi qui ne ſuis qu'un Berger.* » Nous aimons la vertu, reprit Galathée, » où nous la trouvons ; & ſi vous » êtes préſentement parmi nous, ſachez, » Céladon, que ce n'eſt pas ſans un grand » myſtère de nos Dieux ; ſoit qu'ils ne » veuillent plus que vous erriez dans nos » Forêts, ou que leur intention ſoit, en » vous faiſant plus grand que vous n'ê- » tes, de rendre heureuſe une Nimphe » qui vous aime. » Madame, lui répondit le Berger, qui ne comprit pas alors le ſens de ces paroles, » Je ne ſouhaite » la ſanté, que pour être en état de vous » rendre quelque petit ſervice, & pour » retourner dans nos bois, que nous

» avons

» avons fait ſerment de n'abandonner » qu'avec la vie. Céladon, reprit la Nimphe, je veux que vous nous appreniez » ce que c'eſt que ce ſerment que font » vos Bergers; & puiſque vous nous » connoiſſez, il eſt juſte que nous vous » connoiſſions à notre tour: mais ce ſera pour une autre fois; vous avez beſoin de repos: & je vous laiſſe le petit Meril, qui ne vous quittera pas; il » a de l'eſprit au-deſſus de ſon âge, vous » pouvez lui demander tout ce qui vous » ſera néceſſaire, il ne manquera à » rien. »

Le lendemain, les Nimphes revinrent voir Céladon, qu'elles trouvérent en aſſez bonne ſanté, les forces lui revenoient de moment à autre. Il comprit à la premiére parole l'impatience qu'elles avoient de le connoître; & pour les ſatisfaire, il dit; » Il y a bien long-tems, que pluſieurs » familles des Gaules, laſſes du Monde » & de la Cour, réſolurent d'un commun accord de ſe défaire de l'ambition, qu'ils regardoient comme la ſource de leurs peines, & de vivre dans » les bois, ſous le ſimple habit de Berger. Ils s'aſſemblérent dans la plaine » de Montverdun, établirent la forme » de leur gouvernement, & jurérent aux

» Dieux

» Dieux de garder leurs troupeaux dans
» l'innocence du premier âge ; & com-
» me ce n'étoit, ni la miſére, ni l'envie
» de mortifier leurs ſens, qui leur avoit
» fait embraſſer ce genre de vie, ils ne
» ſongeoient qu'à rendre la vie douce,
» & ne ſe refuſoient point les plaiſirs
» innocens. Leurs habits dans leur ſim-
» plicité étoient fort propres ; les Ber-
» géres ne négligeoient point les ajuſ-
» temens convenables ; la garde de leurs
» troupeaux n'étoit qu'un amuſement, &
» l'amour ne laiſſoit pas de trouver de
» l'occupation parmi elles. Alcippe, mon
» pére, quoiqu'élevé dans la modeſtie
» de ſon état, ne pouvoit ſouffrir la vie
» champêtre. Jeune enfant, il montroit
» déja où ſon inclination le portoit : il
» faiſoit des aſſemblées des autres en-
» fans, leur donnoit des arcs & des fron-
» des, & mépriſoit les avis des plus ſa-
» ges de nos Bergers, qui jugeoient par
» ſes actions, qu'il pourroit bien un jour
» troubler la tranquillité du Païs. A quin-
» ze ans, il devint amoureux de la Ber-
» gére Amarillis ; & comme il étoit aſ-
» ſez perſuadé de ſon propre mérite, il
» ne fut pas long-tems ſans lui déclarer
» ſa paſſion. Il étoit bien fait, Amarillis
» étoit belle : ils étoient jeunes & ſe

» voyoient

royoient tous les jours. Mais le pére l'Amarillis, craignant l'humeur d'Alcippe, écoutoit plus favorablement les propoſitions d'Alcé, riche Berger, qui lui demandoit ſa fille en mariage! Toutefois, voyant Amarillis plus portée pour Alcippe, il ne voulut pas la contraindre, & ſe contenta de l'envoyer chez une de ſes parentes nommée Artemis, croyant que l'abſence éteindroit bien-tôt l'ardeur de ces jeunes Amans. Le contraire arriva; Alcippe & Amarillis ſe virent en ſecret; les cœurs haïſſent la contrainte: ils ſe promirent une éternelle fidélité. En ce tems-là, la Nimphe mére d'Amaſis, étant allée prendre place parmi les Dieux, Amaſis faiſoit préparer toutes choſes pour ſon couronnement dans la ville de Marſilly. Mon pére, jeune & curieux, obtint la permiſſion d'y aller. Il étoit alors dans ſa ſeiziéme année, la taille belle, les cheveux blonds, tel enfin qu'il faut être pour inſpirer une paſſion. Il étoit venu à Marſilly ſous la conduite de Cléante, vieux Berger ami de ſon pére. Il s'amuſa au commencement à voir les fêtes publiques, les tournois, les combats à la barriére; mais enfin, las de n'être que ſpec-

tateur, il fit voir à Cléante une telle averſion pour la vie champêtre, & une ſi noble impatience de ſe diſtinguer parmi les Chevaliers, que ce Berger lui acheta des habits, des armes, & des chevaux : il ſe fit bien-tôt connoître, & dans toutes les fêtes, on ne parla plus que de ſa bonne mine, de ſon adreſſe, & de ſon courage.

» Un jour qu'Alcippe aſſiſtoit dans le Temple aux Sacrifices qui ſe faiſoient pour Amaſis, une vieille ſe vint mettre auprès de lui, & l'ayant appellé par ſon nom, ſans tourner les yeux de ſon côté, *Alcippe*, lui dit-elle, *ſi us voulez être heureux, trouvez-vous à trée de la nuit dans le Carrefour de Pal-*

» Mon pére étant allé au rendez-vous, y trouva la vieille. *Que vous êtes reux* ! lui dit-elle, *la plus belle Dame la Cour vous aime plus qu'elle-même : vous attend dans ſon Palais ; & je vous y mener, pourvû que vous ne demandiez point ſon nom, & que je s bande les yeux. Je ſerai diſcret*, dit ippe ; *mais je ne veux point aller à l'a-gle dans des lieux que je ne connois pas. ne homme*, lui dit la vieille, *il ne faut être ſi prudent à ton âge : abandonne-à l'amour, ſi tu veux qu'il t'accorde ſes fa-*

faveurs. » Et voyant que ſes raiſons ne » le perſuadoient pas : *Que maudite ſoit la mére*, s'écria la vieille, *qui te fit ſi beau & ſi timide ! & qu'il eſt bien vrai, que tu reſſembles à une femme par le cœur auſſi-bien que par le viſage.* » Alcippe ſe mit à » rire au diſcours de la vieille ; & com- » me il ne ſe ſentoit point d'ennemis, » & qu'il mouroit d'envie de voir à quoi » aboutiroit cette avanture, il ſe laiſſa » bander les yeux, & ſuivit la vieille où » elle voulut le mener. Je ſerois trop » long, Madame, ſi je vous racontois » tout ce qui lui arriva cette nuit. Il ſe » trouva, après bien des détours, dans » un lieu où l'on lui débanda les yeux : » il ne vit aucune lumiére ; & dans une » obſcurité bienheureuſe, il fit connoiſ- » ſance avec la Dame, eut avec elle une » aſſez longue converſation : & ſans en- » tendre que le ſon de ſa voix, il ne » laiſſa pas de juger qu'elle étoit jeune » & belle. On le reconduiſit avant le » jour avec les mêmes précautions.

» Alcippe mena quelque tems dans le » ſilence une avanture ſi extraordinaire ; » mais enfin, à force de chercher, il » découvrit ſon inconnue. Le même » ſoir, il la preſſa de ſe faire connoître ; » & la trouvant infléxible, il lui dit qu'il

» la connoiſſoit. La Dame s'emporta fort, » & depuis ce jour-là ne voulut plus le » voir en particulier. Il en fut bien-tôt » conſolé par les plaiſirs de l'ambition » & de la guerre. Il alla ſervir dans » l'Armée de Gondiok, Roi des Bour- » guignons. Il paſſa dans la grande Bre- » tagne, chez le grand Roi Artus, & » par-tout ſa réputation le fit bien-tôt » reconnoître. Enfin il ſe donna à l'Em- » pereur Grec, qui le fit Général de ſes » Galéres. Tous ces honneurs, toute la » gloire des armes, n'avoient pû lui fai- » re oublier ſon Païs; il ſongeoit, à tou- » tes les heures du jour, aux charmes de » ſon Amarillis; il ſe la figuroit plus » belle & plus fidéle que jamais. Il mou- » roit d'envie de retourner dans ſon ha- » meau; la fortune lui en fournit une » belle occaſion.

» Le grand Artus avoit inſtitué, de- » puis quelques années, les Chevaliers » de la Table-Ronde; jeunes hommes, » qui devoient aller par le monde cher- » cher grandes avantures. Les Viſigots » d'Eſpagne, à leur imitation, firent des » Chevaliers Errans, qui rempliſſoient » toute l'Europe du bruit de leur force » & de leur adreſſe. Un de ces Viſigots, » étant venu à la Cour d'Amaſis, battit

» plu-

» pluſieurs Chevaliers, auxquels il cou-
» poit la tête, pour en faire, diſoit-il,
» un ſacrifice à ſa maîtreſſe. Un oncle
» d'Amarillis, qui avoit quitté la hou-
» lette auſſi-bien que mon pére, perdit
» la vie par les mains de ce Barbare. A-
» marillis, qui l'aimoit fort, en fut ex-
» trémement affligée. Elle avoit toujours
» conſervé un commerce ſecret avec Al-
» cippe. Il fut bien-tôt inſtruit du mal-
» heur qui étoit arrivé; & dans le mo-
» ment, il partit de Conſtantinople,
» réſolu de mourir, ou de venger ſon
» Païs & ſa Bergére. Les Dieux l'aſſiſ-
» térent dans ſon entrepriſe. Il trouva
» le Viſigot, qui étoit revenu une ſe-
» conde fois à Marſilly, après avoir par-
» couru toutes les Provinces voiſines.
» Leur combat ſe fit en préſence d'A-
» maſis, & le Viſigot fut vaincu. Une
» action ſi glorieuſe fit rentrer mon pére
» dans les bonnes graces de la Nimphe,
» qui l'éleva aux plus grandes Charges
» de ſon Etat. Mais admirez l'inconſtan-
» ce des hommes; ſon ambition conten-
» tée lui redonna le goût de la ſolitude.
» Il quitta ſes Charges, il reprit la hou-
» lette avec plaiſir, il retrouvoit Ama-
» rillis. Le Berger Alcé lui avoit rendu
» de grands devoirs, elle l'avoit mépri-

» ſé. Alcippe par ſes ſervices gagna en-
» fin les parens de ſa Bergére, & ils fu-
» rent unis pour toute la vie. Alcé tâ-
» cha de ſe conſoler en épouſant Hip-
» polite, dont il eut Aſtrée. Mais ſes
» premiéres Amours l'empêchérent d'ai-
» mer mon pére, & nos deux familles
» ont toujours été ennemies.» Céladon ayant achevé ſon récit, les Nimphes le quittérent, & Galathée rentra dans ſon apartement, fort contente d'avoir appris la nobleſſe de ſon Berger.

Dès que les Nimphes ſe furent retirées, Céladon s'abandonna à ſes penſées. Tantôt il ſe figuroit Aſtrée les yeux étincelans de colére, le condamnant avec empire à un éternel banniſſement; & pour lors il ſouhaitoit la mort, comme le ſeul moyen de lui obéir. Tantôt il ſe la figuroit belle, paſſionnée, le préférant à tous ſes Rivaux, mépriſant pour l'amour de lui les ordres & la haine de ſes parens. Son bonheur paſſé redoubloit ſes peines préſentes: mais s'étant ſouvenu que quand il s'étoit jetté dans l'eau, il avoit ſur lui des Lettres de ſa Bergére, il appella le petit Méril, que Galathée laiſſoit toujours auprès de lui, & lui demanda avec empreſſement, s'il n'avoit rien trouvé dans ſes habits. Méril lui ayant dit que non,

non, *Ha!* dit le pauvre Berger, *il faut mourir*; & s'étant tourné de l'autre côté du lit, il ſe mit à ſe plaindre d'une maniére ſi douloureuſe, que le petit Méril attendri lui dit de ſe conſoler; que ſi ce n'étoit que des Lettres dont il regrettoit la perte, la Nimphe Galathée les avoit en ſa poſſeſſion. *O Dieu!* s'écria le Berger, *la Nimphe les a vûes! que deviendrai-je?*

Galathée avoit effectivement pris les Lettres qu'on avoit trouvées dans les poches de Céladon, & s'étoit enfermée avec Silvie, pour les lire à loiſir. *Voyons*, diſoit-elle, *ſi ce Berger n'eſt point amoureux: peut-être que ces Lettres nous en apprendront quelque choſe.* La premiére Lettre étoit telle.

ASTRE'E A CELADON.

Qu'eſt-ce que vous entreprenez, Céladon? Vous voulez m'aimer, & vous avez bien la mine de vouloir que je vous aime. Croyez-moi, c'eſt tenter l'impoſſible. Je ſuis fiére, il faudra ſervir, ſouffrir, & n'avoir des yeux que pour moi. Je ſuis jalouſe, difficile à gagner, facile à perdre: on m'offenſe aiſément, je ne pardonne jamais, le moindre doute eſt

pour moi une aſſurance. Je prétendrai que mes volontés faſſent vos deſtinées, mes opinions vos raiſons, mes commandemens vos loix les plus inviolables. Voilà, Berger, quelle je ſuis, & quelle je ſerai toujours; réglez-vous là-deſſus: & puiſque vous me connoiſſez préſentement, ne vous plaignez jamais de moi.

Hé bien, dit Galathée, *Céladon n'eſt-il pas amoureux*? » Madame, reprit Silvie, » il eſt trop honnête homme, pour ne » pas aimer. J'ai oui dire à ma mére, que » l'Amant, qui veut être aimé, doit ſon- » ger à ſe rendre aimable; & c'eſt cela » même qui le rend honnête homme. » Galathée, qui ne l'écoutoit pas, lui donna une Lettre un peu mouillée pour la ſécher, & cependant elle en prit une autre, & y lut ces paroles.

ASTRE'E A CELADON.

Vous ne voulez pas croire que je vous aime, & vous voulez que je croye que vous m'aimez. Si je ne vous aime point, Céladon, que vous importe que je croye que vous m'aimez? afin, peut-être, que cette penſée m'oblige à vous aimer à mon tour? A peine (mon Berger) le pourra cette foible conſidération, ſi votre méri-

te

te & vos ſervices ne l'ont pû encore. Or voyez en quel état ſont vos affaires. Je ne veux pas ſeulement que vous ſachiez que je croi que vous m'aimez ; mais je veux de plus que vous ſoyez aſſuré que je vous aime. Pour cela, Céladon, je mépriſe les volontés de ceux à qui je dois toutes choſes : jugez par là de mon amitié, & ne ſoyez plus incrédule.

Hélas ! Silvie, dit Galathée, *il aime, & il eſt aimé.* Mais, voyons la Lettre que tu viens de ſécher.

ASTRE'E A CELADON.

Licidas a dit à Philis, que vous étiez aujourd'hui de mauvaiſe humeur. En ſuis-je cauſe, ou vous ? Si c'eſt moi, vous avez tort, Céladon : je vous aime, & je veux que vous m'aimiez. Ne m'avez-vous pas juré mille fois, qu'il ne vous faloit que cela pour être content ? Et ſi c'eſt vous qui cauſez vous-même votre chagrin, avez-vous oublié, mon Berger, qu'en me donnant votre cœur, vous m'avez tout donné. Pourquoi donc oſez-vous diſpoſer ſans moi d'une choſe qui ne vous apartient plus. Que je ſache au plutôt le ſujet de votre mauvaiſe humeur : je verrai ſi je dois vous donner la per-

miſſion de vous affliger ; & en attendant, je vous le défens.

Avec quel Empire, dit Galathée, *cette Bergére traite ſon Berger* ! » Madame, répondit Silvie, » cette Aſtrée eſt la plus » belle & la plus vertueuſe de nos Ber» géres : la fierté lui ſied bien. Pendant que la Nimphe liſoit avec chagrin les Lettres d'Aſtrée à Céladon, ce Berger, ſans ſonger au petit Méril qui ne l'abandonnoit jamais, s'écria avec tranſport : » Hélas ! belle Aſtrée, le banniſſement » devoit-il être la récompenſe de mes ſer» vices ? Si vous ne m'aimiez plus, fa» loit-il m'accuſer de perfidie, pour ex» cuſer votre inconſtance ; & ſi je vous » ai véritablement offenſée, que ne m'a» prenez-vous mon crime ? »

Le petit Méril, qui avoit bien de l'eſprit, raporta fidélement toutes ces paroles à l'amoureuſe Galathée, & lui dit ; qu'ayant vû le Berger au déſeſpoir de la perte de ſes papiers, il lui avoit avoué, pour le conſoler, qu'elle les avoit trouvés dans ſes habits. Il lui conta les regrets de Céladon. La Nimphe reprit un peu d'eſpérance au diſcours du petit Méril. La cruauté & les mépris d'Aſtrée ſembloient lui ouvrir le chemin à ce qu'elle déſiroit : *Ecoliére d'Amour, qui ne ſavoit*

pas,

pas, qu'Amour ne meurt jamais en un cœur généreux, que la racine n'en ſoit entiérement arrachée. Dans cette penſée, elle écrivit un billet, & le mit avec les Lettres d'Aſtrée. *Tien*, dit-elle, *Méril, ren toutes ces Lettres à Céladon, & lui di, qu'il ne tiendra pas à moi qu'il ne ſoit bien-tôt conſolé.* Et puis s'étant enfermée avec Léonide, qu'elle croyoit plus diſcrette que Silvie, parce qu'elle étoit un peu plus âgée, elle lui raconta tout ce qu'elle ſavoit des amours d'Aſtrée & de Céladon. *Cependant*, s'écria-t-elle, *je l'aime, ce Berger, & j'en veux être aimée.* » Mada-
» me, lui dit Léonide, » que ne ferois-
» je point pour que vous fuſſiez conten-
» te ? mais puiſqu'il a donné ſon cœur,
» que lui demandez-vous ? Il le repren-
» dra, ce cœur qu'Aſtrée mépriſe, &
» que je lui demande. Ha ! Madame,
» que vous ſeriez heureuſe, ſi vous les
» abandonniez à leurs amours ruſtiques !
» ſongez qui vous êtes, & ne regardez
» un Berger que pour..... *Taiſez-vous, Nimphe*, reprit l'impatiente Galathée; *ne me tenez jamais de pareils diſcours : j'aime un Berger ; ainſi le veut ma deſtinée.* Léonide connut à ces paroles, qu'elle en avoit trop dit : *Auſſi*, dit M. d'Urfé, *n'y a-t-il rien qui touche plus vivement, qu'op-*

poſer l'honneur à l'amour : car toutes les raiſons d'amour peuvent bien être vaincues, & l'amour toutefois demeure toujours en la volonté le plus fort. Je ne vous en parlerai plus, Madame, dit Léonide ; *que prétendez-vous faire ? Le garder dans ce Château, juſqu'à ce qu'il m'aime : la Fortune & l'amour auront ſoin du reſte.*

Le petit Méril remit les Lettres d'Aſtrée entre les mains de Céladon, il les baiſa avec tranſport, & les compta, pour voir ſi tout y étoit ; il en ſavoit bien le nombre : mais il trouva ce billet d'une main inconnue.

» Céladon, une Princeſſe vous ai-
» me, Aſtrée vous mépriſe : le Ciel ne
» veut pas qu'une Bergére poſſéde ce
» qu'une Nimphe déſire : reconnoiſſez
» votre bonheur, & ne le refuſez pas. »

Quoique ce billet ne fût point ſigné ; le Berger vit bien qu'il venoit de Galathée, & dès lors il s'attendit aux perſécutions d'un amour qu'il ne vouloit pas écouter.

Céladon commençoit à reprendre ſes forces, & à ſe promener dans les jardins du Château. Il étoit obſédé de Galathée, & n'avoit de conſolation que lorſqu'il entretenoit en particulier, ou Léonide, ou Silvie. Ces deux Nimphes

lui

lui témoignoient beaucoup d'amitié, mais d'une maniére fort différente. Léonide n'avoit pû réſiſter aux charmes du Berger; elle l'aimoit, & eût bien voulu en être aimée : les empreſſemens de Galathée lui faiſoient de la peine, & comme elle s'étoit aperçûe qu'ils n'étoient pas bien reçûs, elle ſe laiſſoit aller à quelque légére eſpérance. Silvie, au contraire, ne mettoit point de paſſion dans ſon amitié, & ne vouloit faire qu'un ami. Ainſi ces trois Nimphes étoient en garde l'une contre l'autre; & quoiqu'elles paruſſent dans une intelligence parfaite, elles ne ſe diſoient jamais ce qu'elles penſoient véritablement. Céladon avoit prié Léonide, plus d'une fois, de demander ſon congé, & n'avoit pû l'obtenir. Il vit clairement, qu'il étoit dans une honnête priſon. Cette penſée lui donna tant de chagrin, qu'il tomba malade, & fut plus en danger qu'auparavant. Il s'étoit flaté, qu'il reverroit bien-tôt la divine Aſtrée; quoique l'Arrêt de ſon banniſſement lui parût un grand obſtacle. Il penſoit quelquefois qu'elle avoit pardonné à ſon ombre, & s'imaginoit que ſa mort lui avoit peut-être coûté quelques larmes. Son mal augmentoit; il étoit dans la derniére foibleſſe; il s'étoit évanouï pluſieurs fois;

&

& les trois Nimphes étoient fort embarraſſées à lui donner du ſecours. Galathée réſolut enfin d'envoyer chercher le Druïde Adamas, qui étoit fort ſavant dans la connoiſſance des ſimples, & de ſe confier en lui. Il étoit oncle de Léonide, qui partit ſur le champ pour l'aller chercher à Marſilly ; mais comme Céladon ſe trouva beaucoup mieux dès le même ſoir ; Galathée fit partir en diligence la Nimphe Silvie, pour contremander le Druide, dont la préſence eût été incommode, dès qu'elle n'étoit pas néceſſaire.

LIVRE SECOND.

PENDANT que les choſes ſe paſſoient ainſi dans le Château d'Iſſoure, tout étoit en pleurs dans la cabane d'Aſtrée : ſon pére Alcé & ſa mére Hippolite étoient morts en quatre jours ; mais quoique la Bergére fût de bon naturel, elle en fut moins touchée qu'elle ne l'auroit été dans un autre tems. La douleur, qu'elle avoit de la mort de Céladon, ne lui permettoit pas d'être ſenſible à autre choſe. Philis & Diane ne la quittoient point. Ces deux Bergéres, ſes bonnes amies, ignoroient une

une partie de ſes Avantures; Aſtrée n'avoit jamais dit ſon ſecret qu'au cœur de Céladon. Elles la preſſérent extrémement de leur apprendre juſqu'aux moindres particularités de ſa vie; perſuadées, qu'en leur parlant ſouvent de ce qu'elle avoit tant aimé, elle ſoulageroit ſa douleur: elle s'y réſolut enfin, & le fit en ces termes.

HISTOIRE D'ASTRE'E.

Céladon m'aimoit: hélas! je l'avoüerai ſans rougir; j'aimois Céladon; la haine de nos parens avoit fait naître notre amitié; nous nous aimions preſque avant que de nous connoître; & parce qu'il nous étoit défendu de nous voir, nous mourions d'envie d'être enſemble. A notre premiére entrevûë, Céladon avoit quinze ans, j'en avois douze. Ce fut à une danſe, où ce jeune Berger s'étant approché de moi, je ſentis des mouvemens qui m'étoient inconnus. Il me dit tout bas avec la confiance d'un enfant, qu'il vouloit m'aimer; je le crus pourtant, & depuis ce jour-là, quoiqu'il ait été aſſez long-tems ſans connoître ſon bonheur, il ne laiſſoit pas d'être heureux.

Quelque tems après, on célébra dans nos

nos hameaux la fête de la Déeſſe Venus : Elle ſe fit avec plus de ſolemnité qu'à l'ordinaire ; & ſi l'on n'y vit pas la magnificence des grandes Villes, au moins dut-on être content de la propreté & de la galanterie de nos Bergers. La Fête dura trois jours; il y eut pluſieurs divertiſſemens entre les jeunes gens. Celadon y remporta le prix de la courſe, c'étoit une guirlande de fleurs, dont il fut couronné aux yeux de toute l'aſſemblée : mais il ne l'eut pas plutôt, qu'il la vint mettre ſur ma tête, en me diſant tout bas, *Voyez ſi je vous aime.* S'il fut aſſez hardi pour l'oſer faire aux yeux de ſa famille ennemie de la mienne, que direz-vous de ce qu'il fit enſuite. Vous ſavez, belles Bergéres, que le troiſiéme jour de la Fête, on a accoûtumé de repréſenter le Jugement de Paris. Le grand Druïde jette entre les filles une pomme d'or, ſur laquelle ſont écrits ces mots, *ſoit donnée à la plus belle* : on tire enſuite au ſort le nom de la Bergére qui doit faire le perſonnage de Paris ; & celle, ſur qui le ſort tombe, entre dans le Temple de la Beauté dédié à Venus, ſuivie des trois plus belles Bergéres de la contrée qu'on a choiſies la veille. Elle fait d'abord fermer les portes du Temple, examine les trois Bergéres l'une après l'autre en particulier, & juge

juge ſouverainement de leur beauté. Mais parce qu'il eſt arrivé autrefois, que quelques jeunes Bergers ſe ſont déguiſés pour être de la Fête, on a fait un Edit public, qui porte, que celui, qui commettroit à l'avenir une pareille inſolence, ſeroit lapidé à la porte du Temple. Cette punition horrible n'épouvanta point Céladon. Il ſe confia à la vieille Bergére Darinde, qui lui donna tous les ſecours dont il avoit beſoin. Il s'habilla en fille : ſon âge, ſa beauté, & l'air de modeſtie qu'il avoit ſur le viſage, le firent paſſer aiſément parmi le beau ſexe.

Quand nous fumes toutes aſſemblées, j'aperçus une jeune Bergére d'une beauté éblouïſſante; ſa taille, quoique bien formée, me parut un peu grande. Elle étoit dans la fleur de la premiére jeuneſſe. Je demandai à Philis ſi elle la connoiſſoit, elle me dit que non, mais qu'elle croyoit l'avoir vûë quelque part. J'étois de même; les traits de ſon viſage ne me paroiſſoient pas nouveaux. Diane, auſſi curieuſe que nous, avoit été plus hardie, & avoit ſçû d'elle-même qu'elle s'appelloit Orithie. Nous ne doutames pas qu'elle ne fût parente de quelqu'une de nos anciennes Bergéres, qui nous feroit bien-tôt faire connoiſſance avec une auſſi aimable perſonne.

L'a-

L'amour de Céladon lui avoit perſuadé, que je ne pouvois pas manquer d'être choiſie pour diſputer le prix de la beauté; & effectivement, on me nomma avec Stelle & Malthée. Enſuite, on tira au ſort le nom de celle qui devoit faire le perſonnage de Paris; nous ouïmes nommer Orithie. Admirez avec moi, chéres Compagnes, la bizarerie de la fortune. Orithie étoit le nom que Céladon avoit pris. Perſonne ne le connoiſſoit; mais chaque Bergére en particulier croyoit qu'elle étoit connuë des autres. On ne peut exprimer la joïe qu'eut Céladon de voir ſon deſſein ſi bien réuſſir; ſon bonheur paſſoit de bien loin ſes eſpérances. On nous conduiſit ſolemnellement dans le Temple de la Beauté. La porte en fut fermée, & Orithie ſe mit ſur un ſiége qu'on lui avoit préparé. Stelle eut audience la premiére, & Malthée la ſeconde. Je reculois toujours à me montrer à Orithie, ſans en ſavoir bien la raiſon; cela me faiſoit beaucoup de peine; & quand je me ſouviens des petites libertés que ſa qualité de Juge lui donna lieu de prendre, j'en rougis encore, vous le voyez bien. Mes cheveux alloient juſqu'à terre, & je n'avois pour tout ornement que la guirlande de fleurs que Céladon m'avoit donnée. Dès qu'il ſe vit ſeul avec moi,

moi, il changea deux ou trois fois de couleur; je n'en euſſe jamais ſoupçonné la raiſon; il me regardoit ſans me rien dire; j'en faiſois de même de mon côté; ce que la honte faiſoit en moi, l'amour le faiſoit en lui; car il m'a juré depuis, qu'il ne m'a jamais vûë ſi belle. Enfin, l'envie de profiter de l'occaſion pour me découvrir ſes ſentimens, l'obligea à me dire: *Quoi! Aſtrée, croyez-vous n'avoir qu'à vous montrer pour avoir la pomme?* » Je ſai bien, » Orithie, lui répondis-je, qu'en toutes » choſes je dois céder à mes compagnes; » & ſi la coûtume ne m'y obligeoit, vous » ne me verriez point aujourd'hui diſputer le prix. *Et ſi vous le remportez*, me dit-il, *qu'eſt-ce que vous ferez pour moi? Je vous en aurai*, lui dis-je, *d'autant plus d'obligation, que je le mérite moins. Jurez-moi*, me dit-il, *que vous me donnerez ce que je vous demanderai.* Je lui promis tout. Il me demanda d'abord de mes cheveux pour lui faire un bracelet. » Aſtrée, me dit-il, » je prens ces cheveux, pour gage du ſer» ment que vous me faites; afin que, ſi » vous y contrevenez, je puiſſe les por» ter aux pieds de la Déeſſe Venus, pour » lui demander vengeance. *Cela eſt inutile*, lui dis-je; *je ſuis bien réſolue de n'y pas manquer.* Alors, la fauſſe Orithie levant les

les yeux au Ciel avec un viſage riant : *Je bénis les Dieux*, dit-elle : *ſachez, Aſtrée, que ce que vous m'avez promis, c'eſt de m'aimer de tout votre cœur.* » Je ſuis Céladon : » regardez-moi bien; & jugez de la gran- » deur de mon amour, par le péril où je » m'expoſe pour l'amour de vous. » Mais vous, ſages Bergéres, jugez de l'état où je me trouvai. La pudeur & la honte m'animoient à la vengeance; l'amour me le défendoit : je n'eus pas la force de conſentir à ſon ſupplice. Je ne lui répondis que par un ſilence colére, qu'il entendit fort bien, & j'allai retrouver mes Compagnes. Dès que nous fumes en état de nous montrer au Public, la diſſimulée Orithie s'avança ſur la porte du Temple, & nous ayant fait approcher toutes trois, *C'eſt Aſtrée*, s'écria-t-elle d'une voix éclatante, *qui a remporté le prix de la beauté.* Auſſitôt, elle me donna la pomme d'or, que je reçus toute troublée; & plus encore, lorſqu'il me dit tout bas, *Recevez cette pomme pour prix de mon affection. Je ne la reçois*, lui dis-je, *que pour te ſauver la vie.* Il n'oſa me répondre; & parce que la coûtume vouloit, que celle, qui avoit eu la pomme, baiſât le Juge pour le remercier, je fus encore obligée de le baiſer; mais je vous aſſure, que quand je ne l'aurois pas

connu

connu juſqu'alors, j'euſſe bien ſenti que ce n'étoit pas une Bergére. La foule & les applaudiſſemens nous ſéparérent. En même tems, le grand Druïde, m'ayant couronnée, me fit porter dans une chaiſe dorée, avec de ſi grands honneurs, que tout le monde s'étonnoit du peu de joie qui paroiſſoit ſur mon viſage. J'étois tellement interdite, & ſi fort combattue d'amour & de dépit, qu'à peine ſçavois-je ce que je faiſois. Quant à Céladon, dès que la cérémonie fut achevée, il ſe perdit dans la foule des Bergéres, & peu à peu ſe retirant de la troupe, il alla reprendre ſes habits ordinaires. Il nous vint retrouver un moment après, avec un viſage ſi aſſuré, que perſonne ne ſe fût jamais douté de ſon déguiſement. Pour moi, lorſque je le vis, je n'oſois preſque lever les yeux: il s'en aperçût, & ne laiſſa pas de s'approcher de moi, (les jeunes gens ſont étrangement hardis) & me dit tout bas: *L'amour a fait mon crime; ne fera-t-il point mon excuſe?* La hardieſſe de Céladon, qui m'oſoit encore parler, après m'avoir ſi cruellement outragée, me mit dans une ſi grande colére, que je lui défendis de me parler jamais; quoiqu'à dire la vérité, je ne le fiſſe que par gloire, & contre mon inclination. Céladon m'aimoit véritable-

tablement ; il crut m'avoir offenſée, & en fut ſi fâché, qu'il changea tout d'un coup ſa maniére de vivre. Ce n'étoit plus ce Céladon qui faiſoit la joie & le plaiſir de tous les lieux où il ſe trouvoit : ſon viſage changé, ſes yeux éteints, faiſoient aſſez connoitre ce qui ſe paſſoit dans ſon ame. On ne le voyoit plus dans les aſſemblées des jeunes Bergers, & ſon chagrin ne lui faiſoit aimer que la ſolitude.

J'avoue, que cela me troubla, ſon reſpect fortifia mon inclination ; je l'avois aimé à la premiére vûë; nos cœurs étoient faits l'un pour l'autre : il falut obéïr à ma deſtinée, & je réſolus de lui témoigner qu'il ne m'étoit point indifférent. Il dépériſſoit à vûë d'œil, j'en étois la cauſe, un mot lui pouvoit rendre la vie ; quel moyen de le refuſer ? Je menai pluſieurs fois mon troupeau où il avoit accoûtumé de mener le ſien ; & un jour que je crus entendre ſa voix, je m'approchai à la faveur d'un buiſſon qui le couvroit. Je le vis couché ſur l'herbe d'un air ſi triſte, les yeux ſi pleins de larmes, que je m'accuſai de cruauté, & fus quaſi prête de me montrer à lui. J'eus pourtant la force de me contraindre, & de m'aller aſſeoir ſous des arbres, qui n'étoient pas loin de-là.

Je

Je me mis auſſi-tôt à chanter. Il m'entendit, & m'écouta avec l'attention d'un Amant. Un moment après, je fis ſemblant de dormir, pour lui donner la hardieſſe d'aprocher; il n'y manqua pas, & ſe vint mettre à genoux devant moi. Que vous dirai-je, aimables Bergéres? Il demeura quelque tems dans cette poſture; plus je le ſentois près de moi, plus je faiſois ſemblant de dormir. Enfin, le reſpect fit place à l'amour; il ſoupira & s'approcha, il me baiſa la main. Je crus alors, qu'il avoit aſſez bien repris courage; j'ouvris les yeux, & m'éveillai comme en ſurſaut. *C'eſt trop, Berger*, lui dis-je en colére, *c'eſt trop me perſécuter. Hélas* ! dit Céladon, *ſi je vous ai offenſée, c'eſt un crime dont je ne ſaurois me repentir, & je vous offenſerai toute ma vie.* Là-deſſus, il me dit tant de choſes, & me les dit avec un air de vérité, & d'une maniére ſi touchante, qu'il me perſuada.

Nous vécumes ainſi quelque tems dans une fort grande innocence. Nous étions encore ſi jeunes, que ſans ſonger à la haine de nos parens, nous nous donnions ſouvent de petites marques d'amitié. Mais bien-tôt Alcippe, pére de Céladon, s'en aperçut avec chagrin, & réſolut de l'envoyer voyager, pour le guérir de la paſſion qu'il

qu'il avoit pour moi. Que la premiére abſence eſt cruelle, quand on s'aime bien, & qu'on eſt accoûtumé à ſe voir tous les jours! Céladon me dit adieu en particulier. » Aſtrée, me dit-il, en m'embraſſant les genoux, » il faut donc que je » vous quite; que de jours je vai paſſer » ſans vous voir! Je vous aimerai tou» jours; mais quand vous ne me verrez » plus, ſongerez-vous quelquefois à moi? » Je vous laiſſe mon frére Licidas : il » ſait tout ce qui ſe paſſe dans mon cœur; » promettez-moi de lui parler quelque» fois du pauvre Céladon. » Hélas! j'étois auſſi affligée que lui. Je lui promis tout ce qu'il voulut. Il partit, viſita toutes les villes d'Italie, & fut trois ans à ſon voyage. Alcippe, croyant que l'âge & la raiſon l'auroient guéri d'un amour d'enfant, le fit revenir dans nos hameaux. O Dieux! avec quelle joie me vint-il retrouver? Il me fit demander une entrevûë particuliére par ſon frére Licidas, qui pendant ſon abſence, m'avoit rendu bien de petits ſervices, & m'écrivit une Lettre, qui me fit connoitre que les beautés d'Italie n'avoient pas changé ſon cœur. Je crois l'avoir ſur moi, il faut que je vous la montre. Hélas! j'ai eu plus de ſoin de ce qui venoit de lui, que de lui-même. Alors

Aſtrée,

Aſtrée, ayant tiré un petit portelettres où elle mettoit toutes les Lettres de Céladon, & ayant trouvé celle qu'elle cherchoit, elle y lut ces paroles.

CELADON A ASTRE'E.

Belle Aſtrée, vous m'aimiez avant mon exil; faſſe le Ciel que vous m'aimiez encore à mon retour! Je partis avec tant de chagrin, & je ſuis revenu avec tant de plaiſir, que vous voyez bien, que n'étant point mort ni en allant ni en revenant, on ne meurt ni de joie ni de douleur. Permettez donc que je vous voie, donnez-m'en le moyen; & qu'au moins, après une ſi longue abſence, je puiſſe vous conſulter ſur l'état préſent de ma fortune.

Je fus ravie d'apprendre par la lecture de cette Lettre, que Céladon m'étoit fidéle. Je le vis, il me jura qu'il m'aimeroit toujours; je n'épargnai pas les ſermens de mon côté; mais comme il avoit dix-huit ans, & que j'en avois quinze, nous commençames à prendre des meſures pour cacher notre intelligence. Je lui recommandai ſur-tout de rendre des devoirs à toutes les belles perſonnes; afin que ne faiſant rien de particulier pour

moi, ſes parens ni les miens ne puſſent pas ſoupçonner ce qui ſe paſſoit entre nous.

Nous nous voyïons ſouvent en particulier, ou chez Philis, notre amie commune, ou dans les bois, lorſque la grande chaleur nous obligeoit d'y mener nos troupeaux. Nos converſations, qui étoient ſouvent fort longues, nous paroiſſoient toujours fort courtes : les petits ſecrets naiſſent ſous les pas des Amans ; ils ont toujours quelque confidence à ſe faire, & ſe croyent obligés à ſe rendre un compte exact de tout ce qu'ils penſent. Céladon m'aimoit véritablement, il ſongeoit à me corriger de mes défauts. Il avoit remarqué que j'aimois aſſez à parler de mes Compagnes ; & quoique je ne fuſſe pas capable de rien inventer qui pût leur faire tort, il eût bien voulu que j'euſſe encore eu la force de cacher les vérités, quand elles ne leur étoient pas avantageuſes. Il m'en parla d'une maniére qui me perſuada que ſon cœur étoit ſur ſes lévres. » Aſtrée, me diſoit-il, il n'y a que les » Dieux qui ſoient ſans défauts : j'avoue, » qu'il eſt bien difficile de s'empêcher de » conter de petites avantures qu'on ne » croit pas fort criminelles ; ſur-tout, » quand on les conte auſſi agréablement

» que

» que vous le faites : on vous écoute,
» on eſt charmé, on avale à long
» traits le doux poiſon que vous diſ-
» tribuez ; mais enfin, c'eſt toujours
» du poiſon. Aminte ne ſavoit point hier
» au ſoir ce qui eſt arrivé à Diane ; vous
» avez diminué, dans ſon eſprit, l'eſtime,
» qu'elle avoit pour ſon amie, & peut-
» être l'Amitié. Je ne vous parle point
» de la calomnie, vice groſſier, qui n'a
» point de priſe ſur les ames un peu bien
» nées. On a quelque peine à inventer
» contre ſon prochain, mais on ſe laiſſe
» aller aiſément à raconter des vérités,
» quelque deſavantageuſes qu'elles ſoient
» à nos meilleurs amis. C'eſt pourtant un
» mal, qu'on ne peut jamais reparer. »
Je l'écoutois avec attention, réſoluë de profiter de ſes avis ; & lorſque je me ſentois prête à ſuivre mon panchant, je ſongeois à Céladon : il n'en faloit pas davantage, pour m'arrêter ſur le bord du précipice. » Je ſerois bien aiſe, diſois-je
» en moi-même, s'il voyoit préſentement
» le pouvoir qu'il a ſur moi. Je ne ſerois
» pas fâchée de réjouïr la compagnie,
» en leur aprenant quelque choſe de fort
» plaiſant ; mais Céladon ne le veut pas :
» quelle joie de lui faire ce petit ſacrifice! »
Ainſi peu à peu, je me corrigeai d'un dé-

faut qui eſt plus grand qu'on ne penſe. Céladon s'en aperçut, & en fut ravi. Il eût voulu me voir toute parfaite, & d'ailleurs il voyoit par-là qu'il ne m'étoit pas indifférent. Mais, hélas ! depuis que je l'ai perdu, je me ſens à tout moment en danger de tomber; il me ſemble que ſi je manque, je n'ai plus à craindre de vengeur; j'ai honte de ma foibleſſe; la mémoire de Céladon devroit me ſoutenir ; il ne perdoit point d'occaſion de me donner de bons conſeils, & il ſavoit les aſſaiſonner d'une maniére ſi perſuaſive, qu'il me perſuadoit toujours. Il eſt vrai, que j'étois aſſez bien diſpoſée à l'écouter. Les voyages font extrémement les jeunes gens. Le commerce des Italiens, qui ont plus d'eſprit que les autres Nations, lui avoit donné une grande connoiſſance du monde. » Voyez, me diſoit-il un jour, » la Bergére Malthée, elle eſt fort ſa- » ge, mais elle ſe fie un peu trop à ſa » ſageſſe, & ne ſonge pas aſſez aux bien- » ſéances : il faut reſpecter le Public, qui » juge toujours ſur les apparences; car » quand la choſe eſt douteuſe, il la prend » ordinairement du mauvais côté. » Je le voyois venir de loin avec ſa morale, mais je ne laiſſois pas d'en faire mon profit.

Il eſt vrai, interrompit Philis, qu'Aſtrée, Céladon, Licidas & moi, nous joüames aſſez bien notre perſonnage pendant quelque tems. Tous les autres Bergers nous étoient indifférens, & nous nous réjouiſſions. Il nous importoit peu que Silvandre, avec tout ſon eſprit, fit gloire de n'aimer rien, & qu'Hilas ne fût point honteux d'être inconſtant : la ſcience de l'un, & la gayeté de l'autre, ſoûtenoient la converſation, quand elle étoit générale; mais nous aimions bien mieux le tête-à-tête. Je parlois à Céladon bien plus ſouvent qu'à Licidas. Aſtrée de ſon côté cherchoit le frére de ſon Amant, pour avoir le plaiſir de parler de lui ſans qu'on y trouvât à redire. Enfin, nous menames nos amours avec tant de diſcrétion, que tout le monde s'y ſeroit trompé. Il y eut même beaucoup de gens qui crurent, que j'aimois Céladon, & que Licidas aimoit Aſtrée. En vérité, nous n'étions pas fâchés qu'on le crût, car dans ces ſortes d'affaires, il n'y a jamais que la vérité qui faſſe de la peine. Mais il arriva une aſſez plaiſante choſe : nous devinmes jaloux tout d'un coup les uns des autres, & nous nous le dimes. Il eſt vrai, reprit Aſtrée, qu'il falut un véritable éclairciſſement entre nous quatre pour nous détromper.

tromper. Cependant, quelques précautions que nous priſſions pour cacher notre amitié, Alcippe, qui épioit toutes les actions de ſon fils, remarqua qu'il alloit tous les jours à la même heure du côté d'un vieux ſaule à l'entrée de la forêt. Il eut envie de ſavoir ce qu'il y alloit faire; & s'y étant rendu de fort bon matin, il chercha tant, qu'il y trouva une Lettre que j'y avois miſe le ſoir, & y lut ces paroles.

» Nous allames hier au Temple, ren-
» dre les honneurs divins à Pan & à Si-
» rinx; mais, Berger, pour que je trouve
» une fête belle, il faut que vous y ſoyez.
» Ah! Dieux! ne ſerons-nous jamais en
» liberté? Je commence à me laſſer de
» tant de contrainte: je ſuis chagri-
» ne; & vous n'auriez pas eu aujour-
» d'hui de mes nouvelles, ſi je ne vous
» avois promis de vous écrire tous les
» jours. »

Quand Alcippe eut lû cette Lettre, où il n'y avoit ni ſuſcription, ni ſignature, il la remit au même endroit, & ſe cacha pour voir le Berger qui la viendroit prendre. Un moment après, il vit ſon fils, & ne douta plus de notre intelligence. Il connut que, malgré toutes ſes précautions, nous nous aimions plus que jamais. Il fit faire

faire un ſecond voyage à Céladon, & l'envoya chez le Berger Fertelle, dans l'eſpérance qu'il deviendroit amoureux de ſa fille Malthée, ou qu'au moins il ne me verroit plus. Quelque tems après, Alcippe ayant apris qu'on parloit de me marier au Berger Corebe, il fit contrefaire mon écriture, & fit écrire à Céladon en mon nom, la Lettre que voici.

ASTRE'E A CELADON.

Mon pére me donne à Corebe : j'obéïs avec peine ; mais j'obéïs. Oubliez Aſtrée, qui vous veut oublier, parce que ſon devoir l'y oblige.

Qui pourroit exprimer ce que devint Céladon, quand il crut lire ma lettre ? Il quitta Forelle ſans dire adieu à Malthée ; le plus affreux deſert lui parut le plus propre à ſon deſeſpoir, & il ſe retira dans une forêt à la ſource du Lignon. Là tous les jours il ne ſongeoit qu'à ſa chére Aſtrée ; & quoiqu'il ſe la figurât entre les bras d'un autre, il ne laiſſoit pas de l'aimer encore, toute infidéle qu'elle étoit dans ſon imagination.

Six mois étoient déja paſſés depuis la perte de Céladon, & Alcippe au deſeſpoir le faiſoit chercher par-tout, réſolu de

ne plus s'oppoſer à une paſſion ſi violente; quand un jour me promenant ſur le bord du Lignon avec Licidas & Philis, (nous pleurions ſouvent enſemble,) nous vimes ſur l'eau une petite boule que le courant emportoit. Philis eut envie de voir ce que c'étoit : auſſi-tôt Licidas s'avança dans la riviére le plus avant qu'il put, & avec une longue perche, il attira la petite boule, qu'il vit être de cire. De dépit de s'être mouillé pour ſi peu de choſe, il jetta la boule ſur des cailloux, la cire ſe mit en morceaux, & il parut un papier où nous lumes ces paroles.

» Va-t'en, papier, plus heureux que » celui qui t'envoye, va-t'en voir les » bords bien-aimés où ma Bergére de- » meure ; & ſi tu baiſes jamais le ſable où » ſes pas ſont imprimés, ne paſſe pas plus » avant, & ne ſors point de ces beaux » lieux d'où je ſuis banni. Si elle te de- » mande ce que je fais, di-lui, ô fidé- » le papier, que nuit & jour je pleure » ſon infidélité. Si elle te mouille de quel- » ques larmes, di-lui qu'il eſt bien tard » pour ſe repentir, & qu'elle eſt toûjours » aimée par un Berger, qui trouvera bien- » tôt ſa conſolation dans les horreurs de » la mort. »

Dès

Dès que nous eumes jetté les yeux ſur ce papier, nous reconnumes tous trois l'écriture de Céladon : nous nous embraſſames ſans ſavoir ce que nous faiſions; la joie de le retrouver nous faiſait rire & pleurer en même tems. Licidas partit auſſi-tôt pour l'aller chercher vers la ſource du Lignon, où nous voyïons bien qu'il s'étoit retiré, & lui porta une lettre de ma part. Il revint plus amoureux que jamais; mais avant ſon retour, ſon pére Alcippe & ſa mére Amarillis moururent tous deux, de ſorte que nous commencions à eſpérer une meilleure fortune, quand mon pére Alcé commença à me preſſer d'épouſer Corebe. Hélas! comment pourrai-je achever cette malheureuſe Hiſtoire, & vous conter la perte de Céladon ? C'eſt moi qui lui ai mis le poignard dans le ſein. Je n'ai pas aſſez de larmes pour..... Aſtrée n'en put pas dire davantage : les ſanglots l'étouffoient, elle tomba preſque évanouie. Ses deux amies pleurérent avec elle; c'eſt la meilleure & la ſeule maniére de conſoler les affligés; *car, plus on veut ſecher les larmes, plus on en va augmentant la ſource.* Elles la priérent enſuite de recommencer ſa narration, ce qu'elle fit en ces termes.

Puiſqu'il faut donc que j'achéve un récit ſi douloureux, je vous dirai que Corebe avoit un ami nommé Semire, qui l'accompagnoit toujours lorſqu'il venoit chez nous. Corebe paroiſſoit aſſez froid, parce qu'il vit bien-tôt qu'il ne me plaiſoit pas : je le traitois pourtant fort honnêtement ; mais avec tant d'égards, tant de civilités, qu'il ne lui étoit pas difficile de voir que mon cœur n'y avoit aucune part. Semire, au contraire, ſous les apparences d'un ami, avoit tous les empreſſemens d'un amant. Il m'aimoit auſſi, & s'aperçut que j'avois un commerce caché avec Céladon. La jalouſie le rendit attentif à mes actions : & un jour que je courois après un loup qui emportoit une de mes brebis, je laiſſai tomber une Lettre que j'avois écrite à Céladon ; il la ramaſſa, & y lut ces mots.

ASTRE'E A CELADON.

Que j'ai de plaiſir à vous écrire, & que je ſuis aiſe, quand je reçois de vos Lettres ! mais pourquoi me remerciez-vous tant ? aimez-moi ſeulement ; l'amour hait les complimens.

Quand Semire eut vû cette Lettre, il ſongea à me brouiller avec Céladon, avant

avant que de rien tenter pour lui-même. Il s'attacha à me faire mille petits plaiſirs, & affecta de me dire toujours du bien de mon amant. Je le crus véritablement de mes amis. Alors le traître prit ſon tems pour me trahir. *Aſtrée*, me dit-il un jour, *on vous trompe : j'y ai été trompé moi-même ; je croyois que Céladon vous aimoit, & il aime Aminte. Il ne tiendra qu'à vous de vous en convaincre par vos yeux, il ne s'en contraint pas trop.* Il m'offrit de me faire cacher dans un cabinet de verdure, rendez-vous ordinaire d'Aminte & de Céladon. Je le pris au mot. Hélas ! je vis Céladon & Aminte qui parloient avec beaucoup de vivacité. Je n'entendis pas ce qu'ils ſe diſoient ; mais je vis qu'Aminte, dont le viſage étoit tourné de mon côté, lui faiſoit de tems en tems des mines fort gracieuſes. Céladon ſe mit une fois à genoux, comme pour la remercier. La jalouſie m'aveugla dans ce moment ; j'oubliai, qu'en parlant d'amour à toutes les Bergéres, Céladon m'obéiſſoit. Je quittai Semire, ſans lui dire une parole, & mon malheur m'ayant fait rencontrer mon Berger, dans le tems que je n'avois plus de raiſon, au lieu de l'entendre avant que de le condamner, je lui parlai avec tant de colére & tant

de mépris, que deſeſpéré il ſe précipita dans le Lignon, & me donna le coup de la mort.

Aſtrée ne put achever ſon récit ſans verſer bien des larmes. Les deux Bergéres attendries pleurérent avec elle, & ſoulagérent ſa douleur en la partageant.

LIVRE TROISIE'ME.

LEonide pourſuivoit ſon chemin, pour aller chez le Druïde Adamas, & n'étoit plus qu'à une lieuë de Marſilly, lorſqu'en ſe retournant, elle vit venir ſur le chemin d'Iſſoure une Nimphe qui marchoit fort vite. Elle reconnut bientôt Silvie, & trembla pour la vie de Céladon. *Ha, ma chére*, lui cria-t-elle d'aſſez loin, *ce pauvre Berger eſt-il mort? Non*, lui dit Silvie, *il ſe porte beaucoup mieux: il n'a plus de fiévre, & Galathée m'a fait partir en diligence, pour vous dire de ne point faire venir à Iſſoure le Druïde votre oncle, puiſque ſa préſenee n'y eſt plus néceſſaire. Elle ne veut point augmenter le nombre des témoins de ſa foibleſſe.* Les deux Nimphes s'embraſſérent tendrement; & voyant qu'il étoit preſque nuit, qu'il y avoit encore loin à Marſilly, & que les

les portes de la Ville ſeroient fermées avant qu'elles y puſſent arriver, elles prirent le parti de s'enfoncer dans le bois des Veſtales, qui étoit fort proche, & d'y paſſer la nuit. C'étoit dans la plus belle ſaiſon de l'année, & dans un païs où les Nimphes ne craignoient, ni les Chevaliers errans, qui ne ſongeoient qu'à rendre ſervice aux Dames, ni les Loups, qui avoient accoûtumé de fuïr devant elles. Elles ſe couchérent ſur l'herbe dans un endroit du bois fort épais, & ſe mirent à raiſonner ſur leur voyage. *L'entêtement de Galathée me fait de la peine*, dit Silvie : *elle ſe deshonorera, & nous auſſi.* » Il faudroit tâcher de la guérir » malgré elle, en faiſant échaper le Ber- » ger : & votre oncle Adamas, qui eſt » ſi ſage, & qui a tant d'autorité, l'eût » bien ſervie en cette occaſion ; je ſuis » preſque fâchée de vous avoir rencon- » trée. Je ſuis de votre avis, ma ſœur, » reprit Léonide : ce Berger fera tort à la » Nimphe notre Maîtreſſe, & peut-être » ferions-nous bien de laiſſer faire le » voyage à mon oncle. Croyez-moi, » après y avoir bien ſongé : retournez- » vous en, & dites que vous ne m'avez » point rencontrée ; j'irai chercher mon » oncle, & le ménerai dans deux jours à

» Ir-

» Iſſoure. » Léonide parloit alors ſelon ſes véritables ſentimens ; elle avoit fait bien des réflexions pendant ſon voyage. Elle n'oſoit plus ſe flatter d'être jamais aimée, & craignoit plus que la mort, que le Berger ne ſe rendît enfin aux ſollicitations d'une grande Nimphe ; la jalouſie devint en elle plus forte que l'amour. L'idée de voir Céladon aimer à ſes yeux Galathée, lui parut plus affreuſe que ſon éloignement. Elle partit à la pointe du jour pour aller à Marſilly, & Silvie retourna au Château d'Iſſoure.

Adamas, qui regardoit Galathée comme devant être un jour la Nimphe ſouveraine de la contrée, partit de Marſilly à la premiére parole de ſa niéce. Elle lui conta, en chemin faiſant, tout ce qui s'étoit paſſé depuis trois ſemaines. » Gala» thée aime Céladon, lui dit Léonide, » elle ne ſauroit réſiſter à un panchant » qui l'emporte ; mais en vérité, mon » cher oncle, quand vous aurez vû ce » Berger, ſes graces, ſa beauté, ſon eſ» prit, vous excuſerez un peu la Nim» phe. Nous avons fait, Silvie & moi, » tout ce que nous avons pû, pour la » guérir d'une paſſion honteuſe & inuti» le ; car, entre nous, Céladon ne la peut » pas ſouffrir, & ſous prétexte de reſ-

» pect »

» pect, il ſe défend fort bien de ſes im-
» portunités. C'eſt à votre prudence à
» gouverner une affaire ſi délicate. La
» Nimphe eſt impérieuſe ; & comme elle
» ſe ſent deſtinée à commander, qu'elle
» ſe voit belle & adorée de tout le mon-
» de, elle ſouffre impatiemment la moin-
» dre réſiſtance. Elle nous a fait taire,
» quand nous avons voulu prendre la li-
» berté de lui parler. Mais puiſqu'elle
» vous a fait venir ici, & qu'elle a be-
» ſoin de vous, peut-être qu'elle écou-
» tera vos remontrances. Je doute qu'elle
» en profite. » Repoſez-vous-en ſur moi,
reprit Adamas : » une longue expérien-
» ce, & le commerce de la Cour, m'ont
» appris à me gouverner avec les Prin-
» ces ; il ne faut jamais choquer de front
» leurs inclinations, quelque ridicules
» qu'elles ſoient ; ils ſont nourris de fla-
» terie ; & ce n'eſt que par la complai-
» ſance, qu'on s'inſinue dans leur eſprit ;
» mais quand une fois on a acquis la li-
» berté de leur parler, il n'eſt pas im-
» poſſible de leur faire entrevoir la rai-
» ſon, comme leur étant avantageuſe
» dans les choſes eſſentielles & durables,
» au lieu que leur paſſion préſente ne
» leur promet que quelques plaiſirs paſſa-
» gers. Alors l'amour-propre, qui régle

» preſ-

» preſque toujours les actions des hom-
» mes, leur faiſant comparer l'un avec
» l'autre, il n'eſt pas, dis-je, impoſſible
» qu'ils ne prennent le bon parti. Ne
» croyez pas, ma chére niéce, que je
» condamme l'amour de Galathée : je
» commencerai par voir le Berger, &
» j'en dirai du bien ; je n'y aurai pas de
» peine, de la maniére dont vous m'en
» avez parlé ; les louanges d'un vieillard
» comme moi, d'un Druïde, feront grand
» plaiſir à la Nimphe, elle croira que j'a-
» prouverai tout : nous verrons enſuite
» à nous gouverner ſelon l'occaſion. »

En cauſant ainſi, Léonide aperçut les tours du Château d'Iſſoure. Adamas y fut reçu comme ſa dignité & ſon mérite le demandoient. Il mit un genou en terre en abordant Galathée, & baiſa le bas de ſa robe. Léonide en fit autant ; mais la Nimphe les releva, & les embraſſa avec amitié. Elle mena enſuite le Druïde dans ſon cabinet, & lui avoua tout ce qu'elle avoit dans le cœur pour Céladon. Elle lui conta la prédiction du Druïde Climante, & rejetta ſa foibleſſe ſur le deſtin qui l'avoit ainſi ordonné. *Les Druïdes n'en ſavent pas tant*, lui dit Adamas ; *& d'ailleurs, je connois Climante : ſa probité eſt équivoque.* Il n'en voulut pas dire davan-

vantage ſur ce point là. Ils allérent enſuite voir Céladon, qu'ils trouvérent ſans fiévre, & ſeulement un peu foible. Le lendemain, Adamas s'alla promener dans les jardins avec Silvie. Un vieux Druïde pouvoit être ſeul avec une jeune Nimphe, ſans qu'on y trouvat à redire; il étoit bien aiſe de ſçavoir par elle la vérité de toutes choſes: ce n'eſt pas qu'il ſe défiat de Léonide; mais, enfin, deux témoins valoient mieux qu'un. Il reconnut dans la converſation, qu'il avoit eu grande raiſon. Silvie lui dit, pour le bien de la choſe, ce que Léonide lui avoit caché avec ſoin. Elle lui découvrit que ſa niéce aimoit le Berger; l'aſſurant en même tems, qu'elle avoit triomphé de ſa paſſion, & qu'elle conſentiroit de bon cœur à le faire ſauver, ſi Galathée ne rentroit pas en elle-même. » Vous ne me » ſurprenez point, lui dit Adamas: ma » niéce m'a parlé avec tant de chaleur, » & m'a ſi fort exagéré ſes bonnes qua- » lités, qu'à préſent que je ſuis inſtruit, » je vois fort bien que ſon cœur la tra- » hiſſoit en me parlant; je ne l'en aime » & ne l'en eſtime pas moins, puiſqu'elle » a ſçu ſe vaincre. »

Au retour de la promenade, le Druïde alla voir Céladon; & ſous prétexte de lui

lui parler de ſon mal, il l'entretint long-tems en particulier ; il voulut voir ſi tout ce que ſa niéce lui avoit dit étoit véritable. » Berger, lui dit-il, connoiſſez-» vous tout votre bonheur ? une gran-» de Nimphe vous aime ; & vous, ſim-» ple Berger, vous réſiſtez à ſa volon-» té. Eſt-il poſſible, que vous ne vou-» liez pas profiter d'une auſſi grande for-» tune ? » Mon pére, lui répondit Céladon, » ſi c'eſt une fortune, j'ai donc » le goût bien dépravé. Je ſuis né Ber-» ger, l'ambition ne peut rien ſur moi. » Mais, Céladon, la Nimphe eſt ſi belle. » J'en conviens ; mais ſa beauté n'eſt pas » à ma portée, je ne la vois qu'avec reſ-» pect. *Le mérite & la vertu*, ajoûta le Druïde, *ſont la véritable grandeur, & peuvent arriver à tout.* » Celui, repliqua le Berger, » qui veut s'élever plus » haut qu'il ne lui convient, retombe » & périt ; on ne change point de natu-» re, un rubis ne ſauroit devenir dia-» mant. » Adamas, étonné du bon eſprit de Céladon, loua les Dieux, & lui promit de lui donner le moyen de ſortir de ſa priſon ſans ſcandale. » Songez ſeu-» lement, lui dit-il, à vous guérir, & » vous conduiſez avec les Nimphes à vo-» tre ordinaire. Vous pouvez vous fier

» en-

» entiérement à Silvie ; elle ne ſonge » qu'à votre bien, & eſt véritablement » de vos amies. »

Ces paroles donnérent tant de joie à Céladon, qu'en deux jours ſes forces revinrent, & il fut en état de s'aller promener dans les jardins. Galathée étoit tranſportée de joie ; mais la préſence du Druïde commençoit à l'importuner. Il faloit un peu ſe contraindre, & ne pas voir ſon Berger auſſi ſouvent qu'elle eût voulu. Léonide s'en aperçut, & en parla au Druïde. » Mon oncle, lui dit-elle, ſi » vous ne trouvez moyen de faire ſau- » ver Céladon, tout eſt à craindre. J'ai » conté à Galathée ce que j'ai appris à » Marſilly de la tromperie que le Druïde » Climante lui fit en faveur de Polémas, » qui devoit ſe trouver au même lieu où » le hazard fit trouver Céladon. Elle » s'eſt moquée de moi ; & m'a dit, qu'u- » ne autre fois, je ſerois plus fine. Elle » ne croit, elle ne voit, que par les » yeux de ſon amour. »

Pendant que Léonide parloit, Adamas louoit en lui-même la vertu de ſa niéce, qui lui faiſoit maîtriſer ſes paſſions. Pauvre Druïde, qui ne voyoit pas, que la jalouſie y avoit pour le moins autant de part que la vertu & la raiſon ! Il lui dit, qu'elle

qu'elle parloit bien, mais qu'il n'imaginoit pas encore, comment on pourroit tromper la vigilance de Galathée. » Il » n'y a rien de ſi aiſé, reprit-elle : il n'y » a qu'à habiller Céladon en fille ; il eſt » jeune, il n'a point de barbe, il eſt beau » comme le jour, il paſſera aiſément les » portes du Château, ſans qu'on le re- » connoiſſe, & nous lui porterons dans » quelque bois ſes habits de Berger ; il » n'a qu'à paſſer le Lignon, il eſt ſau- » vé. » Ils en parlérent à Silvie, qui approuva le déguiſement ; & ils convinrent dans leur petit Conſeil, que le Druïde, ſous prétexte d'aller ramaſſer des ſimples pour l'entiére guériſon du Berger, iroit à Marſilly chercher un habit de Nimphe ; qu'il reviendroit auſſi-tôt à Iſſoure, & qu'on prendroit le tems propre pour le mettre en liberté.

Dès le même ſoir, Adamas demanda audience à Galathée. » Madame, lui dit-il, » j'eſpére que tout réuſſira à votre » contentement. Céladon a l'eſprit doux, » & a la complexion auſſi délicate que » ſon viſage le témoigne : il faut ache- » ver de le guérir ; la ſanté inſpire la » joie, & propoſe le plaiſir. Je vous de- » mande congé pour deux ou trois jours: » j'irai ramaſſer les ſimples qui me ſont

» né-

» néceſſaires pour la compoſition d'un » reméde qui le guérira. » La Nimphe fut fort aiſe que le Druïde lui propoſat de lui-même de s'en aller ; & dès qu'il fut parti, elle courut à la chambre de ſon Berger, & le trouva en aſſez bonne ſanté : la tranquillité de l'eſprit, les promeſſes d'Adamas, l'eſpérance de revoir bientôt Aſtrée, avoient produit en lui un effet ſurprenant. Eſculape n'en eût jamais tant fait. La Nimphe le trouva auſſi moins ſérieux. Il crut lui devoir quelques paroles, pour les ſervices qu'elle lui avoit rendus ; & ſur le point de la quitter pour jamais, il lui répondit avec plus de politeſſe, & même avec quelque enjouement. Ils n'étoient jamais ſeuls. Les trois Nimphes, qui s'obſervoient mutuellement par des ſentimens différens, étoient ordinairement toutes trois auprès de lui ; & il arrivoit rarement, qu'il y en eût quelqu'une aſſez heureuſe, pour lui pouvoir parler ſans témoins. Léonide ayant ſaiſi le bon moment, en profita. *Céladon*, lui dit-elle, *quand nous vous aurons mis en liberté, vous ne ſongerez plus à nous : l'amour des Nimphes ne vous touchera guéres. Belle Léonide*, repliqua-t-il, *que penſeriez-vous de moi, ſi j'oubliois Aſtrée? Vous avez raiſon*, reprit-elle, & ſe mit à pleurer

rer en le quittant. Elle revint un moment après, & lui dit que le Druïde Adamas venoit d'arriver de Marſilly, & qu'il lui avoit dit tout bas, qu'il avoit apporté les habits néceſſaires au déguiſement du Berger. Adamas les lui apporta lui-même, & le laiſſa avec Léonide, qui, ſans perdre de tems, commença à l'habiller. Il n'en fût jamais venu à bout tout ſeul. Le Berger n'étoit pas encore tout à-fait devenu Nimphe, lorſqu'on entendit dans la cour du Château un grand bruit de Chars & de Chevaux. C'étoit Amaſis, qui arrivoit de Marſilly avec toute ſa Cour. Dans le même moment, Galathée entra dans la chambre de Céladon, pour le faire cacher quelque part; mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'elle le vit habillé en fille! Il fut auſſi embarraſſé qu'elle; mais Léonide, qui eut l'eſprit préſent, lui dit ſans héſiter, *Madame, quand nous avons vû venir de loin une ſi groſſe troupe, nous nous ſommes aviſées d'habiller Céladon en fille; il en a la beauté & la douceur: c'eſt le meilleur moyen de le cacher.* Galathée loua leur invention, & les remercia fort. Elle admira la nouvelle Nimphe, & ne put s'empêcher de la baiſer, ſe croyant aſſez autoriſée par ſon habillement nouveau. Elles convinrent,

rent, qu'elle s'appelleroit Lucinde, & ſe diroit couſine d'Adamas & de Léonide, qui ſe chargea de la mener le ſoir ſaluer Amaſis. Adamas bien-tôt après vint dans la chambre de Céladon, qu'il trouva tout-à-fait habillé & paré de tous les ajuſtemens des Nimphes. *La belle perſonne* ! s'écria le bon Druïde : *on ne le reconnoîtra jamais. Mais, ma niéce*, dit-il à Léonide, *qu'il reſſemble à ma fille Alexie ! voilà ſes yeux, ſa bouche, tous ſes traits.* En diſant ces paroles, il l'examinoit de plus près, & le faiſoit retourner : *Mon enfant*, lui dit-il, en le baiſant au front : *vous reſſemblez ſi fort à ma fille, que j'en ſuis ſurpris ; je vous en aimerai davantage.* Galathée étoit allée recevoir ſa mére, & lui faire les honneurs de ſon Château. Elles deſcendirent dans les jardins, & s'y promenérent aſſez long-tems ; & en revenant elles virent ſur la porte du Château Léonide & la fauſſe Lucinde, dont la beauté & les graces avoient ébloui tous les Chevaliers & toutes les Nimphes d'Amaſis. On voyoit ſeulement qu'elle avoit été malade ; ſes yeux bleus & bien fendus n'avoient pas ce brillant que ſon âge ſembloit demander ; & quoique ſon teint fût d'une blancheur éblouïſſante, il n'étoit pas animé de ces couleurs

leurs vives & naturelles que la jeuneſſe porte toujours. Heureuſement pour Céladon, l'habillement des Nimphes étoit fort modeſte; elles ne montrent jamais leur gorge; & ce n'étoit que par-là, qu'il pouvoit être reconnu. *Qui eſt cette Nimphe?* dit Amaſis; *Je ne la connois pas. Madame*, répondit Galathée, *c'eſt une parente d'Adamas, couſine de Léonide, ſi belle & ſi remplie de vertu, que je l'ai retenue avec moi depuis quelques jours. Elle paroît fort modeſte*, dit Amaſis, *& je veux qu'elle vienne avec nous à Marſilly.* Ces paroles remplirent de joie le cœur de Galathée. Elle s'imagina dans le moment, que ſous un habit qui lui étoit ſi avantageux, elle pourroit mener par-tout ſa chére Lucinde, & lui donner publiquement des marques de ſa tendreſſe, ſans craindre la médiſance. Lucinde avoit bien d'autres penſées. Elle s'approcha d'Amaſis, & baiſa le bas de ſa robe & ſa main, d'une maniére ſi aimable, que toute la Compagnie en fut charmée. La Nimphe l'embraſſa, & la baiſa, en diſant: *J'aime Adamas, & tout ce qui lui appartient.* Le Druïde prit la parole, & fit les remercimens convenables, dans la crainte que le ſon de la voix de Céladon ne le fit reconnoître; mais il n'y avoit rien à crain-

craindre. Sa voix étoit auſſi douce que ſon viſage. On entra dans le Château, les tables furent ſervies magnifiquement. Et comme le grand nombre de perſonnes, qui alloient & venoient, faiſoit de la confuſion, Léonide & Lucinde, au lieu de s'amuſer à manger, ſortirent du Château en ſe tenant par la main. Elles avoient de grandes mantes, qui leur ſervirent à cacher les habits du Berger. Elles s'enfoncérent dans le bois voiſin, & dans un lieu écarté Céladon reprit ſon habit ordinaire, & dit adieu à Léonide, à qui il promit une éternelle amitié. Léonide eut aſſez de courage pour lui dire, qu'il ne devoit jamais abandonner Aſtrée. *Adieu, Céladon*, lui dit-elle, en pouſſant un grand ſoupir, & jettant quelques larmes; *Aimez toujours Aſtrée: ſouvenez-vous qu'Amour veut l'extrémité en ſon ſacrifice, & n'oubliez pas Léonide votre bonne amie.*

Dès que Céladon eut quitté Léonide, il ſortit du bois, & gagna les bords du Lignon. Il commença à remonter vers ſa ſource; mais ſe trouvant bien-tôt vis-à-vis du Hameau où il avoit paſſé de ſi beaux jours avec Aſtrée, il s'arrêta ſous quelques arbres, & regardant triſtement ce lieu qu'il avoit tant aimé: *C'eſt donc*

là que vous êtes, divine Aſtrée, & ce troupeau que je vois errer dans la Campagne eſt peut-être le votre. Cette penſée le fit lever promtement, réſolu d'aller paſſer la riviére à un pont qui étoit encore aſſez loin. Il y arriva pourtant un peu avant la nuit; & après avoir paſſé l'eau, il reprit tout court ſur la gauche, comme s'il eut voulu aller à ſon Hameau. Il faloit traverſer une forêt; il marcha quelque tems, & ſe ſentant fatigué du chemin, il ſe coucha au pied d'un arbre; mais à peine y eut-il été un moment, qu'il entendit la voix d'une perſonne qui ſe plaignoit; le ſilence du lieu & de la nuit lui en firent diſtinguer toutes les paroles: *Malheureux Berger*, diſoit l'inconnu, *où trouveras-tu jamais aſſez de larmes pour pleurer ce que tu as perdu? Fut-il jamais une infortune pareille à la mienne?* Céladon s'approcha: *Berger*, lui dit-il, *vous n'êtes pas le ſeul malheureux, & je le ſuis cent fois plus que vous.* Ils diſputérent quelque tems, & ne ſe perſuadérent pas. Céladon, qui ne connoiſſoit pas le ſon de ſa voix, lui demanda s'il étoit de la contrée. » Il n'y a pas long-tems que j'en » ſuis, lui répondit-il. J'y arrivai le jour » qu'un Berger, nommé Céladon, s'é» toit noyé; tout étoit en confuſion dans

» les

» les Hameaux ; ce Berger y étoit fort » aimé. Y avez-vous vû Aſtrée, reprit Céladon, » Philis, Licidas ? Je les vis » encore hier, & j'admirai la beauté » d'Aſtrée : on dit pourtant, qu'elle eſt » changée à ne la pas reconnoître depuis » la mort de Céladon, qu'elle aimoit fort. » Et vous a-t-on conté comment ce Ber- » ger ſe noya ? On dit qu'il étoit endor- » mi ſur les bords du Lignon, ſur un pe- » tit tertre eſcarpé, & qu'il tomba dans » la riviére, qui étoit alors groſſie par » les neiges fondues. » Céladon connut à ce diſcours, qu'on avoit déguiſé ſon avanture, de peur qu'elle ne fît tort à Aſtrée. Il apprit en même tems, qu'elle étoit vivante : il en reſſentit beaucoup de joie ; mais en même tems, il ſe la figura terrible, les yeux enflammés, & le condamnant à un banniſſement éternel. Cette penſée l'arrêta tout court ; il crut qu'un Amant fidéle devoit obéir exactement à la perſonne aimée, & réſolut de ſe confiner dans quelque ſolitude, juſqu'à-ce qu'elle voulût bien le rappeller. Il prit congé du Berger qui ſe croyoit ſi malheureux, & malgré une obſcurité affreuſe, il s'enfonça dans la forêt. Le hazard le conduiſit à l'entrée d'une caverne, où il s'arrêta. Le jour lui en fit re-

connoître les commodités : une fontaine d'une eau fort vive & fort claire, & pluſieurs arbres chargés de fruits, le déterminérent à y établir ſa demeure. Il obéiſſoit à ſa Bergére, juſqu'à-ce que la fortune lui voulût être plus favorable, & ſe ſentoit néanmoins aſſez près d'elle, pour ne pas déſeſpérer de la voir ſans en être vû. Il ſe fit un lit de mouſſe dans un coin de la caverne, & mettant à bas ſa pannetiére, il s'aperçut que la prévoyante Léonide y avoit mis de quoi le nourrir pendant pluſieurs jours. Il les paſſoit dans les regrets & dans les larmes, ſans être ſeulement tenté d'aller trouver Aſtrée, dont les ordres abſolus lui étoient ſacrés.

Pendant que Céladon s'échapoit du Château d'Iſſoure, dans la confuſion d'une groſſe Cour, Léonide & Silvie craignoient avec raiſon que Galathée ne s'en aperçut, & ne les accuſat d'avoir favoriſé ſon évaſion. Elle n'en eut pas le tems : Amaſis s'appuyoit toujours ſur le bras de ſa fille qu'elle aimoit fort, & la fit monter dans ſon chariot avec elle pour aller à Marſilly. La Nimphe avoit eu nouvelle, que le Roi des Francs avoit gagné une bataille contre les Neuſtriens, & que le brave Lindamor y avoit fait des merveilles. Elle en vouloit faire des réjouïſ-

jouïſſances publiques, & ſouhaitoit que ſa fille y aſſiſtat. Elle n'étoit venue à Iſſoure, que pour la mener à Marſilly. Galathée, en montant dans le chariot, n'eut que le tems de dire tout haut à Léonide : *Vous viendrez avec Silvie & Lucinde.* Léonide & Silvie furent bien aiſes d'en être quittes à ſi bon marché, & d'avoir au moins le tems de reſpirer. Mais à peine furent-elles arrivées à Marſilly, que Galathée, ne voyant point Lucinde parmi les autres Nimphes, fit appeller Léonide dans ſon cabinet : *Et où eſt Lucinde?* lui dit-elle avec empreſſement. *Madame*, lui répondit Léonide, *nous l'avons cherchée inutilement dans tout le Château : il faut qu'elle ſe ſoit échapée dans le tems que tout le monde ſongeoit à partir.* » Je ne » ſai pas comment elle a fait, mais il faut » bien que quelqu'un lui ait prêté la main; » & ſi j'oſois, j'en ſoupçonnerois mon » oncle le Druïde : je l'ai vû tantôt lui » parler en particulier. *C'eſt vous ou lui*, repartit la Nimphe en colére. *Allez, partez ſur l'heure : allez à la maiſon de votre oncle, & me ramenez Lucinde, ou ne me revoyez jamais.*

Léonide obéit à ce commandement impérieux, & alla trouver Adamas à une maiſon de campagne, qu'il avoit vers la ſource

du Lignon. Elle lui conta tout ; mais il lui dit ſans en être embarraſſé, qu'il prenoit la choſe ſur lui, & que la Nimphe lui en ſauroit un jour bon gré. Elle ſe conſola de ſa diſgrace, dans l'eſpérance qu'étant ſi près de Céladon, qu'elle ſuppoſoit retourné à ſon Hameau, elle auroit encore le plaiſir de le voir. Mais quand elle y alla, & qu'elle apprit des Bergéres qu'elle connoiſſoit toutes, que Céladon étoit mort, ſa ſurpriſe fut extrême, ne pouvant imaginer pourquoi il n'y étoit pas revenu. Elle crut qu'il avoit ſes raiſons, & ne dit rien. Quinze jours ſe paſſérent, ſans qu'elle en apprit des nouvelles. Elle vit Aſtrée, & la trouva auſſi affligée qu'elle devoit l'être. Enfin, un jour en ſe promenant ſeule dans la forêt, elle vit un Berger endormi au pied d'un arbre, & reconnut le triſte Céladon. Elle ſe cacha derriére des hayes, & attendit qu'il ſe réveillat, pour voir ce qu'il deviendroit. Il ſe leva, & s'enfonça dans le bois. La Nimphe le ſuivit juſqu'à ſa caverne : elle demeura à l'entrée, & l'entendit ſe plaindre ſi douloureuſement, qu'elle en fut attendrie ; l'amitié, pour ne pas dire l'amour, qu'elle avoit pour Céladon, lui faiſoit partager ſon affliction. Elle connut bien-tôt à ſes paroles,

roles, qu'il avoit toujours Aſtrée dans le cœur, & qu'il n'avoit oſé retourner à ſon Hameau, de peur de lui déſobéir. Cette penſée eût pû lui faire quelque peine ; mais ne pouvant réſiſter à la joie de revoir ce qu'elle aimoit, elle entra bruſquement dans la caverne, & courut au Berger les bras ouverts. *Céladon*, lui dit-elle en l'embraſſant, *c'eſt aſſez ſe plaindre.* On ne peut exprimer la ſurpriſe du Berger. Il reprit ſes eſprits: *Vous voyez*, dit-il, *belle Léonide, en quel état l'amour m'a réduit.* Elle voulut lui repréſenter, qu'Aſtrée n'avoit garde de le rappeller auprès d'elle, puiſqu'elle le croyoit parmi les ombres ; mais il rejetta ſes raiſons, & dans la vérité elle n'inſiſta pas. Le Berger étoit ſeul dans un déſert, dont elle ſavoit le chemin ; un rayon d'eſpérance, malgré toute ſa vertu, brilla à ſon imagination. Elle tâcha de le conſoler, & lui promit de le venir voir de tems en tems ; & pour s'inſinuer davantage dans ſon eſprit, elle lui parla de ce qu'il aimoit, & l'aſſura qu'Aſtrée le regrettoit tous les jours, & que quoique ſon affliction l'eût fort changée, elle étoit encore la plus belle des Bergéres. Elle lui conta enſuite de quelle maniére injurieuſe Galathée en avoit uſé avec elle, en la

chaſſant de ſa maiſon, parce qu'elle la ſoupçonnoit d'avoir fait ſauver Lucinde. *Je ſouffre pour l'amour de vous*, ajoûta la Nimphe, *& cela me fait grand plaiſir.* Céladon la remercia avec beaucoup de civilité; c'étoit tout ce qu'elle pouvoit eſpérer de lui. Elle revint dès le lendemain avec Adamas, qui aimoit Céladon comme ſon enfant. Le Berger le reçut avec reſpect & amitié, il lui avoit obligation de ſa liberté. Ils eurent pluſieurs jours de ſuite de longues converſations, ſans que le Druïde, qui y alloit à la bonne foi, lui pût perſuader de retourner à ſon Hameau. Il l'obligea ſeulement à ſe nourrir des vivres que Léonide lui apportoit; ce qui l'empêcha de retomber dans la derniére foibleſſe; & pour l'amuſer, il lui conſeilla d'élever dans le bois un petit Temple de feuillage & de gazon, en l'honneur de la Déeſſe Aſtrée, en lui apprenant toutefois, ſuivant la doctrine des Druïdes, que le grand Dieu Thautate, premier & ſouverain Etre, méritoit ſeul d'être adoré, & qu'on ne rendoit aux petites Divinités que des reſpects plutôt que des adorations. L'amour eut bien-tôt élevé le petit Temple. Céladon avoit un portrait en petit d'Aſtrée. Adamas en fit faire un en grand

grand pour le mettre ſur l'autel de la nouvelle Déeſſe.

C'eſt ainſi que Céladon paſſoit les journées ; il ne manquoit jamais d'aller dès le matin viſiter le Temple d'Aſtrée. Il s'enfonçoit enſuite dans le plus épais de la forêt, & s'y entretenoit dans ſes penſées ordinaires. Il s'aviſa d'écrire à ſa Bergére. Les Bergers avoient toujours dans leur panetiére une écritoire & du papier. Il retourna le ſoir dans ſa caverne avec la lettre qu'il avoit écrite. Il la porta huit jours durant, ſans ſonger ſeulement à l'envoyer à Aſtrée ; il eût cru l'offenſer, & manquer à l'Arrêt de ſon banniſſement. Mais un jour qu'il faiſoit ſa promenade ordinaire, il aperçut ſous des arbres un Berger qui dormoit profondément. Il le reconnut pour Silvandre, diſtingué entre tous les Bergers du Lignon pour ſon eſprit, & encore plus pour ſon inſenſibilité. Céladon ne le connoiſſoit que ſur ce pied-là ; mais depuis ſon abſence, Silvandre avoit payé le tribut au fils de Vénus. La Bergére Diane l'avoit mis à la raiſon, & il n'étoit venu dans le fond de ce bois, que pour parler aux arbres & aux rochers de la cruauté de ſa Bergére. Il avoit bien chanté & pleuré, (l'amour fait faire toutes ſortes

de perſonnages,) & s'étoit endormi. Céladon mit ſa lettre ſur le bras de Silvandre, dans l'eſpérance qu'elle parviendroit peut-être juſqu'à ſa Bergére. Il ne ſe trompa pas. Silvandre éveillé fut ſurpris de ſe trouver entre les mains une Lettre adreſſée à la plus belle & à la plus aimée Bergére de l'Univers. Il retourna au Hameau, & conta aux Bergéres ce qui lui étoit arrivé. Aſtrée, Philis, & Diane, voulurent voir la lettre, qui étoit telle.

A la plus aimée & la plus belle Bergére de l'Univers, le plus infortuné & le plus fidéle de ſes Serviteurs.

Mon amour ne conſentira jamais à donner le nom de ſupplice à ce que votre commandement me fait ſouffrir; & ma bouche, qui n'eſt deſtinée qu'à vos louanges, ne s'ouvrira jamais à la plainte. L'état où je ſuis, qui ſeroit peut-être inſuportable à tout autre, me fait plaiſir, parce que vous voulez que je ſouffre. Ne faites donc point de difficulté de perſévérer dans vos rigueurs, je perſévérerai dans mon obéiſſance; afin que, ſi durant ma vie je n'ai pû vous convaincre de ma fidélité, les champs Eliſées, & les ames bienheureuſes qui y ſont, reconnoiſſent

au

au moins que je ſuis le plus fidéle, auſſi-bien que le plus infortuné des Amans.

Ce fut Philis, qui lut tout haut cette lettre. Aſtrée qui, depuis la perte de Céladon, n'avoit plus attention à rien, y vit quelques paroles, qui avoient rapport à ſes malheurs, & demanda à la lire. Mais hélas! que devint-elle, quand elle crut reconnoître l'écriture de ſon Berger? Elle changea de couleur, & ſe laiſſa aller ſur l'herbe. Philis la prit entre ſes bras. *Qu'avez-vous, ma Sœur?* lui dit-elle. Diane n'étoit pas moins empreſſée. Aſtrée ne répondoit point, ouvroit de grands yeux, & pouſſoit des ſoupirs. Les Bergéres firent ſigne à Silvandre de s'éloigner un peu. Alors Aſtrée leur dit en verſant un torrent de larmes: *Voyez, c'eſt l'écriture de mon pauvre Céladon.* Philis, qui n'y avoit pas pris garde, en témoigna bien de la joie. *S'il a écrit cette lettre*, dit-elle, *il n'eſt pas mort; car l'écriture eſt nouvelle.* Les Bergéres, après l'avoir bien conſidérée, en tombérent d'accord, & priérent Diane de ſavoir adroitement de Silvandre, qui lui avoit donné cette lettre. Elles avoient cru d'abord qu'il leur avoit fait un conte à plaiſir. Elle l'alla trouver auſſi-tôt: *Silvandre*, lui dit-elle, *dites-moi la vérité*,

qui vous a donné la lettre que vous nous avez montrée ? » Je croi, ma Bergére, » que c'eſt mon bon génie qui m'a vou- » lu épargner la peine de l'écrire ; & » c'eſt à vous qu'elle s'adreſſe, à la plus » belle : quelle autre beauté ſur la terre » oſe ſe montrer devant la votre ? Et à » la plus aimée : qui oſera ſe vanter d'ai- » mer comme moi, le plus infortuné & » le plus fidéle des Bergers. Voilà mon » portrait. » Diane n'en put tirer autre choſe ; & les trois Bergéres, après avoir tenu un petit conſeil avec Licidas, convinrent d'aller, avec Silvandre, viſiter exactement l'endroit de la forêt, où il avoit trouvé cette lettre, pour voir ſi elles ne trouveroient point celui qui l'avoit écrite.

Le lendemain, elles partirent de bonne heure, après avoir laiſſé à quelques Bergers le ſoin de leurs troupeaux, Aſtrée, Philis, Diane, Licidas, & Silvandre, qui marchoit le premier, & ſervoit de guide dans un chemin qu'il ne connoiſſoit pas trop bien lui-même. Léonide voulut auſſi en être, Hilas, Tirel, & quelques autres Bergers. Silvandre les mena d'abord par un petit ſentier fort étroit & fort difficile ; on n'y pouvoit paſſer que l'un après l'autre. Ils trouvérent des prés,

des

des bocages, & de petits ruiſſeaux qui s'alloient jetter dans le Lignon, & bientôt après ils rentrérent dans le fort du bois. Silvandre leur diſoit de tems en tems qu'il n'y avoit pas encore loin au lieu où il les vouloit mener ; lorſque, tout d'un coup, *Bergères*, leur dit-il en riant, *je vous ai égarées ; mais nous ſommes ici bonne compagnie, & nous ne craignons point les loups.* Il les fit apercevoir qu'ils étoient à l'entrée d'une eſpéce de berceau d'arbres verds aſſez bas, formé par des branches courbées & liées enſemble. L'allée étoit ſi étroite, qu'on n'y pouvoit paſſer qu'un à un. Silvandre marcha le premier, & tenta l'avanture, les Bergers le ſuivirent. Ils trouvérent un petit préau entouré de grands arbres, & dans le fond ils virent deux chênes en pilaſtres, que des feuillages joignoient par en haut, avec l'inſcription ſuivante, gravée ſur une table de bois.

Loin, bien loin, profanes eſpris !
Qui n'eſt d'un ſaint Amour épris
En ce lieu ſaint ne faſſe entrée.
Voici le bois, où chaque jour
Un cœur, qui ne vit que d'Amour,
Adore la Déeſſe Aſtrée.

La

La troupe alla plus avant, & vit un petit Autel, ſur lequel étoit un portrait avec ces mots au bas : *C'eſt la Déeſſe Aſtrée.* En vérité, dit Philis, c'eſt le véritable portrait d'Aſtrée. Voilà ſes doubles C C, ſes doubles A A, entrelaſſés : voilà juſqu'à ſa houlette & à ſon chien Mélampe.

Aſtrée à tous ces diſcours demeuroit muette, & remarquoit par-tout l'écriture de Céladon. Elle n'en diſoit rien ; mais Philis & Licidas, qui la connoiſſoient auſſi-bien qu'elle, s'en réjouïſſoient. *Ma Sœur*, lui diſoit Philis, *ſi Céladon vous a bâti ce petit Temple, s'il a écrit tous ces Vers, il ne s'eſt pas noyé, comme nous l'avons cru.* » Ha ! ma ſœur, reprit Aſtrée ; » Céladon eſt mort, & par ma faute ; & » je vois bien que les Dieux ne ſont pas » encore contens des larmes que j'ai verſées pour lui, puiſqu'ils m'ont conduite ici pour m'en donner un nouveau » ſujet. Mais puiſqu'ils le veulent, j'en » verſerai tant, que ſi je ne puis laver » mon crime, je m'efforcerai au moins » de le faire, juſqu'à-ce que j'aye perdu, » ou les yeux, ou la vie. *Pour moi*, repliqua Philis, *je veux être dans l'eſpérance.* » Hé ne vous ſouvient-il pas, lui dit Aſ» trée, d'avoir ouï dire à nos Druïdes, » que

» que nous avons une ame qui ne meurt
» point avec notre corps, & que ſi l'on
» n'a pas donné la ſépulture à ce miſéra-
» ble corps, l'ame erre cent ans durant
» dans les mêmes lieux, où la mort a
» cauſé la ſéparation? Hélas! peut-être
» que l'ame du pauvre Céladon ſe plaît
» encore dans les lieux qu'il a tant ai-
» més. Du moins, reprit Philis, ce vous
» doit être une conſolation de voir, que
» la mort n'a pû effacer ſon amour. J'ai
» auſſi ouï dire à nos Druïdes, que com-
» me nos yeux voyent nos corps, de
» même nos ames ſéparées ſe voyent &
» ſe reconnoiſſent. L'ame de Céladon
» aura vû clairement, & ſans nuages, la
» pureté de votre affection, & que la ja-
» louſie, qui cauſoit votre colére, ne
» venoit que d'amour. Hélas! reprit Aſ-
» trée, en jettant un grand ſoupir, ce
» ſeroit pour moi un grand ſujet de con-
» ſolation, s'il voyoit ce qui ſe paſſe
» dans mon cœur. Car ſi je ne l'ai plus
» aimé que toutes les choſes du monde;
» & ſi je ne continue encore en cette mê-
» me affection, que jamais les Dieux ne
» m'aiment. »

Après que les Bergers & les Bergéres eurent viſité tout le bois, ils reprirent le chemin de leurs Hameaux: la nuit

nuit les ſurprit, & ils furent obligés de s'arrêter dans un petit pré, où les Bergers vuidérent leurs panetiéres, réſolus, de peur de s'égarer, d'y attendre le point du jour. Après un leger repas, Aſtrée, Léonide, & Philis, ſe couchérent enſemble ſur l'herbe, les Bergers s'éloignérent un peu, & en firent autant. On cauſa d'abord, & puis on s'endormit. La journée avoit été fatigante, ils avoient tous beſoin de repos.

Le Soleil étoit prêt à ſe lever, lorſque Céladon, étant ſorti de ſa caverne à la pointe du jour, ſelon ſa coûtume, entra par hazard dans le petit pré où les Bergéres étoient encore endormies. Il vit, il reconnut Aſtrée; un mouchoir qu'elle avoit ſur ſa coëffure, lui cachoit une partie du viſage, un bras ſous la tête, & l'autre étendu le long de la cuiſſe, le pied & la jambe à l'air, la gorge un peu découverte. Il demeura preſque ſans reſpiration, en contemplant ce chef-d'œuvre de la nature; mais par malheur Philis, qui en dormant embraſſoit Aſtrée, ayant tourné la tête, ſans ouvrir les yeux, le pauvre Berger eut ſi grand peur d'être ſurpris, qu'il ſe retira avec précipitation, & retourna dans ſa caverne. *Elle m'a défendu*, diſoit-il en lui-

lui-même, *de me montrer à ſes yeux ; mais pourtant, elle ne m'a pas défendu de la voir.* Il penſa auſſi, qu'elle étoit venuë là avec ces Bergers, ſur la Lettre qu'il avoit laiſſée auprès de Silvandre endormi, & peut-être pour le chercher. Cette penſée lui donna le courage de lui écrire une ſeconde Lettre, & de la lui mettre lui-même entre les mains, ſi elle n'étoit pas encore éveillée. Il l'écrivit dans le moment, & courut au même lieu, qu'il trouva dans le même ſilence. Il s'approcha en tremblant de ſon aimable Bergére, mit devant elle un genou en terre, & ſe voyant ſi près de tant de beautés, il les conſidére, il les admire, il n'eſt plus maître de ſes tranſports, il s'approche encore, il ſe baiſſe, & dérobe à ſa Bergére une légére faveur, qu'elle eût pourtant refuſée à tous les Rois de la terre. Elle s'éveille dans ce moment, ouvre les yeux, & voit Céladon ; mais par bonheur pour lui, le Soleil, qui venoit de ſe lever, donne dans les yeux d'Aſtrée, & lui darde un rayon qui l'éblouït. Elle voit Céladon ; mais elle le voit au milieu d'une nuée éclatante, & ne le voit plus. Il s'étoit ſauvé tout éperdu, ne ſachant ce qu'il

qu'il faiſoit. Il avoit laiſſé ſur la gorge d'Aſtrée la lettre qu'il venoit d'écrire. Elle fit un grand cri, qui éveilla Philis & Diane. *Hélas* ! leur dit-elle, *je viens de voir l'ombre de Céladon toute reſplendiſſante de lumiére, & qui s'envoloit vers le Ciel.* Elle voulut ſe lever, & laiſſa tomber une lettre : elle reconnut auſſitôt l'écriture de Céladon, & y lut ces paroles.

» Si vous êtes venue en ce lieu, où » les reſtes de Céladon ſont encore, pour » voir s'il vous aime, vous n'en pou- » vez pas douter, en voyant avec quel- » le fidélité il vous obéït. Si la pitié » vous y attire, quoique ce ſoit un peu » tard, la pitié eſt la conſolation des mi- » ſérables : & ſi c'eſt le hazard, je veux » bien encore vous en être obligé. Adieu, » & ſi vous êtes la plus belle & la plus » aimée Bergére de l'Univers, je ſuis » le plus infortuné & le plus fidéle des » Amans. »

Ce fut bien alors, que ces Bergéres crurent que Céladon étoit mort. Tout le monde s'éveilla : on conta la viſion qu'avoit eu Aſtrée, & l'on demeura d'accord, que pour mettre en repos une ombre ſi cherie, il faloit lui élever un tombeau. Toute la troupe y voulut contribuer ; les Ber-

Bergers coupoient des branches d'arbres & des gaſons, & les élevoient en piramide. Les Bergéres cueilloient des fleurs. Enfin les filles Druïdes d'un Temple de la bonne Déeſſe, qui n'étoit pas loin, arrivérent avec le Vacie ou Sacrificateur. On offrit à Cerès une Truïe, & quelques jeunes Taureaux noirs. On répandit le lait & le vin ſacré, on appella trois fois l'ame de Céladon : les filles Druïdes, les cheveux épars, l'appelloient avec de grands cris. Enfin, le Vacie, en jettant des fleurs ſur le tombeau, lui dit : *Adieu, Céladon, adieu, & pour jamais adieu : en quelque terre que tu ſois, qu'elle te puiſſe être legére* ! La Nimphe Léonide, qui étoit préſente à la cérémonie, en rioit dans le fond de ſon cœur, & ne laiſſoit pas de jetter des fleurs comme les autres.

Le lendemain, Adamas & Léonide allérent voir Céladon, & le trouvérent à l'entrée de ſa caverne, beaucoup plus gai qu'à l'ordinaire. La joie avoit ranimé ſon viſage, il avoit vû Aſtrée ; & quoiqu'il ne l'eut vûë qu'endormie, elle lui avoit donné des plaiſirs qu'il n'eût jamais eſpéré dans ſa plus heureuſe fortune. *Nous vous pleurâmes bien hier au ſoir*, lui dit Léonide : elle lui conta enſuite comme

Aſtrée

Aſtrée avoit crû voir ſon ombre ; & que, pour appaiſer ſes manes errans, elle lui avoit élevé un tombeau avec toutes les cérémonies uſitées parmi les Druïdes. Il ne le pouvoit croire : on le mena ſur le lieu, qui n'étoit pas loin. *Après cela*, lui dit Adamas, *ne voulez-vous pas vous montrer à votre Bergére ? Pouvez-vous douter qu'elle ne vous aime ? Elle me regrette*, dit-il en ſoûpirant ; *& peut-être que ſi elle me voyoit vivant & déſobéiſſant à ſes ordres, elle m'accableroit de ſa haine & de ſa colére : je ne lui déſobéirai jamais.*

Le Druïde, qui le voyoit ſi ferme dans ſa réſolution, & qui vouloit abſolument le tirer de ſon déſert, lui parla ainſi. » Mon Enfant, puiſque vous voulez at-
» tendre qu'Aſtrée vous rappelle, j'ima-
» gine un moyen de vous la faire voir
» en attendant, ſans qu'elle le puiſſe
» trouver mauvais : vous la verrez, vous
» lui parlerez, il ne vous ſera pas diffi-
» cile de connoître, ſi elle vous aime
» encore. J'ai ma fille, que j'aime ten-
» drement, je croi vous l'avoir déja dit ;
» elle eſt nourrie depuis huit ans chez
» les Filles Druïdes, dans les antres des
» Carnutes ; la rigueur de nos Loix m'ob-
» lige de me priver de ſa préſence. Vous

» lui

» lui reſſemblez, Céladon, plus que ſi
» vous étiez ſon frére. Je m'en vai fai-
» re courir le bruit, que ma fille Alexie
» a été fort malade, & qu'elle revient
» prendre l'air dans le païs natal. Nous
» vous habillerons en Nimphe, & dans
» quatre jours vous arriverez chez moi.
» Il y a huit ans que ma fille eſt éloignée,
» tout le monde vous prendra pour elle.
» Léonide vous ménera voir les Bergé-
» res de la contrée ; vous verrez Aſ-
» trée, on vous croit mort, vous ne ha-
» zardez rien. Que ſi, après cette épreu-
» ve, vous n'appaiſez pas votre Bergé-
» re, mourez, mon Enfant : il vaut mieux
» mourir que languir comme vous faites ;
» votre état ne peut finir que par la
» mort, ou par la poſſeſſion d'Aſtrée. »

Vous avez raiſon, mon Pére, répondit Céladon, *ordonnez de ma deſtinée, je ſuis prêt à vous obéïr.*

Adamas avoit bien quelque ſcrupule de garder dans ſa maiſon un homme habillé en fille, & de le tenir auprès de ſa niéce, dont il connoiſſoit la ſenſibilité; & s'il étoit raſſuré par l'amour que Céladon avoit pour Aſtrée, il pouvoit craindre que Leonide, Nimphe jeune, belle, & paſſionnée, n'ébranlât la fidélité du Berger. Mais il avoit depuis peu conſulté l'Ora-

l'Oracle de la bonne Déeſſe, ſur la deſtinée de ces deux Amans: il lui avoit été répondu, que s'il pouvoit contribuer à les rendre heureux, il aſſureroit le bonheur & la tranquillité de ſa vieilleſſe. L'Oracle lui avoit levé tous ſes ſcrupules: ainſi, ravi d'avoir perſuadé Céladon, il lui apprit de quelle maniére les filles Druïdes étoient élevées dans les antres des Carnutes; leurs Loix, leurs Coûtumes, leurs Sacrifices; afin qu'il pût répondre aux queſtions qu'on lui feroit; lui recommandant ſur-tout de parler peu, ſous prétexte de modeſtie. Il revint quatre jours après avec Léonide, qui mit à Céladon un habit de Nimphe. Il ne lui fut pas nouveau; la beauté de ce Berger l'avoit engagé plus d'une fois à s'habiller en fille; ce déguiſement lui plaiſoit aſſez, & il étoit fait à toutes les petites maniéres que les jeunes perſonnes mettent en œuvre pour plaire. Léonide préſida à ſon ajuſtement; ſes cheveux blonds, & friſés naturellement, étoient devenus ſi grands depuis ſes malheurs, qu'il fut fort aiſé de le coëffer avec des rubans & des fleurs. La tendre & officieuſe Nimphe, en le voyant ſi beau, en contribuant à augmenter ſes charmes, ſe faiſoit elle-même de nouvelles bleſſures, auxquelles ſa

ſageſſe

ſageſſe & ſon amitié mettoient auſſi-tôt l'appareil.

Céladon, dès qu'il fut nuit, ſe rendit à la maiſon du grand Druïde, qui le reçut comme ſa chére fille, & l'embraſſa tendrement. Leonide ne s'épargna pas à careſſer ſa couſine. On lui trouva un peu mauvais viſage, mais on ſavoit qu'elle avoit été malade. On la mit au lit, & pendant deux jours elle garda la chambre, & reçut les viſites de tout le voiſinage. Elle n'étoit point embarraſſée, & paroiſſoit dans ſon lit belle comme un Ange. La coëffure de nuit des Nimphes étoit fort ſimple. C'étoit une eſpéce de petit bonnet blanc garni de dentelles, & dont les deux côtés accompagnoient le viſage, & ſe joignoient ſous le menton avec un ruban qui les noüoit. Dès qu'on fut dans les Hameaux, que la Nimphe Alexie, fille d'Adamas, étoit revenuë des antres des Carnutes, les Bergers & les Bergéres crurent être obligés d'en aller faire leurs complimens au grand Druïde. Ils députérent Phocion, oncle d'Aſtrée; Licidas, frére de Céladon; Silvandre, Hilas, & Tircis, ce Berger malheureux que Céladon avoit rencontré la nuit dans le bois. Adamas les reçut avec honneur, & ſe plaignit avec amitié

de leurs Bergéres, qui n'étoient
core venuës voir ſa fille Alexie.
ergers l'aſſurérent, qu'elle ſe pré-
nt à avoir cet honneur-là. Leo-
réſenta les Bergers à la belle Ale-
qui reçut leurs complimens avec
le grace, qu'ils en furent charmés.
voit une robe de ſatin violet, bro-
or avec des fleurs d'argent. Sa tail-
it bien marquée, & l'on avoit eu
par la prévoyance de Léonide, de
ourer ſa robe aux endroits néceſ-
. Des rubans violet & blanc, [les
Druïdes ne portoient point d'autres
eurs,] ornoient ſa tête. Ses cheveux
nt cordonnés par derriére avec un
n garni de perles; un collier & des
ans d'oreilles de diamans; & le tout
mpagnoit un viſage riant, à qui l'eſ-
nce prochaine de voir Aſtrée avoit
u tout ſon éclat. Licidas la regar-
avoit tranſport. *Hélas* ! diſoit-il en
même, *qu'elle reſſemble à mon pauvre*
e, le viſage, la parole, toutes les manié-
; il eſt vrai, qu'elle eſt encore plus bel-
Plus il la conſidéroit, plus il s'éton-
it que deux perſonnes puſſent ſe reſ-
mbler ſi fort. La mort de Céladon,
'il croyoit certaine; l'autorité du grand
ruïde, qui traitoit Alexie comme ſa
fille;

fille; l'habit de Nimphe, qui l'embelliſſoit; lui faiſoient démentir ſes yeux. Il s'approcha d'elle. *Madame*, lui dit-il, *oſerois-je vous dire à quel point vous reſſemblez à la perſonne du monde que j'ai le plus aimée. Berger*, répondit Alexie en rougiſſant, *cette reſſemblance me fait plaiſir, puiſqu'elle vous en fait, car je ſai que mon pére vous aime & vous eſtime.* Léonide, qui avoit peur qu'Alexie ne parlât pas encore bien en fille, interrompit leur converſation, & demanda des nouvelles des Bergéres ſes bonnes Amies, & de leurs amours. » Silvandre, dit Licidas, ſe croy-
» oit inſenſible : il récompenſe le tems
» perdu; il aime la belle Diane, & l'ai-
» me plus en un jour qu'un autre ne fe-
» roit en une année. Hilas, l'inconſtant
» Hilas, depuis quelques jours ſemble at-
» taché à Philis. Aſtrée aime toûjours la
» mémoire de Céladon, & ne peut ſouf-
» frir le Berger Calidon, que Phocion,
» ſon oncle & ſon tuteur, voudroit bien
» lui faire épouſer, parce qu'il eſt fort
» riche. » A ces paroles, Alexie changea de couleur, & fut obligée de s'aſſeoir. Hilas, qui l'avoit toûjours regardée ſans ouvrir la bouche, comme un homme ravi en admiration, ſe mit à ſes genoux, & lui jetta des regards fort ſignificatifs. Ale-

xie revint bien-tôt de la petite foibleſſe qu'elle avoit euë; & pour mieux cacher ſon déguiſement, elle fit tout ce qu'elle put pour donner de l'amour à Hilas: paroles, ſoûris, air tendre, regards languiſſans, tout fut employé, & ne fut pas inutile. Hilas garda quelque tems le ſilence; mais il donna bien-tôt l'eſſor à ſa nouvelle paſſion. *Adieu, Philis*, s'écria l'inconſtant, *je vous dis adieu: cette belle Nimphe prend votre place dans mon cœur. Quoi! Berger*, lui dit Silvandre qui l'avoit entendu, *vous donnez ainſi congé à la belle Philis? C'eſt ſa faute*, répondit Hilas: *Pourquoi n'eſt-elle pas auſſi belle qu'Alexie? Une Bergére peut être aimable*, reprit Silvandre, *ſans être auſſi adorable que cette belle Nimphe. Berger, juſqu'ici vous avez été inconſtant, vous devenez témeraire.* Alexie, que ces diſcours réjouiſſoient extrémement, prit la parole. *Ce Berger n'eſt point témeraire: & ſi je pouvois mériter ſon amitié, je me croirois bien-heureuſe. Et vous*, dit-elle, en ſe tournant vers Hilas avec un viſage riant, *prenez garde que les paroles de ce Berger ne vous faſſent changer la bonne volonté que vous avez pour moi: ce ſeroit une marque de mon peu de mérite. Ils diſent que vous êtes inconſtant: j'ai de la vanité, Berger; je veux fixer vôtre inconſtance.* Après une

une converſation qui ſut aſſez longue, Adamas pria la Compagnie de viſiter les raretés de ſa maiſon. Ils furent charmés d'une galerie, où l'on voyoit les portraits de pluſieurs grands Princes, & de belles Princeſſes. On s'y promena long-tems. Le Druïde ſe vouloit réjoüir. *Berger*, dit-il à Hilas, *qui avez-vous trouvé dans ma maiſon le plus à votre gré? Alexie*, répondit-il ſans héſiter: *Je n'ai vû qu'Alexie.* On alla enſuite ſouper; & les Bergers, fort ſatisfaits de la réception qu'on leur avoit faite, retournérent chez eux, & racontérent aux Bergéres curieuſes toutes les merveilles qu'ils avoient vûës. Elles parloient toutes enſemble, & vouloient qu'on leur répondit de même. *Nous avons vû*, dit Hilas, *la plus belle perſonne du monde, Alexie, fille d'Adamas. Que dites-vous-là, mon Serviteur?* dit Philis. *Il n'y a plus de Serviteur pour vous*, reprit Hilas, *demandez plutôt à Philis, qui eſt de vos bonnes amies, elle vous dira que je la quitte pour Alexie. Mais*, reprit Philis, *Alexie eſt parmi les Vierges Druïdes: elles ne ſauroit ſe marier. Tant mieux*, dit Hilas, *dès que l'Himen paroit, & même de loin, je n'aime plus ce que j'aimois. D'ailleurs, j'en ai aimé de toutes les façons, mais jamais une Druide: c'eſt un ragoût nouveau*

pour moi. Aſtrée, de ſon côté, cauſoit avec Licidas. » Eſt-il vrai, lui diſoit-» elle, que cette Alexie ſoit ſi belle » qu'on le dit ? Jugez-en, Bergére : re-» préſentez-vous le viſage de mon pau-» vre frére, dans ſa plus grande beau-» té ; elle eſt encore plus belle. » *O Dieux* ! dit Aſtrée, *que j'ai envie de la voir* ! Ces Bergéres réſolurent d'aller deux jours après rendre viſite à Adamas, & à la belle Alexie, qui de ſon côté, s'ennuyoit d'être Alexie, & de n'avoir point encore vû Aſtrée.

Le jour venu que les Bergéres devoient aller chez Adamas, Aſtrée, Philis, & Diane ſe levérent à la pointe du jour ; & ſans qu'Aſtrée y fit réflexion, elle s'ajuſta le plus proprement qu'elle put. Elle mit une robe blanche dont ſon oncle Phocion venoit de lui faire préſent, & force rubans noirs, parce qu'elle étoit encore en deuil. Aléxie, de ſon côté, eut envie d'être plus belle qu'à l'ordinaire. Les Nimphes portoient des habits d'or & d'argent ; on voyoit éclater les perles & les diamans ſur toute leur perſonne. Léonide avoit prêté toutes ſes pierreries à ſa chére couſine, qu'elle paroit tous les matins avec le même plaiſir. Ce n'étoit pas ſans lui dérober de tems en tems de petites

tites faveurs, que l'indifférente Aléxie n'oſoit lui refuſer. Son cœur n'y prenoit aucune part, & ſa fidélité pour Aſtrée n'en recevoit aucune atteinte. Elle eût bien voulu ne voir perſonne; mais il faloit ſe livrer au Public. Tous les Chevaliers du Païs, toutes les Nimphes, toutes les Dames, vouloient rendre leurs devoirs à la fille de leur grand Druïde. Léonide les introduiſoit le matin à ſa toilette; & ils avoient le plaiſir de la voir habiller dans un ſilence qui marquoit l'admiration publique. Ce ſilence n'étoit interrompu, que par quelque parole obligeante, qu'Aléxie diſoit aux Dames, & quelquefois aux Chevaliers, à qui elle ne laiſſoit pas de vouloir plaire. L'habit de Nimphe ſervoit de prétexte à l'amour propre qui en veut à tous les cœurs. Aléxie s'étoit éveillée de bon matin: elle ſe mit à une fenêtre du Château, qui avoit la vûe ſur ces prés & ces forêts que le Lignon arroſe, & ſe laiſſa aller aux triſtes penſées qui l'avoient tant tourmentée dans ſa caverne. *Quoi donc, je vai me montrer à Aſtrée, je vai lui déſobéir, & j'ai oublié ces paroles menaçantes: Va, malheureux, ne te montre jamais devant moi.* Le Druïde arriva heureuſement, pour lui remettre l'eſprit. » Mon enfant, lui dit-

il en l'embraſſant, » j'eſpére que cette » journée ſera heureuſe pour vous. Vous » allez voir ce que vous aimez, profitez » des momens, vous connoîtrez bien- » tôt ſi elle vous aime. J'eſpére tout en » vous voyant ſi bon viſage : votre » beauté revient à vûe d'œil, & nous en » avons beſoin ; ſoutenez la réputation » de ma fille. » Ils parloient ainſi, lorſque Léonide qui étoit à la fenêtre, leur dit qu'elle voyoit une groſſe troupe de Bergers & de Bergéres, qui montoient la colline, & s'avançoient vers le Château. Silvandre, Hilas, Tircis, Licidas, & pluſieurs autres Bergers accompagnoient les Bergéres. Mais quand Aſtrée ſe vit ſi près de voir cette Aléxie, qui reſſembloit ſi fort à Céladon, à ce que diſoit Licidas, le cœur lui battit d'une ſi grande force, qu'elle pria ſes Compagnes de lui laiſſer un peu reprendre haleine, comme ſi le chemin l'eût fatiguée. *Je m'en vai devant*, s'écria l'impatient Hilas, *avertir de votre venue ; ou plutôt*, lui dit Silvandre, *voir la belle Aléxie.* Il ne répondit point, & courut toujours. Adamas étoit dans la ſale, & lorſqu'il vit Hilas tout ſeul, & ſi éſoufflé qu'à peine pouvoit-il reſpirer : *D'où vient*, lui dit-il, *que vous êtes venu avant les autres ? Ne*

vous

vous en étonnez pas, mon pére, interrompit Aléxie : *les Amans ſont toujours preſſés.* Un moment après, les Bergéres parurent. Le grand Druïde alla au-devant d'elles. *Vous mépriſez un peu vos voiſins*, leur dit-il en riant, *parce que vous êtes belles : je me ſuis toujours flaté que vous viendriez voir ma fille. Mon pére*, répondit Aſtrée, voyant qu'il la regardoit en parlant, *nous ſommes ſi grand nombre, qu'il a falu du tems pour nous raſſembler.* Aſtrée s'avança auſſi-tôt pour ſaluer Léonide qu'elle connoiſſoit ; mais quand elle vit auprès d'elle la fauſſe Aléxie, qu'il faloit auſſi ſaluer, elle crut voir Céladon, & le feu lui monta au viſage. Aléxie ne fut pas moins interdite ; il n'y avoit pas moyen de reculer : elles ſe baiſérent, mais ſi tendrement, qu'Hilas commença à en être jaloux. Les autres Bergéres ſaluérent les Nimphes avec le reſpect qui leur étoit dû. La Compagnie ſe répandit dans les apartemens, & chacun, pour cauſer, s'aprocha de la perſonne qui lui plaiſoit davantage.

Aſtrée ne pouvoit quitter Aléxie ; elles étoient l'une auprès de l'autre, ſe regardoient, ſoupiroient, & ne diſoient mot. Aſtrée rompit la premiére le ſilence. »Ma» dame, dit-elle à Aléxie, quand je con-

» ſidére la beauté de votre viſage, & » les graces de toute votre perſonne, je » ne ſaurois m'empêcher de blâmer les » ordres ſouverains, qui vous ont ca- » chée ſi long-tems parmi les Vierges » Druïdes; mais quand je ſonge qu'il » n'y a rien dans le monde qui ſoit di- » gne du grand Thautate, j'avoue que, » pour le ſervir, on a bien fait de choi- » ſir ce qu'il y a de plus parfait ſur la » terre. *Je voudrois bien*, répondit Alé- xie, » mériter les louanges que vous me » donnez; j'aurois quelque eſpérance » d'obtenir ce que je ſouhaite ardem- » ment: c'eſt votre amitié, belle Bergé- » re, c'eſt à votre cœur que j'en veux; » votre nom a paſſé juſqu'aux Carnutes, » & j'ai quitté avec joie mes plus ché- » res Compagnes, quand j'ai penſé que » je verrois, que j'embraſſerois la belle » Aſtrée. Mais apprenez-moi la vie heu- » reuſe & tranquille qu'on dit que vous » menez dans vos forêts, & ſur les bords » de votre Lignon. Hélas, dit Aſtrée, » j'ai tout perdu; & ſi votre venue, belle » Nimphe, n'avoit pour moi un charme » que je n'oſe vous expliquer, vous me » verriez répandre des larmes au ſouve- » nir de mes malheurs. J'ai ouï dire, dit » Aléxie, que vous avez perdu depuis

» peu

» peu ceux qui vous ont donné la vie. » Et ce qui eſt encore plus cruel, reprit Aſtrée, » c'eſt que j'en ſuis cauſe. Je me » laiſſai tomber dans le Lignon, en vou- » lant donner quelque ſecours à un Ber- » ger. On alla dire à ma mére, que je » m'allois noyer; elle en fut ſi touchée, » qu'elle en tomba malade & en mou- » rut. Mon pére ſuivit de près ſa chére » épouſe. » *J'ai ouï conter cette triſte avan- ture*, reprit Aléxie; *mais je ne me ſou- viens point du nom du Berger qui l'a cau- ſée. Il s'appelloit Céladon*, reprit Aſtrée: il » ſe noya, & depuis ce jour malheu- » reux, il ſemble que notre païs ſoit en » deuil, & que les plaiſirs ne ſoient plus » faits pour nous. Mais, Madame, je vous » ennuye. Vous me charmez, belle Ber- » gére, je ſens que je vous aime en un » moment, plus que toutes mes Com- » pagnes des Carnutes. Et moi je n'oſe- » rai vous dire ce que je ſens pour vous: » vous êtes une grande Nimphe, & je » ne ſuis qu'une petite Bergére. » Elles en euſſent dit davantage, ſi l'impatient Hilas ne fût venu les interrompre. Il n'avoit pas accoûtumé de ſe contraindre pour ſes Maîtreſſes. Il ſe mit à genoux devant Aléxie, & lui prenant une main la baiſa. » Berger, lui dit Aléxie, vos

» Bergéres vous permettent-elles ces ſor-
» tes de libertés ? Je vous conſeille de
» vous en déſaccoûtumer ; on n'en uſe
» pas ſi familiéremet avec les Vierges
» Druïdes. Comment donc ? dit Hilas :
» il ne faut que les regarder ? cela eſt
» bien ſec. L'Amour eſt un enfant qui
» fait beaucoup d'exercice : il faut un peu
» le nourrir. »

Ils en étoient là, lorſqu'on vint les avertir que la colation étoit ſervie. Adamas faiſoit fort bien les honneurs de ſa maiſon. Il convia enſuite la Compagnie à s'aller promener dans les jardins juſqu'au ſouper, qui fut magnifique ; après quoi, il y eut quelque diſpute ſpirituelle entre Silvandre & Hilas. La belle Aléxie, à qui la vûe d'Aſtrée avoit rendu tout ſon eſprit, auſſi-bien que toute ſa beauté, ne fut jamais de l'avis d'Hilas, & le pouſſa ſi ſouvent, qu'il s'écria ; *J'ai toujours craint ces Clergeſſes des Carnutes.* On rit beaucoup, puis on s'alla coucher. Aléxie conduiſit Aſtrée, Philis, & Diane dans leur chambre ; elles avoient demandé qu'on les mit enſemble. Il étoit minuit, elles étoient laſſes, vouloient dormir, & ne ſe pouvoient quitter. On s'embraſſoit en ſe donnant le bon ſoir, & puis on avoit encore quelque choſe

à

à ſe dire : on fermoit la porte, on la r'ouvroit ; & ſans Léonide, qui vint chercher Aléxie, elles euſſent paſſé à ce badinage une partie de la nuit.

Dès que les deux Nimphes furent ſorties, les trois Bergéres ſe couchérent dans le même lit. Elles étoient bonnes amies, & ne ſe cachoient rien. Aſtrée ne ſongeoit qu'à ſa chére Aléxie, & ne pouvoit parler d'autre choſe. » Je ne croyois » pas Licidas, diſoit-elle à ſes Compa» gnes, lorſqu'il m'aſſuroit qu'Aléxie » avoit le viſage de Céladon. Il n'en » diſoit pas encore aſſez ; elle en a le » viſage, la voix, les geſtes, le ſouris : » & quand je m'approche d'elle, je m'i» magine quelquefois que c'eſt le pau» vre Céladon. Que je vous plains, ma » ſœur ! lui dit Philis ; car enfin nous » nous en allons demain, & Aléxie re» tournera bientôt à ſes Carnutes. » Je l'y » ſuivrai, reprit bruſquement Aſtrée : & » puiſque j'ai perdu tout ce que j'aimois, » je me veux donner au grand Thau» tate ; on dit que ſon ſervice conſole » de tout. Vous ne ſeriez pas ſi dévote, » lui dit Diane en riant, ſi Aléxie n'é» toit pas du voyage : mais, croyez» moi, ne prévoyons point les malheurs » de ſi loin, & ſongeons ſeulement à

» faire enſorte, que cette belle Nimphe » vienne dans notre Hameau. Le grand » Druïde a promis d'y venir offrir un » ſacrifice, pour remercier les Dieux de » nous avoir honorés cette année du » Guy-de-l'an-neuf. » *J'avoue mon ignorance*, reprit Diane: *j'ai ſouvent oüi parler du Guy-de-l'an-neuf, mais je ne ſai pas trop bien ce que c'eſt, & pourquoi l'on célébre cette fête avec tant de ſolemnité.* » Il » n'y a perſonne, lui dit Léonide, qui » vous en puiſſe mieux inſtruire que la » niéce du grand Druïde. Sachez donc, » belle Bergére, qu'il ſe tient réguliérement, au commencement de chaque » année, une Aſſemblée générale des » Druïdes, dans le Païs des Carnutes, » auprès du Château de Dangellum. On » cherche avec grand ſoin, dans les bois » voiſins, une plante qu'on nomme du » Guy, qui croit ſur toutes ſortes d'arbres, mais très-rarement ſur le chêne; & lorſqu'on en trouve ſur cet arbre, les Druïdes la coupent avec une » ſerpette d'or, & la regardent comme » une marque de la protection du grand » Thautate. On célébre la fête durant » pluſieurs jours; on ſe fait des préſens » les uns aux autres en l'honneur du Guy-» de-l'an-neuf: & comme les Dieux vous

» en.

» en ont fait trouver cette année dans » vos Hameaux, il faut engager mon » oncle à les en aller remercier au plu- » tôt. J'ai accoûtumé d'aſſiſter à ces ſor- » tes de ſacrifices, & il ne manquera » pas d'y mener ſa fille, encore plutôt » que ſa niéce. » Les Bergéres remerciérent fort Léonide, & la priérent de faire réuſſir le conſeil qu'elle leur donnoit. Dans le tems qu'elles cauſoient enſemble avant que de s'endormir, Adamas, qui avoit envie plus que perſonne de raccommoder Aſtrée & Céladon; étoit allé à la chambre d'Aléxie: *Hé bien*, lui dit-il en riant, *comment ſe porte Céladon? Fort bien, mon pére, depuis qu'il eſt devenu votre fille. Il faut ſoutenir votre perſonnage*, ajoûta le Druïde, *& venir demain avec nous au Hameau d'Aſtrée. Ha, mon pére*, reprit Céladon, *c'eſt m'expoſer furieuſement; & ſi Aſtrée vient à me reconnoître, je ſuis perdu. Ne craignez rien*, lui dit Léonide. *Aſtrée vous aime, & ne fait tant d'amitié à Aléxie, que parce qu'elle la fait ſouvenir de Céladon.* Le lendemain, les trois Bergéres s'habillérent de bonne heure, & vinrent à la chambre d'Aléxie, qui étoit encore au lit. Elle ſe cacha un peu avec le drap, de peur qu'on ne vit la place où devoit être ſa gor-

gorge, & s'excuſa de ſa pareſſe, ſur ce que ſon pére l'avoit entretenue juſques bien avant dans la nuit. Elle demanda enſuite aux Bergéres ſi elles avoient bien dormi. *Je vous répons*, dit Léonide, *qu'Aſtrée a paſſé la nuit auprès de vous. Auprès de vous*, continua Léonide, *& ſi ce n'eſt du corps, ç'a été du moins de la penſée. De cette ſorte*, répondit Aléxie, *cela pourroit bien être; & je vous puis aſſurer, belle Bergére*, dit-elle en prenant Aſtrée par la main, & la faiſant aſſeoir ſur ſon lit, *que j'ai fait la moitié du chemin, & n'ai pû m'endormir qu'au jour.* Elles ſe mirent à cauſer, tandis que Léonide amuſoit Diane & Philis, en leur faiſant remarquer les beautés de la Campagne. » Eſt-» il vrai, belle Aſtrée, que votre on-» cle Phocion vous veut marier avec le » Berger Calidon ? Cela n'eſt que trop » vrai, Madame; mais je puis vous aſ-» ſurer, que je ne me marierai jamais, » puiſque le Ciel l'a ainſi ordonné. » En diſant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, & ſes larmes furent entendues. Aléxie en alloit peut-être verſer à ſon tour, lorſqu'Adamas entra dans ſa chambre. *Quoi! ma fille*, dit-il, *vous êtes encore au lit, & ces belles Bergéres ſont levées ? Il faut que nous nous levions de bon*

ma-

matin, dit Aſtrée, *pour aller garder nos troupeaux; au lieu que la belle Aléxie n'a que faire de ſe donner tant de peine, & doit ſonger à la conſervation de ſes attraits. Je crois pour moi*, dit le bon Druïde, *que ſi elle veut être belle, elle n'a qu'à faire comme vous: la recepte eſt bonne.* Toute la Compagnie ſortit de la chambre un moment après, pour laiſſer habiller Aléxie. On paſſa le reſte de la journée à viſiter les beautés de la maiſon & les promenades du Parc. Le grand Druïde fit partir les ſacrificateurs & les victimes pour ſe rendre au hameau des Bergéres, & donna tous les ordres pour préparer le ſacrifice. Il manda au vieux berger Phocion, oncle d'Aſtrée, qu'il iroit coucher chez lui avec ſa fille Aléxie & ſa niéce Léonide.

Le lendemain, toute la troupe prit le chemin du Hameau. Aſtrée tenoit Aléxie par la main, & lui diſoit le nom de tous les lieux par où elles paſſoient. Elles s'arrêtérent aſſez long-tems dans le bois à conſidérer le temple de la Déeſſe Aſtrée, & en voyant ſon portrait qui étoit ſur l'autel, *A qui jugez-vous, Madame*, dit Aſtrée, *que ce Portrait reſſemble? A la plus belle perſonne du monde. Vous n'êtes donc pas de l'avis des autres:*

elles

elles diſent que c'eſt mon Portrait. C'eſt auſſi ce que je veux dire. Ha! Madame, reprit Aſtrée, *que ne penſez-vous véritablement ce que vous me dites ſeulement pour me faire plaiſir, j'en ſerois plus digne de vous.* On arriva enfin à la maiſon de Phocion. Adamas prit une petite chambre pour lui, & laiſſa la plus grande aux Nymphes & aux Bergéres. Il y avoit un fort grand lit & un plus petit. *Il faut*, dit-il, *que ma fille & ma niéce couchent dans un lit, Aſtrée & Diane coucheront dans l'autre.* Léonide auſſi-tôt prit la parole. Elle vit bien que ſon oncle ne ſongeoit pas à ce qu'il diſoit. *Il faut*, dit-elle, *laiſſer coucher Aléxie toute ſeule; elle eſt délicate & n'eſt pas accoûtumée à marcher, nous coucherons bien nous trois dans le grand lit. Tout comme il vous plaira*, dit le Druïde. Phocion étoit préſent, il étoit maître de la maiſon, & ne contrediſoit à rien. Le ſouper fut bon, plus propre que magnifique. Chacun ſe retira dans ſa chambre & ſongea à ſe repoſer. Les deux Nimphes & les deux Bergéres s'enfermérent, & commencérent à ſe deshabiller. Aléxie, qui avoit ſes raiſons, ſe deshabilla dans la ruelle de ſon petit lit, & ſe mit dedans après avoir ratáché ſa chemiſe ſous ſon cou avec une groſſe toufe de

de rubans. Elle pria enſuite ſes compagnes de ſe venir deshabiller auprès d'elle. Aſtrée s'aſſit ſur le pied du lit ; & la bonne Léonide, qui n'avoit plus ſur le corps qu'une robe de chambre fort légére, mit bien-tôt Aſtrée au même état, en portant officieuſement ſes habits ſur une table. La Bergére faiſoit bien des façons & la laiſſoit faire, parce que quand elle vouloit ſe lever, Aléxie qui s'étoit miſe à ſon ſéant, la retenoit, en lui faiſant mille amitiés. Elles ne s'ennuyoient pas à badiner ; mais Léonide & Diane vouloient dormir : il falut qu'Aſtrée & Aléxie ſe quittaſſent, mais ce ne fut pas ſans s'être embraſſées bien tendrement.

La nuit, il arriva un homme envoyé par la Nimphe Galathée, qui mandoit à Adamas, qu'elle vouloit aſſiſter au ſacrifice du Guy-de-l'an-neuf, & que dans deux jours elle ſe rendroit ſur les lieux. La Nimphe ſavoit qu'Aſtrée y étoit : elle ſe croyoit plus belle qu'une Bergére ; ſa naiſſance, ſa dignité, ſes richeſſes, lui répondoient de la prééminence ; elle vouloit voir par ſes yeux, ſi cette beauté champêtre pouvoit lui diſputer le cœur de Céladon. Le Druïde fut aſſez embarraſſé : il ne douta pas que Galathée ne démêlat Céladon ſous les habits d'Aléxie, elle

elle l'avoit vû habillé en fille, & il crut qu'elle ne manqueroit pas de ſe ſouvenir de ſa chére Lucinde. Il prit ſon parti ſans héſiter, & dit à l'envoyé de la Nimphe, que tout étoit prêt pour le ſacrifice, les ſacrificateurs arrivés, les victimes couronnées, le peuple des environs aſſemblé, & qu'il n'y avoit pas moyen de remettre la cérémonie. Il eſpéra trouver dans la ſuite quelque invention pour empêcher Galathée de voir Aléxie. En effet, dés le lendemain le Druïde alla offrir le ſacrifice, pour ôter tout prétexte à la Nimphe de faire un voyage qui eût découvert infailliblement ce qu'il avoit tant d'intérêt à cacher. On fit tout avec la décence convenable : on verſa le vin, on jetta les fleurs, on égorgea les victimes, on ſe fit des petits préſens les uns aux autres. La ſuite des ſiécles a aboli cette Fête du Guy-de-l'an-neuf, & il n'en reſte qu'une mémoire fort légére dans le Païs Chartrain, autour du Château de Dangellum, où l'on appelle encore aujourd'hui, Guy-de-l'an-neuf, ce qu'on appelle les Etrennes dans les autres Provinces du Royaume.

A peine le ſacrifice eut-il été achevé, que le grand Druïde reçut une lettre d'Amaſis, qui le prioit de l'aller trouver

à

à Marſilly pour une affaire importante. Elle avoit eu des avis ſecrets, que Polemas, enragé de ſe voir mépriſé par Galathée, ſongeoit à ſe rendre maître du Païs, & que le Roi des Bourguignons lui prêtoit des troupes. La Nimphe ſe voyoit preſque ſeule; la plûpart de ſes Chevaliers étoient allés ſervir le Roi des Francs, ſous la conduite de Lindamor. Elle avoit confiance en la capacité du Druïde. Il partit ſur le champ plein des affaires d'Etat; & n'ayant pas le tems de raiſonner ſur les affaires de Céladon, il lui dit ſeulement de continuer à bien faire le perſonnage d'Aléxie, & de feindre de grands maux de tête, pour avoir un prétexte de demeurer avec les Bergéres. Elles lui promirent d'avoir grand ſoin de ſa chére fille, & il voulut bien s'en fier à la parole d'Aſtrée.

Quand Céladon ſe vit ſeul ſans Adamas & ſans Léonide, qui étoit auſſi retournée à Marſilly avec ſon oncle, il ſentit toute la difficulté de ſon entrepriſe. Il étoit au milieu de ſes parens, de ſes amis, comment pouvoir ſe cacher à eux? Il eſt vrai, que ſon habillement ne l'embarraſſoit pas: il n'avoit beſoin de perſonne pour ſe coëffer, ſon adreſſe naturelle, & le plaiſir qu'il y prenoit, lui

lui avoient épargné l'apprentiſſage. Et d'ailleurs il acceptoit de bonne grace tous les petits ſervices qu'Aſtrée, Philis, & les autres Bergéres vouloient lui rendre, quand il n'avoit point à craindre d'être découvert pour ce qu'il étoit. On ne pouvoit jamais rien ſoupçonner; l'autorité du grand Druïde, qui l'avouoit pour ſa fille, étoit une bonne ſauvegarde; mais il faloit ſe contraindre à tous momens, & ignorer ce qu'il ſavoit mieux que les autres. La vûe & les careſſes de ſa Bergére le ſoutenoient. Il la voyoit quelquefois ſi paſſionnée, qu'il croyoit pouvoir ſe découvrir ſans crainte; mais quand il faiſoit réflexion, qu'en ſe découvrant il l'offenſeroit peut-être, & perdroit ſurement toutes les petites faveurs qu'elle lui prodiguoit, il préféroit l'état préſent d'Aléxie aux eſpérances d'un bonheur plus ſolide, que pouvoit avoir Céladon. Diane étoit retournée chez elle, mais Philis ne quittoit point Aſtrée, & couchoit auſſi dans la même chambre. Elles cauſoient ſouvent une partie de la nuit, & ordinairement ſur le lit d'Aléxie, qui étoit preſque toujours couchée pour mieux faire la malade. Quelquefois Philis, mourant d'envie de dormir, s'alloit coucher, & auſſi pour fai-

faire plaiſir à ſes deux amies, qui n'étoient pas fâchées d'être ſeules. Elles redoubloient alors les proteſtations d'une amitié à toute épreuve, & finiſſoient toujours par les careſſes innocentes, que deux cœurs, qui s'aiment bien, ne ſe refuſent pas.

Un jour Aléxie, s'étant éveillée la premiére, ſe leva promtement, & ſe mit l'habit d'Aſtrée. *Ma chére*, lui dit-elle, dès qu'elle lui vit ouvrir les yeux, *je ſerai Bergére aujourd'hui, & vous Nimphe : tout doit être commun entre deux bonnes amies.* Aſtrée, par reſpect, fit d'abord quelque difficulté, & puis ſe rendit. Elle parut, aux yeux de tout le Hameau, auſſi belle Nimphe, qu'aimable Bergére ; & ce changement plaiſant à toutes deux, elles continuérent les jours ſuivans à prendre un divertiſſement qui ne faiſoit mal à perſonne. Aléxie voulut même, pour mieux contrefaire la Bergére, conduire le troupeau d'Aſtrée ; mais elle faiſoit ſemblant de n'entendre pas le métier. Elle tenoit ſa houlette tout de travers, & ne prenoit aucun empire ſur ſes chiens. Aſtrée lui faiſoit des leçons, & les Bergéres rioient. *Je n'ai rien appris de tout cela*, diſoit agréablement Aléxie, *dans les antres des Carmules.* Elles entroient dans

dans le bois pendant la grande chaleur ; & ſe confioient quelque petit ſecret, que des perſonnes qui s'aiment regardent toujours comme des choſes de conſéquence. Plus on ſe voit, plus on ſe veut voir ; plus on ſe parle, plus on a de choſes à ſe dire. Aſtrée ſongeoit nuit & jour à ſuivre Aléxie, lorſqu'elle retourneroit parmi les Vierges Druïdes. *Madame*, lui dit-elle un jour, *promettez-moi donc de m'emmener avec vous : j'aimerois mieux mourir, que de vous quitter jamais. Il faut pour cela*, lui répondit la belle Druïde, *que vous faſſiez deux choſes ; l'une, que vous m'aimiez autant que je vous aime. Je vous dirai l'autre quand il en ſera tems. Ha ! Madame*, lui dit Aſtrée en baiſant ſa main, *la premiére choſe eſt déja faite : dites-moi vîte la ſeconde. Je le ferai le plutôt que je pourrai*, reprit Aléxie : » mais » en attendant, banniſſons entre nous » toutes les cérémonies ; ne m'appellez » point Madame, l'amitié met tout au » même niveau ; aimons-nous tendre- » ment, & nous en donnons des mar- » ques quand nous ſerons ſeules ; il » faut un peu ſe contraindre devant le » monde. » Aſtrée ne répondit qu'en ſe jettant au cou d'Aléxie, qui dans ce moment réſolut de ſe découvrir. Elle

voyoit

voyoit Aſtrée dans ces tranſports vifs & naturels, que l'amour inſpire, & que l'amitié ne ſauroit copier. *Ma chére*, lui dit-elle, en lui rendant ſes careſſes avec uſure : *Eſt-il bien vrai que vous m'aimiez* ? Aſtrée, à ces paroles, ſe ſentit le cœur ſi gros, qu'elle ne put répondre que par des larmes. *Mais*, reprit Aléxie, *vous avez aimé Céladon encore plus que vous ne m'aimez. Il eſt vrai*, dit Aſtrée, *je l'ai bien aimé, & je l'aime bien encore ; je ne ſai comment tout cela ſe fait : Aléxie & Céladon s'embraſſent dans mon cœur ; & quand j'aime Aléxie, je ne croi pas être infidéle à Céladon.* Céladon n'y pouvoit plus tenir, lorſque Philis entra dans le bois, & s'aprocha dans le tems qu'il alloit parler, peut-être mal-à-propos. Son amour ne lui ſuffiſoit pas, pour une pareille déclaration ; & il avoit beſoin de l'autorité du grand Druïde.

LIVRE QUATRIEME.

TOUT étoit en allarmes dans la ville de Marſilly. La révolte de Polemas étoit averée; il levoit des Troupes, & n'attendoit que l'arrivée des Bourguignons, pour venir aſſiéger la Nimphe dans ſa Ville capitale. Elle avoit envoyé ſes ordres par tout le païs, pour faire aſſembler les milices, & déja plus de cinqcens Chevaliers étoient entrés dans la Ville pour la défendre. Adamas, qui avoit fait la guerre dans ſa jeuneſſe, faiſoit travailler aux fortifications; on raccommodoit les bréches, on creuſoit les foſſés, on raſſembloit les vivres de la campagne, pour n'en point manquer, & pour les ôter aux Ennemis. Ces précautions ne raſſuroient point la Nimphe, qui connoiſſoit la grande puiſſance du Roi des Bourguignons, & qui craignoit de plus, que Polemas n'eût des intelligences ſecrétes. En effet, il s'avança avec toute ſon armée, & entoura la ville de tous côtés. Un Bourgeois lui avoit promis de lui ouvrir une porte dans le plus fort de l'attaque. Ce traître heureuſement fut découvert

&

& écartelé. Polemas ne laiſſa pas d'attaquer la Ville, & de faire avancer ſes machines de guerre. Il fut repouſſé partout, & perdit plus de deux mille hommes.

Il étoit dans une colére extrême contre le grand Druïde, qu'il accuſoit de cette réſiſtance ; & pour s'en venger, il envoya trente Chevaliers dans le Hameau d'Aſtrée, pour y enlever la Nimphe Aléxie, fille d'Adamas : on lui avoit donné avis qu'elle y étoit avec les Bergéres du Lignon. Ces Cavaliers ſe cachérent la nuit dans un bois voiſin, & s'étant approchés des maiſons à la pointe du jour, ils virent Aléxie qui s'alloit promener dès le matin ; mais comme elle étoit habillée en Bergére, ils la prirent pour Aſtrée, & la laiſſérent paſſer ſans lui rien dire. Un quart-d'heure après, Aſtrée ſortit habillée en fille Druide : c'étoit ce qu'ils cherchoient, ou ce qu'ils croyoient chercher. Ils l'entourérent, la ſaiſirent malgré ſes cris, & l'ayant miſe ſur un cheval, la conduiſirent en diligence au Camp de Polemas. *Vous voilà donc*, lui dit-il, *fille du plus méchant des hommes ? Vous ſerez expoſée demain aux fléches de mes ennemis, & vous mettrez vous-même le feu à la porte de cette ville*

rebelle. Seigneur, lui répondit Aſtrée, *ſi j'ai failli, que les Dieux m'abandonnent: ſi je ſuis innocente, ils me défendront.* Elle ne put retenir ſes larmes. *Si ton pére*, lui dit Polemas, *eſt attendri, en te voyant prête à mourir, il me rendra la ville, & je te ſauverai la vie.* Aſtrée alloit lui dire qu'il ſe trompoit, lorſqu'on vint avertir Polemas, qu'une Bergére demandoit à lui parler. C'étoit Aléxie. *Seigneur*, lui dit-elle, *Je ſuis la fille d'Adamas votre ennemi: cette Bergére eſt Aſtrée; nous avons changé d'habit ce matin pour nous réjouir, & vos Chevaliers nous ont priſe l'une pour l'autre: renvoyez-la à ſon troupeau, & faites de moi ce qu'il vous plaira.* Aſtrée, qui reconnut que ſa chére Aléxie vouloit mourir pour elle, prit la même réſolution: *Ne la croyez pas*, s'écria-t-elle; *& croyez-en l'habit de Nimphe que je porte.* Polemas étoit aſſez embarraſſé. *Qu'on les lie toutes deux enſemble*, dit-il en fureur: *elles ſont toutes deux mes ennemies, & demain nous verrons juſqu'où ira leur conſtance.* On les mit dans une tente; *& toute la nuit*, dit Monſieur d'Urfé, *elles ne ceſſérent de ſe donner de nouvelles aſſurances de l'amitié qu'elles ſe portoient; & quoique le ſujet en fût funébre, ſi eſt-ce que l'Amour tiroit même de leurs plus amé-*

res

res l'armes, des conſolations nompareilles.

A la pointe du jour, toute larmée prit les armes, & entoura la Ville comme le jour précédent. L'impitoyable Polemas fit lier enſemble Aſtrée, Alexie, & la Nimphe Silvie, qui avoit été priſe en revenant du Château d'Iſſoure, où Galathée l'avoit envoyée. Aſtrée étoit habillée en fille Druïde, Silvie en Nimphe, & Alexie en Bergére, & toutes trois d'une beauté ſi éclatante, qu'elles attiroient la compaſſion de tous ceux qui les voyoient. Silvie, la plus jeune, étoit la plus affligée. Aſtrée paroiſſoit preſqu'inſenſible à ſon état; mais Alexie, la contenance fiére, & le regard aſſuré, ſembloit mépriſer la mort. Une troupe de ſoldats, les armes hautes les faiſoient avancer vers la Ville, chacune un flambeau à la main, pour mettre le feu à la porte. Les remparts étoient couverts de ſoldats; mais pas un ne voulut tirer des fléches à la vuë d'un ſpectacle ſi pitoyable. Polemas avoit chargé, de la conduite de ces trois belles priſonniéres, un Officier Bourguignon en qui il avoit beaucoup de confiance, & lui avoit donné cent hommes pour les conduire. Cet Officier les fit avancer juſqu'à trente pas de la portte de la Ville, & puis ordonna à ſa troupe de faire alte,

juſqu'à ce qu'il eût viſité les cordes qui les lioient enſemble, pour voir, diſoit-il, ſi elles ne s'étoient point relâchées. Il les fit avancer ſept ou huit pas, & s'étant fait ſuivre ſeulement par quatre de ſes hommes dont il étoit aſſuré, il coupa d'abord les cordes. *Jettez-vous dans le foſſé*, dit-il à Aſtrée & à Silvie; *& vous, Céladon*, lui dit-il tout bas, (car il l'avoit reconnu malgré ſon déguiſement,) *prenez cette épée & cette rondache, & vous montrez digne fils du vaillant Alcippe.* Dans le même tems, on vit deux Chevaliers ſe laiſſer gliſſer dans le foſſé du haut des remparts. Ils avoient reconnu la Nimphe Silvie, & vouloient mourir ou la ſauver. Ils tombérent heureuſement dans de la fange, & ne furent qu'un peu étourdis. Ils allérent auſſi-tôt joindre le furieux Céladon, qui ſous l'habit de Bergére, faiſoit des actions de Héros: il coupoit les bras & les têtes, & renverſoit tout ce qui ſe préſentoit devant lui. Les ſoldats, qui l'avoient mené juſques ſur le bord du foſſé, étoient demeurés quelque tems interdits, en voyant que celui, qui les commandoit, avoit délivré les priſonniéres. Ils s'étoient réveillés aux cris & aux menaces de Polemas. Ils entouroient Céladon, qu'ils regardoient comme une Déeſ-

ſe

ſe dont la beauté les ébloüiſſoit, ou du moins comme une Amazone dont la valeur étoit redoutable. Le vaillant homme, qui en le délivrant, lui avoit donné une épée, combatoit à ſes côtés, & ſes quatre compagnons montroient aſſez par les grands coups qu'ils donnoient, que leur valeur ne gardoit plus de meſures. Les deux Chevaliers, qui étoient venus à leur ſecours par un chemin ſi nouveau, ſignaloient auſſi leur deſeſpoir. On vit, pendant ce petit combat, qui étoit fort inégal, deſcendre dans le foſſé de grands paniers attachés aux creneaux de la Ville avec des cordes : Aſtrée & Silvie ſe mirent dedans, & on les enleva ſur les remparts à la vûë de l'armée ennemie, & aux acclamations de la Ville. Céladon, & ſes vaillans Compagnons, ſe défendoient avec un courage incroyable; mais tous leurs efforts alloient devenir inutiles, & ils étoient près de ſuccomber au grand nombre de ceux qui les attaquoient, lorſqu'un Bourgeois avertit le grand Druïde, qu'il y avoit dans le foſſé une porte ſecrete, qu'on appelloit la porte du ſecours. Il y courut, l'ouvrit lui-même, & fit entrer dans la Ville Céladon & ſes Compagnons, couverts de gloire & de bleſſures. Il fit auſſi-tôt emporter Céla-

don chez lui. Il avoit encore la robe blanche que les Bergéres portoient ordinairement; mais que dans le combat il avoit teinte de ſon ſang & de celui de ſes ennemis. On le panſa : les Chirurgiens trouvérent ſes bleſſures plus grandes que dangereuſes. Pour Semire, (c'étoit le nom du vaillant homme, qui avoit délivré Aſtrée & ſes Compagnes) il étoit ſi bleſſé, qu'on ne daigna preſque pas lui mettre le premier appareil. Il ſentoit bien, qu'il alloit mourir, & demanda inſtamment à voir Aſtrée : *Madame*, lui dit-il, *je ſuis le Berger Semire, qui meurt content, puiſque ſon ſang a lavé ſa trahiſon.* C'étoit lui; qui avoit cauſé par des raports la jalouſie d'Aſtrée, & le banniſſement de Céladon; & depuis il s'étoit mis dans les troupes du Roi des Bourguignons, pour y trouver la mort qu'il croyoit avoir bien méritée. Il n'eut pas le tems d'en dire davantage. La Bergére lui donna des larmes, qui, en lui faiſant connoitre qu'elle lui pardonnoit, le conſolérent dans l'horreur du dernier paſſage.

Dès qu'on ſçut dans les Hameaux du Lignon, que la Bergére Aſtrée avoit été enlevée, & qu'on l'avoit conduite au Camp de Polemas, les Bergers & les Bergéres s'aſſemblérent chez le bon homme Pho-

Phocion, oncle d'Aſtrée, & lui offrirent leur ſervices, pour contribuer à la délivrance de ſa niéce. Phocion avoit été dans les troupes, il accepta leurs offres : *Auſſi-bien*, leur dit-il, *mes enfans, vous voyez que nous ne ſommes plus en ſureté dans nos bois ; & d'ailleurs les Rebelles aſſiégeant la Nimphe notre Souveraine dans ſa Ville Capitale, il faut aller à ſon ſecours, & mourir avec honneur. Ceux qui voudront me ſuivre, n'ont qu'à ſe préparer à partir : je les ferai entrer par un chemin détourné & ſûr dans la Ville de Marſilly!* Il ſe préſenta auſſi-tôt cent cinquante Bergers, réſolus de changer leur houlette contre une épée, entr'autres Licidas, frére de Céladon, Silvandre, Hilas, & Tircis. Les Bergéres Diane, Stelle, & Philis, voulurent être auſſi de la partie, dans l'eſpérance de retrouver Aſtrée & Alexie, qui n'étoit point revenuë dans le Hameau, & qu'on jugeoit avoir été priſe auſſi-bien que ſa chére Compagne. Cette troupe marcha toute la nuit par des chemins connus au ſeul Phocion, & entra heureuſement dans la Ville de Marſilly, ſans être aperçûë parles gens de Polemas, qui ne craignant point de ſecours, ne faiſoient pas la garde fort exactement. Adamas, qui en fut

averti, les alla recevoir à la porte de la Ville, fit loger les Bergers chez des Bourgeois, qui leur donnérent des armes, & conduiſit lui-même dans ſa maiſon les Bergéres Diane & Philis, qu'il remit entre les mains de Léonide leur bonne amie. Céladon étoit dans la même maiſon, & paſſoit toujours pour Alexie. Ses bleſſures étoient aux bras & aux jambes, enſortes qu'elles n'avoient pas fait reconnoître ſon ſexe. Léonide étoit toujours préſente quand on le panſoit, & y avoit une attention continuelle. Il voyoit à toutes les heures du jour ſa chére Aſtrée, qui avoit redoublé d'amitié & de tendreſſe pour la fauſſe Alexie, depuis qu'elle l'avoit vûë vouloir mourir pour elle dans la tente de Polemas, & faire enſuite ſur le bord des foſſés de Marſilly tant d'actions d'une valeur héroïque, qui n'étant pas naturelles à une Nimphe, ne pouvoient s'attribuer qu'à la force de la paſſion.

Si-tôt que la Nimphe Amaſis s'étoit doutée de la revolte de Polemas, elle avoit dépêché Couriers ſur Couriers à Lindamor, qui commandoit les Troupes auxiliaires qu'elle avoit envoyées au Roi des Francs, pour lui ordonner de les ramener au plûtôt. Clidamant, frére de Galathée,

lathée, avoit été tué dans une bataille. Lindamor étoit parti ſur le champ : mille raiſons le preſſoient ; ſon devoir, ſa gloire, le deſir de défendre ſa Patrie, & plus que tout, l'amour qu'il avoit pour Galathée. Il ſe douta bien que la Nimphe étoit la cauſe principale de la guerre. Polemas étoit ſon Rival de cœur & d'ambition. Lindamor ignoroit la petite infidélité paſſagére, que ſa Nimphe lui avoit faite, en jettant les yeux ſur Céladon ; & dans la vérité, elle lui avoit rendu toute ſon affection, ſoit que l'abſence du Berger & la raiſon l'euſſent guérie, ſoit que ce fût la crainte de Polemas & le beſoin qu'elle avoit de Lindamor. Il fit une ſi grande diligence, qu'après quinze jours de marche, il arriva à dix lieuës de Marſilly avec quatre ou cinq mille hommes. Il y apprit, que Polemas aſſiégeoit la Ville avec dix mille hommes, & qu'il lui arrivoit le lendemain un ſecours de vingt mille Bourguignons. Il ne ſavoit quel parti prendre, lorſque le Prince Sigiſmond, fils ainé du Roi des Bourguignons, le joignit ſeulement avec trois cens Chevaux. *Lindamor*, lui dit-il, après s'être fait connoitre à lui, *je viens au ſecours de votre Princeſſe ; je vous en dirai les raiſons. Vous me voyez peu accom-*

pagné ; mais je me flate, que quand les Soldats du Roi mon Pére ſauront que je ſuis ici, ils viendront en foule recevoir mes ordres. En effet, quatre jours après il en étoit déja venu plus de dix mille.

Il s'avancérent auſſi-tôt du côté de Marſilly, ſans crandre Polemas, qui n'étoit guéres plus fort qu'eux. Les deux armées étoient campées à une lieuë l'une de l'autre, lorſque Lindamor, pour épargner le ſang de tant de perſonnes innocentes, envoya propoſer à Polemas de vuider leur différend par un combat ſingulier à outrance, en faiſant jurer à leurs principaux Officiers, qu'ils obéiroient au Vainqueur. Polemas, dont les mauvaiſes qualités n'empêchoient pas qu'il n'eût du courage, accepta le défi. Le jour marqué, l'heure priſe, les armes égales, le Soleil partagé, ils ſe battirent dans une plaine entre les deux armées ; & après un combat aſſez opiniâtre, Lindamor tua Polemas. Tous les Bourguignons vinrent auſſi-tôt trouver Sigiſmond, & la Nimphe Amaſis n'eut plus d'ennemis. Elle reçût Sigiſmond comme un grand Prince, à qui elle devoit ſon repos. Il lui avoit de ſon côté des obligations encore plus ſenſibles. Elle avoit donné retraite dans Marſilly, il

il y avoit deux ou trois mois, à la belle Dorinde, qu'il aimoit paſſionnément, & qui s'y étoit refugiée, pour éviter les perſécutions du Roi des Bourguignons. Le Prince eut le plaiſir de la retrouver plus belle que jamais & plus fidéle. Lindamor fut reçû comme un Héros qui avoit ſauvé l'Etat, en donnant la mort à Polemas. Galathée le trouva beaucoup plus aimable, depuis que la victoire l'avoit couronné.

Cependant, le grand Druïde n'étoit pas ſi occupé des affaires d'Etat, qu'il ne ſongeât aux Bergers & aux Bergéres du Lignon, qui au moins avoient témoigné leur bonne volonté. Il les avoit préſentés à la Nimphe ſouveraine, qui leur fit des préſens, & les renvoya à leurs Hameaux. Il demanda enſuite à la Nimphe la permiſſion de s'aller repoſer à ſa maiſon de Campagne, & y mena Aſtrée, Diane, Philis, & ſa chére Alexie, qui étoit guérie de ſes bleſſures. La recette de ce tems-là, pour guérir promtement les plus grandes bleſſures, a été perdue. Il ſongea alors tout de bon au bonheur du Berger. *Mon Enfant*, lui dit-il, *Aſtrée aime Alexie : elle aimera encore mieux Céladon ; il faut enfin lui découvrir tout le myſtére.* » Hélas !

» mon Pére, vous ne connoiſſez pas » Aſtrée : elle m'a défendu de me mon- » trer jamais devant elle ; & peut-être » même qu'elle regardera le déguiſement » d'Alexie comme une nouvelle offenſe. Le Druïde trouva qu'il avoit raiſon, & conſulta Léonide. Elle crut avoir trouvé une invention admirable, pour achever le bonheur de ces Amans. *Ma chére*, dit-elle à Aſtrée en l'embraſſant, *voila la paix faite. Alexie va retourner aux antres des Carnutes : vous dites que vous voulez y aller avec elle ; mais ne ſeriez-vous pas bien-aiſe de revoir encore une fois le pauvre Céladon ?* Hélas ! Madame, reprit Aſtrée, » de quoi me parlez-vous là ? Je » n'aime Alexie, que parce qu'elle reſ- » ſemble à Céladon : mais il eſt mort, » & vous ne ſauriez.... J'ai plus de pou- » voir que vous ne croyez, interrompit Léonide : » & ſi vous voulez venir avec » moi dans la forêt, ſi vous ne trem- » blez point à la vûë des Spectres qui » vous apparoîtront, je vous ferai voir » votre Berger. Moi, trembler ! je l'ai- » mois trop ; pour le craindre. Ne fai- » tes point tant la valeureuſe, ajoûta la Nimphe : » prenez avec vous, j'y con- » ſens, ou Philis, ou Diane. Non, Ma- » dame : ſi vous me permettez d'avoir

» une

» une Compagne, je n'en veux point » d'autre qu'Alexie. Je le veux bien, dit Léonide, » qui ne ſouhaitoit autre » choſe; mais il faut ſavoir d'elle, ſi elle » aura le courage d'y venir. Vous lui faites tort : Alexie a le cœur de Mars avec » le viſage de Venus.

Léonide demanda tout le jour ſuivant pour préparer ſes miſtéres. Elle marcha la premiére, & s'enfonça dans la forêt. Aſtrée, & la fauſſe Alexie, la ſuivirent pas à pas; & quand elles furent arrivées dans un endroit fort épais & fort obſcur, Léonide leur dit de l'attendre, & alla un peu plus loin. *Ce lieu-ci eſt bien affreux*, dix Alexie : *la Nimphe aura de la peine à vous y faire voir quelque objet agréable.* » Elle m'a promis, reprit Aſtrée, » de m'y faire voir Céladon; & ſi » elle me tient parole, toute l'horreur » de cette ſolitude diſparoîtra aux premiers regards de mon Berger. En vérité, reprit Alexie, je ſuis jalouſe de » Céladon; & je vois bien, ma chére, » que vous ne m'aimez point, vous ne » penſez qu'à lui. Hélas ! je vous aime » plus que moi-même; ne ſoyez point » jalouſe d'une ombre : elle eut les premiers ſentimens de mon cœur; je lui » ſerai fidéle juſques dans le tombeau; » &

» & cependant, par un mouvement plus » fort que moi, je me ſens brûler pour » Alexie....» Ils en étoient là, lorſque Léonide parut plus grande que de coûtume, les cheveux épars, tenant une baguette d'or à la main. *Aſtrée*, lui dit-elle, *voici le lieu fatal ou les Dieux ont réſolu de vous rendre Céladon : obſervez tout ; gardez le ſilence.* A ces mots, elle ouvrit un livre plein de caractéres inconnus, mit à terre le genou gauche, ſe tourna du côté de l'Orient, coupa une branche d'olivier, & prononça entre ſes dents quelques paroles mal articulées. Elle fit enſuite approcher Aſtrée & Alexie : » Grands Dieux ! s'écria-t-elle d'un ton de voix éclatant, » vous » qui faites les deſtinées : Eſprits bien-» heureux ! qui joüiſſez des plaiſirs d'u-» ne amitié inviolable : Amour, puiſ-» ſante Divinité, je vous conjure de re-» donner à la Bergére Aſtrée l'image, » ou plutôt la perſonne même, de Cé-» ladon. » Elle s'approcha enſuite d'Aſtrée, & lui dit : » Bergére, Céladon » n'oſe ſe montrer à vous, juſqu'à ce » que vous lui en faſſiez le comman-» dement. » Hélas ! dit Aſtrée, que faut-» il que je faſſe ? Hé bien, reprit la Nim-» phe, dites après moi, Céladon mon

» fils.

» fils. Céladon mon fils, dit Aſtrée. Je » vous commande, ajoûta la Nimphe, » de vous préſenter devant moi. » Aſtrée repéta ces paroles de tout ſon cœur; mais en ſe retournant, elle vit qu'Alexie pâliſſoit, & tomboit preſqu'en foibleſſe. *Qu'avez-vous? ma chére*, lui dit Aſtrée. *Eſt-ce que vous voyez l'Ame de Céladon? Hélas!* répondit Alexie, *je le vois, je le touche: vous le voyez devant vous, ce miſérable Céladon, qui a été aſſez malheureux pour vous déplaire*, & en même tems il embraſſa les genoux d'Aſtrée. Elle ne voyoit encore qu'Alexie; mais quand Céladon lui eut montré ſon portrait, ſon bracelet, le ruban qu'il lui avoit arraché en ſe jettant dans le Lignon, & d'autres marques de leur ancienne amitié, elle demeura dans un état qu'il eſt difficile d'exprimer. La joie, l'amour, le dépit, la colére, s'emparérent tour à tour de toutes les puiſſances de ſon ame, & la tinrent quelques momens dans l'incertitude: mais enfin, la pudeur, la modeſtie, la honte, l'emportérent; elle ſe remit devant les yeux toutes les faveurs que Céladon lui avoit dérobées, ſous le nom d'Alexie, en préſence même de ſes Compagnes: & quoiqu'elle l'aimât plus qu'elle-même, *Va malheureux*, lui dit-elle:

le : *va mourir, puiſque tu m'as deshonorée.* Dès qu'elle eut prononcé ces terribles paroles, elle quitta bruſquement le pauvre Berger, & s'enfonça dans le bois, ſans ſavoir ce qu'elle faiſoit. La violence qu'elle s'étoit faite, pour traiter ainſi ce qu'elle aimoit, ne lui permit pas d'aller bien loin : les jambes lui manquérent tout d'un coup ; & ſa foibleſſe l'obligea à ſe laiſſer aller ſur l'herbe preſque ſans connoiſſance. D'autre côté, Céladon ne dit pas une parole pour s'excuſer, & ſe leva, dans la réſolution d'aller chercher la mort la plus promte, qu'il imaginoit la plus douce. Léonide, qui les aimoit tous deux, craignoit également leur déſeſpoir, & ne ſavoit auquel aller. Elle ſuivit d'abord Céladon : ſon cœur la tourna de ce côté-là. Elle l'appella à haute voix, & lui jetta ſes habits de Berger qu'elle avoit apportés pour mieux faire la réconciliation. Il s'arrêta, prit ſes habits, lui rendit mille graces, & ſans vouloir l'écouter davantage, reprit ſa courſe dans la forêt. Léonide le ſuivit encore, juſqu'à-ce que le voyant s'éloigner toujours, & la nuit prête à tomber, elle retourna ſur ſes pas, pour au moins conſoler Aſtrée, dont l'état lui faiſoit pitié. Elle condamnoit ſon procédé, & ne laiſ-

ſoit

ſoit pas de la plaindre ; mais elle ne la retrouva plus.

Au milieu de la forêt étoit la Fontaine de la Vérité d'Amour : le fameux Enchanteur Merlin y avoit employé tout ſon art. Les Amans voyoient à nud, & ſans aucun déguiſement, tout ce qui ſe paſſoit dans le cœur des perſonnes qu'ils aimoient : les ſermens étoient inutiles, il n'y avoit qu'à voir ; mais il faloit ſe ſentir bien net, pour oſer en approcher. Des lions rugiſſans, & des licornes furieuſes, dévoroient impitoyablement les téméraires, qui, ſe fiant à quelques proteſtations, à quelques ſervices, vouloient paſſer pour ce qu'ils n'étoient pas. Céladon n'avoit rien à craindre ; ſa fidélité pour Aſtrée lui pouvoit faire affronter les monſtres les plus horribles ; mais il ne ſongeoit qu'à mourir. Aſtrée, qui ſe repentoit de ſa cruauté, voulut auſſi s'en punir ſans aller plus loin, & prit le chemin de la Fontaine. Céladon y arriva le premier ; & ſans être éfrayé des monſtres qui s'offrirent à ſes yeux, il s'avança fiérement, & leur préſenta ſon eſtomac, prêt à recevoir le coup de la mort. Ils le laiſſérent paſſer, & ne lui firent aucun mal. Aſtrée arriva preſqu'en même tems, & tomba à terre à la vûe des lions,

lions, qui s'humiliérent devant elle, & lui léchérent les mains. Ces deux Amans ſe virent alors l'un & l'autre à la merci de ces animaux furieux. Aſtrée trembla pour Céladon, & Céladon pour Aſtrée; mais ce qui pouvoit les conſoler, ils virent dans la fontaine ce qui ſe paſſoit dans leurs cœurs, & ſentirent dans ce moment la douceur inexprimable d'aimer & d'être aimés, ſans pouvoir douter de leur fidélité mutuelle. Ils vouloient aller l'un à l'autre; mais par la force de l'enchantement, ils s'endormirent d'un profond ſommeil.

La triſte Léonide, en les ſuivant l'un après l'autre, les avoit perdus tous deux. Elle arriva en pleurs à la maiſon d'Adamas, & conta ce qu'elle avoit vû. Tout le monde ſe mit auſſi-tôt en quête, & parcourut toute la forêt. Enfin à la pointe du jour, le grand Druïde, ſuivi de pluſieurs Bergers, arriva aux environs de la Fontaine d'Amour. Les lions & licornes ne faiſoient aucun mal à ceux qui ne s'aprochoient pas de la Fontaine. Adamas & ſa ſuite s'étant avancés, virent un triſte ſpectacle, Céladon étendu comme mort, Aſtrée d'un autre côté dans le même état, les lions & les licornes rodant autour d'eux, & ſentant de près leurs

corps,

corps, comme pour les dévorer. Le Druïde, rempli de crainte, d'admiration, & de pitié, n'oſoit preſque lever les yeux, & ſe ſoumettoit à la Providence du grand Thautate, lorſque tout d'un coup le Ciel ſe troubla, le tonnerre ſe fit entendre d'une maniére effroyable, le jour devint nuit, & n'eut de lumiére que par des éclairs redoublés, qui augmentoient l'horreur des ténébres. Les Bergers, les Bergéres, les Nimphes, le grand Druïde lui-même, tout ſe proſterna, comme pour attendre la diſſolution de l'Univers. On entendoit ſeulement le combat effroyable des lions contre les licornes. Enfin, le bruit ceſſa, & le jour revint. Le Druïde, s'étant relevé le premier, vit bien du changement. Les lions & les licornes pétrifiés, ſervoient d'ornement à la Fontaine, les corps d'Aſtrée & de Céladon étoient couverts de fleurs, & l'un auprès de l'autre. Il s'en approcha; & les voyant d'une beauté extraordinaire, il eſpéra qu'ils ne ſeroient point morts. Il les toucha, & trouva encore de la chaleur. *Courage, mes enfans*, leur cria-t-il, *les Dieux ſont des miracles pour vous conſerver.* Il leur fit avaler auſſitôt d'une liqueur ſouveraine, qui les rappella à la vie. Il les fit enſuite porter à ſa maiſon, & leur voyant la connoiſſance tout-

tout-à-fait revenue : *Mes enfans*, leur dit-il, avec l'autorité d'un grand Druïde, *votre fidélité vient de mettre fin à un Enchantement de pluſieurs Siécles. Il ne devoit finir que lorſque deux Amans fidéles viendroient à la Fontaine de la Vérité d'Amour, dans la réſolution d'y mourir l'un pour l'autre. Vous l'avez fait, mes Enfans : les Dieux vous ont aſſez éprouvés ; votre conſtance mérite d'être couronnée.* Ils s'étoient jettés tous deux à genoux devant lui, pour écouter avec reſpect l'Arrêt qu'il alloit prononcer. Il les fit embraſſer ; & ſans vouloir d'autre éclairciſſement, il les maria. La Nimphe Galathée avoit déja couronné l'amour de Lindamor. Le Druïde maria auſſi dans la ſuite Licidas frére de Céladon avec Philis, & Diane avec Silvandre. Il n'y eut que l'inconſtant Hilas, qui ne voulut jamais ſe fixer.

LA COMTESSE DE TENDE,

NOUVELLE HISTORIQUE,

PAR MADAME

DE LA FAYETTE.

LA COMTESSE DE TENDE,

NOUVELLE HISTORIQUE,

PAR MADAME

DE LA FAYETTE.

MAdemoiſelle de Strozzi, fille du Maréchal, & proche parente de Catherine de Médicis, épouſa la premiére année de la Régence de cette Reine, le Comte de Tende, de la Maiſon de Savoye, riche, bien fait, le Seigneur de la Cour qui vivoit avec le plus d'éclat, & plus propre à ſe faire eſtimer qu'à plaire. Sa femme néanmoins l'aima d'abord avec paſſion; elle étoit fort jeune; il ne la regarda que comme un enfant, & il fut bien-tôt amoureux d'une autre. La Comteſſe de Tende, vive, & d'une race Italienne, devint jalouſe; elle ne ſe donnoit

noit point de repos, elle n'en laiſſoit point à ſon mari; il évita ſa préſence, & ne vécut plus avec elle comme l'on vit avec ſa femme.

La beauté de la Comteſſe augmenta; elle fit paroître beaucoup d'eſprit; le monde la regarda avec admiration; elle fut occupée d'elle-même, & guérit inſenſiblement de ſa jalouſie & de ſa paſſion.

Elle devint l'amie intime de la Princeſſe de Neufchâtel, jeune, belle, & veuve du Prince de ce nom, qui lui avoit laiſſé en mourant cette Souveraineté, qui la rendoit le parti de la Cour le plus élevé & le plus brillant.

Le Chevalier de Navarre, deſcendu des anciens Souverains de ce Royaume, étoit auſſi alors jeune, beau, plein d'eſprit, & d'élevation; mais la fortune ne lui avoit donné d'autre bien que la naiſſance: il jetta les yeux ſur la Princeſſe de Neufchâtel, dont il connoiſſoit l'eſprit, comme ſur une perſonne capable d'un attachement violent, & propre à faire la fortune d'un homme comme lui. Dans cette vûe, il s'attacha à elle, ſans en être amoureux, & attira ſon inclination: il en fut ſouffert; mais il ſe trouva encore bien éloigné du ſuccès qu'il déſiroit. Son deſſein étoit ignoré de tout

le

le monde ; un ſeul de ſes amis en avoit la confidence, & cet ami étoit auſſi intime ami du Comte de Tende : il fait conſentir le Chevalier de Navarre à confier ſon ſecret au Comte, dans la vûe qu'il l'obligeroit à le ſervir auprès de la Princeſſe de Neufchâtel. Le Comte de Tende aimoit déja le Chevalier de Navarre, il en parla à ſa femme, pour qui il commençoit à avoir plus de conſidération, & l'obligea en effet de faire ce qu'on déſiroit.

La Princeſſe de Neufchâtel lui avoit déja fait confidence de ſon inclination pour le Chevalier de Navarre ; cette Comteſſe la fortifia. Le Chevalier la vint voir, il prit des liaiſons, & des meſures avec elle ; mais en la voyant, il prit auſſi pour elle une paſſion violente ; il ne s'y abandonna pas d'abord, il vit les obſtacles, que ces ſentimens partagés entre l'amour & l'ambition apporteroient à ſon deſſein : il réſiſta ; mais pour réſiſter, il ne faloit pas voir ſouvent la Comteſſe de Tende, & il la voyoit tous les jours, en cherchant la Princeſſe de Neufchâtel ; ainſi il devint éperdûment amoureux de la Comteſſe. Il ne put lui cacher entiérement ſa paſſion, elle s'en aperçut, ſon amour propre en fut flaté, & elle

ſe ſentit un amour violent pour lui.

Un jour, comme elle lui parloit de la grande fortune d'épouſer la Princeſſe de Neufchâtel, il lui dit en la regardant d'un air où ſa paſſion étoit entiérement déclarée : & croyez-vous, Madame, qu'il n'y ait point de fortune que je préféraſſe à celle d'épouſer cette Princeſſe? La Comteſſe de Tende fut frapée des regards & des paroles du Chevalier : elle le regarda des mêmes yeux dont il la regardoit ; & il y eut un trouble & un ſilence entre eux, plus parlant que les paroles. Depuis ce tems, la Comteſſe fut dans une agitation qui lui ôta le repos : elle ſentit le remords d'ôter à ſon amie le cœur d'un homme qu'elle alloit épouſer uniquement pour en être aimée, qu'elle épouſoit avec l'approbation de tout le monde, & aux dépens de ſon élevation.

Cette trahiſon lui fit horreur ; la honte & les malheurs d'une galanterie ſe préſentérent à ſon eſprit ; elle vit l'abîme où elle ſe précipitoit, & elle réſolut de l'éviter.

Elle tint mal ſes réſolutions ; la Princeſſe étoit preſque déterminée à épouſer le Chevalier de Navarre : néanmoins, elle n'étoit pas contente de la paſſion qu'il avoit pour elle ; & au travers de celle

celle qu'elle avoit pour lui, & du ſoin qu'il prenoit de la tromper, elle démêloit la tiédeur de ſes ſentimens : elle s'en plaignit à la Comteſſe de Tende ; cette Comteſſe la raſſura : mais les plaintes de Madame de Neufchâtel achevérent de troubler la Comteſſe ; elles lui firent voir l'étendue de ſa trahiſon, qui coûteroit peut-être la fortune de ſon amant. La Comteſſe l'avertit des défiances de la Princeſſe ; il lui témoigna de l'indifférence pour tout, hors d'être aimé d'elle ; néanmoins il ſe contraignit par ſes ordres, & raſſura ſi bien la Princeſſe de Neufchâtel, qu'elle fit voir à la Comteſſe de Tende, qu'elle étoit entiérement ſatisfaite du Chevalier de Navarre.

La jalouſie ſe ſaiſit alors de la Comteſſe : elle craignit que ſon amant n'aimât véritablement la Princeſſe ; elle vit toutes les raiſons qu'il avoit de l'aimer ; leur Mariage qu'elle avoit ſouhaité lui fit horreur ; elle ne vouloit pourtant pas qu'il le rompit, & elle ſe trouvoit dans une cruelle incertitude ; elle laiſſa voir au Chevalier tous ſes remords ſur la Princeſſe de Neufchâtel ; elle réſolut ſeulement de lui cacher ſa jalouſie, & crut en effet la lui avoir cachée.

La paſſion de la Princeſſe ſurmonta

enfin toutes ſes irréſolutions, elle ſe détermina à ſon mariage, & ſe réſolut de le faire ſecrettement, & de ne le déclarer que quand il ſeroit fait.

La Comteſſe de Tende étoit prête à expirer de douleur. Le même jour qui fut pris pour le mariage, il y avoit une cérémonie publique, ſon mari y aſſiſta, elle y envoya toutes ſes femmes, elle fit dire qu'on ne la voyoit pas, & s'enferma dans ſon cabinet couchée ſur un lit de repos, & abandonnée à tout ce que les remors, l'amour, & la jalouſie, peuvent faire ſentir de plus cruel.

Comme elle étoit dans cet état, elle entendit ouvrir une porte dérobée de ſon cabinet, & vit paroître le Chevalier de Navarre, paré & d'une grace audeſſus de ce qu'elle l'avoit jamais vû. Chevalier, où allez-vous, s'écria-t-elle, que cherchez-vous? avez-vous perdu la raiſon? qu'eſt devenu votre mariage, & ſongez-vous à ma réputation? Soyez en repos de votre réputation, Madame, lui répondit-il, perſonne ne le peut ſçavoir: il n'eſt pas queſtion de mon mariage, il ne s'agit plus de ma fortune, il ne s'agit que de votre cœur, Madame, & d'être aimé de vous: je renonce à tout le reſte, vous m'avez laiſſé voir que vous ne me haïſ-

haïſſiez pas, mais vous m'avez voulu cacher que je ſuis aſſez heureux pour que mon mariage vous faſſe de la peine; je viens vous dire, Madame, que j'y renonce, que ce mariage me ſeroit un ſupplice, & que je ne veux vivre que pour vous : on m'attend à l'heure que je vous parle ; tout eſt prêt, mais je vai tout rompre, ſi, en le rompant, je fais une choſe qui vous ſoit agréable, & qui vous prouve ma paſſion.

La Comteſſe ſe laiſſa tomber ſur un lit de repos, dont elle s'étoit relevée à demi, & regardant le Chevalier avec des yeux pleins d'amour & de larmes : Vous voulez donc que je meure, lui dit-elle : croyez-vous qu'un cœur puiſſe contenir tout ce que vous me faites ſentir; quitter à cauſe de moi la fortune qui vous attend! je n'en puis ſeulement ſupporter la penſée : allez à Madame la Princeſſe de Neufchâtel, allez à la grandeur qui vous eſt deſtinée, vous aurez mon cœur en même tems. Je ferai de mes remors, de mes incertitudes, & de ma jalouſie, puiſqu'il faut vous l'avouer, tout ce que ma foible raiſon me conſeillera ; mais je ne vous verrai jamais, ſi vous n'allez tout-à-l'heure achever votre mariage; allez, ne demeurez pas un

moment ; mais pour l'amour de moi, & pour l'amour de vous-même, renoncez à une paſſion auſſi déraiſonnable que celle que vous me témoignez, & qui nous conduira peut-être à d'horribles malheurs.

Le Chevalier fut d'abord tranſporté de joie de ſe voir ſi véritablement aimé de la Comteſſe de Tende ; mais l'horreur de ſe donner à une autre lui revint devant les yeux ; il pleura, il s'affligea, il lui promit tout ce qu'elle voulut, à condition qu'il la reverroit encore dans ce même lieu. Elle voulut ſçavoir avant qu'il ſortit, comment il y étoit entré. Il lui dit qu'il s'étoit fié à un Ecuyer qui étoit à elle, & qui avoit été à lui, qu'il l'avoit fait paſſer par la cour des Ecuries où répondoit le petit degré qui menoit à ce cabinet, & qui répondoit auſſi à la chambre de l'Ecuyer.

Cependant, l'heure du mariage approchoit, & le Chevalier, preſſé par la Comteſſe de Tende, fut enfin contraint de s'en aller. Mais il alla comme au ſupplice, à la plus grande, & à la plus agréable fortune, où un Cadet ſans bien eût été jamais élevé. La Comteſſe de Tende paſſa la nuit, comme on ſe le peut imaginer, agitée par ſes inquiétudes ; elle appel-

pella les femmes ſur le matin, & peu de tems après que ſa chambre fut ouverte, elle vit ſon Ecuyer s'approcher de ſon lit, & mettre une lettre deſſus ſans que perſonne s'en aperçut. La vûe de cette lettre la troubla, & parce qu'elle la reconnut être du Chevalier de Navarre, & parce qu'il étoit ſi peu vrai-ſemblable que pendant cette nuit, qui devoit avoir été celle de ſes nôces, il eût eu le loiſir de lui écrire, qu'elle craignit qu'il n'eût apporté, ou qu'il ne fût arrivé quelques obſtacles à ſon mariage: elle ouvrit la lettre avec beaucoup d'émotion, & y trouva à peu près ces paroles:

Je ne penſe qu'à vous, Madame: je ne ſuis occupé que de vous; & dans les premiers momens de la poſſeſſion légitime du plus grand parti de France, à peine le jour commence à paroître, que je quitte la chambre, où j'ai paſſé la nuit, pour vous dire, que je me ſuis déja repenti mille fois de vous avoir obéi, & de n'avoir pas tout abandonné pour ne vivre que pour vous.

Cette lettre, & les momens où elle étoit écrite, touchérent ſenſiblement la Comteſſe de Tende; elle alla dîner chez la Princeſſe de Neufchâtel, qui l'en avoit

priée. Son mariage étoit déclaré, elle trouva un nombre infini de perſonnes dans la chambre; mais ſi-tôt que cette Princeſſe la vit, elle quitta tout le monde, & la pria de paſſer dans ſon cabinet. A peine étoient-elles aſſiſes, que le viſage de la Princeſſe ſe couvrit de larmes. La Comteſſe crut que c'étoit l'effet de la déclaration de ſon mariage, & qu'elle la trouvoit plus difficile à ſupporter qu'elle ne l'avoit imaginé: mais elle vit bien-tôt qu'elle ſe trompoit. Ha! Madame, lui dit la Princeſſe, qu'ai-je fait? J'ai épouſé un homme par paſſion: j'ai fait un mariage inégal, déſapprouvé, qui m'abaiſſe; & celui que j'ai préféré à tout, en aime une autre. La Comteſſe de Tende penſa s'évanouir à ces paroles: elle crut que la Princeſſe ne pouvoit avoir pénétré la paſſion de ſon mari, ſans en avoir auſſi démêlé la cauſe; elle ne put répondre. La Princeſſe de Navarre, (on l'appella ainſi depuis ſon mariage,) n'y prit pas garde; & continuant, Mr. le Prince de Navarre, lui dit-elle, Madame, bien loin d'avoir l'impatience, que lui devoit donner la concluſion de notre mariage, ſe fit attendre hier au ſoir: il vint ſans joie, l'eſprit occupé & embarraſſé; il eſt ſorti de ma chambre à la pointe

pointe du jour ſur je ne ſçai quel prétexte. Mais il venoit d'écrire, je l'ai connu à ſes mains. A qui pouvoit-il écrire qu'à une Maîtreſſe ? Pourquoi ſe faire attendre, & de quoi avoit-il l'eſprit embarraſſé ?

L'on vint dans le moment interrompre cette converſation, parce que la Princeſſe de Condé arrivoit : la Princeſſe de Navarre alla la recevoir, & la Comteſſe de Tende demeura hors d'elle-même. Elle écrivit dès le ſoir au Prince de Navarre, pour lui donner avis des ſoupçons de ſa femme, & pour l'obliger à ſe contraindre. Leur paſſion ne ſe ralentit pas par les périls & par les obſtacles ; la Comteſſe de Tende n'avoit point de repos, & le ſommeil ne venoit plus adoucir ſes chagrins. Un matin, après qu'elle eut appellé ſes femmes, ſon Ecuyer s'approcha d'elle, & lui dit tout bas, que le Prince de Navarre étoit dans ſon cabinet, & qu'il la conjuroit qu'il lui pût dire une choſe qu'il étoit abſolument néceſſaire qu'elle ſçût. L'on céde aiſément à ce qui plaît : la Comteſſe ſçavoit que ſon mari étoit ſorti, elle dit qu'elle vouloit dormir, & dit à ſes femmes de refermer ſes portes, & de ne point revenir qu'elle ne les appellat.

Le Prince de Navarre entra par ce cabinet, & ſe jetta à genoux devant ſon lit. Qu'avez vous à me dire ? lui dit-elle. Que je vous aime, Madame, que je vous adore, que je ne ſçaurois vivre avec Madame de Navarre ; le déſir de vous voir s'eſt ſaiſi de moi ce matin avec une telle violence, que je n'ai pû y réſiſter. Je ſuis venu ici au hazard de tout ce qui pourroit en arriver, & ſans eſpérer même de vous entretenir. La Comteſſe le gronda d'abord de la commettre ſi légérement, & enſuite leur paſſion les conduiſit à une converſation ſi longue, que le Comte de Tende revint de la Ville. Il alla à l'apartement de ſa femme : on lui dit qu'elle n'étoit pas éveillée ; il étoit tard, il ne laiſſa pas d'entrer dans ſa chambre, & trouva le Prince de Navarre à genoux devant ſon lit, comme il s'étoit mis d'abord. Jamais étonnement ne fut pareil à celui du Comte de Tende, & jamais trouble n'égala celui de ſa femme : le Prince de Navarre conſerva ſeul de la préſence d'eſprit, & ſans ſe troubler ni ſe lever de la place : Venez, venez, dit-il au Comte de Tende, m'aider à obtenir une grace que je demande à genoux, & que l'on me refuſe.

Le

Le ton & l'air du Prince de Navarre ſuſpendit l'étonnement du Comte de Tende. Je ne ſçai, lui répondit-il du même ton qu'avoit parlé le Prince, ſi une grace que vous demandez à genoux à ma femme, quand on dit qu'elle dort, & que je vous trouve ſeul avec elle, & ſans carroſſe à ma porte, ſera de celles que je ſouhaiterois qu'elle vous accorde. Le Prince de Navarre raſſuré, & hors de l'embarras du premier moment, ſe leva, s'aſſit avec une liberté entiére, & la Comteſſe de Tende, tremblante & éperdue, cacha ſon trouble par l'obſcurité du lieu où elle étoit. Le Prince de Navarre prit la parole, & dit au Comte : Je vai vous ſurprendre, vous m'allez blâmer, mais il faut néanmoins me ſecourir. Je ſuis amoureux & aimé de la plus aimable perſonne de la Cour ; je me dérobai hier au ſoir de chez la Princeſſe de Navarre & de tous mes gens, pour aller à un rendez-vous, où cette perſonne m'attendoit. Ma femme, qui a déja démêlé, que je ſuis occupé d'autre choſe que d'elle, & qui a de l'attention à ma conduite, a ſçu par mes gens, que je les avois quitté ; elle eſt dans une jalouſie & un déſeſpoir dont rien n'approche. Je lui ai dit, que j'avois paſſé les heures, qui lui don-

noient de l'inquiétude, chez la Maréchale de Saint-André, qui eſt incommodée, & qui ne voit preſque perſonne; je lui ai dit que Madame la Comteſſe de Tende y étoit ſeule, & qu'elle pouvoit lui demander, ſi elle ne m'y avoit pas vû tout le ſoir. J'ai pris le parti de venir me confier à Madame la Comteſſe. Je ſuis allé chez la Chaſtre, qui n'eſt qu'à trois pas d'ici, j'en ſuis ſorti, ſans que mes gens m'ayent vû, & l'on m'a dit que Madame étoit éveillée; je n'ai trouvé perſonne dans ſon antichambre, & je ſuis entrê hardiment. Elle me refuſe de mentir en ma faveur: elle dit qu'elle ne veut pas trahir ſon amie, & me fait des reprimandes très-ſages: je me les ſuis fait à moi-même inutilement. Il faut ôter à Madame la Princeſſe de Navarre l'inquiétude & la jalouſie où elle eſt, & me tirer du mortel embarras de ſes reproches.

La Comteſſe de Tende ne fut guêres moins ſurpriſe de la préſence d'eſprit du Prince, qu'elle l'avoit été de la venue de ſon mari: elle ſe raſſura, & il ne demeura pas le moindre doute au Comte. Il ſe joignit à ſa femme, pour faire voir au Prince l'abîme de malheurs où il s'alloit plonger, & ce qu'il devoit à cette Prin-

Princeſſe : la Comteſſe promit de lui dire tout ce que vouloit ſon mari.

Comme il alloit ſortir, le Comte l'arrêta : pour récompenſe du ſervice que nous vous allons rendre aux dépens de la vérité, apprenez-nous du moins quelle eſt cette aimable maîtreſſe : il faut que ce ne ſoit pas une perſonne fort eſtimable de vous aimer, & conſerver avec vous un commerce, vous voyant embarqué avec une perſonne auſſi belle que Madame la Princeſſe de Navarre, vous la voyant épouſer, & voyant ce que vous lui devez. Il faut que cette perſonne n'ait, ni eſprit, ni courage, ni délicateſſe ; & en vérité, elle ne mérite pas que vous troubliez un auſſi grand bonheur que le votre, & que vous vous rendiez ſi ingrat & ſi coupable. Le Prince ne ſçut que répondre ; il feignit d'avoir hâte. Le Comte de Tende le fit ſortir lui-même, afin qu'il ne fût pas vû.

La Comteſſe demeura éperdue du hazard qu'elle avoit couru, des réflexions que lui faiſoient faire les paroles de ſon mari, & de la vûe des malheurs où ſa paſſion l'expoſoit ; mais elle n'eut pas la force de s'en dégager. Elle continua ſon commerce avec le Prince, elle le voyoit quelquefois par l'entremiſe de la Lande

ſon

ſon Ecuyer. Elle ſe trouvoit & étoit en effet une des plus malheureuſes perſonnes du monde : la Princeſſe de Navarre lui faiſoit tous les jours confidence d'une jalouſie, dont elle étoit la cauſe ; cette jalouſie la pénétroit de remords ; & quand la Princeſſe de Navarre étoit contente de ſon mari, elle-même étoit pénétrée de jalouſie à ſon tour.

Il ſe joignit un nouveau tourment à ceux qu'elle avoit déja : le Comte de Tende devint auſſi amoureux d'elle, que ſi elle n'eût point été ſa femme ; il ne la quittoit plus, & vouloit reprendre tous ſes droits mépriſés.

La Comteſſe s'y oppoſa avec une force & une aigreur, qui alloit juſqu'au mépris ; prévenue pour le Prince de Navarre, elle étoit bleſſée & offenſée de toute autre paſſion que de la ſienne. Le Comte de Tende ſentit ſon procédé dans toute ſa dureté ; & piqué juſqu'au vif, il l'aſſura, qu'il ne l'importuneroit de ſa vie ; & en effet, il la laiſſa avec beaucoup de ſéchereſſe.

La Campagne s'approchoit, le Prince de Navarre devoit partir pour l'armée, la Comteſſe de Tende commença à ſentir les douleurs de ſon abſence, & la crainte des périls où il ſeroit expoſé : elle réſolut

ſolut de ſe dérober à la contrainte de cacher ſon affliction, & prit le parti d'aller paſſer la belle ſaiſon dans une Terre qu'elle avoit à trente lieuës de Paris.

Elle exécuta ce qu'elle avoit projetté: leur adieu fut ſi douloureux, qu'ils en devoient tirer l'un & l'autre un mauvais augure. Le Comte de Tende demeura auprès du Roi, où il étoit attaché par ſa Charge.

La Cour devoit s'approcher de l'armée: la Maiſon de Madame de Tende n'en étoit pas bien loin; ſon mari lui dit qu'il y feroit un voyage d'une nuit ſeulement, pour des ouvrages qu'il avoit commencés. Il ne voulut pas qu'elle pût croire que c'étoit pour la voir; il avoit contre elle tout le dépit que donnent les paſſions. Madame de Tende avoit trouvé dans les commencemens le Prince de Navarre ſi plein de reſpect, & elle s'étoit ſenti tant de vertu, qu'elle ne s'étoit défiée, ni de lui, ni d'elle-même. Mais le tems & les occaſions avoient triomphé de ſa vertu & du reſpect; & peu de tems après qu'elle fut chez elle, elle s'aperçut qu'elle étoit groſſe. Il ne faut que faire réflexion à la réputation qu'elle avoit acquiſe & conſervée, & à l'état où elle étoit avec ſon mari, pour juger de

ſon

ſon déſeſpoir. Elle fut preſſée pluſieurs fois d'attenter à ſa vie : cependant elle conçut quelque légére eſpérance ſur le voyage que ſon mari devoit faire auprès d'elle, & réſolut d'en attendre le ſuccès. Dans cet accablement, elle eut encore la douleur d'apprendre, que la Lande, qu'elle avoit laiſſé à Paris pour les Lettres de ſon Amant & les ſiennes, étoit mort en peu de jours, & elle ſe trouvoit dénuée de tout ſecours, dans un tems où elle en avoit tant de beſoin.

Cependant, l'armée avoit entrepris un ſiége. Sa paſſion pour le Prince de Navarre lui donnoit de continuelles craintes, même au travers des mortelles horreurs dont elle étoit agitée.

Ses craintes ne ſe trouvérent que trop bien fondées : elle reçut des Lettres de l'armée. Elle y apprit la fin du ſiége, mais elle apprit auſſi, que le Prince de Navarre avoit été tué le dernier jour : elle perdit la connoiſſance & la raiſon ; elle fut pluſieurs fois privée de l'un & de l'autre ; cet excès de malheur lui paroiſſoit dans des momens une eſpéce de conſolation, elle ne craignoit plus rien pour ſon repos, pour ſa réputation, ni pour ſa vie ; la mort ſeule lui paroiſſoit déſirable ; elle l'eſpéroit de ſa douleur, ou étoit ré-

réſolue de ſe la donner. Un reſte de honte l'obligea à dire qu'elle ſentoit des douleurs exceſſives, pour donner un prétexte à ſes cris, & à ſes larmes. Si mille adverſités la firent retourner ſur elle-même, elle vit qu'elle les avoit méritées; & la Nature & le Criſtianiſme la détournérent d'être homicide d'elle-même, & ſuſpendirent l'exécution de ce qu'elle avoit réſolu.

Il n'y avoit pas long-tems, qu'elle étoit dans ces violentes douleurs, lorſque le Comte de Tende arriva : elle croyoit connoître tous les ſentimens que ſon malheureux état lui pouvoit inſpirer; mais l'arrivée de ſon mari lui donna encore un trouble & une confuſion qui lui fut nouvelle. Il ſçut en arrivant, qu'elle étoit malade; & comme il avoit toujours conſervé des meſures d'honnêteté aux yeux du public & de ſon domeſtique, il vint d'abord dans ſa chambre; il la trouva comme une perſonne hors d'elle-même, comme une perſonne égarée, & elle ne put retenir ſes larmes, qu'elle attribuoit toujours aux douleurs qui la tourmentoient. Le Comte de Tende, touché de l'état où il la voyoit, s'attendrit pour elle : & croyant faire quelque diverſion à ſes douleurs, il lui parla de la mort du

Prince

Prince de Navarre, & de l'affliction de ſa femme.

Celle de Madame de Tende ne put réſiſter à ce diſcours ; ſes larmes redoublérent d'une telle ſorte, que le Comte de Tende en fut ſurpris, & preſque éclairé : il ſortit de ſa chambre plein de trouble & d'agitation ; il lui ſembla que ſa femme n'étoit pas dans l'état que cauſent les douleurs du corps ; ce redoublement de larmes, lorſqu'il lui avoit parlé de la mort du Prince de Navarre, l'avoit frapé ; & tout d'un coup l'avanture de l'avoir trouvé à genoux devant ſon lit ſe préſenta à ſon eſprit : il ſe ſouvint du procédé qu'elle avoit eu avec lui, lorſqu'il avoit voulu retourner à elle, & enfin il crut voir la vérité ; mais il lui reſtoit néanmoins ce doute que l'amour propre nous laiſſe toujours pour les choſes qui coutent trop cher à croire.

Son déſeſpoir fut extrême, & toutes ſes penſées furent violentes ; mais comme il étoit ſage, il retint ſes premiers mouvemens, & réſolut de partir le lendemain à la pointe du jour ſans voir ſa femme, remettant au tems à lui donner plus de certitude, & à prendre ſes réſolutions.

Quelque abîmée que fût Madame de Tende dans ſa douleur, elle n'avoit pas laiſſé

laiſſé de s'apercevoir du peu de pouvoir qu'elle avoit eu ſur elle-même ; & de l'air dont ſon mari étoit ſorti de ſa chambre, elle ſe douta d'une partie de la vérité ; & n'ayant plus que de l'horreur pour ſa vie, elle ſe réſolut de la perdre d'une maniére qui ne lui ôtat pas l'eſpérance de l'autre.

Après avoir examiné ce qu'elle alloit faire, avec des agitations mortelles, pénétrée de ſes malheurs, & du repentir de ſa vie, elle ſe détermina enfin à écrire ces mots à ſon mari.

» Cette Lettre me va couter la vie ; » mais je mérite la mort, & je la déſire : » je ſuis groſſe ; celui qui eſt la cauſe de » mon malheur n'eſt plus au monde, » auſſi-bien que le ſeul homme qui ſça- » voit notre commerce ; le public ne l'a » jamais ſoupçonné : j'avois réſolu de » finir ma vie par mes mains ; mais je l'of- » fre à Dieu, & à vous, pour l'expiation » de mon crime : je n'ai pas voulu me » deshonorer aux yeux du monde, par- » ce que ma réputation vous regarde ; » conſervez-la pour l'amour de vous : je » vai faire paroître l'état où je ſuis ; ca- » chez-en la honte, & faites-moi périr » quand vous voudrez, & comme vous » le voudrez. »

Le

Le jour commençoit à paroître, lorſqu'elle eut écrit cette Lettre, la plus difficile à écrire qui ait peut-être jamais été écrite : elle la cacheta, ſe mit à la fenêtre, & comme elle vit le Comte de Tende dans la Cour prêt à monter en carroſſe, elle envoya une de ſes femmes la lui porter, & lui dire qu'il n'y avoit rien de preſſé, & qu'il la lût à loiſir. Le Comte de Tende fut ſurpris de cette Lettre, elle lui donna une ſorte de preſſentiment, non pas de tout ce qu'il y devoit trouver, mais de quelque choſe qui avoit rapport à ce qu'il avoit penſé la veille. Il monta ſeul en carroſſe, plein de trouble, & n'oſant même ouvrir la Lettre, quelque impatience qu'il eût de la lire : il la lut enfin, & apprit ſon malheur ; mais que ne penſa-t-il point après l'avoir lûe : s'il eût eu des témoins, le violent état où il étoit l'auroit fait croire privé de raiſon, ou prêt de perdre la vie. La jalouſie & les ſoupçons bien fondés préparent d'ordinaire les maris à leurs malheurs, ils ont même toujours quelques doutes ; mais ils n'ont pas cette certitude que donne l'aveu qui eſt au-deſſus de nos lumiéres.

Le Comte de Tende avoit toujours trouvé ſa femme très-aimable, quoiqu'il

ne

ne l'eût pas également aimée ; mais elle lui avoit toujours paru la plus eſtimable femme qu'il eût jamais vûe ; ainſi il n'avoit pas moins d'étonnement que de fureur, & au travers de l'un & de l'autre il ſentoit encore malgré lui une douleur où la tendreſſe avoit quelque part.

Il s'arrêta dans une maiſon qui ſe trouva ſur ſon chemin, où il paſſa pluſieurs jours, agité & affligé comme on peut ſe l'imaginer : il penſa d'abord tout ce qu'il étoit naturel de penſer en cette occaſion ; il ne ſongea qu'à faire mourir ſa femme ; mais la mort du Prince de Navarre, & celle de la Lande qu'il reconnut aiſément pour le confident, ralentit un peu ſa fureur. Il ne douta pas que ſa femme ne lui eût dit vrai, en lui diſant que ſon commerce n'avoit jamais été ſoupçonné ; il jugea que le mariage du Prince de Navarre pouvoit avoir trompé tout le monde, puiſqu'il avoit été trompé lui-même. Après une conviction ſi grande que celle qui s'étoit préſentée à ſes yeux, cette ignorance entiére du public pour ſon malheur lui fut un adouciſſement ; mais les circonſtances, qui lui faiſoient voir à quel point & de quelle maniére il avoit été trompé, lui perçoient

çoient le cœur, & il ne reſpiroit que la vengeance: il penſa néanmoins, que s'il faiſoit mourir ſa femme, & que l'on s'aperçût qu'elle fût groſſe, l'on ſoupçonneroit aiſément la vérité. Comme il étoit l'homme du monde le plus glorieux, il prit le parti qui convenoit le mieux à ſa gloire, & réſolut de ne rien laiſſer voir au public. Dans cette penſée, il envoya un Gentilhomme à la Comteſſe de Tende avec ce billet.

» Le déſir d'empêcher l'éclat de ma » honte l'emporte préſentement ſur ma » vengeance; je verrai dans la ſuite ce » que j'ordonnerai de votre indigne deſ- » tinée: conduiſez-vous, comme ſi vous » aviez toujours été ce que vous deviez » être. »

La Comteſſe reçut ce billet avec joie, elle le croyoit l'Arrêt de ſa mort; & quand elle vit que ſon mari conſentoit qu'elle laiſſat paroître ſa groſſeſſe; elle ſentit bien que la honte eſt la plus violente de toutes les paſſions: elle ſe trouva dans une ſorte de calme de ſe croire aſſurée de mourir, & de voir ſa réputation en ſureté; elle ne ſongea plus qu'à ſe préparer à la mort; & comme c'étoit une perſonne dont tous les ſenti-

timens étoient vifs, elle embraſſa la vertu, & la pénitence, avec la même ardeur, qu'elle avoit ſuivi ſa paſſion. Son ame étoit d'ailleurs détrompée, & noyée dans l'affliction ; elle ne pouvoit arrêter les yeux ſur aucune choſe de cette vie, qui ne lui fût plus rude que la mort même ; de ſorte qu'elle ne voyoit de reméde à ſes malheurs, que par la fin de ſa malheureuſe vie. Elle paſſa quelque tems en cet état, paroiſſant plutôt une perſonne morte, qu'une perſonne vivante : enfin vers le ſixiéme mois de ſa groſſeſſe, ſon corps ſuccomba, la fiévre continue lui prit, & elle accoucha par la violence de ſon mal ; elle eut la conſolation de voir ſon enfant en vie, d'être aſſurée qu'il ne pouvoit vivre, & qu'elle ne donnoit pas un héritier illégitime à ſon mari : elle expira elle-même peu de jours après, & reçut la mort avec une joie que perſonne n'a jamais reſſentie : elle chargea ſon Confeſſeur d'aller porter à ſon mari la nouvelle de ſa mort, de lui demander pardon de ſa part, & de le ſupplier d'oublier ſa mémoire, qui ne lui pouvoit être qu'odieuſe.

Le Comte de Tende reçut cette nouvel-

velle ſans inhumanité, & même avec quelques ſentimens de pitié ; mais néanmoins, avec joie. Quoiqu'il fût fort jeune, il ne voulut jamais ſe remarier, & il a vécu juſqu'à un âge fort avancé.

LA PRINCESSE DE MONPENSIER.

LE LIBRAIRE
AU
LECTEUR.

LE reſpect que l'on doit à l'illuſtre Nom qui eſt à la tête de cette Piéce, & la conſidération que l'on doit avoir pour les éminentes Perſonnes qui ſont deſcendues de ceux qui l'ont porté, m'obligent de dire, pour ne pas manquer envers les uns ni les autres en donnant cette Hiſtoire au Public, qu'elle n'a été tirée d'aucun Manuſcrit qui nous ſoit demeuré du tems des perſonnes dont elle parle. L'Auteur ayant voulu pour ſon divertiſſement écrire des avantures inventées à plaiſir, a jugé plus à propos de prendre des noms connus dans nos Hiſtoires, que de ſe ſervir de ceux que l'on trouve dans les Romans, croyant bien que la réputation de Madame de MONPENSIER *ne ſeroit pas bleſſée par un récit effectivement fabuleux. S'il n'eſt pas de ce ſentiment, j'y ſupplée par cet Aver-*

tiſſement, qui ſera auſſi avantageux à l'Auteur, que reſpectueux pour moi envers les Morts qui y ſont intéreſſés, & envers les Vivans qui pourroient y prendre part.

LA

LA PRINCESSE DE MONPENSIER.

PENDANT que la Guerre Civile déchiroit la France ſous le régne de Charles IX., l'Amour ne laiſſoit pas de trouver ſa place parmi tant de déſordres, & d'en cauſer beaucoup dans ſon Empire. La Fille unique du Marquis de Méziére, Héritiére très-conſidérable, & par ſes grands biens, & par l'illuſtre Maiſon d'Anjou dont elle étoit deſcendue, étoit promiſe au Duc du Maine, cadet du Duc de Guiſe, que l'on a depuis appellé le Balafré. L'extrême jeuneſſe de cette grande Héritiére retardoit ſon mariage; & cependant le Duc de Guiſe, qui la voyoit ſouvent, & qui voyoit en elle les commencemens d'une grande beau-

té, en devint amoureux, & en fut aimé. Ils cachérent leur amour avec beaucoup de ſoin. Le Duc de Guiſe, qui n'avoit pas encore autant d'ambition qu'il en a eu depuis, ſouhaitoit ardemment de l'épouſer; mais la crainte du Cardinal de Lorraine, qui lui tenoit lieu de Pére, l'empêchoit de ſe déclarer.

Les choſes étoient en cet état, lorſque la Maiſon de Bourbon, qui ne pouvoit voir qu'avec envie l'élévation de celle de Guiſe, s'apercevant de l'avantage qu'elle recevroit de ce mariage, ſe réſolut de le lui ôter, & d'en profiter elle-même, en faiſant épouſer cette Héritiére au jeune Prince de Monpenſier. On travailla à l'exécution de ce deſſein avec tant de ſuccès, que les parens de Mademoiſelle de Méziére, contre les promeſſes qu'ils avoient faites au Cardinal de Lorraine, ſe réſolurent de la donner en mariage à ce jeune Prince.

Toute la Maiſon de Guiſe fut extrémement ſurpriſe de ce procédé; mais le Duc en fut accablé de douleur, & l'intérêt de ſon amour lui fit recevoir ce manquement de parole comme un affront inſupportable. Son reſſentiment éclata bien-tôt, malgré les reprimandes du Cardinal de Lorraine & du Duc d'Aumale ſes Oncles, qui

qui ne vouloient pas s'opiniâtrer à une choſe qu'ils voyoient ne pouvoir empêcher ; & il s'emporta avec tant de violence, en préſence même du jeune Prince de Monpenſier, qu'il en nâquit entre eux une haine qui ne finit qu'avec leur vie.

Mademoiſelle de Méziére tourmentée par ſes parens d'épouſer ce Prince, voyant d'ailleurs qu'elle ne pouvoit épouſer le Duc de Guiſe, & connoiſſant par ſa vertu qu'il étoit dangereux d'avoir pour Beau-Frére un homme qu'elle eût ſouhaité pour Mari, ſe réſolut enfin de ſuivre le ſentiment de ſes proches, & conjura Monſieur de Guiſe de ne plus apporter d'obſtacle à ſon mariage. Elle épouſa donc le Prince de Monpenſier, qui peu de tems après l'emmena à Champigni, ſéjour ordinaire des Princes de la Maiſon, pour l'ôter de Paris, où apparemment tout l'effort de la guerre alloit tomber. Cette grande Ville étoit menacée d'un ſiége par l'Armée des Huguenots, dont le Prince de Condé étoit le Chef, & qui venoit de déclarer la guerre au Roi pour la ſeconde fois.

Le Prince de Monpenſier dans ſa plus tendre jeuneſſe avoit fait une amitié très-particuliére avec le Comte de Chabanes, qui étoit un homme d'un âge beaucoup

plus avancé que lui, & d'un mérite extraordinaire. Ce Comte avoit été ſi ſenſible à l'eſtime & à la confiance de ce jeune Prince, que contre les engagemens qu'il avoit avec le Prince de Condé, qui lui faiſoit eſpérer des emplois conſidérables dans le Parti des Huguenots, il ſe déclara pour les Catholiques, ne pouvant ſe réſoudre à être oppoſé en quelque choſe à un homme qui lui étoit ſi cher. Ce changement de Parti n'ayant point d'autre fondement, on douta qu'il fût véritable, & la Reine-Mére Catherine de Médicis en eut de ſi grands ſoupçons, que la guerre étant déclarée par les Huguenots, elle eut deſſein de le faire arrêter; mais le Prince de Monpenſier l'en empêcha, & emmena Chabanes à Champigni en s'y en allant avec ſa femme. Le Comte ayant l'eſprit fort doux & fort agréable, gagna bien-tôt l'eſtime de la Princeſſe de Monpenſier, & en peu de tems elle n'eut pas moins de confiance & d'amitié pour lui, qu'en avoit le Prince ſon Mari. Chabanes de ſon côté regardoit avec admiration tant de beauté, d'eſprit & de vertu qui paroiſſoient en cette jeune Princeſſe; & ſe ſervant de l'amitié qu'elle lui témoignoit, pour lui inſpirer des ſentimens d'une vertu extraordinaire,

& digne de la grandeur de ſa naiſſance, il la rendit en peu de tems une des perſonnes du monde la plus achevée.

Le Prince étant revenu à la Cour, où la continuation de la guerre l'appelloit, le Comte demeura ſeul avec la Princeſſe, & continua d'avoir pour elle un reſpect & une amitié proportionnée à ſa qualité & à ſon mérite. La confiance s'augmenta de part & d'autre, & à tel point du côté de la Princeſſe de Monpenſier, qu'elle lui apprit l'inclination qu'elle avoit eue pour Monſieur de Guiſe; mais elle lui apprit auſſi en même tems, qu'elle étoit preſque éteinte, & qu'il ne lui en reſtoit que ce qui étoit néceſſaire pour défendre l'entrée de ſon cœur à une autre inclination; & que la vertu ſe joignant à ce reſte d'impreſſion, elle n'étoit capable que d'avoir du mépris pour ceux qui oſeroient avoir de l'amour pour elle.

Le Comte, qui connoiſſoit la ſincérité de cette belle Princeſſe, & qui lui voyoit d'ailleurs des diſpoſitions ſi oppoſées à la foibleſſe de la galanterie, ne douta point de la vérité de ſes paroles; & néanmoins il ne put ſe défendre de tant de charmes qu'il voyoit tous les jours de ſi près. Il devint paſſionnément amoureux de cette Princeſſe; & quelque honte qu'il trou-

vât à ſe laiſſer ſurmonter, il falut céder, & l'aimer de la plus violente & de la plus ſincére paſſion qui fut jamais. S'il ne fut pas maître de ſon cœur, il le fut de ſes actions. Le changement de ſon ame n'en apporta point dans ſa conduite, & perſonne ne ſoupçonna ſon amour. Il prit un ſoin exact pendant une année entiére de le cacher à la Princeſſe; & il crut qu'il auroit toûjours le même deſir de le lui cacher. L'amour fit en lui ce qu'il fait en tous les autres; il lui donna l'envie de parler; & après tous les combats qui ont accoutumé de ſe faire en pareilles occaſions, il oſa lui dire qu'il l'aimoit, s'étant bien préparé à eſſuyer les orages dont la fierté de cette Princeſſe le menaçoit. Mais il trouva en elle une tranquillité & une froideur pires mille fois que toutes les rigueurs à quoi il s'étoit attendu. Elle ne prit pas la peine de ſe mettre en colére contre lui. Elle lui repréſenta en peu de mots la différence de leurs qualités & de leur âge, la connoiſſance particuliére qu'il avoit de ſa vertu, & de l'inclination qu'elle avoit eue pour le Duc de Guiſe, & ſur-tout ce qu'il devoit à l'amitié & à la confiance du Prince ſon Mari. Le Comte penſa mourir à ſes pieds de honte & de douleur.

leur. Elle tâcha de le conſoler, en l'aſſurant qu'elle ne ſe ſouviendroit jamais de ce qu'il venoit de lui dire ; qu'elle ne ſe perſuaderoit jamais une choſe qui lui étoit ſi déſavantageuſe ; & qu'elle ne le regarderoit jamais que comme ſon meilleur ami. Ces aſſurances conſolérent le Comte, comme on ſe le peut imaginer. Il ſentit le mépris des paroles de la Princeſſe dans toute leur étenduë, & le lendemain la revoyant avec un viſage auſſi ouvert que de coutume, ſon affliction en redoubla de la moitié. Le procédé de la Princeſſe ne la diminua pas. Elle vécut avec lui avec la même bonté qu'elle avoit accoutumé. Elle lui reparla, quand l'occaſion en fit naître le diſcours, de l'inclination qu'elle avoit eue pour le Duc de Guiſe ; & la Renommée commençant alors à publier les grandes qualités qui paroiſſoient en ce Prince, elle lui avoua qu'elle en ſentoit de la joie, & qu'elle étoit bien-aiſe de voir qu'il méritoit les ſentimens qu'elle avoit eus pour lui. Toutes ces marques de confiance, qui avoient été ſi chéres au Comte, lui devinrent inſupportables. Il n'oſoit pourtant le témoigner à la Princeſſe, quoiqu'il oſât bien la faire ſouvenir quelquefois de ce qu'il avoit eu la hardieſſe de lui dire.

Après deux années d'abſence, la Paix étant faite, le Prince de Monpenſier revint trouver la Princeſſe ſa Femme, tout couvert de la gloire qu'il avoit acquiſe au ſiége de Paris, & à la bataille de S. Denis. Il fut ſurpris de voir la beauté de cette Princeſſe dans une ſi grande perfection; & par le ſentiment d'une jalouſie qui lui étoit naturelle, il en eut quelque chagrin, prévoyant bien qu'il ne ſeroit pas ſeul à la trouver belle. Il eut beaucoup de joie de revoir le Comte de Chabanes, pour qui ſon amitié n'étoit point diminuée. Il lui demanda confidemment des nouvelles de l'eſprit & de l'humeur de ſa femme, qui lui étoit quaſi une perſonne inconnue, par le peu de tems qu'il avoit demeuré avec elle. Le Comte, avec une ſincérité auſſi exacte que s'il n'eût point été amoureux, dit au Prince tout ce qu'il connoiſſoit en cette Princeſſe capable de la lui faire aimer; & il avertit auſſi Madame de Monpenſier de toutes les choſes qu'elle devoit faire pour achever de gagner le cœur & l'eſtime de ſon Mari. Enfin la paſſion du Comte le portoit ſi naturellement à ne ſonger qu'à ce qui pouvoit augmenter le bonheur & la gloire de cette Princeſſe, qu'il oublioit ſans peine l'intérêt qu'ont les Amans à em-

empêcher que les perſonnes qui aiment ne ſoient dans une parfaite intelligence avec leurs maris.

La paix ne fit que paroître. La guerre recommença auſſi-tôt, par le deſſein qu'eut le Roi de faire arrêter à Noyers le Prince de Condé & l'Amiral de Châtillon; & ce deſſein ayant été découvert, on commença de nouveau les préparatifs de la guerre, & le Prince de Monpenſier fut contraint de quitter ſa femme pour ſe rendre où ſon devoir l'appelloit. Chabanes le ſuivit à la Cour, s'étant entiérement juſtifié auprès de la Reine. Ce ne fut pas ſans une douleur extrême qu'il quitta la Princeſſe, qui de ſon côté demeura fort triſte des périls où la guerre alloit expoſer ſon mari.

Les Chefs des Huguenots s'étoient retirés à la Rochelle. Le Poitou & la Xaintonge étant dans leur parti, la guerre s'y alluma fortement, & le Roi y raſſembla toutes ſes troupes. Le Duc d'Anjou ſon frére, qui fut depuis Henri III., y acquit beaucoup de gloire par pluſieurs belles actions, & entre autres par la bataille de Jarnac, où le Prince de Condé fut tué. Ce fut dans cette guerre que le Duc de Guiſe commença à avoir des emplois conſidérables, & à faire connoître qu'il paſ-

ſoit

ſoit de beaucoup les grandes eſpérances qu'on avoit conçues de lui. Le Prince de Monpenſier qui le haïſſoit, & comme ſon ennemi particulier, & comme celui de ſa Maiſon, ne voyoit qu'avec peine la gloire de ce Duc, auſſi-bien que l'amitié que lui témoignoit le Duc d'Anjou.

Après que les deux Armées ſe furent fatiguées par beaucoup de petits combats, d'un commun conſentement on licencia les troupes pour quelque tems. Le Duc d'Anjou demeura à Loches, pour donner ordre à toutes les places qui euſſent pû être attaquées. Le Duc de Guiſe y demeura avec lui; & le Prince de Monpenſier, accompagné du Comte de Chabanes, s'en retourna à Champigni, qui n'étoit pas fort éloigné de là.

Le Duc d'Anjou alloit ſouvent viſiter les places qu'il faiſoit fortifier. Un jour qu'il revenoit à Loches, par un chemin peu connu de ceux de ſa ſuite, le Duc de Guiſe, qui ſe vantoit de le ſavoir, ſe mit à la tête de la troupe pour ſervir de guide; mais après avoir marché quelque tems, il s'égara, & ſe trouva ſur le bord d'une petite riviére qu'il ne reconnut pas lui-même. Le Duc d'Anjou lui fit la guerre de les avoir ſi mal conduits, & étant ar-

arrêtés en ce lieu, auſſi diſpoſés à la joie qu'ont accoûtumé de l'être de jeunes Princes, ils aperçurent un petit bateau qui étoit arrêté au milieu de la riviére ; & comme elle n'étoit pas large, ils diſtinguérent aiſément dans ce bateau trois ou quatre femmes, & une entre autres qui leur ſembla fort belle, qui étoit habillée magnifiquement, & qui regardoit avec attention deux hommes qui pêchoient auprès d'elle.

Cette avanture donna une nouvelle joie à ces jeunes Princes & à tous ceux de leur ſuite. Elle leur parut une choſe de Roman. Les uns diſoient au Duc de Guiſe, qu'il les avoit égarés exprès pour leur faire voir cette belle perſonne ; les autres, qu'il faloit, après ce qu'avoit fait le hazard, qu'il en devint amoureux ; & le Duc d'Anjou ſoutenoit que c'étoit lui qui devoit être ſon Amant. Enfin voulant pouſſer l'avanture à bout, ils firent avancer dans la riviére de leurs gens à cheval, le plus avant qu'il ſe put, pour crier à cette Dame que c'étoit Monſieur d'Anjou, qui eût bien voulu paſſer de l'autre côté de l'eau, & qui prioit qu'on le vînt prendre.

Cette Dame, qui étoit la Princeſſe de Monpenſier, entendant dire que le Duc d'An-

d'Anjou étoit là, & ne doutant point à la quantité des gens qu'elle voyoit au bord de l'eau, que ce ne fût lui, fit avancer ſon bateau pour aller du côté où il étoit. Sa bonne mine le lui fit bien-tôt diſtinguer des autres. Mais elle diſtingua encore plutôt le Duc de Guiſe. Sa vûe lui apporta un trouble qui la fit un peu rougir, & qui la fit paroître aux yeux de ces Princes dans une beauté qu'ils crurent ſurnaturelle. Le Duc de Guiſe la reconnut d'abord, malgré le changement avantageux qui s'étoit fait en elle depuis les trois années qu'il ne l'avoit vûe. Il dit au Duc d'Anjou qui elle étoit, qui fut honteux d'abord de la liberté qu'il avoit priſe; mais voyant Madame de Monpenſier ſi belle, & cette avanture lui plaiſant ſi fort, il ſe réſolut de l'achever; & après mille excuſes & mille complimens, il inventa une affaire conſidérable, qu'il diſoit avoir au-delà de la riviére, & accepta l'offre qu'elle lui fit de le paſſer dans ſon bateau. Il y entra ſeul avec le Duc de Guiſe, donnant ordre à tous ceux qui les ſuivoient, d'aller paſſer la riviére à un autre endroit, & de les venir joindre à Champigni, que Madame de Monpenſier leur dit qui n'étoit qu'à deux lieuës de-là.

Si-

Si-tôt qu'ils furent dans le bateau, le Duc d'Anjou lui demanda à quoi ils devoient une ſi agréable rencontre, & ce qu'elle faiſoit au milieu de la riviére. Elle lui répondit, qu'étant partie de Champigni avec le Prince ſon mari, dans le deſſein de le ſuivre à la chaſſe, & s'étant trouvée trop laſſe, elle étoit venue ſur le bord de la riviére, où la curioſité de voir prendre un ſaumon qui avoit donné dans un filet, l'avoit fait entrer dans ce bateau. Monſieur de Guiſe ne ſe mêloit point dans la converſation; mais ſentant réveiller vivement dans ſon cœur tout ce que cette Princeſſe y avoit autrefois fait naître, il penſoit en lui-même qu'il ſortiroit difficilement de cette avanture, ſans rentrer dans ſes liens. Ils arrivérent bien-tôt au bord, où ils trouvérent les chevaux & les Ecuyers de Madame de Monpenſier qui l'attendoient. Le Duc d'Anjou & le Duc de Guiſe lui aidérent à monter à cheval, où elle ſe tenoit avec une grace admirable.

Pendant tout le chemin, elle les entretint agréablement de diverſes choſes. Ils ne furent pas moins ſurpris des charmes de ſon eſprit, qu'ils l'avoient été de ſa beauté; & ils ne purent s'empêcher de lui faire connoître qu'ils en étoient ex-

extraordinairement ſurpris. Elle répondit à leurs louanges avec toute la modeſtie imaginable, mais un peu plus froidement à celles du Duc de Guiſe; voulant garder une fierté qui l'empêchat de fonder aucune eſpérance ſur l'inclination qu'elle avoit eue pour lui.

En arrivant dans la premiére cour de Champigni, ils trouvérent le Prince de Monpenſier, qui ne faiſoit que de revenir de la chaſſe. Son étonnement fut grand de voir marcher deux hommes à côté de ſa femme; mais il fut extrême, quand s'approchant de plus près, il reconnut que c'étoit le Duc d'Anjou & le Duc de Guiſe. La haine qu'il avoit pour le dernier, ſe joignant à ſa jalouſie naturelle, lui fit trouver quelque choſe de ſi déſagréable à voir ces Princes avec ſa femme, ſans ſavoir comment ils s'y étoient trouvés, ni ce qu'ils venoient faire en ſa maiſon, qu'il ne put cacher le chagrin qu'il en avoit. Il en rejetta adroitement la cauſe ſur la crainte de ne pouvoir recevoir un ſi grand Prince ſelon ſa qualité, & comme il l'eût bien ſouhaité.

Le Comte de Chabanes avoit encore plus de chagrin de voir Monſieur de Guiſe auprès de Madame de Monpenſier,

ſier, que Monſieur de Monpenſier n'en avoit lui-même. Ce que le hazard avoit fait pour raſſembler ces deux perſonnes, lui ſembloit de ſi mauvais augure, qu'il pronoſtiquoit aiſément que ce commencement de Roman ne ſeroit pas ſans ſuite.

Madame de Monpenſier fit le ſoir les honneurs de chez elle avec le même agrément qu'elle faiſoit toutes choſes. Enfin elle ne plut que trop à ſes Hôtes. Le Duc d'Anjou, qui étoit fort galant & fort bien fait, ne put voir une fortune ſi digne de lui ſans la ſouhaiter ardemment. Il fut touché du même mal que Monſieur de Guiſe, & feignant toujours des affaires extraordinaires, il demeura deux jours à Champigni, ſans être obligé d y demeurer que par les charmes de Madame de Monpenſier, le Prince ſon mari ne faiſant point de violence pour l'y retenir. Le Duc de Guiſe ne partit pas ſans faire entendre à Madame de Monpenſier qu'il étoit pour elle, ce qu'il avoit été autrefois; & comme ſa paſſion n'avoit été ſçue de perſonne, il lui dit pluſieurs fois devant tout le monde, ſans être entendu que d'elle, que ſon cœur n'étoit point changé. Et lui & le Duc d'Anjou partirent de Champigni avec beaucoup de regret.

Ils

Ils marchérent long-tems tous deux dans un profond ſilence. Mais enfin le Duc d'Anjou imaginant tout d'un coup que ce qui faiſoit ſa rêverie, pouvoit bien cauſer celle du Duc de Guiſe, lui demanda bruſquement s'il penſoit aux beautés de la Princeſſe de Monpenſier. Cette demande ſi bruſque, jointe à ce qu'avoit déja remarqué le Duc de Guiſe des ſentimens du Duc d'Anjou, lui fit voir qu'il ſeroit infailliblement ſon rival, & qu'il lui étoit très-important de ne pas découvrir ſon amour à ce Prince. Pour lui en ôter tout ſoupçon, il lui répondit en riant, qu'il paroiſſoit lui-même ſi occupé de la rêverie dont il l'accuſoit, qu'il n'avoit pas jugé à propos de l'interrompre ; que les beautés de la Princeſſe de Monpenſier n'étoient pas nouvelles pour lui ; qu'il s'étoit accoutumé à en ſupporter l'éclat du tems qu'elle étoit deſtinée à être ſa belle-ſœur ; mais qu'il voyoit bien que tout le monde n'en étoit pas ſi peu ébloui. Le Duc d'Anjou lui avoua qu'il n'avoit encore rien vû qui lui parût comparable à cette jeune Princeſſe ; & qu'il ſentoit bien que ſa vûe lui pourroit être dangereuſe, s'il y étoit ſouvent expoſé. Il voulut faire convenir le Duc de Guiſe qu'il ſentoit la même choſe ;

ſe ; mais ce Duc, qui commençoit à ſe faire une affaire ſérieuſe de ſon amour, n'en voulut rien avouer. Ces Princes s'en retournérent à Loches, faiſant ſouvent leur agréable converſation de l'avanture qui leur avoit découvert la Princeſſe de Monpenſier.

Ce ne fut pas un ſujet de ſi grand divertiſſement dans Champigni. Le Prince de Monpenſier étoit mal content de tout ce qui étoit arrivé, ſans qu'il en pût dire le ſujet. Il trouvoit mauvais que ſa femme ſe fût trouvée dans ce bateau. Il lui ſembloit qu'elle avoit reçu trop agréablement ces Princes ; & ce qui lui déplaiſoit le plus, étoit d'avoir remarqué que le Duc de Guiſe l'avoit regardée attentivement. Il en conçut dès ce moment une jalouſie furieuſe, qui le fit reſſouvenir de l'emportement qu'il avoit témoigné lors de ſon mariage ; & il eut quelque penſée que dès ce tems-là même il en étoit amoureux. Le chagrin que tous ces ſoupçons lui cauſérent, donnérent de mauvaiſes heures à la Princeſſe de Monpenſier.

Le Comte de Chabanes, ſelon ſa coutume, prit ſoin d'empêcher qu'ils ne ſe brouillaſſent tout-à-fait, afin de perſuader par-là à la Princeſſe, combien la paſ-

paſſion qu'il avoit pour elle, étoit ſincére & deſintéreſſée. Il ne put s'empêcher de lui demander l'effet qu'avoit produit en elle la vûe du Duc de Guiſe. Elle lui apprit qu'elle en avoit été troublée, par la honte du ſouvenir de l'inclination qu'elle lui avoit autrefois témoignée; qu'elle l'avoit trouvé beaucoup mieux fait qu'il n'étoit en ce tems-là; & que même il lui avoit paru qu'il vouloit lui perſuader qu'il l'aimoit encore, mais elle l'aſſura en même tems, que rien ne pouvoit ébranler la réſolution qu'elle avoit priſe de ne s'engager jamais. Le Comte de Chabanes eut bien de la joie d'apprendre cette réſolution; mais rien ne le pouvoit raſſurer ſur le Duc de Guiſe. Il témoigna à la Princeſſe qu'il appréhendoit extrémement que les premiéres impreſſions ne revinſſent bientôt; & il lui fit comprendre la mortelle douleur qu'il auroit pour leur intérêt commun, s'il la voyoit un jour changer de ſentimens. La Princeſſe de Monpenſier continuant toujours ſon procédé avec lui, ne répondoit preſque pas à ce qu'il lui diſoit de ſa paſſion, & ne conſidéroit toujours en lui que la qualité du meilleur ami du monde, ſans lui vouloir faire l'honneur de prendre garde à celle d'Amant.

Les

Les Armées étant remiſes ſur pied, tous les Princes y retournérent ; & le Prince de Monpenſier trouva bon que ſa femme s'en vint à Paris, pour n'être plus ſi proche des lieux où ſe faiſoit la guerre. Les Huguenots aſſiégérent la Ville de Poitiers. Le Duc de Guiſe s'y jetta pour la défendre ; & il y fit des actions qui ſuffiroient ſeules pour rendre glorieuſe une autre vie que la ſienne. Enſuite la bataille de Moncontour ſe donna. Le Duc d'Anjou, après avoir pris Saint-Jean-d'Angely, tomba malade, & quitta en même tems l'Armée, ſoit par la violence de ſon mal, ſoit par l'envie qu'il avoit de revenir goûter le repos & les douceurs de Paris, où la préſence de la Princeſſe de Monpenſier n'étoit pas la moindre raiſon qui l'y attirat. L'Armée demeura ſous le commandement du Prince de Monpenſier ; & peu de tems après, la paix étant faite, toute la Cour ſe trouva à Paris.

La beauté de la Princeſſe effaça toutes celles qu'on avoit admirées juſques alors. Elle attira les yeux de tout le monde, par les charmes de ſon eſprit & de ſa perſonne. Le Duc d'Anjou ne changea pas à Paris les ſentimens qu'il avoit conçus pour elle à Champigni ; il prit un

un ſoin extrême de les lui faire connoître par toutes ſortes de ſoins ; prenant garde toutefois à ne lui en pas rendre des témoignages trop éclatans, de peur de donner de la jalouſie au Prince ſon mari.

Le Duc de Guiſe acheva d'en devenir violemment amoureux ; & voulant par pluſieurs raiſons tenir ſa paſſion cachée, il ſe réſolut de la lui déclarer d'abord, afin de s'épargner tous ces commencemens qui font toujours naître le bruit & l'éclat. Etant un jour chez la Reine à une heure où il y avoit très-peu de monde, la Reine s'étant retirée pour parler d'affaires avec le Cardinal de Lorraine, la Princeſſe de Monpenſier y arriva. Il ſe réſolut de prendre ce moment pour lui parler ; & s'aprochant d'elle : Je vai vous ſurprendre, Madame, lui dit-il, & vous déplaire, en vous apprenant que j'ai toujours conſervé cette paſſion qui vous a été connue autrefois, mais qui s'eſt ſi fort augmentée en vous revoyant, que ni votre ſévérité, ni la haine de Monſieur le Prince de Monpenſier, ni la concurrence du premier Prince du Royaume, ne ſauroient lui ôter un moment de ſa violence. Il auroit été plus reſpectueux de vous la faire connoître par mes actions,

tions, que par mes paroles ; mais Madame, mes actions l'auroient appriſe à d'autres auſſi-bien qu'à vous; & je ſouhaite que vous ſachiez ſeule que je ſuis aſſez hardi pour vous adorer. La Princeſſe fut d'abord ſi ſurpriſe & ſi troublée de ce diſcours, qu'elle ne ſongea pas à l'interrompre ; mais enſuite étant revenue à elle, & commençant à lui répondre, le Prince de Monpenſier entra. Le trouble & l'agitation étoient peints ſur le viſage de la Princeſſe. La vûe de ſon mari acheva de l'embarraſſer ; de ſorte qu'elle lui en laiſſa plus entendre, que le Duc de Guiſe ne lui en venoit de dire. La Reine ſortit de ſon cabinet ; & le Duc ſe retira pour guérir la jalouſie de ce Prince.

La Princeſſe de Monpenſier trouva le ſoir dans l'eſprit de ſon mari tout le chagrin imaginable. Il s'emporta contre elle avec des violences épouvantables, & lui défendit de parler jamais au Duc de Guiſe. Elle ſe retira bien triſte dans ſon apartement, & bien occupée des avantures qui lui étoient arrivées ce jour-là. Le jour ſuivant elle revit le Duc de Guiſe chez la Reine ; mais il ne l'aborda pas, & ſe contenta de ſortir un peu après elle, pour lui faire voir qu'il n'y avoit que fai-

re quand elle n'y étoit pas. Il ne ſe paſſoit point de jour qu'elle ne reçût mille marques cachées de la paſſion de ce Duc, ſans qu'il eſſayat de lui en parler, que lorſqu'il ne pouvoit être vû de perſonne. Comme elle étoit bien perſuadée de cette paſſion, elle commença, nonobſtant toutes les réſolutions qu'elle avoit faites à Champigni, à ſentir dans le fond de ſon cœur quelque choſe de ce qui y avoit été autrefois.

Le Duc d'Anjou de ſon côté n'oublioit rien pour lui témoigner ſon amour en tous les lieux où il la pouvoit voir, & il la ſuivoit continuellement chez la Reine ſa mére. La Princeſſe ſa ſœur, de qui il étoit aimé, en étoit traitée avec une rigueur capable de guérir toute autre paſſion que la ſienne. On découvrit en ce tems-là que cette Princeſſe, qui fut depuis la Reine de Navarre, eut quelque attachement pour le Duc de Guiſe; & ce qui le fit découvrir davantage, fut le refroidiſſement qui parut du Duc d'Anjou pour le Duc de Guiſe.

La Princeſſe de Monpenſier apprit cette nouvelle, qui ne lui fut pas indifférente, & qui lui fit ſentir qu'elle prenoit plus d'intérêt au Duc de Guiſe qu'elle ne penſoit. Monſieur de Monpenſier ſon beau-

beau-pére épouſant alors Mademoiſelle de Guiſe, ſœur de ce Duc, elle étoit contrainte de le voir ſouvent dans les lieux où les cérémonies des nôces les appelloient l'un & l'autre. La Princeſſe de Monpenſier ne pouvant plus ſouffrir qu'un homme que toute la France croyoit amoureux de Madame, osât lui dire qu'il l'étoit d'elle, & ſe ſentant offenſée, & quaſi affligée de s'être trompée elle-même, un jour que le Duc de Guiſe la rencontra chez ſa ſœur un peu éloignée des autres, & qu'il lui voulut parler de ſa paſſion, elle l'interrompit bruſquement, & lui dit d'un ton de voix qui marquoit ſa colére : Je ne comprens pas qu'il faille, ſur le fondement d'une foibleſſe dont on a été capable à treize ans, avoir l'audace de faire l'amoureux d'une perſonne comme moi ; & ſur-tout quand on l'eſt d'une autre à la vûe de toute la Cour.

Le Duc de Guiſe, qui avoit beaucoup d'eſprit, & qui étoit fort amoureux, n'eut beſoin de conſulter perſonne, pour entendre tout ce que ſignifioient les paroles de la Princeſſe. Il lui répondit avec beaucoup de reſpect : J'avoue, Madame, que j'ai eu tort de ne pas mépriſer l'honneur d'être beau-frére de mon Roi, plutôt que de vous laiſſer ſoupçonner un

moment que je pouvois déſirer un autre cœur que le votre ; mais ſi vous voulez me faire la grace de m'écouter, je ſuis aſſuré de me juſtifier auprès de vous. La Princeſſe de Monpenſier ne répondit point, mais elle ne s'éloigna pas ; & le Duc de Guiſe voyant qu'elle lui donnoit l'audience qu'il ſouhaitoit, lui apprit que ſans s'être attiré les bonnes graces de Madame par aucun ſoin, elle l'en avoit honoré ; que n'ayant nulle paſſion pour elle, il avoit très-mal répondu à l'honneur qu'elle lui faiſoit, juſques à ce qu'elle lui eût donné quelque eſpérance de l'épouſer ; qu'à la vérité la grandeur où ce mariage pouvoit l'élever, l'avoit obligé de lui rendre plus de devoirs ; & que c'étoit ce qui avoit donné lieu au ſoupçon qu'en avoit eu le Roi & le Duc d'Anjou ; que l'oppoſition de l'un ni de l'autre ne le diſſuadoit pas de ſon deſſein ; mais que ſi ce deſſein lui déplaiſoit, il l'abandonnoit dès l'heure même, pour n'y penſer de ſa vie.

Le ſacrifice que le Duc de Guiſe faiſoit à la Princeſſe, lui fit oublier toute la rigueur & toute la colére avec laquelle elle avoit commencé de lui parler. Elle changea de diſcours, & ſe mit à l'entretenir de la foibleſſe qu'avoit eue Madame

de

de l'aimer la premiére, & de l'avantage conſidérable qu'il recevroit en l'épouſant. Enfin ſans rien dire d'obligeant au Duc de Guiſe, elle lui fit revoir mille choſes agréables qu'il avoit trouvées autrefois en Mademoiſelle de Méziere. Quoiqu'ils ne ſe fuſſent point parlé depuis long-tems, ils ſe trouvérent accoutumés l'un à l'autre, & leurs cœurs ſe remirent aiſément dans un chemin qui ne leur étoit pas inconnu. Ils finirent cette agréable converſation, qui laiſſa une ſenſible joie dans l'eſprit du Duc de Guiſe.

La Princeſſe n'en eut pas une petite de connoître qu'il l'aimoit véritablement. Mais quand elle fut dans ſon cabinet, quelles réflexions ne fit-elle point ſur la honte de s'être laiſſé fléchir ſi aiſément aux excuſes du Duc de Guiſe, ſur l'embarras où elle s'alloit plonger en s'engageant dans une choſe qu'elle avoit regardée avec tant d'horreur, & ſur les effroyables malheurs où la jalouſie de ſon mari la pouvoit jetter? Ces penſées lui firent faire de nouvelles réſolutions, mais qui ſe diſſipérent dès le lendemain par la vûe du Duc de Guiſe.

Il ne manquoit point de lui rendre un compte exact de ce qui ſe paſſoit entre Madame & lui. La nouvelle alliance de

leurs Maiſons lui donnoit occaſion de lui parler ſouvent ; mais il n'avoit pas peu de peine à la guérir de la jalouſie que lui donnoit la beauté de Madame , contre laquelle il n'y avoit point de ſerment qui la pût raſſurer. Cette jalouſie ſervoit à la Princeſſe de Monpenſier à défendre le reſte de ſon cœur contre les ſoins du Duc de Guiſe, qui en avoit déja gagné la plus grande partie.

Le mariage du Roi avec la fille de l'Empereur Maximilien, remplit la Cour de fêtes & de réjouiſſances. Le Roi fit un ballet, où danſoit Madame & toutes les Princeſſes. La Princeſſe de Monpenſier pouvoit ſeule lui diſputer le prix de la beauté. Le Duc d'Anjou danſoit une entrée de Maures ; & le Duc de Guiſe, avec quatre autres, étoit de ſon entrée. Leurs habits étoient tous pareils, comme le ſont d'ordinaire les habits de ceux qui danſent une même entrée. La premiére fois que le ballet ſe danſa, le Duc de Guiſe devant que de danſer, n'ayant pas encore ſon maſque, dit quelques mots en paſſant à la Princeſſe de Monpenſier. Elle s'apperçut bien que le Prince ſon mari y avoit pris garde ; ce qui la mit en inquiétude. Quelque tems après voyant le Duc d'Anjou avec ſon maſque & ſon habit de Maure,

re, qui venoit pour lui parler, troublée de ſon inquiétude, elle crut que c'étoit encore le Duc de Guiſe ; & s'aprochant de lui : N'ayez des yeux ce ſoir que pour Madame, lui dit-elle, je n'en ſerai point jalouſe ; je vous l'ordonne. On m'obſerve ; ne m'approchez plus. Elle ſe retira ſi-tôt qu'elle eut achevé ces paroles.

Le Duc d'Anjou en demeura accablé comme d'un coup de tonnerre. Il vit dans ce moment qu'il avoit un Rival aimé. Il comprit par le nom de Madame, que ce Rival étoit le Duc de Guiſe ; & il ne put douter que la Princeſſe ſa ſœur ne fût le ſacrifice qui avoit rendu la Princeſſe de Monpenſier favorable aux vœux de ſon Rival. La jalouſie, le dépit & la rage ſe joignant à la haine qu'il avoit déja pour lui, firent dans ſon ame tout ce qu'on peut imaginer de plus violent ; & il eût donné ſur l'heure quelque marque ſanglante de ſon déſeſpoir, ſi la diſſimulation qui lui étoit naturelle, ne fût venue à ſon ſecours, & ne l'eût obligé par des raiſons puiſſantes, en l'état qu'étoient les choſes, à ne rien entreprendre contre le Duc de Guiſe. Il ne put toutefois ſe refuſer le plaiſir de lui apprendre qu'il ſavoit le ſecret de ſon amour ; & l'abordant en ſortant de la ſalle où l'on avoit

danſé : C'eſt trop, lui dit-il, d'oſer lever les yeux juſques à ma ſœur, & de m'ôter ma Maîtreſſe. La conſidération du Roi m'empêche d'éclater ; mais ſouvenez-vous que la perte de votre vie ſera peut-être la moindre choſe dont je punirai quelque jour votre témérité.

La fierté du Duc de Guiſe n'étoit pas accoutumée à de telles menaces. Il ne put néanmoins y répondre, parce que le Roi qui ſortoit en ce moment, les appella tous deux ; mais elles gravérent dans ſon cœur un déſir de vengeance qu'il travailla toute ſa vie à ſatisfaire.

Dès le même ſoir le Duc d'Anjou lui rendit toutes ſortes de mauvais offices auprès du Roi. Il lui perſuada que jamais Madame ne conſentiroit d'être mariée avec le Roi de Navarre, avec qui l'on propoſoit de la marier, tant que l'on ſouffriroit que le Duc de Guiſe l'approchat ; & qu'il étoit honteux de ſouffrir qu'un de ſes Sujets, pour ſatisfaire à ſa vanité, apportat de l'obſtacle à une choſe qui devoit donner la paix à la France.

Le Roi avoit déja aſſez d'aigreur contre le Duc de Guiſe. Ce diſcours l'augmenta ſi fort, que le voyant le lendemain, comme il ſe préſentoit pour entrer au bal chez la Reine, paré d'un nombre in-

infini de pierreries, mais plus paré encore de ſa bonne mine, il ſe mit à l'entrée de la porte, & lui demanda bruſquement où il alloit. Le Duc, ſans s'étonner, lui dit qu'il venoit pour lui rendre ſes très-humbles ſervices. A quoi le Roi repliqua qu'il n'avoit pas beſoin de ceux qu'il lui rendoit, & ſe tourna ſans le regarder. Le Duc de Guiſe ne laiſſa pas d'entrer dans la ſalle, outré dans le cœur, & contre le Roi, & contre le Duc d'Anjou. Mais ſa douleur augmenta ſa fierté naturelle, & par une maniére de dépit, il s'approcha beaucoup plus de Madame qu'il n'avoit accoutumé ; joint que ce que lui avoit dit le Duc d'Anjou de la Princeſſe de Monpenſier, l'empêchoit de jetter les yeux ſur elle.

Le Duc d'Anjou les obſervoit ſoigneuſement l'un & l'autre. Les yeux de cette Princeſſe laiſſoient voir malgré elle quelque chagrin, lorſque le Duc de Guiſe parloit à Madame. Le Duc d'Anjou, qui avoit compris par ce qu'elle lui avoit dit en le prenant pour Monſieur de Guiſe, qu'elle avoit de la jalouſie, eſpéra de les brouiller, & ſe mettant auprès d'elle : C'eſt pour votre intérêt, Madame, plutôt que pour le mien, lui dit-il, que je m'en vai vous apprendre que le Duc de

Guiſe ne mérite pas que vous l'ayez choiſi à mon préjudice. Ne m'interrompez point, je vous prie, pour me dire le contraire d'une vérité que je ne ſai que trop. Il vous trompe, Madame, & vous ſacrifie à ma ſœur, comme il vous l'a ſacrifiée. C'eſt un homme qui n'eſt capable que d'ambition ; mais puiſqu'il a eu le bonheur de vous plaire, c'eſt aſſez. Je ne m'oppoſerai point à une fortune que je méritois ſans doute mieux que lui. Je m'en rendrois indigne, ſi je m'opiniâtrois davantage à la conquête d'un cœur qu'un autre poſſéde. C'eſt trop de n'avoir pu attirer que votre indifférence. Je ne veux pas y faire ſuccéder la haine, en vous importunant plus long-tems de la plus fidéle paſſion qui fut jamais. Le Duc d'Anjou, qui étoit effectivement touché d'amour & de douleur, put à peine achever ces paroles ; & quoiqu'il eût commencé ſon diſcours dans un eſprit de dépit & de vengeance, il s'attendrit, en conſidérant la beauté de la Princeſſe, & la perte qu'il faiſoit en perdant l'eſpérance d'en être aimé. De ſorte que ſans attendre ſa réponſe, il ſortit du bal, feignant de ſe trouver mal, & s'en alla chez lui rêver à ſon malheur.

La Princeſſe de Monpenſier demeura affli-

affligée & troublée, comme on ſe le peut imaginer. Voir ſa réputation & le ſecret de ſa vie entre les mains d'un Prince qu'elle avoit maltraité, & apprendre par lui, ſans pouvoir en douter, qu'elle étoit trompée par ſon Amant, étoient des choſes peu capables de lui laiſſer la liberté d'eſprit que demandoit un lieu deſtiné à la joie. Il falut pourtant demeurer en ce lieu, & aller ſouper enſuite chez la Ducheſſe de Monpenſier ſa belle-mére, qui l'emmena avec elle.

Le Duc de Guiſe, qui mouroit d'impatience de lui conter ce que lui avoit dit le Duc d'Anjou le jour précédent, la ſuivit chez ſa ſœur. Mais quel fut ſon étonnement, lorſque voulant entretenir cette belle Princeſſe, il trouva qu'elle ne lui parloit que pour lui faire des reproches épouvantables ; & le dépit lui faiſoit faire ces reproches ſi confuſément, qu'il n'y pouvoit rien comprendre, ſinon qu'elle l'accuſoit d'infidélité & de trahiſon. Accablé de déſeſpoir de trouver une ſi grande augmentation de douleur, où il avoit eſpéré de ſe conſoler de tous ſes ennuis, & aimant cette Princeſſe avec une paſſion qui ne pouvoit plus le laiſſer vivre dans l'incertitude d'en être aimé, il ſe détermina tout d'un coup. Vous ſerez

ſatisfaite, Madame, lui dit-il. Je m'en vai faire pour vous ce que toute la puiſſance Royale n'auroit pu obtenir de moi. Il m'en coutera ma fortune; mais c'eſt peu de choſe pour vous ſatisfaire. Sans demeurer davantage chez la Ducheſſe ſa ſœur, il s'en alla trouver à l'heure même les Cardinaux ſes oncles; & ſur le prétexte du mauvais traitement qu'il avoit reçu du Roi, il leur fit voir une ſi grande néceſſité pour ſa fortune à faire paroître qu'il n'avoit aucune penſée d'épouſer Madame, qu'il les obligea à conclure ſon mariage avec la Princeſſe de Portien, duquel on avoit déja parlé.

La nouvelle de ce mariage fut auſſi-tôt ſçue par tout Paris. Tout le monde fut ſurpris, & la Princeſſe de Monpenſier en fut touchée de joie & de douleur. Elle fut bien-aiſe de voir par-là le pouvoir qu'elle avoit ſur le Duc de Guiſe; & elle fut fâchée en même tems de lui avoir fait abandonner une choſe auſſi avantageuſe que le mariage de Madame.

Le Duc de Guiſe, qui vouloit au moins que l'amour le récompenſat de ce qu'il perdoit du côté de la fortune, preſſa la Princeſſe de lui donner une audience particuliére, pour s'éclaircir des reproches injuſtes qu'elle lui avoit faits. Il obtint qu'elle

qu'elle ſe trouveroit chez la Ducheſſe de Monpenſier ſa ſœur à une heure que cette Ducheſſe n'y ſeroit pas, & qu'il pourroit l'entretenir en particulier. Le Duc de Guiſe eut la joie de ſe pouvoir jetter à ſes pieds, de lui parler en liberté de ſa paſſion, & de lui dire ce qu'il avoit ſouffert de ſes ſoupçons.

La Princeſſe ne pouvoit s'ôter de l'eſprit ce que lui avoit dit le Duc d'Anjou, quoique le procédé du Duc de Guiſe la dût abſolument raſſurer. Elle lui apprit le juſte ſujet qu'elle avoit de croire qu'il l'avoit trahie, puiſque le Duc d'Anjou ſavoit ce qu'il ne pouvoit avoir appris que de lui. Le Duc de Guiſe ne ſavoit par où ſe défendre, & étoit auſſi embarraſſé que la Princeſſe de Monpenſier à deviner ce qui avoit pu découvrir leur intelligence. Enfin dans la ſuite de leur converſation, comme elle lui remontroit qu'il avoit eu tort de précipiter ſon mariage avec la Princeſſe de Portien, & d'abandonner celui de Madame qui lui étoit ſi avantageux, elle lui dit qu'il pouvoit bien juger qu'elle n'en eût eu aucune jalouſie, puiſque le jour du ballet elle-même l'avoit conjuré de n'avoir des yeux que pour Madame. Le Duc de Guiſe lui dit qu'elle avoit eu intention de

de lui faire ce commandement ; mais qu'aſſurément elle ne le lui avoit pas fait. La Princeſſe lui ſoutint le contraire. Enfin à force de diſputer & d'approfondir, ils trouvérent qu'il faloit qu'elle ſe fût trompée dans la reſſemblance des habits, & qu'elle-même eût appris au Duc d'Anjou ce qu'elle accuſoit le Duc de Guiſe de lui avoir appris.

Le Duc de Guiſe, qui étoit preſque juſtifié dans ſon eſprit par ſon mariage, le fut entiérement par cette converſation. Cette belle Princeſſe ne put refuſer ſon cœur à un homme qui l'avoit poſſédé autrefois, & qui venoit de tout abandonner pour elle. Elle conſentit donc à recevoir ſes vœux, & lui permit de croire qu'elle n'étoit pas inſenſible à ſa paſſion. L'arrivée de la Ducheſſe de Monpenſier ſa belle-mére finit cette converſation, & empêcha le Duc de Guiſe de lui faire voir les tranſports de ſa joie.

Quelque tems après la Cour s'en allant à Blois, où la Princeſſe de Monpenſier la ſuivit, le mariage de Madame avec le Roi de Navarre y fut conclu. Le Duc de Guiſe ne connoiſſant plus de grandeur ni de bonne fortune, que celle d'être aimé de la Princeſſe, vit avec

joie

joie la concluſion de ce mariage, qui l'auroit comblé de douleur dans un autre tems. Il ne pouvoit ſi bien cacher ſon amour, que le Prince de Monpenſier n'en entrevît quelque choſe, lequel n'étant plus maître de ſa jalouſie, ordonna à la Princeſſe ſa Femme de s'en aller à Champigni.

Ce commandement lui fut bien rude ; il fallut pourtant obéïr. Elle trouva moyen de dire adieu en particulier au Duc de Guiſe; mais elle ſe trouva bien embarraſſée à lui donner des moyens ſurs pour lui écrire. Enfin après avoir bien cherché, elle jetta les yeux ſur le Comte de Chabanes, qu'elle comptoit toujours pour ſon Ami, ſans conſidérer qu'il étoit ſon Amant. Le Duc de Guiſe, qui ſavoit à quel point ce Comte étoit Ami du Prince de Monpenſier, fut épouvanté qu'elle le choiſit pour ſon Confident ; mais elle lui répondit ſi bien de ſa fidélité, qu'elle le raſſura. Il ſe ſépara d'elle avec toute la douleur que peut cauſer l'abſence d'une perſonne que l'on aime paſſionnément.

Le Comte de Chabanes, qui avoit toujours été malade à Paris pendant le ſéjour de la Princeſſe de Monpenſier à Blois, ſachant qu'elle s'en alloit à Champigni, la fut trouver ſur le chemin pour s'en aller

avec

avec elle. Elle lui fit mille careſſes & mille amitiés, & lui témoigna une impatience extraordinaire de s'entretenir en particulier, dont il fut d'abord charmé. Mais quel fut ſon étonnement & ſa douleur, quand il trouva que cette impatience n'alloit qu'à lui conter qu'elle étoit paſſionnément aimée du Duc de Guiſe, & qu'elle l'aimoit de la même ſorte? Son étonnement & ſa douleur ne lui permirent pas de répondre. La Princeſſe, qui étoit pleine de ſa paſſion, & qui trouvoit un ſoulagement extrême à lui en parler, ne prit pas garde à ſon ſilence, & ſe mit à lui conter juſques aux plus petites circonſtances de ſon avanture. Elle lui dit comme le Duc de Guiſe & elle étoient convenus de recevoir par ſon moyen les lettres qu'ils devoient s'écrire.

Ce fut le dernier coup pour le Comte Chabanes, de voir que ſa Maîtreſſe vouloit qu'il ſervit ſon Rival, & qu'elle lui en faiſoit la propoſition comme d'une choſe qui lui devoit être agréable. Il étoit ſi abſolument maître de lui-même, qu'il lui cacha tous ſes ſentimens. Il lui témoigna ſeulement la ſurpriſe où il étoit de voir en elle un ſi grand changement. Il eſpéra d'abord que ce changement, qui lui ôtoit toutes ſes eſpérances, lui ôteroit auſſi toute

ſa paſſion ; mais il trouva cette Princeſſe ſi charmante, ſa beauté naturelle étant encore de beaucoup augmentée par une certaine grace que lui avoit donnée l'air de la Cour, qu'il ſentit qu'il l'aimoit plus que jamais. Toutes les confidences qu'elle lui faiſoit ſur la tendreſſe & ſur la délicateſſe de ſes ſentimens pour le Duc de Guiſe, lui faiſoient voir le prix du cœur de cette Princeſſe, & lui donnoient un déſir de le poſſéder. Comme ſa paſſion étoit la plus extraordinaire du monde ; elle produiſit l'effet du monde le plus extraordinaire ; car elle le fit réſoudre de porter à ſa Maîtreſſe les lettres de ſon Rival.

L'abſence du Duc de Guiſe donnoit un chagrin mortel à la Princeſſe de Monpenſier ; & n'eſpérant de ſoulagement que par ſes lettres, elle tourmentoit inceſſamment le Comte de Chabanes pour ſavoir s'il n'en recevoit point, & ſe prenoit quaſi à lui de n'en avoir pas aſſez tôt. Enfin il en reçut par un Gentilhomme du Duc de Guiſe ; & il les lui apporta à l'heure même, pour ne lui retarder pas ſa joie d'un moment. Celle qu'elle eut de les recevoir, fut extrême. Elle ne prit pas le ſoin de la lui cacher, & lui fit avaler à longs traits tout le poiſon imaginable, en lui liſant

ſant ces lettres, & la réponſe tendre & galante qu'elle y faiſoit. Il porta cette réponſe au Gentil-homme avec la même fidélité avec laquelle il avoit rendu la lettre à la Princeſſe, mais avec plus de douleur. Il ſe conſola pourtant un peu, dans la penſée que cette Princeſſe feroit quelque réflexion ſur ce qu'il faiſoit pour elle, & qu'elle lui en témoigneroit de la reconnoiſſance.

La trouvant de jour en jour plus rude pour lui, par le chagrin qu'elle avoit d'ailleurs, il prit la liberté de la ſupplier de penſer un peu à ce qu'elle lui faiſoit ſouffrir. La Princeſſe, qui n'avoit dans la tête que le Duc de Guiſe, & qui ne trouvoit que lui ſeul digne de l'adorer, trouva ſi mauvais qu'un autre que lui oſât penſer à elle, qu'elle maltraita bien plus le Comte de Chabanes en cette occaſion, qu'elle n'avoit fait la premiére fois qu'il lui avoit parlé de ſon amour. Quoique ſa paſſion, auſſi-bien que ſa patience, fût extrême & à toutes épreuves, il quitta la Princeſſe, & s'en alla chez un de ſes amis dans le voiſinage de Champigni, d'où il lui écrivit avec toute la rage que pouvoit cauſer un ſi étrange procédé, mais néanmoins avec tout le reſpect qui étoit dû à ſa qualité; & par ſa lettre il lui diſoit un éternel adieu.

La

La Princeſſe commença à ſe repentir d'avoir ſi peu ménagé un homme ſur qui elle avoit tant de pouvoir ; & ne pouvant ſe réſoudre à le perdre, non ſeulement à cauſe de l'amitié qu'elle avoit pour lui, mais auſſi par l'intérêt de ſon amour, pour lequel il lui étoit tout à fait néceſſaire, elle lui manda qu'elle vouloit abſolument lui parler encore une fois, & après cela qu'elle le laiſſoit libre de faire ce qu'il lui plairoit. On eſt bien foible quand on eſt amoureux ! Le Comte revint, & en moins d'une heure la beauté de la Princeſſe de Monpenſier, ſon eſprit & quelques paroles obligeantes, le rendirent plus ſoumis qu'il n'avoit jamais été ; & il lui donna même des lettres du Duc de Guiſe qu'il venoit de recevoir.

Pendant ce tems, l'envie qu'on eut à la Cour d'y faire venir les Chefs du Parti Huguenot, pour cet horrible deſſein qu'on exécuta le jour de la St. Barthelemi, fit que le Roi, pour les mieux tromper, éloigna de lui tous les Princes de la Maiſon de Bourbon, & tous ceux de la Maiſon de Guiſe. Le Prince de Monpenſier s'en retourna à Champigni, pour achever d'accabler la Princeſſe ſa femme par ſa préſence. Le Duc de Guiſe s'en alla à la cam-

campagne chez le Cardinal de Lorraine ſon Oncle.

L'amour & l'oiſiveté mirent dans ſon eſprit un ſi violent deſir de voir la Princeſſe de Monpenſier, que ſans conſidérer ce qu'il hazardoit pour elle & pour lui, il feignit un voyage, & laiſſant tout ſon train dans une petite Ville, il prit avec lui ce ſeul Gentilhomme qui avoit déja fait pluſieurs voyages à Champigni, & il s'y en alla en poſte. Comme il n'avoit point d'autre adreſſe que celle du Comte de Chabanes, il lui fit écrire un billet par ce même Gentilhomme, par lequel ce Gentilhomme le prioit de le venir trouver en un lieu qu'il lui marquoit.

Le Comte de Chabanes croyant que c'étoit ſeulement pour recevoir des lettres du Duc de Guiſe, l'alla trouver; mais il fut extrêmement ſurpris quand il vit le Duc de Guiſe, & il n'en fut pas moins affligé. Ce Duc, occupé de ſon deſſein, ne prit non plus garde à l'embarras du Comte, que la Princeſſe de Monpenſier avoit fait à ſon ſilence, lorſquelle lui avoit conté ſon amour. Il ſe mit à lui exagérer ſa paſſion, & à lui faire comprendre qu'il mourroit infailliblement, s'il ne lui faiſoit obtenir de la Princeſſe la permiſſion de la voir. Le Comte de Chabanes lui répon-

dit

dit froidement qu'il diroit à cette Princeſſe tout ce qu'il ſouhaitoit qu'il lui dit, & qu'il viendroit lui en rendre réponſe.

Il s'en retourna à Champigni, combattu de ſes propres ſentimens, mais avec une violence qui lui ôtoit quelquefois toute ſorte de connoiſſance. Souvent il prenoit réſolution de renvoyer le Duc de Guiſe ſans le dire à la Princeſſe de Monpenſier; mais la fidélité exacte qu'il lui avoit promiſe, changeoit auſſi-tôt ſa réſolution. Il arriva auprès d'elle ſans ſavoir ce qu'il devoit faire; & apprenant que le Prince de Monpenſier étoit à la chaſſe, il alla droit à l'appartement de la Princeſſe, qui le voyant troublé, fit retirer auſſi-tôt ſes femmes pour ſavoir le ſujet de ce trouble. Il lui dit, en ſe moderant le plus qu'il lui fut poſſible, que le Duc de Guiſe étoit à une lieuë de Champigni, & qu'il ſouhaitoit paſſionnément de la voir.

La Princeſſe fit un grand cri à cette nouvelle, & ſon embarras ne fut guéres moindre que celui du Comte. Son amour lui préſenta d'abord la joie qu'elle auroit de voir un homme qu'elle aimoit ſi tendrement; mais quand elle penſa combien cette action étoit contraire à ſa vertu, & qu'elle ne pouvoit voir ſon Amant qu'en le faiſant entrer la nuit chez elle à l'inſû

de

de ſon mari, elle ſe trouva dans une extrémité épouvantable.

Le Comte de Chabanes attendoit ſa réponſe comme une choſe qui alloit décider de ſa vie ou de ſa mort. Jugeant de l'incertitude de la Princeſſe par ſon ſilence, il prit la parole, pour lui repréſenter tous les périls où elle s'expoſeroit par cette entrevûë; & voulant lui faire voir qu'il ne lui tenoit pas ce diſcours pour ſes intérêts, il lui dit: Si après tout ce que je viens de vous repréſenter, Madame, votre paſſion eſt la plus forte, & que vous deſiriez voir le Duc de Guiſe, que ma conſidération ne vous en empêche point, ſi celle de votre intérêt ne le fait pas. Je ne veux point priver d'une ſi grande ſatisfaction une perſonne que j'adore, ni être cauſe qu'elle cherche des perſonnes moins fidéles que moi pour ſe la procurer. Oui, Madame, ſi vous le voulez, j'irai quérir le Duc de Guiſe dès ce ſoir; car il eſt trop périlleux de le laiſſer plus long-tems où il eſt, & je l'aménerai dans votre appartement. Mais par où, & comment? interrompit la Princeſſe. Ha! Madame, s'écria le Comte, c'en eſt fait, puiſque vous ne délibérez plus que ſur les moyens. Il viendra, Madame, ce bien-heureux Amant. Je l'aménerai par le parc. Donnez ordre ſeulement

ment à celle de vos femmes à qui vous vous fiez le plus, qu'elle baiſſe, préciſément à minuit, le petit pont-levis qui donne de votre antichambre dans le parterre; & ne vous inquiétez pas du reſte. En achevant ces paroles, il ſe leva; & ſans attendre d'autre conſentement de la Princeſſe de Monpenſier, il remonta à cheval, & vint trouver le Duc de Guiſe qui l'attendoit avec une impatience extrême.

La Princeſſe de Monpenſier demeura ſi troublée, qu'elle fut quelque tems ſans revenir à elle. Son premier mouvement fut de faire rappeller le Comte de Chabanes, pour lui défendre d'amener le Duc de Guiſe; mais elle n'en eut pas la force. Elle penſa que ſans le rappeller, elle n'avoit qu'à ne point faire abaiſſer le pont. Elle crut qu'elle continueroit dans cette réſolution. Quand l'heure de l'aſſignation approcha, elle ne put réſiſter davantage à l'envie de voir un Amant qu'elle croyoit ſi digne d'elle; & elle inſtruiſit une de ſes femmes de tout ce qu'il falloit faire pour introduire le Duc de Guiſe dans ſon appartement.

Cependant ce Duc & le Comte de Chabanes approchoient de Champigni, mais dans un état bien différent. Le Duc abandon-

donnoit ſon ame à la joie & à tout ce que l'eſpérance inſpire de plus agréable ; & le Comte s'abandonnoit à un deſeſpoir & à une rage qui le pouſſérent mille fois à donner de ſon épée au travers du corps de ſon rival. Enfin ils arrivérent au parc de Champigni, où ils laiſſérent leurs chevaux à l'Ecuyer du Duc de Guiſe, & paſſant par des bréches qui étoient aux murailles, ils vinrent dans le parterre.

Le Comte de Chabanes, au milieu de ſon deſeſpoir, avoit toujours quelque eſpérance que la raiſon reviendroit à la Princeſſe de Monpenſier, & qu'elle prendroit enfin la réſolution de ne point voir le Duc de Guiſe. Quand il vit ce petit pont abaiſſé, ce fut alors qu'il ne put douter du contraire ; & ce fut auſſi alors qu'il fut tout prêt à ſe porter aux derniéres extrémités. Mais venant à penſer que s'il faiſoit du bruit, il ſeroit ouï apparemment du Prince de Monpenſier, dont l'appartement donnoit ſur le même parterre, & que tout ce déſordre tomberoit enſuite ſur la perſonne qu'il aimoit le plus, ſa rage ſe calma à l'heure même, & il acheva de conduire le Duc de Guiſe aux pieds de ſa Princeſſe. Il ne put ſe réſoudre à être témoin de leur converſation, quoique la Princeſſe lui témoignât le ſouhaiter, & qu'il

qu'il l'eût bien ſouhaité lui-même. Il ſe retira dans un petit paſſage qui étoit du côté de l'appartement du Prince de Monpenſier, ayant dans l'eſprit les plus triſtes penſées qui ayent jamais occupé l'eſprit d'un Amant.

Cependant quelque peu de bruit qu'ils euſſent fait en paſſant ſur le pont, le Prince de Monpenſier, qui par malheur étoit éveillé dans ce moment, l'entendit, & fit lever un de ſes valets de chambre, pour voir ce que c'étoit. Le valet de chambre mit la tête à la fenêtre, & au travers de l'obſcurité de la nuit, il aperçut que le pont étoit abaiſſé. Il en avertit ſon Maître, qui lui commanda en même tems d'aller dans le parc voir ce que ce pouvoit être. Un moment après il ſe leva lui-même, étant inquiété de ce qu'il lui ſembloit avoir ouï marcher quelqu'un, & il s'en vint droit à l'appartement de la Princeſſe ſa femme, qui répondoit ſur le pont.

Dans le moment qu'il approchoit de ce petit paſſage, où étoit le Comte de Chabanes, la Princeſſe de Monpenſier, qui avoit quelque honte de ſe trouver ſeule avec le Duc de Guiſe, pria pluſieurs fois le Comte d'entrer dans ſa chambre. Il s'en excuſa toujours; & comme elle l'en preſſoit davantage, poſſédé de rage & de fu-

reur, il lui répondit ſi haut qu'il fut ouï du Prince de Monpenſier, mais ſi confuſément que ce Prince entendit ſeulement la voix d'un homme, ſans diſtinguer celle du Comte.

Une pareille avanture eût donné de l'emportement à un eſprit, & plus tranquille, & moins jaloux. Auſſi mit-elle d'abord l'excès de la rage & de la fureur dans celui du Prince. Il heurta auſſi-tôt à la porte avec impétuoſité, & criant pour ſe faire ouvrir, il donna la plus cruelle ſurpriſe du monde à la Princeſſe, au Duc de Guiſe & au Comte de Chabanes. Le dernier entendant la voix du Prince, comprit d'abord qu'il étoit impoſſible de l'empêcher de croire qu'il n'y eût quelqu'un dans la chambre de la Princeſſe ſa femme; & la grandeur de ſa paſſion lui montrant en ce moment, que s'il y trouvoit le Duc de Guiſe, Madame de Monpenſier auroit la douleur de le voir tuer à ſes yeux, & que la vie même de cette Princeſſe ne ſeroit pas en ſureté, il ſe réſolut par une généroſité ſans exemple, de s'expoſer pour ſauver une Maîtreſſe ingrate, & un Rival aimé. Pendant que le Prince de Monpenſier donnoit mille coups à la porte, il vint au Duc de Guiſe, qui ne ſavoit quelle réſolution prendre, & il le mit entre les mains

mains de cette femme de Madame de Monpenſier, qui l'avoit fait entrer par le pont, pour le faire ſortir par le même lieu, pendant qu'il s'expoſeroit à la fureur du Prince.

A peine le Duc étoit hors de l'antichambre, que le Prince ayant enfoncé la porte du paſſage, entra dans la chambre comme un homme poſſédé de fureur, & qui cherchoit ſur qui la faire éclater. Mais quand il ne vit que le Comte de Chabanes, & qu'il le vit immobile, appuyé ſur la table, avec un viſage où la triſteſſe étoit peinte, il demeura immobile lui-même; & la ſurpriſe de trouver & ſeul & la nuit dans la chambre de ſa femme l'homme du monde qu'il aimoit le mieux, le mit hors d'état de pouvoir parler. La Princeſſe étoit à demi évanouïe ſur des carreaux; & jamais peut-être la fortune n'a mis trois perſonnes en des états ſi pitoyables.

Enfin le Prince de Monpenſier, qui ne croyoit pas voir ce qu'il voyoit, & qui vouloit démêler ce cahos où il venoit de tomber, adreſſant la parole au Comte d'un ton qui faiſoit voir qu'il avoit encore de l'amitié pour lui: Que vois-je? lui dit-il. Eſt-ce une illuſion ou une vérité? Eſt-il poſſible qu'un homme que j'ai aimé ſi chérement, choiſiſſe ma femme entre toutes les autres femmes pour la ſéduire? Et

vous, Madame, dit-il à la Princeſſe en ſe tournant de ſon côté, n'étoit-ce point aſſez de m'ôter votre cœur & mon honneur, ſans m'ôter le ſeul homme qui me pouvoit conſoler de ces malheurs? Répondez-moi l'un ou l'autre, leur dit-il, & éclairciſſez-moi d'une avanture que je ne puis croire telle qu'elle me paroit.

La Princeſſe n'étoit pas capable de répondre; & le Comte de Chabanes ouvrit pluſieurs fois la bouche ſans pouvoir parler. Je ſuis criminel à votre égard, lui dit-il enfin, & indigne de l'amitié que vous avez eue pour moi; mais ce n'eſt pas de la maniére que vous pouvez vous l'imaginer. Je ſuis plus malheureux que vous, & plus deſeſpéré. Je ne ſaurois vous en dire davantage. Ma mort vous vengera, & ſi vous voulez me la donner tout-à-l'heure, vous me donnerez la ſeule choſe qui peut m'être agréable.

Ces paroles prononcées avec une douleur mortelle, & avec un air qui marquoit ſon innocence, au lieu d'éclaircir le Prince de Monpenſier, lui perſuadoient de plus en plus qu'il y avoit quelque myſtére dans cette avanture qu'il ne pouvoit deviner; & ſon deſeſpoir s'augmentant par cette incertitude: Otez-moi la vie vous-même, dit-il, ou donnez-moi l'éclairciſſement de

vos

vos paroles; je n'y comprens rien. Vous devez cet éclairciſſement à mon amitié; vous le devez à ma modération; car tout autre que moi auroit déja vengé ſur votre vie un affront ſi ſenſible. Les apparences ſont bien fauſſes, interrompit le Comte. Ah! c'eſt trop, repliqua le Prince; il faut que je me venge, & puis je m'éclaircirai à loiſir.

En diſant ces paroles, il s'approcha du Comte de Chabanes avec l'action d'un homme emporté de rage. La Princeſſe craignant quelque malheur (ce qui ne pouvoit pourtant pas arriver, ſon mari n'ayant point d'épée,) ſe leva pour ſe mettre entre deux. La foibleſſe où elle étoit, la fit ſuccomber à cet effort; & comme elle approchoit de ſon mari, elle tomba évanouïe à ſes pieds.

Le Prince fut encore plus touché de cet évanouïſſement, qu'il n'avoit été de la tranquillité où il avoit trouvé le Comte, lorſqu'il s'étoit approché de lui; & ne pouvant plus ſoutenir la vûë de deux perſonnes qui lui donnoient des mouvemens ſi triſtes, il tourna la tête de l'autre côté, & ſe laiſſa tomber ſur le lit de ſa femme, accablé d'une douleur incroyable.

Le Comte de Chabanes pénétré de repentir d'avoir abuſé d'une amitié dont il

recevoit tant de marques, & ne trouvant pas qu'il pût jamais réparer ce qu'il venoit de faire, ſortit bruſquement de la chambre, & paſſant par l'appartement du Prince, dont il trouva les portes ouvertes, il deſcendit dans la cour. Il ſe fit donner des chevaux, & s'en alla dans la campagne, guidé par ſon ſeul deſeſpoir.

Cependant le Prince de Monpenſier, qui voyoit que la Princeſſe ne revenoit point de ſon évanouïſſement, la laiſſa entre les mains de ſes femmes, & ſe retira dans ſa chambre avec une douleur mortelle.

Le Duc de Guiſe, qui étoit ſorti heureuſement du parc, ſans ſavoir quaſi ce qu'il faiſoit, tant il étoit troublé, s'éloigna de Champigni de quelques lieuës; mais il ne put s'éloigner davantage, ſans ſavoir des nouvelles de la Princeſſe. Il s'arrêta dans une forêt, & envoya ſon Ecuyer pour apprendre du Comte de Chabanes ce qui étoit arrivé de cette terrible avanture. L'Ecuyer ne trouva point le Comte de Chabanes; mais il apprit d'autres perſonnes que la Princeſſe de Monpenſier étoit extraordinairement malade. L'inquiétude du Duc de Guiſe fut augmentée par ce que lui dit ſon Ecuyer; & ſans la pouvoir ſoulager, il fut contraint de s'en retourner trouver ſes Oncles, pour ne pas donner de ſoup-

ſoupçon par un plus long voyage.

L'Ecuyer du Duc de Guiſe lui avoit rapporté la vérité, en lui diſant que Madame de Monpenſier étoit extrémement malade ; car il étoit vrai que ſi-tôt que ſes femmes l'eurent miſe dans ſon lit, la fiévre lui prit ſi violemment, & avec des rêveries ſi horribles, que dès le ſecond jour on craignit pour ſa vie.

Le Prince feignit d'être malade, afin qu'on ne s'étonnât pas de ce qu'il n'entroit point dans la chambre de ſa femme. L'ordre qu'il reçut de s'en retourner à la Cour, où l'on rappelloit tous les Princes Catholiques pour exterminer les Huguenots, le tira de l'embarras où il étoit. Il s'en alla à Paris, ne ſachant ce qu'il avoit à eſpérer ou à craindre du mal de la Princeſſe ſa femme. Il n'y fut pas ſi-tôt arrivé, qu'on commença d'attaquer les Huguenots en la perſonne d'un de leurs Chefs, l'Amiral de Châtillon ; & deux jours après on fit cet horrible maſſacre, ſi renommé par toute l'Europe.

Le pauvre Comte de Chabanes, qui s'étoit venu cacher dans l'extrémité de l'un des Fauxbourgs de Paris, pour s'abandonner entiérement à ſa douleur, fut enveloppé dans la ruine des Huguenots. Les per-

ſonnes chez qui il s'étoit retiré, l'ayant reconnu, & s'étant ſouvenues qu'on l'avoit ſoupçonné d'être de ce parti, le maſſacrérent cette même nuit qui fut ſi funeſte à tant de gens. Le matin le Prince de Monpenſier allant donner quelques ordres hors la Ville, paſſa dans la ruë où étoit le corps de Chabanes. Il fut d'abord ſaiſi d'étonnement à ce pitoyable ſpectacle; enſuite ſon amitié ſe réveillant, elle lui donna de la douleur; mais le ſouvenir de l'offenſe qu'il croyoit avoir reçue du Comte, lui donna enfin de la joie, & il fut bien-aiſe de ſe voir vengé par les mains de la fortune.

Le Duc de Guiſe occupé du deſir de venger la mort de ſon pére, & peu après rempli de la joie de l'avoir vengée, laiſſa peu à peu éloigner de ſon ame le ſoin d'apprendre des nouvelles de la Princeſſe de Monpenſier; & trouvant la Marquiſe de Noirmoûtier, perſonne de beaucoup d'eſprit & de beauté, & qui donnoit plus d'eſpérance que cette Princeſſe, il s'y attacha entiérement, & l'aima avec une paſſion démeſurée, & qui lui dura juſques à la mort.

Cependant après que le mal de Madame de Monpenſier fut venu au dernier point, il commença à diminuer. La raiſon lui revint, & ſe trouvant un peu ſoulagée

lagée par l'abſence du Prince ſon Mari, elle donna quelque eſpérance de ſa vie. Sa ſanté revenoit pourtant avec grande peine par le mauvais état de ſon eſprit; & ſon eſprit fut travaillé de nouveau, quand elle ſe ſouvint qu'elle n'avoit eu aucune nouvelle du Duc de Guiſe pendant toute ſa maladie. Elle s'enquit de ſes femmes, ſi elles n'avoient vû perſonne, ſi elles n'avoient point de lettres ; & ne trouvant rien de ce qu'elle eût ſouhaité, elle ſe trouva la plus malheureuſe du monde, d'avoir tout hazardé pour un homme qui l'abandonnoit.

Ce lui fut encore un nouvel accablement d'apprendre la mort du Comte de Chabanes, qu'elle ſut bien-tôt par les ſoins du Prince ſon Mari. L'ingratitude du Duc de Guiſe lui fit ſentir plus vivement la perte d'un homme dont elle connoiſſoit ſi bien la fidélité.

Tant de déplaiſirs ſi preſſans la remirent bien-tôt dans un état auſſi dangereux que celui dont elle étoit ſortie; & comme Madame de Noirmoûtier étoit une perſonne qui prenoit autant de ſoin de faire éclater ſes galanteries, que les autres en prennent de les cacher, celles de Monſieur de Guiſe & d'elle étoient ſi publiques, que toute éloignée & toute malade qu'étoit la

Princeſſe de Monpenſier, elle les apprit de tant de côtés, qu'elle n'en put douter.

Ce fut le coup mortel pour ſa vie. Elle ne put réſiſter à la douleur d'avoir perdu l'eſtime de ſon Mari, le cœur de ſon Amant, & le plus parfait Ami qui fut jamais. Elle mourut en peu de jours, dans la fleur de ſon âge, une des plus belles Princeſſes du monde, & qui auroit été ſans doute la plus heureuſe, ſi la vertu & la prudence euſſent conduit toutes ſes actions.

AVAN-

AVANTURE EXTRAORDINAIRE,

TRADUITE DE L'ESPAGNOL.

JE m'en allois à Milan, dans le deſſein de paſſer enſuite à Veniſe. Pour adoucir la fatigue du voyage, en changeant de voiture, je m'étois mis ſur l'eau; en convenant avec mon Muletier, d'un Village où il devoit me rejoindre; mais le coquin me trompa vilainement, & je ne trouvai, ni lui, ni cheval, ni mulet; de ſorte qu'il me falut continuer ma route à beau pied ſans lance. Je marchois donc aſſez triſtement; & après avoir arpenté tout le jour les plaines de la *Lombardie*, je ne ſçavois où donner de la tête, lorſque j'aperçus de loin un Cavalier qui traverſoit le chemin, ayant un Faucon ſur le poing. Ce Cavalier, m'ayant aperçu de ſon côté, s'arrêta pour me donner le tems de le joindre; ce qui ne fut pas ſi-tôt fait, parce que, dans l'abatte-

ment où j'étois, je ne marchois pas d'un air fort délibéré. Dès qu'il me vit à portée de l'entendre, il me demanda ſi je n'étois pas Soldat Eſpagnol : A quoi ayant répondu qu'il ne ſe trompoit pas, il me prévint de lui-même, comme s'il eût deviné l'embarras où j'étois, & me dit que j'avois encore bien du chemin à faire, avant que de pouvoir trouver gîte ; que ſi je voulois le ſuivre dans une maiſon de campagne qu'il avoit dans le voiſinage, il me donneroit le couvert juſqu'au lendemain. Quoique la mélancolie profonde, où je le voyois plongé, ne me parût pas de bon augure, la néceſſité me fit cependant accepter la propoſition. Je m'y déterminai même d'autant plus aiſément, que je fis réflexion qu'il n'y a guéres de riſque à courir avec des gens de condition, tel que me paroiſſoit & qu'étoit effectivement ce Gentilhomme.

Nous entrames chez lui par un jardin aſſez grand, mais fort mal en ordre. L'herbe y croiſſoit de toutes parts, comme dans une campagne en friche, & rien ne reſſembloit mieux à une Terre en Decret. Quand nous fumes à deux pas de la maiſon, il en ſortit quelques Valets qui vinrent au devant de nous, mais tous d'un

d'un air abattu, la triſteſſe peinte ſur le viſage, & ſans dire un ſeul mot. La maiſon étoit aſſez belle ; mais on n'y trouvoit rien qui ne quadrat parfaitement avec le ſombre chagrin, & le morne ſilence, qui ſe remarquoit, & dans le Maître, & dans le Domeſtique. Un ſpectacle ſi extraordinaire ne laiſſoit pas de me donner quelque ſorte d'inquiétude, & je ne ſçavois que penſer de tout ce que je voyois. Le Gentilhomme paroiſſoit porter dans ſon cœur un fonds de mélancolie la plus noire. Il ne parloit que rarement à ſes gens, & il le faiſoit ordinairement par geſtes, & d'un air bruſque & chagrin. Enfin l'heure du ſouper vint, de quoi j'avois grand beſoin, n'ayant pas mangé depuis le matin ; de ſorte que, malgré les inquiétudes du Maître & celles de toute ſa maiſon, je ne laiſſai pas de manger de grand appetit ; mais cependant, dans un ſilence profond, autant de ma part que de celle du Gentilhomme : & je peux dire que la Régle, à cet égard, n'eſt pas mieux obſervée dans un Refectoire de Chartreux. Je n'avois garde de m'ingérer d'ouvrir la converſation ; c'étoit à lui à le faire, s'il le jugeoit à propos. Quand on eſt en maiſon étrangére, & avec gens au deſſus de ſoi, il faut s'accommoder à leur hu-

humeur, & ſur-tout ne témoigner nulle curioſité ſur leurs affaires. Qu'ils ſoient gais, qu'ils ſoient triſtes, il faut ſuppoſer qu'ils ont leurs raiſons pour l'un & pour l'autre, & s'en tenir là.

Après que le ſouper fut fini, & que les Valets ſe furent retirés, le Gentilhomme ceſſa d'être muet, & d'un ton de voix baſſe & ſépulcrale, il dit ces paroles en ſoupirant : *Heureux ceux qui naiſſent dans une condition obſcure! Ils paſſent leur vie bien ou mal, ſans s'embarraſſer de ce qu'on peut dire ou penſer d'eux. Le pauvre ſoldat, quand il a rempli ſon devoir, va ſe repoſer ſans aucun ſouci. J'en dis autant de l'Artiſan, & de tout ce qu'il y a de gens de cette ſorte, qui, après avoir fini leur journée, vont ſe coucher ſans inquiétude; mais il n'en va pas de même de ceux, qui, par leur naiſſance, ou leur fortune, ſe trouvent expoſés aux yeux du Public, ayant autant de Juges de leurs actions, qu'il y a de gens qui ont la vûe attachée ſur eux. En proie à leurs murmures, & victimes de leurs médiſances & de leurs ſoupçons, tout eſt pris en mauvaiſe part.* Enſuite ſe tournant vers moi, J'ai ſouhaité, *dit-il*, Monſieur, de chercher quelque ſoulagement à ma juſte douleur, par la confidence que je veux vous faire de ce qui en fait le triſte

triſte ſujet : non que j'aye faute d'amis dans le ſein de qui je puiſſe répandre les ſentimens de mon cœur ; mais ce que j'ai à vous confier, eſt de telle nature, qu'on aime mieux en faire part à un étranger, qu'à des perſonnes qu'on voit tous les jours, & qu'on auroit enſuite pour témoins perpétuels de ſon malheur & de ſa confuſion. Auſſi puis-je vous aſſurer, qu'aucun de mes domeſtiques ne connoît le motif de mon affliction ; & ſi vous les voyez ſi triſtes & ſi abattus, leur triſteſſe ne vient que de celle où ils me voyent, ſans qu'ils en ſçachent davantage.

Je vous dirai donc, Monſieur, que je ſuis aſſez accommodé des biens de la fortune pour vivre heureux, ſi le bonheur ne dépendoit que des richeſſes. Mon inclination ne m'a jamais porté à fréquenter le grand monde, ni à entrer dans les Charges publiques ; j'aime la ſolitude de la campagne, & j'y paſſe ma vie dans les exercices qui conviennent à un Gentilhomme. Un peu d'Agriculture, un peu de Jardinage, la Pêche, la Chaſſe, c'eſt à quoi j'ai employé fort agréablement pluſieurs années ; ayant d'ailleurs aſſez bonne table, & recevant avec plaiſir les Etrangers qui me faiſoient l'honneur de paſſer par chez moi. Les premiéres années

nées de ma jeuneſſe ſe ſont paſſées de la ſorte, ſans que je ſongeaſſe au mariage, que j'avois toujours regardé comme une charge trop peſante, & incompatible avec la maniére de vivre que j'avois priſe, & où je trouvois tant de douceur. Mais comme on ne peut éviter ſa deſtinée, il arriva qu'un jour que j'allois à la chaſſe, avec un Faucon ſur le poing, mon cœur fut frapé ſoudainement de la vûe d'un objet qui me laiſſa une impreſſion ſi tendre & ſi vive, que rien n'a jamais pû l'effacer, & que rien ne le pourra jamais. Je paſſois proche des Fauxbourgs de *Crême*, lorſque je vis paroître, à la porte d'un jardin, un des plus beaux viſages qui ſe ſoient peut-être jamais vûs. Je voulus dans mon premier tranſport aller joindre la perſonne; mais elle rentra auſſitôt dans le jardin, en fermant la porte ſur elle. Enchanté au point que je l'étois de ce charmant objet, je n'eus point de patience que je ne fuſſe informé de ſa condition, de ſon caractére, de ſon humeur, & de tout ce qui pouvoit la regarder. Après des perquiſitions fort exactes, je ſçus que cette jeune perſonne n'étoit point mariée; qu'elle apartenoit à des gens de baſſe extraction; mais que d'ailleurs, elle étoit d'une ſageſſe extrême.

me. Je me flatai, malgré cette derniére circonſtance, qu'à force de préſens & de promeſſes, il ne ſeroit pas difficile d'en venir à bout & de la réduire. J'employai pour cela quelques femmes que j'engageai à ſe rendre chez elle pour la tâter. Elles y allérent en carroſſe, ſous prétexte de vouloir ſe promener dans le jardin ; mais elles eurent beau la tourner de toutes les maniéres, & employer tout leur art pour la preſſentir de loin, elle éluda toujours toutes leurs propoſitions, & ſe tint dans une réſerve qui leur ôta toute eſpérance d'en rien obtenir. Malgré l'inutilité de cette tentative, comme ma paſſion ne me laiſſoit point de repos, je réſolus d'aller tenter l'avanture en perſonne ; & parce que la vûe d'un homme auroit pû effaroucher la jeune Païſane, j'engageai les mêmes perſonnes que j'y avois déja envoyées, à m'y mener avec elles, déguiſé en femme ; ce qui me fut d'autant plus aiſé, que je n'avois point encore de barbe, & que j'avois d'ailleurs une fleur de jeuneſſe qui laiſſoit peu de différence entre moi & les femmes qui m'accompagnoient. Cette viſite acheva de me perdre ; car me voyant auprès d'elle ſous ce déguiſement, elle eut pour moi des maniéres encore plus polies que pour les autres,

tres, & m'embraſa de nouveau par le charme des paroles obligeantes qu'elle me dit, en me louant ſur ma beauté, ſur ma douceur, & en écartant avec adreſſe tout ce qui avoit l'air un peu trop libre. Je revins donc de cette viſite plus charmé & plus enflammé qu'auparavant, & je fus ſi touché d'avoir trouvé tant de beauté avec tant de vertu dans un état ſi pauvre, tant d'eſprit & d'enjouement, avec tant de réſerve, que cela, joint à mille autres perfections que je découvris en elle, me força enfin à recourir au dernier reméde, & à l'épouſer malgré l'inégalité de nos conditions: je le fis, & je me retirai avec elle dans cette Terre, où nous avons vécu enſemble dans l'union la plus tendre & la plus parfaite, ſans qu'il y ait eu de part ni d'autre un inſtant d'altération. Les jours que j'allois à la chaſſe, & que je revenois un peu tard, je la trouvois à mon retour, les yeux encore mouillés de larmes, dans l'appréhenſion qu'il ne me fût arrivé quelque accident; de ſorte que ſon attachement & ſa tendreſſe, dont elle me donnoit tous les jours de nouvelles marques, redoubloient de plus en plus mon affection. Six années, que j'ai paſſé dans ce contentement, peuvent bien être enviées par tout ce qu'il y aura

aura jamais d'Epoux. Enfin, Dieu a permis qu'un trait d'ingratitude, qui ne pouvoit partir que d'un cœur bas & mal né, ait miné de fond en comble de ſi heureux commencemens.

Il y avoit dans ces Cantons un homme de peu de choſe, mais qui ne laiſſoit pas d'avoir quelque ſorte d'eſprit, & quelques talens qui ſervoient à couvrir beaucoup de mauvaiſes qualités. Il ſe mêloit un peu de Muſique & de Poéſie; il ſe priſoit beaucoup plus qu'on ne faiſoit dans le lieu qu'il habitoit. Je l'attirai chez moi, pour me tenir compagnie dans la ſolitude où je vivois avant mon mariage: je l'habillai, je lui donnai ma table, & je le traitai avec tant de conſidération & d'égards, qu'il étoit auſſi maître que moi dans ma maiſon. Avant & depuis mon mariage, lorſque j'allois à la chaſſe, il y venoit avec moi, monté ſur un de mes chevaux; & quand il en étoit las, il s'en retournoit avant moi à la maiſon. Il n'en uſa cependant ainſi, que depuis que je fus marié, parce qu'alors il étoit en liberté, & avoit le loiſir de cauſer avec ma femme. Cela pouvoit naturellement me donner quelque ſoupçon; mais le peu de mérite du perſonnage fit que je n'en pris nulle allarme: il étoit petit, malfait, avoit de vilai-

vilaines dents, des mains groſſiéres ; homme ſans maniéres, ſans mœurs, & ſans vérité. Quoique je fuſſe fort éloigné de prendre aucun ombrage d'un homme de ce caractére, je ne laiſſai pas cependant, plus par égard pour la bienſéance, que pour aucune autre raiſon, de lui faire entendre qu'il me feroit plaiſir de ne point quitter la chaſſe. Depuis ce tems-là, il arriva que toutes les fois que j'étois allé à la chaſſe, il paroiſſoit la nuit ſuivante un fantôme, qui mettoit tous les chiens en rumeur, & jettoit l'effroi dans l'ame de tous mes domeſtiques. Je me levois auſſi-tôt tout fatigué que j'étois, & je courois chercher le fantôme dans le jardin, dont je ne revenois, qu'après en avoir parcouru & examiné tous les coins & recoins. Or, toutes les fois que je ſortois de ma chambre pour pareille expédition, ma femme ne manquoit pas de fermer la porte ſur elle en dedans, & ne l'ouvroit point à mon retour, que lorſqu'elle reconnoiſſoit à ma voix que c'étoit moi; ce qu'elle faiſoit, diſoit-elle, par crainte du fantôme. Cette apparition ſe renouvella pluſieurs fois pendant quelques mois ; ce qui me donna lieu de faire une remarque, qui étoit, que lorſque mon homme m'avoit quitté à la chaſſe, il n'y avoit point d'apparition la nuit ſuivante : & je ne pouvois

vois m'imaginer ce que devenoit le fantôme, juſqu'à ce qu'un jour étant revenu de la chaſſe, j'ordonnai à un de mes gens de ſe tenir la nuit ſuivante à la porte du jardin, & d'obſerver exactement la marche du Revenant. Après cette précaution, je m'enfermai dans ma chambre avec ma femme; bien curieux de voir ſi le fantôme paroîtroit cette nuit, comme les précédentes. J'étois dans l'attente, lorſque j'entendis aboyer les chiens, qui le faiſoient avec plus de vacarme qu'à l'ordinaire; parce que le fantôme, qui avoit pris une taille giganteſque, touchoit aux fenêtres & preſque juſqu'au toit. Je me levai auſſi-tôt avec le plus de hâte que je pûs, & j'allai droit au valet que j'avois mis au guet à la porte du jardin. Ne faites point de bruit, Monſieur, me dit-il, dès qu'il m'aperçut; le fantôme n'eſt rien autre choſe que votre grand favori *Cornelio*, qui fait jouër cette machine; parce que, tandis que vous courez au jardin, il va tenir compagnie à Madame, & vous deshonorer. De dire comment & par où il entre, c'eſt ce que je ne ſçai point, à moins que quelque Démon ne s'en mêle: Ce que je ſçai, eſt que mon rapport eſt vrai, & qu'il y a déja longtems que je m'aperçois de tout ce manége. Je fus ſi outré & ſi tranſporté de fureur

reur à ce diſcours, que ſaiſiſſant ce malheureux au colet, je lui donnai trois ou quatre coups de poignard, en lui diſant, *c'eſt afin que tu ne le diſes point à d'autres, & pour t'apprendre à me le déclarer ſi tard.* Après l'avoir fait tomber mort à mes pieds, je l'entrainai dans un petit caveau qui étoit là proche. Ayant fermé la porte avec la groſſe clef, & voulant cacher le deſeſpoir où m'avoit jetté ce qu'on venoit de me revéler touchant la trahiſon qu'on me faiſoit, je m'en retournai pas à pas pour me donner le tems de calmer mon trouble, & pour paroître moins émû en rentrant dans ma chambre. Dès que je fus à la porte, je fis entendre ma voix; ma femme, qui ſe tenoit derriére fort effrayée, demandoit ſi ce n'étoit point le fantôme, & ne m'ouvrit enfin, que quand elle ſe fût bien aſſûrée que c'étoit moi. Comme je ne pus pas ſi bien cacher mon émotion, qu'il n'en parût quelque nuance ſur mon viſage: Eh, mon Dieu! dit-elle! Monſieur, qu'avez-vous? Je vous trouve tout changé. Que maudit ſoit le fantôme, & celui qui l'a inventé, pour vous cauſer tant de trouble auſſi-bien qu'à moi! Je diſſimulai le mieux qu'il me fut poſſible en diſant que ce n'étoit rien, & je me remis au lit avec elle. Comme elle n'oublia rien pour tâcher

cher de diſſiper mon trouble & pour me calmer, de ſorte que je me vis au point de ne ſçavoir plus ce que je devois penſer de mon malheur ou du ſien : je repoſai peu cette nuit, comme vous pouver juger. Les triſtes réfléxions, dont mon cœur étoit combattu, me reveilloient à tout moment d'une maniére cruelle. Je me levai enfin dès que le jour parut, & diſſimulant le chagrin qui me dévoroit, j'appellai d'un air délibéré, & *Cornelio*, & mes Valets de chaſſe. Je ſortis aux champs avec eux, & je ne pus rien faire de toute la journée, ni avec mes chiens, ni avec mes oiſeaux ; ce que je pris à mauvais augure. Sur le ſoir, le traître de Cornelio, feignant de ſe trouver mal, pour avoir un prétexte de retourner au logis, je l'y envoyai, en le chargeant de dire à ma femme, qu'elle ne m'attendit pas cette nuit, parce que je voulois aller après un de mes oiſeaux qui s'étoit égaré à trois lieuës de-là, & que je comptois de le reprendre ſur le matin. Mon homme s'en alla fort content de ſa commiſſion, & me laiſſa dans un grand embarras d'eſprit ſur le parti que j'avois à prendre.

Dès que je vis que la nuit approchoit, je me défis de mes gens, en les envoyant

à

à la pourſuite de l'oiſeau que j'avois perdu. Quand il fut pleine nuit, je me rendis chez moi par une fauſſe porte du jardin dont j'avois pris la clef. Je m'en allai droit à la chambre de Cornelio ; & l'ayant ouverte, je trouvai qu'il n'y étoit pas ; il y avoit ſeulement ſur ſa table une bougie allumée, que je pris en main, & paſſai dans une ſalle qui joignoit ſa chambre, où je cherchai de tous côtés, pour voir s'il n'y paroîtroit point. Lorſque je fus au bout de cette ſalle qui tendoit dans une ſalle baſſe, au-deſſus de laquelle étoit ma chambre & celle de ma femme, je remarquai une échelle appuyée contre la muraille, & qui terminoit à une ouverture dans le mur, à la groſſeur du corps d'un homme, & qui étoit couverte d'un tableau du *Titien* où étoit repréſenté l'Adultére de *Venus* avec *Mars*. Juſques-là, je n'avois pû bien croire mon malheur ; je mis d'abord l'échelle à quartier, afin que mon perfide ne la trouvat pas quand il voudroit deſcendre. Je montai enſuite avec grand bruit à ma chambre, en criant d'une voix forte qu'on *m'ouvrît la porte au plus vîte*. Ma femme en effet ne me tint pas long-tems dans l'impatience, puiſqu'elle vint m'ouvrir preſque dans l'inſtant. Alors le traitre Cor-

Cornelio, voulant ſe ſauver, & croyant mettre les pieds ſur l'échelle, tomba du haut de la chambre en bas, & ſe rompit les deux jambes à la jointure du genouil. Je ſortis, & refermant auſſi-tôt la porte, je deſcendis en bas, pour aller recevoir celui que j'avois entendu tomber : je trouvai mon homme, qui ſe traînoit comme un taureau à qui l'on a coupé les jarrets. Ah! traître, lui dis-je! Ah! trop méconnoiſſant des biens que je t'ai faits! Voilà ce que mérite ton ingratitude. A ces mots, je lui donnai pluſieurs coups de dague, & je le pendis enſuite à l'échelle même dont il s'étoit ſervi pour me trahir. De-là, tranſporté de la même rage, je remontai pour en faire autant à ma femme; mais à ſa vûe ſeule, le poignard me tomba des mains; & toutes les fois que j'ai voulu tenter la choſe, il m'en eſt arrivé de même, ſans que jamais j'aie eu la force de percer ce beau corps, dont le charme l'emporte ſur tous mes reſſentimens. A la fin je pris le parti de l'enfermer dans une eſpéce de ſépulcre, avec le cadavre de ſon amant, n'ayant pas la force de lui faire d'autre mal. Je lui liai les pieds & les mains; & après avoir arraché, en ſa préſence, le cœur à ſon amant, je le plaçai entr'eux deux, afin

qu'elle eût toujours ſous ſes yeux ce cœur qu'elle avoit tant aimé. Je traînai encore dans le même lieu le corps du valet que j'avois poignardé ; lui diſant, *voici le témoin de votre crime.* Je ſuis retourné pluſieurs fois dans la réſolution de la tuer, mais toujours en vain : jamais il ne m'a été poſſible d'exécuter ce que j'avois le plus fortement réſolu. Il a donc falu me déterminer à la miner peu-à-peu par la faim & la ſoif ; ne lui donnant chaque jour pour toute nourriture, qu'une demi-livre de mauvais pain & un peu d'eau. Il y a aujourd'hui 15. jours, qu'elle n'a vû la lumiére, qu'elle n'a entendu une parole de moi, ni qu'elle ne m'en dit une ſeule, lorſque je vai lui porter moi-même ce miſérable ſoutien de ſa vie. Il n'y a que 15. jours, Monſieur, mais 15. jours qui me paroiſſent quinze mille années, qui me font mourir quinze mille fois chaque jour. Voilà, Monſieur, quel eſt le déplorable état, qui me feroit ſouhaiter d'être d'une condition qui ne me rendit point comptable de mes actions aux yeux du Public, & qui me laiſſat la liberté de m'enfuïr dans un déſert où je n'entendiſſe jamais parler de qui que ce ſoit ; & puiſque j'ai tant fait que de m'ouvrir à vous, & de vous déclа-

clarer ce qui n'étoit point encore ſorti de ma bouche, je ſuis bien aiſe que vous voyiez de vos yeux cet objet fatal, qui a bleſſé ſi indignement les miens, & avec qui je ne puis plus eſpérer de vivre. A peine m'eut-il fait cette propoſition, qu'il prit en main un flambeau, en me priant de le ſuivre. Après avoir traverſé enſemble un petit jardin, il ouvrit la porte de ce triſte lieu, dépoſitaire de tous ſes malheurs. Je fus ſaiſi d'abord à la vûe du plus affreux ſpectacle qu'on pût enviſager. D'un côté, un cadavre étendu à terre, & criblé de coups de poignard : de l'autre, un ſecond cadavre mis en piéces; le côté étoit tout ouvert, & le cœur qu'on en avoit tiré, étoit poſé ſur une planche, & ſous les yeux d'un des plus beaux viſages que la nature ait jamais pû former. Et comme ſi ce ſpectacle n'eût pas été aſſez touchant par lui-même, il arriva que, lorſque la porte fut ouverte, des chiens de la maiſon, qui nous avoient ſuivis, coururent à leur infortunée Maîtreſſe, lui léchant tendrement les mains & le viſage. Ils lui firent tant de careſſes, que je ne pûs pour lors retenir mes larmes. Le mari lui-même en fut émû juſqu'au fond des entrailles.

Je ſaiſis ce moment où je le vis at-

tendri ; & profitant de ſa diſpoſition : Juſqu'ici, lui dis-je, je vous ai écouté, Monſieur, ſans vous interrompre, & ſans rien répondre à tout ce que vous m'avez fait l'honneur de me confier : je l'ai fait autant, parce que je ne vous jugeois pas en état de m'entendre, que parce que j'attendois qu'il vous plût de me permettre de parler. Eh bien, Monſieur, reprit-il, vous le pouvez, & je ſuis prêt de me prêter à tout ce que vous jugerez à propos de me dire. Raſſuré par ces paroles, & par l'effet que je m'apercevois que ſa tendreſſe ranimée avoit fait dans ſon cœur, je perdis toute crainte, & lui parlai en ces termes. *Vous m'avez avoué, Monſieur, que le premier trait de l'amour que vous reſſentîtes pour votre épouſe, dès que vous la vites, fit ſur vous une impreſſion que rien n'a jamais pû effacer depuis, & que rien n'effacera jamais. Je n'entre point ici dans le fonds de cette déplorable Avanture. Que vos ſoupçons ſoient juſtes ou non, il eſt toujours ſûr, & vous me l'avez avoué vous-même, qu'à la réſerve de ces deux malheureux que voilà étendus, & qui ſont hors d'état de revéler l'affaire, perſonne au monde n'en a connoiſſance. Vous n'ignorez pas que l'honneur ou le deshonneur ne conſiſte point dans ce que nous ſça-*

vons

vons par nous-mêmes, mais dans ce que les autres en ſçavent; qu'autrement il faudroit que la plûpart des hommes s'allaſſent cacher au bout du monde, en renonçant à toute ſociété. La mort de ces deux hommes vous répond d'un ſilence éternel ſur ce malheureux événement. Voilà votre épouſe encore pleine de vie : peut-être eſt-elle innocente, & tous les vains efforts que vous avez tenté pour lui percer le ſein, ſans pouvoir vous y réſoudre, me paroiſſent une ſorte de préjugé en ſa faveur. Je ne vous alléguerai point d'autres raiſons; mais faites ſeulement attention à la tendre pitié de ces pauvres chiens que vous voyez autour d'elle, attachés à la careſſer & à la flatter.

Avant que le mari pût répondre une parole, ſa femme le prévint, & faiſant ſortir avec peine, comme du fond d'un tombeau, une voix lugubre : Non, Monſieur, me dit-elle, ne vous employez point ici inutilement : je ne veux plus vivre; & pour tous les biens qui ſont ſous le Soleil, je ne pourrois me réſoudre à jouïr de ſa lumiére. Mais comme un événement auſſi étrange que celui-ci ne ſortira pas aiſément de votre mémoire, & que vous pourrez le raconter à d'autres, je ſuis bien aiſe que vous ſoyez inſtruit de la vérité; afin que, d'un cô-

té, vous n'accuſiez point mon mari de cruauté; & que, de l'autre, vous ne me chargiez pas d'une infamie que je n'ai pas méritée.

Ces deux hommes, que vous voyez ici ſans vie, ont mérité tous deux la mort qu'ils ont reçûe; l'un pour avoir fauſſement rapporté des choſes qu'il n'a ni vûes, ni pû voir; & l'autre, non pour le mal qu'il a fait, mais pour celui qu'il a voulu faire, en trahiſſant, par l'ingratitude la plus noire, mon époux ſon bienfaiteur, qui l'avoit comblé de ſes bontés. Je ne diſconviendrai pas que ce malheureux ne ſoit venu quelquefois m'entretenir, en l'abſence de mon époux; mais comme il ne s'eſt jamais émancipé à me déclarer la moindre choſe, dont la vertu la plus ſévère pût s'offenſer, je n'ai eu garde d'en prendre d'allarmes. Il eſt vrai que la nuit qu'eſt arrivé notre commun déſaſtre, je le vis, pour la premiére fois, avec effroi, ſortir de derriére un tableau, ſans ſçavoir par où il avoit pû entrer dans ma chambre. Je n'eus que le tems de lui demander, dans l'extrême ſurpriſe où j'étois, ce qu'il venoit faire à telle heure. J'allois appeller du ſecours, lorſque la voix de mon époux ſe fit entendre dans ce moment. Puiſqu'il vous

a amené, Monſieur, lui-même ici, il peut, s'il ne l'a déja fait, vous mettre au fait de tout le reſte. Je lui laiſſe à juger ſi la conduite que j'ai tenue, depuis plus de ſix ans que j'ai l'honneur d'être ſa femme, peut autoriſer des ſoupçons de cette nature; & ſuppoſé que j'euſſe été aſſez malheureuſe pour vouloir me deshonorer, en trahiſſant un époux, à qui, pour toutes les couronnes du monde, je ne voudrois pas devenir infidéle; je demande à lui-même, s'il me croit aſſez dépourvûe de bon ſens & de jugement, pour employer des artifices auſſi groſſiers que ceux qui ont été mis en uſage, pour commettre le crime qu'il m'impute; & ſi même, dans l'intelligence ou le commerce dans lequel l'on préſuppoſe que je vivois avec ce miſérable, il en eût été beſoin. Il eſt inutile de vouloir me juſtifier davantage. Voilà donc, Monſieur, tout ce que j'alléguerai contre les préſomptions violentes qui ont d'abord ſaiſi mon époux, & qui juſtifient, en quelque ſorte, le traitement qu'il m'a fait. Après cela, Monſieur, j'oſe vous conjurer, par ces ſentimens de compaſſion que vous inſpire l'état où vous me voyez, & par la ſincérité avec laquelle je vous ai parlé, de vouloir bien vous employer

auprès de mon époux & mon Seigneur, & de vouloir bien obtenir de lui qu'il termine ma vie au plutôt, qu'il abrége cette mort qu'il me fait endurer, afin que je puiſſe aller préſenter à Dieu ce martire que j'ai ſouffert en ſa préſence.

C'eſt ainſi que s'expliqua cette infortunée beauté. Les larmes que ſon époux laiſſa couler durant ce diſcours, & qui augmentoient à meſure qu'elle parloit, ne me laiſſérent pas lieu de douter qu'il ne fût vivement touché de tout ce qu'elle avoit dit, & de tout ce qu'il avoit fait. Je me tournai donc vers lui, en reprenant la parole: Eh bien, Monſieur, que vous ſemble de tout ceci? A quoi il me répondit d'une voix entrecoupée de ſanglots: *La même liberté que je vous avois laiſſée pour me dire tout ce qu'il vous plairoit, je vous la laiſſe encore pour faire tout ce que vous croirez de mieux pour moi.* A peine eut-il prononcé ces paroles, que je coupai avec mon poignard les liens de cette pauvre *Andromede*, qui ſe trouva ſi affoiblie, que n'ayant plus de ſoutien, elle tomba entre mes bras, & ſe laiſſa aller par terre où elle s'aſſit, comme pour reprendre ſes forces abattues, après le long ſupplice qu'elle avoit ſouffert. Le mari, pénétré de l'état douloureux où il l'a-

l'avoit réduite, & pour lors auſſi prévenu de ſon innocence qu'il l'avoit été auparavant de ſa faute, ſe jetta à ſes genoux tout baigné de larmes ; & lui baiſant tendrement les mains & les pieds, la conjuroit de lui pardonner ſon injuſtice, & ſa barbarie ; mais il prit à cette pauvre femme une foibleſſe qui l'empêcha de répondre ; & la foibleſſe fut telle, que je la crus quelque tems morte. Le mari pour lors, ſe collant à ſa bouche, manqua d'expirer lui-même de douleur : il fit cependant un effort ſur lui-même ; & ſe détachant de cet objet plus aimé que jamais, il courut lui chercher du ſecours : il lui fit prendre quelques liqueurs, qui eurent un ſi promt effet, que le viſage de ſa chére & innocente épouſe reprit une couleur vermeille. Ayant ouvert pour lors les plus beaux yeux du monde, elle les tourna languiſſamment vers ſon mari ; *Hélas, Monſieur, pourquoi me rappellez-vous à cette miſérable vie?* C'eſt pour ſauver la mienne qui dépend de la votre, répondit l'époux ; & ſans de plus longs diſcours, l'ayant priſe entre nos bras, nous la tranſportames de ce lieu funeſte dans ſon apartement, où, à force de ſoins & de remédes confortatifs, nous la tirames du moins du péril prochain où elle

avoit

avoit paru être pendant ſon évanouïſſement, & nous la vîmes en état de ſe rétablir peu à peu : tout ceci ſe paſſa ſans qu'aucun domeſtique s'aperçût de rien. Le lendemain, je voulus prendre mon congé, pour continuer mon voyage ; mais l'un & l'autre me firent tant d'inſtances pour m'arrêter, & d'une maniére ſi preſſante, qu'il me falut condeſcendre à leur volonté. Je reſtai encore trois ſemaines avec eux, pendant leſquelles l'embonpoint revint à la femme, la joie au mari, la parole aux domeſtiques, & la parure aux jardins ; après quoi, je continuai mon chemin, ſans rencontrer ni bonne ni mauvaiſe Avanture.

Fin du cinquiéme Volume.

TA-

TABLE DES PIECES

Contenues dans ce

CINQUIEME VOLUME.

LA Comteſſe de Mortane.

La Nouvelle Aſtrée.

La Comteſſe de Tende.

La Princeſſe de Monpenſier.

Avanture Extraordinaire.